54

L'

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

TOME III.

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

232

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE

OU

TABLEAU HISTORIQUE

PRÉSENTANT LES VICISSITUDES DES NATIONS, LEUR AGRANDISSEMENT, LEUR DÉCADENCE ET LEURS CATASTROPHES, DEPUIS LE TEMPS OU ELLES ONT COMMENCÉ A ÊTRE CONNUES, JUSQU'AU MOMENT ACTUEL;

PAR ANQUETIL,

DE L'INSTITUT ET DE LA LÉGION D'HONNEUR.

BIBLIOTHEQUE Séminaire de Québec 1964

TOME TROISIÈME.

Séminaire de Québec

A PARIS,

CHEZ LOUIS TENRÉ, LIBRAIRE,

RUE DU PAON-S.-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 1.

1823.

e

I

d

s

q

n

s

la

d

e

p

L

ri

le

L

p

C

ra

so

PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

LE PONT,

entre le Pont-Euxin, la petite Arménie, la Colchide et le fleuve Halys. Rois : Mithridate, Pharnace.

Dans le Pont se voient plusieurs lieux célèbres dans l'histoire ancienne et moderne. Amasée, bâtie sur l'Yris, qui apporte plusieurs gros vaisseaux jusque sous les remparts de la ville, étoit, dans les derniers siècles, le séjour prescrit aux fils aînés du grand-seigneur. *Sébaste* suspendit les conquêtes de *Tamerlan*. Elle fut punie de sa résistance par le supplice de douze mille de ses habitans, que le barbare fit enterrer vifs. Le Thermodon a vu ses rives habitées par les Amazones, qui ont inventé la hache d'armes. La ville de Cérasus nous a envoyé les premières cerises. L'arbre qui les porte croît naturellement dans les forêts, d'où il a été transplanté dans nos climats. Le miel du Pont dérange le cerveau de ceux qui se portent bien, et rend la raison à ceux qui sont fous. Cette remarque est tirée d'*Aristote*. *Xénophon*, géral des dix mille, avoit éprouvé par la maladie de ses soldats combien l'usage de ce miel est dangereux,

puisqu'il leur causa une espèce d'ivresse et une frénésie furieuse. Ils guérirent et revinrent à leur bon sens. Enfin Trébisonde, ville encore commerçante et riche, a été le séjour des empereurs de la maison de *Comnène*. L'air de cette contrée est bon. Le pays ayant beaucoup de côtes, les habitans honoroient principalement *Neptune*, et lui envoyoient tous les ans quatre chevaux blancs, qu'ils faisoient noyer dans la mer.

La série des rois de Pont commence à *Artabaze*, Perse d'origine, qu'on croit avoir été placé sur le trône par *Darius*, fils d'*Hystaspe*. Après lui régnèrent neuf princes, presque tous de sa famille, nommés alternativement *Mithridate* et *Pharnace*, armés les uns contre les autres, combattans, vainqueurs, vaincus, jusqu'à *Mithridate VI*, qui fut assassiné par ses favoris. Il avoit été allié très-affectionné des Romains. Ni offres, ni promesses ne purent l'engager à abandonner le parti de la république dans un moment où tous les princes d'Asie se déclarèrent contre elle. Le sénat, par reconnoissance, lui donna la grande Phrygie, mais il l'ôta à *Mithridate VII*, son fils, qu'il laissa mineur. Ce fut le grand *Mithridate*, l'ennemi implacable des Romains, qui leur fit la guerre pendant quarante-six ans, et leur causa plus de pertes que *Pyrrhus*, *Annibal*, et tous les rois de Syrie et de Macédoine ensemble.

[2900. — 98.] On put deviner dès sa jeunesse ce qu'il devoit être un jour. Il avoit été mis sous la tutelle de sa mère. Elle le traita sévèrement. Le bar-

bare la fit mourir de langueur dans une prison. Ses gouverneurs, redoutant son caractère cruel, lui donnèrent un jour à monter un cheval regardé comme indomptable. Il le mania avec tant d'adresse, qu'il le réduisit. *Mithridate* passoit des mois entiers à la chasse, pour s'endurcir, couchoit la nuit à terre, et quelquefois au milieu de la neige. On dit qu'il s'accoutuma aux poisons de manière que les plus violens ne lui faisoient pas d'impression. Ce fait est difficile à persuader à quiconque connoît la structure du corps humain, la délicatesse de nos fibres et de nos membranes. On croiroit plutôt, non pas qu'il empêcha l'activité des poisons pris avant toute précaution, mais qu'il prévint l'action de certains par des contre-poisons pris d'avance en forme d'antidote. Il se servoit, à ce que l'on conjecture, du fameux remède de pharmacie appelé de son nom *Mithridate*, et dont les historiens le croient l'inventeur.

Mithridate épousa *Laodice*, sa sœur, selon la coutume d'Orient, et la quitta peu de temps après son mariage pour parcourir les différens états du continent de l'Asie. Il les visita, accompagné de peu de personnes, observa les coutumes des habitans, étudia leurs lois, apprit jusqu'à vingt-deux de leurs langues, et prit une idée exacte de leurs forces. Ce voyage dura trois ans. Le bruit se répandit qu'il étoit mort. *Laodice*, éprise d'une criminelle passion pour un seigneur de sa cour, se laissa volontiers persuader que son mari n'existoit plus. Elle eut un fils dans son absence. Le meilleur moyen qu'elle trouva, ou de cacher sa faute,

ou de la rendre impunie, fut de présenter à *Mithridate* un breuvage empoisonné. Il ne produisit aucun effet ; le roi, certain de sa double perfidie, la fit mourir avec tous les complices de ses désordres.

Peu de temps après, il commença l'exécution de ses projets par envahir la Paphlagonie, qu'il partagea avec *Nicomède*, roi de Bithynie, son allié et son voisin. Les Romains se plaignirent vivement de ce qu'il s'emparoit d'un pays soumis à leur protection. Il répondit à leurs ambassadeurs que la Paphlagonie lui appartenoit à titre d'héritage. « D'ailleurs, ajouta-t-il, je » ne vois pas pourquoi la république se mêle des » querelles qui surviennent entre les princes d'Asie. » Ils le menacèrent de la guerre. Pour toute réponse il s'empara de la Galatie, qu'ils protégeoient aussi. De là il tourna ses vues sur la Cappadoce, dont le souverain, nommé *Ariarathe*, étoit son beau-frère, et passoit pour son intime ami. Mais rien n'est sacré pour un ambitieux ; *Mithridate* le fit assassiner par un scélérat, nommé *Gordius*. *Nicomède*, roi de Bythinie, crut pouvoir profiter de ce crime. Il entra en Cappadoce, chassa du trône le fils du roi défunt, s'en empara et épousa la veuve.

Dépouiller le fils de sa sœur ! *Mithridate*, meurtrier de son ami, traita cette action de crime horrible. Il arma en faveur de l'orphelin, dont le père avoit été tué secrètement par son ordre, et remit son neveu sur le trône. Il faisoit cet acte de justice uniquement pour sauver les apparences. La Cappadoce étoit toujours l'objet de son ambition ; mais ses intelligences

y étoient interrompues par l'absence de *Gordius*, que son crime avoit fait bannir. Le roi de Pont exhorte son neveu à rappeler l'assassin de son père. Sur la répugnance que le jeune homme montroit pour cette proposition, *Mithridate* lève une armée de quatre-vingt-dix mille hommes; mais il trouva le roi de Cappadoce en garde, et à la tête d'une armée aussi nombreuse que la sienne. Le sort d'une bataille étoit incertain; *Mithridate* employa un moyen plus sûr et plus expéditif pour parvenir à ses fins. Il demande à son neveu une conférence entre les deux armées. Le prince s'y rend sans défiance. L'oncle avoit caché un poignard entre les plis de sa robe; il en perce son neveu. Cette action horrible répandit une telle frayeur parmi les Cappadociens, qu'ils jetèrent les armes. Le roi de Pont, après un tel forfait, s'empara du royaume sans coup férir. Il en donna la souveraineté à un de ses fils, très-jeune, sous la tutelle de son infâme *Gordius*. Il s'empara aussi du trône de Bithynie, que la mort de *Nicomède* rendit vacant.

Les Romains commencèrent à s'inquiéter de l'agrandissement du roi de Pont. Leurs généraux se concertèrent et investirent son royaume. Mais il perça la ligne, et, après avoir mis en désordre ceux qui l'entouroient, il se répandit comme un torrent dans les pays occupés par les Romains, les força d'évacuer la Phrygie, la Mésie, la Carie, la Lycie, la Pamphylie, la Paphlagonie et la Bithynie. Partout il fut nommé par les peuples, toujours enchantés du changement, *père, libérateur, dieu, seul monarque de l'Asie*. Il

se fit amener le proconsul *Oppius* chargé de fers, précédé en cet état de ses licteurs, pour tourner en ridicule l'orgueil des Romains. *Aquilius*, autre commandant romain, dont il croyoit avoir à se plaindre, comme ayant excité la Cappadoce à la révolte, subit un châtiment dans lequel la cruauté étoit jointe à la dérision. Il le traînoit après lui, monté sur un âne, ou attaché par un pied à un malfaiteur public. En cet état, on le forçoit de crier : « Je suis *Manius* » *Aquilius*. » Arrivé à Pergame, il le fit battre de verges et ordonna qu'on le mît à la torture. Enfin on lui coula de l'or fondu dans la bouche, pour lui reprocher, ainsi qu'aux généraux romains, ses semblables, leur insatiable avarice qui engloutissoit toutes les richesses de l'Asie.

C'étoit le prélude du sort que *Mithridate* destinoit à tous les Romains. Il ne se croyoit maître paisible d'aucun des états qu'il venoit de conquérir tant qu'il y respiroit un seul d'entre eux. Il les regardoit comme autant d'espions chargés d'informer la république de ses démarches, et il les traita comme tels. Tous les gouverneurs et magistrats des villes de l'Asie mineure reçurent de lui l'ordre secret de faire massacrer, dans un jour qu'il leur indiqua, tous les Romains, leurs enfans et leurs domestiques. Il étoit défendu de leur donner la sépulture. Tous leurs biens devoient être partagés en deux portions, l'une pour le roi, l'autre pour les assassins. *Mithridate* accordoit la liberté aux esclaves qui égorgeroient leurs maîtres, et remettoit aux débiteurs qui tueroient leurs créanciers la moitié

de leurs dettes. En même temps il déclaroit que quiconque cacheroit un des proscrits, sous quelque prétexte que ce fût, seroit puni de mort sur-le-champ.

Lorsque le jour fut venu, jour de trouble et d'horreur, on ferma les portes des villes, on mit des soldats à tous les passages, et on publia les ordres du roi, qui répandirent une affreuse consternation non-seulement parmi les Romains, mais parmi les habitans qui avoient conservé quelque sentiment d'humanité. Cependant, comme les Romains s'étoit attiré la haine des Asiatiques par leur orgueil et leur cupidité, et que le désir de la vengeance étoit aiguisé par l'appât du gain, les ordres furent ponctuellement exécutés, et l'Asie devint en un seul jour le théâtre sanglant du plus affreux carnage. Entre les traits de cruauté qui font frémir la nature, on n'en peut citer de plus barbare que celui de quelques Cauniens, auxquels tout récemment les Romains venoient de rendre service. Il s'en trouva parmi eux d'assez inhumains pour torturer des enfans en présence de leurs mères. Quelques-unes en moururent de douleur, d'autres en perdirent l'esprit. Presque tous les historiens font monter le nombre des Romains massacrés en ce jour à cent cinquante mille hommes, et les plus modérés à quatre-vingt mille. Sans doute les exécuteurs sont atroces; mais ceux qui imaginent de pareilles horreurs, qui en dressent le plan, qui en calculent tranquillement les effets, quels monstres! Malheureuse la nation qui en produit de semblables!

Ce massacre en causa une infinité d'autres. Les

représailles furent terribles. Elles partirent de *Fimbria* et de *Sylla* : *Sylla*, qui ne connut jamais la pitié ; *Fimbria*, adversaire digne de *Mithridate* par l'habileté et la cruauté, le plus dur des hommes pour lui-même, le plus sévère pour les autres. Agent hors de Rome des ennemis de *Sylla* qui étoient dans Rome, il serra de près le roi de Pont, gagna une bataille et le força de fuir. Peu s'en fallut qu'il ne le prît. *Mithridate* se sauva dans une ville où le vainqueur l'assiégea ; mais il ne pouvoit l'investir par mer faute de vaisseaux. Il écrivit au général qui commandoit la flotte romaine. Celui-ci étoit du parti de *Sylla*. Il ne voulut pas contribuer au triomphe du parti contraire. *Mithridate* profita de cette mésintelligence et s'évada. Ses lieutenans obtinrent des succès en plusieurs endroits, mais éprouvèrent aussi un grand revers. Tous ces exploits étoient accompagnés de massacres effrayans. Villes, armées entières égorgées, provinces en feu, nations arrachées de leurs terres natales, errantes, dispersées, victimes de la vengeance d'une république altière, et de la rage d'un monarque obstiné à ne point souffrir de Romains autour de lui. On convint cependant de donner quelque relâche aux malheureux peuples.

[2914.—84.] *Mithridate*, le plus maltraité, parce qu'il avoit perdu et sa flotte, commandée par *Archélaüs*, et cent dix mille hommes, commandés par *Taxile*. *Mithridate* fit les avances de la paix auprès de *Sylla*. Le Romain consentit à traiter. Les négociateurs convinrent des conditions. Elles furent réglées

et consenties. Mais, avant de les ratifier, le roi de Pont demanda une entrevue au général. En le voyant, il avance pour l'embrasser. Le fier Romain recule, et lui demande s'il accepte toutes les conditions. « Avec quelques explications », répond le monarque. *Sylla* avoit un regard foudroyant. Au mot *explications*, tous les symptômes d'une colère redoutable se peignent sur son visage. *Mithridate* en est effrayé. Il se soumet à tout. *Sylla* pour lors approche, et se prête à ses embrassemens. De ce champ de paix, plus honorable pour lui qu'un champ de victoire, *Sylla* marche contre *Fimbria*. Les soldats de celui-ci l'abandonnent. Démentant dans cette extrémité sa générosité ordinaire, *Fimbria* veut faire tuer son ennemi. L'assassin se déconcerte au moment de frapper le coup, et est arrêté. Malgré cette trahison, *Sylla* fait des propositions. *Fimbria*, n'y voyant que l'alternative ou de céder ou de combattre : « Je sais, dit-il, » un moyen plus simple pour épargner le sang ro- » main. » Il se perce de son épée et meurt.

Les conditions impérieusement prescrites à *Mithridate* n'étoient pas de nature à être fidèlement observées par ce prince. Il perdoit des provinces entières, sacrifioit une grande partie de ses vaisseaux, se soumettoit à se voir entouré des Romains, ces ennemis qu'il avoit si cruellement outragés, qui s'étoient si fièrement vengés, et dont il ne pouvoit attendre que la haine qu'il leur juroit lui-même au fond de son cœur. Cette paix n'étoit donc véritablement qu'une trève pour reprendre haleine et recommencer la guerre avec plus de

vigueur. Le roi de Pont s'exerça d'abord contre quelques peuples qui s'étoient déclarés contre lui. Ceux de Colchide furent les premiers qu'il attaqua. Ils se soumirent et demandèrent son fils pour roi. Il le leur accorda; mais il découvrit qu'ils avoient pris les armes contre lui uniquement à l'instigation de ce même fils, qui espéroit profiter de leur révolte. Quoique ce prince lui eût rendu de grands services dans la dernière guerre, il le fit attacher avec des chaînes d'or et le condamna à mort.

Aux grands préparatifs que faisoit *Mithridate* par terre et par mer il fut aisé aux Romains de s'apercevoir qu'il ne les laisseroit pas long-temps jouir tranquillement des dépouilles qu'ils lui avoient arrachées. Ils furent même avertis de ses projets par *Archélaüs*, son ancien amiral, sur lequel le monarque rejetoit les conditions humiliantes du traité de paix. Sachant les reproches du terrible *Mithridate*, *Archélaüs* jugea à propos de ne pas attendre les effets de sa colère. Il se sauva chez les Romains, et leur dévoila les projets du roi de Pont. Entre les ressources que le monarque se préparoit, il ne comptoit pas peu sur les troubles de Rome, occasionnés par les factions de *Marius* et de *Sylla*. En effet, il reçut dans son armée *Marcus Marius*, qui lui fut envoyé d'Espagne par *Sertorius*. Ce Romain paroissoit précédé de licteurs, comme s'il eût été consul, et se disoit général en chef. Le roi de Pont, moins jaloux d'honneurs que de profit, souffroit ce faste qui lu procuroit le secours de peuples soumis à la républi-

que, auxquels il montroit l'aigle romaine jointe à ses enseignes.

Lucullus, si fameux depuis par ses richesses, fut envoyé contre *Mithridate*. Ce prince, dans une bataille qu'il gagna, fut blessé par un Romain qu'il avoit dans ses troupes. Après sa guérison, le roi de Pont rassemble tous les Romains qui servoient dans ses armées, les réunit en un corps, et les fait massacrer jusqu'au dernier. On ne connoît de lui qu'un acte de clémence en faveur d'un Romain. Il se nommoit *Pomponius*. Les soldats de *Mithridate*, l'ayant fait prisonnier, le lui amenèrent. Ce prince, dans l'intention d'éprouver sa fermeté, lui demande si, en lui accordant la vie, il peut se flatter d'obtenir son amitié. « Oui, répond *Pomponius*, si vous devenez » l'ami des Romains; mais si vous continuez à leur » faire la guerre, n'y comptez pas. » Peu accoutumés à des actes d'indulgence de la part de leur maître, les courtisans s'apprêtoient à massacrer *Pomponius*. *Mitridate* arrête leurs transports. « Apprenez, leur dit-» il, à respecter la valeur quoique malheureuse. »

On frémit pour les peuples en voyant à quelles calamités exposent les défaites et les victoires alternatives des ambitieux qui ont choisi pour champ de bataille le pays qu'ils désolent. Aujourd'hui pris par les uns, demain repris par les autres, en changeant de dominateurs, ils ne font souvent que changer d'oppresseurs ou de bourreaux. Les malheureuses provinces d'Asie n'éprouvèrent que trop ce funeste sort. Les villes de Cysique, d'Amasée, d'Héraclée ressenti-

BIBLIOTHÈQUE S.M.E. 1984 Séminaire de Québec

rent les horreurs de la famine, et devinrent la proie des flammes. Les eaux de l'Halys et du Thermodon se rougirent de sang ; et plus de deux cents ans après, le soc des charrues ramenoit sur la terre les cuirasses, les casques et les épées des soldats ensevelis dans les plaines.

Il est à remarquer que *Lucullus* et *Mithridate* furent dans cette guerre exposés aux mêmes extrémités : mal obéis par leurs soldats qui refusèrent quelquefois le service dans des occasions importantes, ou qui même désertèrent. Le malheur le plus étonnant dans ce genre est la désertion de l'armée entière de *Mithridate*. Elle crut qu'elle alloit être abandonnée par son chef, et l'abandonna elle-même la première. Il courut risque de la vie en voulant la détromper et la retenir, et n'eut d'autre parti à prendre que de fuir. *Lucullus* le serroit de près. *Mithridate*, se voyant à tout moment sur le point d'être saisi, semoit sur sa route de la monnoie, des vases et des meubles précieux. L'attention des soldats à les ramasser ralentissoit la poursuite. Il la suspendit tout-à-fait en faisant trouver au milieu de la troupe la plus avancée un mulet chargé d'or et d'argent. Le partage donna au roi de Pont le temps de se mettre hors d'atteinte. Il avoit laissé dans une ville, nommée *Pharnacie*, ses femmes, ses sœurs et ses concubines : de peur qu'elles ne tombassent entre les mains des Romains, il envoya un de ses eunuques, nommé *Bacchide*, qu'il chargea de les faire mourir Le barbare leur présenta des cordeaux, du poison et des épées.

La belle *Monime*, une de ses femmes, qu'il avoit épousée malgré elle, veut s'étrangler avec son diadème. « Fatal bandeau, s'écrie-t-elle, sois-moi du » moins utile en m'aidant à mourir. » Son désir est frustré : le bandeau se casse ; elle présente sur-le-champ son sein au glaive homicide. Une autre de ses femmes, nommée *Bérénice*, deux de ses sœurs, *Roxane* et *Statira*, s'empoisonnèrent. *Roxane*, la coupe sur les lèvres, maudit la cruauté de son frère, et l'accabla d'imprécations ; *Statira* au contraire chargea l'eunuque de le remercier de ce qu'étant lui-même exposé aux plus grands dangers, il avoit songé à les soustraire à la brutalité du soldat.

Mithridate se retira en Arménie, chez *Tigrane*, son beau-père. *Pompée*, chargé de cette guerre par le sénat à la place de *Lucullus*, fit au roi de Pont des propositions de paix. Une des principales étoit qu'il livreroit les déserteurs et transfuges romains. Ces conditions alarmèrent ceux-ci ; ils menacèrent *Mithridate*, s'il les acceptoit. Mais le fier monarque étoit bien éloigné d'y souscrire. Dans une assemblée solennelle il les assura par les plus terribles sermens que jamais, tant qu'il auroit un souffle de vie, il ne penseroit à faire aucune alliance avec les Romains. Il recommença donc une guerre qui fut comme un combat à mort, moins ruineuse cependant pour les peuples que les précédentes par la générosité de *Pompée*.

Deux batailles suffirent à ce général pour mettre *Mithridate* hors de mesures. Il fut chassé du royaume

de Pont. *Pompée* prit les villes les plus importantes, ses trésors, ses papiers ; il y trouva des renseignemens précieux sur les sources de ses richesses, sur l'assiette des impôts, leur perception et la levée des troupes. On présenta au vainqueur plusieurs de ses femmes et concubines, qui étoient la plupart filles des seigneurs de la cour de *Mithridate*. Il les traita avec respect, et les renvoya à leurs parens. Une d'elles, nommée *Stratonice*, livra aux Romains la forteresse de Symphorie, et les trésors qu'elle renfermoit, demandant seulement la vie de son fils *Xipharès*, que son père retenoit auprès de lui, s'il venoit à tomber entre les mains de *Pompée*. Celui-ci le promit à cette mère, et, toujours généreux, il fit don des trésors à *Stratonice*, et ne garda que la citadelle.

On étoit bien loin de croire que *Mithridate* ni aucun de ceux qui l'accompagnoient reparussent jamais. On n'en entendoit plus parler. Depuis sa fuite on ne savoit ce qu'il étoit devenu. L'incertitude sur son sort dura deux ans. Pendant ce temps il s'étoit tenu caché chez un prince scythe dont les états touchoient aux Palus-Méotides. Dans cette retraite il épioit le moment favorable de rentrer dans son royaume. Ses mesures furent si bien prises, et avec un si grand secret, que les Romains n'apprirent son arrivée qu'au moment qu'il parut à la tête d'une armée formidable. Il s'avance d'abord sur la forteresse de Symphorie. *Stratonice*, qui l'avoit livrée à condition qu'on lui conserveroit son fils, vit du haut des

murailles le malheureux *Xipharès* abandonné par son père aux bourreaux qui lui firent souffrir une mort cruelle.

Il envoya ensuite proposer la paix à *Pompée*. « *Tigrane*, répondit le général romain, est bien » venu la demander lui-même. — Je mourrai, ré- » pondit *Mithridate*, plutôt que de me soumettre à » cette humiliation. » A ce moment il conçut le hardi projet de soulever l'univers contre les Romains. Il leur chercha des ennemis chez les Scythes, envoya des émissaires à tous les princes d'Asie, surtout aux Parthes, et forma une confédération avec les Gaulois, qu'il savoit en guerre contre les Romains. Il devoit traverser la Scythie et la Pannonie, se rendre dans les Gaules, joindre son armée à celle qu'il présumoit devoir l'attendre, et tous ensemble fondre sur l'Italie, et surprendre la république par tant d'audace.

Des obstacles multipliés s'opposèrent à la réussite de cette entreprise, qui paroît gigantesque, mais qui, d'après l'exemple d'*Annibal*, ne paroissoit pas impossible. Malheureusement quatre fils de *Mithridate*, dont la valeur pouvoit lui être d'un grand secours, furent livrés par trahison aux Romains. Plusieurs de ses filles qu'il envoyoit pour épouses à des princes scythes, afin de les gagner, éprouvèrent le même sort. Enfin *Pharnace*, celui de ses enfans qu'il avoit le plus aimé, auquel il destinoit sa couronne, fit révolter l'armée, et, par une odieuse perfidie, renversa les projets de son père.

[2935. — 63.] Il paroît qu'elle fut concertée avec les Romains. Ils avoient des émissaires employés à semer le murmure et le mécontentement. On représentoit aux soldats le danger d'une expédition dont le moindre risque étoit de les priver pour jamais du plaisir de revoir leur patrie. Il y avoit aussi des plaintes personnelles contre le roi de la part des officiers : qu'il ne consultoit que des esclaves et de vils flatteurs ; qu'il étoit devenu insupportable et cruel pour quiconque n'entroit pas servilement dans ses vues et osoit lui dire la vérité. En effet, il avoit puni de mort la sincérité d'un de ses fils, nommé *Exipodrate*, pour lui avoir dit avec la franchise d'un soldat son sentiment sur l'expédition projetée.

Peu de temps avant le jour indiqué pour le départ, *Mithridate*, dont l'armée étoit campée sous les murailles d'une ville où il avoit pris son logement, est réveillé de grand matin par un bruit confus venant du camp. Il envoie un de ses serviteurs pour en savoir la cause. On lui répond sans ménagement que l'armée, indignée de se voir conduite par un roi décrépit, abandonné aux conseils de vils eunuques, en a proclamé un plus jeune qui mérite toute sa confiance. A cette nouvelle, *Mithridate*, croyant que ce n'étoit qu'un simple tumulte que sa présence apaiseroit, monte à cheval, et se fait accompagner de ses gardes; mais, à peine sorti de la ville, il en est abandonné. On tire sur lui : son cheval est tué, et il ne voit d'autre ressource que de rentrer dans la ville. Ses amis lui

conseillent de demander un sauf-conduit à *Pharnace* pour lui et pour eux. Il y consent ; mais ses envoyés, ou massacrés, ou entraînés par le torrent de la révolte, ne reviennent pas.

Ne désespérant pas encore, *Mithridate* fait une dernière tentative. Il monte sur le rempart, et s'adressant à *Pharnace*, il lui rappelle avec force la tendresse qu'il lui a toujours témoignée préférablement à ses autres frères, et combien il l'a distingué dans ses faveurs. Il tâche en même temps de lui faire sentir l'indignité de l'abandonner sans défense aux Romains, ses cruels ennemis ; demande qu'il lui ouvre du moins un chemin pour aller chercher un asile où il pourra se retirer. Mais cette scène attendrissante ne fait aucune impression sur le cœur de *Pharnace*. Alors l'infortuné monarque, voyant que tout étoit désespéré, lève au ciel ses yeux baignés de larmes, et charge son fils d'imprécations. « Puissent, » dit-il en finissant, puissent les dieux te faire » éprouver un jour la perfidie d'un fils dénaturé, et » te faire sentir les tourmens qu'une pareille ingra- » titude fait éprouver à un père tendre. » Se tournant vers ceux qui l'entouroient, il les remercie de leur attachement, leur conseille de se soumettre aux circonstances et de reconnoître son fils. « Pour moi, » dit-il, incapable de vivre dans l'humiliation où me » plonge un fils tendrement aimé, je saurai bien me » soustraire à ses funestes complots. »

Après ces tristes adieux, il entre dans l'appartement de ses femmes, prend une coupe empoisonnée,

boit de la liqueur, en fait boire à ses filles *Nissa* et *Mithridate*, qui étoient à la veille d'épouser, l'une le roi de Chypre, l'autre celui d'Égypte. Il présente aussi la coupe fatale à ses concubines. Un moment suffit pour les plonger toutes dans le sommeil de la mort. Pour lui, familiarisé dès son enfance avec l'usage des poisons, il n'en ressentit aucun effet. Alors il se frappe de son épée. Le coup n'étoit pas mortel. On en avertit *Pharnace*. Il ordonne qu'on panse sa plaie, dans le dessein, à ce qu'on croit, de le livrer aux Romains, et de gagner leurs bonnes grâces par ce présent : mais il n'eut pas cette indigne satisfaction. Un soldat nommé *Bithocus*, attiré dans le palais par le désir du butin, pénètre jusqu'à l'appartement où *Mithridate*, baigné dans son sang, abandonné de tout le monde, luttoit contre la mort. Frappé de l'air de grandeur qui régnoit encore sur la personne du monarque, il se retiroit. *Mithridate* l'appelle et le conjure de lui arracher un reste de vie qui ne faisoit que prolonger ses malheurs. *Bitochus* lui rend ce dernier service; mais, éprouvant tout à coup une sensibilité rare dans un soldat, il se retire tristement sans songer au butin qu'il étoit venu chercher.

Ainsi finit *Mithridate*. Les qualités les plus admirables qui forment les grands hommes brillèrent dans sa personne; mais des vices deshonorans, surtout la cruauté, ternirent l'éclat des vertus qui l'auroient immortalisé. Les victoires célèbres qu'il remporta lui assignent un rang distingué parmi les capitaines les plus fameux de l'antiquité. Il essuya, il est vrai, de

sanglantes défaites. Plusieurs fois il vit ses armées taillées en pièces, ses forteresses rasées, ses états ravagés; mais comme si ses forces eussent pris de l'accroissement par ses pertes, il reparoissoit toujours en campagne plus formidable qu'auparavant. Enfin, malgré tous les efforts de ses ennemis pour l'avoir en leur puissance, il mourut volontairement dans son royaume, qu'il laissa à ses descendans.

La preuve la moins équivoque du mérite de ce prince est la joie universelle du sénat, des peuples et de l'armée romaine à la nouvelle de sa mort. Un courrier expédié par *Pharnace* l'apporta à *Pompée*, qui étoit à quelques journées de là. Impatient de la faire savoir à ses soldats, il n'attendit pas qu'ils lui dressassent un trône de gazon pour les haranguer, comme on le faisoit en pareilles circonstances. Ils lui en formèrent un à la hâte, avec les bâts des bêtes de somme. L'armée apprit cet événement avec les plus grands transports de joie, qu'elle exprima par des festins, des danses et des sacrifices. A Rome, les démonstrations de contentement ne furent pas moins éclatantes. *Cicéron*, alors consul, ordonna douze jours de fêtes, pendant lesquels on rendroit aux dieux d'immortelles actions de grâces pour avoir délivré la république d'un ennemi si puissant et si redoutable. Les tribuns firent aussi décider que *Pompée*, en reconnoissance des grands services rendus dans cette guerre, seroit autorisé à porter pendant les jeux du cirque une couronne de laurier et une

robe de triomphe, et celle de pourpre aux spectacles ordinaires.

Le lâche *Pharnace*, ne pouvant livrer à *Pompée* son père tout entier, lui fit du moins hommage de son corps, qu'il avoit fait conserver dans des aromates. On l'avoit armé de pied en cap. Tous les officiers de l'armée, ainsi que les simples soldats, voulurent le voir. *Pompée* témoigna sa sensibilité à ce spectacle. Il détourna la vue. « La haine des » Romains, dit-il, doit cesser à la mort de ce grand » prince. » Il ordonna qu'on lui fît des obsèques magnifiques, et qu'on le portât dans le tombeau de ses ancêtres. On distribua les pièces de son armure; plusieurs rois voulurent en avoir, et les achetèrent à grand prix. Sa tiare tomba entre les mains d'un Romain, dont les descendans la conservèrent longtemps comme un précieux héritage.

Les trésors que *Pharnace* livra à *Pompée*, ou qu'il lui indiqua et lui laissa prendre, excitèrent l'étonnement du général romain; la simple description abrégée des principales pièces étonnera aussi le lecteur. Dans la ville de Télaure, que *Mithridate* nommoit sa garde-robe, deux mille coupes d'agathe onyx, garnies de cercles d'or et d'argent : les selles et les brides, enrichies de diamans, se trouvèrent en si grand nombre, que les commissaires de la république furent occupés pendant trente jours à en dresser l'inventaire. Dans un château, neuf soucoupes d'or massif, garnies de pierres précieuses, d'un travail

exquis, et trois grandes tables du même métal, des statues en or massif de *Minerve*, d'*Apollon* et de *Mars*, faites avec beaucoup de goût; un trictrac de deux pierres précieuses, larges de trois pieds, long de quatre; les différentes pièces du jeu de la même pierre, et une lune d'or pesant trente livres. Une forteresse dans les montagnes receloit une statue du roi de huit coudées de hauteur, entièrement d'or massif; son trône, son sceptre, et le lit de *Darius*, fils d'*Hystaspe*. La plupart de ces objets précieux étoient passés de main en main, par le pillage, de Syrie en Égypte, d'Égypte en Grèce. Outre le moyen du pillage, *Mithridate*, qui ne manquoit pas de goût et qui se piquoit de magnificence, avoit ramassé de tous côtés, pendant un long règne, une grande quantité de choses rares. Elles servirent au triomphe de *Pompée*. Il dura deux jours. On y vit cinq fils et deux filles de *Mithridate*, et trois cent dix-sept captifs de la première qualité. *Pompée* étoit maître de leur vie. Quelques-uns des anciens triomphateurs avoient usé cruellement de ce droit. Celui-ci les renvoya dans leur patrie, excepté les enfans du roi, qui furent gardés à Rome.

[2936. — 62.] C'étoit peut-être pour ne pas donner d'ombrage à *Pharnace*, qui se conduisoit en vil complaisant des Romains. Il déclara ne vouloir prendre le titre de roi qu'avec leur agrément. Cette bassesse ne lui fit cependant obtenir qu'une très-petite partie des états de son père, sous le nom de royaume de Bosphore. Rampant devant les plus forts, comme

autrefois devant *Mithridate* son père, il ne manquoit pas de courage à la guerre. Il profita des troubles civils de Rome pour se mettre en possession de l'Arménie et de la Cappadoce. *César* étoit alors occupé en Égypte. *Pharnace* sut que des affaires pressantes appelleroient le dictateur en Afrique aussitôt qu'il seroit débarrassé de l'expédition d'Alexandrie : c'est pourquoi il tâcha de l'amuser par des propositions de paix; mais *César*, s'étant mis à la tête de mille chevaux, parut au moment qu'on l'attendoit le moins, fondit sur les soldats de *Pharnace*, en s'écriant « un parricide aussi barbare ne » sera-t-il donc pas puni? » et remporta une victoire complète. C'est à cette occasion qu'il écrivit à ses amis ces paroles célèbres : « Je suis venu, j'ai » vu, j'ai vaincu. »

Pharnace s'enfuit et se renferma dans une citadelle, où *Domitius*, lieutenant de *César*, l'assiégea. Il demanda à capituler, et pour toute condition à se retirer dans le Bosphore avec ceux qui voudroient l'accompagner. On lui accorda sa demande; mais comme le sauf-conduit, qui parloit des cavaliers, ne comprenoit pas les chevaux, on lui fit l'affront de les tuer. Il se retira à pied chez les Scythes, où il ramassa quelques troupes qui lui donnèrent des espérances; il osa avec elles attaquer *Asandre*, que les Romains avoient investi de son royaume, et il périt dans le combat. Depuis *Pharnace*, le royaume de Pont, démembré ou réuni suivant la volonté ou le caprice des factions républicaines, et ensuite des

empereurs, fut donné successivement à plusieurs chefs, dont quelques-uns méritent à peine le nom de rois. On remarque sous *Caligula* un *Polémon* qui, sur la réputation de la beauté de *Bérénice*, fille d'*Agrippa*, roi des Juifs, se fit circoncire pour l'obtenir. Sa conversion de l'idolâtrie au judaïsme opéra si peu sur ses mœurs, que son épouse le quitta, fatiguée du spectacle de ses débauches. Ce fut sous *Vespasien* que le Pont devint sans retour province romaine. Elle sortit de son obscurité après les croisades, sous les princes *Comnènes*, qui y établirent l'empire de Trébisonde. *Mahomet* second renversa ce trône, et réunit à l'empire turc celui de Trébisonde et le royaume de Pont. On chercheroit en vain des objets de curiosité dans les ruines qui couvrent ces pays, habités en grande partie par des descendans des Grecs dégénérés du moyen âge.

CAPPADOCE,

entre le Pont, la Lycaonie, la petite Arménie, la Galatie et l'Euphrate.

La Cappadoce, comme le Pont, a fait partie de l'empire de Trébisonde. Comme le Pont, elle est actuellement plongée dans la barbarie, c'est-à-dire, privée des arts et des sciences, ainsi qu'elle est sortie des mains de la nature, excepté qu'au lieu d'être couverte

de forêts, elle est jonchée des débris des villes qui l'ont décorée. On remarque entre celles qui existent *Césarée*, l'ancienne capitale, encore distinguée par son commerce; *Comana*, où se trouvoit un temple magnifique dédié à *Bellone*. Six mille personnes de l'un et de l'autre sexe étoient employées au culte de cette déesse. On choisissoit ordinairement le grand-prêtre dans la famille royale. Il étoit souverain de tout le pays des environs, et sa dignité le rendoit le second de l'état. Après lui venoit le grand-prêtre de *Jupiter*, auquel obéissoient trois mille personnes, et dont le revenu étoit proportionné à cette puissance. On ne sait quel rang tenoit entre ces deux prêtres le grand-prêtre de *Diane*, qui égaloit en puissance, en richesses, en luxe, en faste, les premiers seigneurs du royaume. Dans son temple se prêtoient les sermens, et se ratifioient les engagemens auxquels on vouloit donner une sûreté authentique. Ces différens établissemens indiquent que le culte des divinités étoit une affaire importante chez les Cappadociens. Il paroît que leur religion étoit un mélange de celle des Grecs et de celle des Perses, qui les ont tenus long-temps sous leur domination. Cependant l'attachement à l'éclat des cérémonies religieuses ne marque pas toujours une réforme intérieure, puisque, du temps même que ces établissemens somptueux existoient, c'est-à-dire, au temps de la conquête des Romains, dire *Cappadocien*, c'étoit dire *un homme sans mœurs et sans religion*. Le pays, trop coupé pour être généralement fertile, ne manque pas des choses nécessaires à la vie. Les chevaux cap-

padociens ont toujours été fort estimés, et sont encore l'objet d'un commerce considérable. On ne sait ce que sont devenus les mines d'argent, d'alun, de cuivre, de fer, qu'on y trouvoit, ni l'albâtre, le cristal et le jaspe qu'ils échangeoient avec les peuples voisins.

On fait remonter à *Pharnace* l'origine des rois de Cappadoce. *Cyrus* lui composa ce petit royaume en reconnoissance de ce qu'à la chasse ce seigneur l'avoit sauvé de la fureur d'un lion prêt à le déchirer. La foiblesse de ces monarques les rendoit faciles à assujettir. Les plus forts regardent souvent la contradiction comme une insulte. De là il est arrivé que les efforts de quelques rois cappadociens pour se soustraire à l'oppression ont été traités de révoltes et punis comme telles. *Perdiccas*, un des capitaines successeurs d'*Alexandre*, eut la barbarie de faire mettre en croix le roi *Ariarathe II*, et tous les princes du sang royal qu'il avoit pris dans une bataille. Un enfant échappé à ce massacre monta sur le trône de ses pères, et fut père d'*Ariamne II*, dont le règne n'a pas été célèbre par des batailles ni des conquêtes; mais son amour pour la justice et mille autres belles qualités le rendirent infiniment estimable. Tous les princes voisins le chérissoient et le respectoient comme un père. Jamais la Cappadoce ne fut aussi florissante que pendant son administration. La paix, qu'il conserva toujours avec les autres rois, amena dans ses états tous les biens qui l'accompagnent.

Après avoir porté le joug des Perses, les petits rois

de Cappadoce gémirent sous celui des Romains. *Ariarathe VI*, pour quelques services que la république lui avoit rendus, envoya à Rome une couronne d'or. Le sénat lui renvoya une chaîne d'ivoire, le présent le plus distingué qu'il fit jamais, et qu'il n'accordoit qu'à des amis zélés et constans. C'est une adresse digne d'éloges que de savoir mettre par l'opinion un grand prix aux petites choses.

[2840.—158.] *Ariarathe VI* fut tué au service des Romains. Il laissa six enfans sous la tutelle de *Laodice*, leur mère. A mesure qu'ils devenoient grands, elle les empoisonnoit pour conserver son autorité. Ce crime fut découvert lorsqu'il n'en restoit plus qu'un seul, et cette cruelle marâtre fut assassinée par le peuple. *Ariarathe VII* n'échappa pas pour long-temps au sort destiné à sa malheureuse famille. C'est lui que *Mithridate*, son beau père, fit empoisonner par le scélérat *Gordius*, et dont *Mithridate* lui-même tua le fils de sa main dans une entrevue. Après la mort funeste d'*Ariarathe VIII*, les Romains voulurent rendre aux Cappadociens ce qu'ils appeloient la liberté, c'est-à-dire, un gouvernement républicain ; mais ceux-ci répondirent qu'ils ne pouvoient se passer de roi. Cette déclaration parut fort étrange au sénat ; cependant on leur accorda le pouvoir de choisir eux-mêmes leur roi. Ils eurent la prudence d'en prendre un du goût des Romains, nommé *Ariobarzane*. Ce prince les gouverna long-temps paisiblement, et remit de son vivant la couronne à son fils, pour achever de vivre tranquillement. S'il a été

tué, comme le disent quelques auteurs, sans que son fils l'ait vengé, on pourroit peut-être le mettre au nombre des princes qui ont eu à se repentir de leur abdication.

Archélaüs, le dernier roi de Cappadoce, dut son élévation à la beauté surprenante de *Glaphyre*, sa mère, qui avoit su plaire à *Marc-Antoine*. Il étoit d'un excellent caractère, bon père, bon maître, bon ami, doué des vertus civiles et domestiques. Ces qualités n'étoient pas faites pour plaire à l'empereur *Tibère*, comme celles de *Tibère* ne plaisoient pas sans doute à *Archélaüs*. Soit pour cette raison ou pour d'autres, le roi de Cappadoce marqua quelque indifférence pour ce prince, pendant qu'il vivoit, sous *Auguste*, dans une espèce de disgrâce à Rhodes. Le banni s'en souvint quand il fut monté sur le trône des Césars, et manda *Archélaüs* à Rome. Il s'y rendit sur la parole de *Tibère*, qui promit de lui faire un bon accueil. Mais l'empereur affecta de lui marquer tant de mépris, que, trop sensible, *Archélaüs* mourut de chagrin, selon les uns; d'autres disent qu'il se tua. Ce bon prince a fait un ouvrage sur l'agriculture. Après sa mort, la Cappadoce devint une province romaine gouvernée par les chevaliers.

PERGAME.

Attale I. Eumène II. Attale II. Attale III.

[2715.—283.] Le royaume de Pergame tire son nom d'une ville de la province de Mysie, qui a été sa capitale. Ce pays n'a jamais eu de limites fixes. D'un rang très-médiocre les rois de Pergame sont parvenus à une puissance extraordinaire, et ont été les principaux soutiens des Romains en Asie : puis ils sont devenus eux-mêmes les protégés de ceux dont ils avoient secondé les efforts oppressifs, et enfin leurs sujets. Une chose remarquable, et qui jusqu'à présent est particulière au royaume de Pergame, c'est que le fondateur de cette monarchie fut un eunuque. De gouverneur de Pergame, il s'en fit roi, pour éviter d'être sacrifié par *Lysimaque* à la haine d'*Arsinoé*, sa femme. Un de ses frères, appelé *Eumène*, lui succéda. *Attale*, son fils, hérita du sceptre. Ces deux noms, *Eumène* et *Attale*, ont presque toujours été alternativement ceux des rois de Pergame.

Cet *Attale* est le premier qui ait fait alliance avec les Romains. Les prêtres de Rome trouvèrent de son temps une prédiction des sibylles qui portoit que tous les étrangers qui voudroient attenter à la liberté de l'Italie seroient battus et chassés, si on pouvoit placer dans Rome l'image de la grand'mère des dieux du mont Ida, tombée des cieux en terre. Cinq députés du sénat vinrent supplier *Attale* de leur don-

ner ce palladium qui se trouvoit dans ses états. Il leur remit cet objet de vénération recherché avec tant d'empressement. C'étoit une pierre informe. *Attale I* fut un grand guerrier et savant. On conviendra qu'il fut un peu sévère à l'égard d'un misérable détracteur d'Homère, nommé *Daphidas*, qu'il fit précipiter du haut d'un rocher.

[2802.—196] *Eumène II* embrassa la cause des Romains avec ardeur, et leur rendit d'importans services. Il veilloit à leurs intérêts autour de lui comme aux siens propres. C'est par lui qu'ils furent avertis des projets qu'*Antiochus* le Grand formoit contre eux. Ses états furent souvent exposés aux incursions hostiles que lui attiroit son attachement à la république. Sa capitale même essuya pour cette cause un siége opiniâtre. *Eumène* exposa non-seulement ses troupes, mais sa personne même pour les Romains dans la bataille de Magnésie, où la victoire fut due principalement à sa valeur. Ils l'en récompensèrent en augmentant son royaume de quelques provinces enlevées à *Antiochus*. C'est sans doute aussi à cause du dévouement d'*Eumène* aux Romains qu'*Annibal* suscita contre lui *Prusias*, roi de Bithynie. On rapporte que ce prince gagna sur mer une victoire complète qu'il dut à la finesse du Carthaginois. Par son conseil il avoit fait ramasser dans des vases de terre une prodigieuse quantité de serpens, et d'autres insectes venimeux, dont il pourvut plusieurs vaisseaux. Ils s'approchèrent de celui d'*Eumène*, et y jetèrent ces ennemis d'une nouvelle

espèce. La nécessité où se trouvèrent les Pergamiens de travailler à se garantir de leurs morsures mit le désordre dans la flotte, qui fut entièrement défaite. Le sénat s'entremêla du différend des deux rois, et ils s'accommodèrent.

Eumène donna une grande preuve d'attachement aux Romains en allant lui-même à Rome leur dévoiler les desseins secrets de *Persée*, roi de Macédoine. A son retour, *Persée* le fit attendre par des assassins qui crurent l'avoir tué à coups de pierres : mais il fut enlevé par de fidèles serviteurs qui le firent panser. La cure fut assez secrète et assez longue pour qu'on le crût mort. *Attale*, son frère, sans d'autres éclaircissemens que des bruits publics, prit sa couronne et épousa *Stratonice*, sa femme. *Eumène* guérit de ses blessures. On connoissoit apparemment son caractère plein de douceur et de clémence, car ni le frère ni la femme ne se cachèrent. L'un et l'autre allèrent au-devant de lui. Il les embrassa tendrement, et dit seulement à *Attale* : « Une autre fois, » quand vous aurez envie d'épouser ma femme, at- » tendez du moins que je sois mort. »

On auroit cru que la liaison entre *Eumène* et les Romains, cimentée par des services mutuels, ne se seroit jamais démentie; mais il ne faut quelquefois qu'une bagatelle pour brouiller d'anciens amis. Le consul *Marcius*, par hauteur ou par d'autres motifs, refusa au roi de Pergame la permission de camper avec sa suite dans les retranchemens des Romains. Cet affront le fit retirer sur-le-champ, et il ramena

ses troupes dans ses états. *Persée* profita de l'occasion pour demander à *Eumène* son alliance. Les raisons qu'apportoit l'ambassadeur macédonien sont que jamais il ne peut exister de véritable amitié entre un roi et une république. « Les Romains, disoit-il, » sont les ennemis irréconciliables de tous les rois; » mais ils ont l'adresse de n'en attaquer jamais qu'un » à la fois, employant les trésors de l'un pour en » renverser un autre, et ils se serviront de cette poli- » tique jusqu'à ce qu'ils les aient tous détruits. » *Persée*, par ces raisons, et encore plus par une très-grosse somme d'argent qu'il promit, acheta du moins l'inaction d'*Eumène*. Les Romains ne pardonnèrent pas à leur ancien allié cette espèce de défection. Le roi de Pergame voulut s'en excuser après la défaite de *Persée*. Il envoya, dans cette intention, son frère *Attale* à Rome. Le ressentiment contre *Eumène* étoit si vif, qu'on voulut l'engager à demander la couronne de son frère. Il résista généreusement à ces perfides insinuations.

Eumène crut que sa présence pourroit opérer un changement d'opinion en sa faveur : il partit pour l'Italie; mais il n'y eut pas plus tôt mis le pied, que le sénat lui fit dire qu'on ne lui donneroit pas d'audience, et qu'il s'en retournât. Revenu fort chagrin dans son royaume, il renvoya encore *Ariarathe*, avec un autre frère, pour tâcher de détourner le coup dont il se croyoit menacé de la part de ses anciens amis. Ils eurent la dureté (ces républicains connurent-ils jamais les égards?); ils eurent la dureté

d'envoyer en Asie deux commissaires, qui se firent précéder par une invitation publique à tous ceux qui auroient des plaintes à former contre *Eumène* de venir les trouver à Sardes. Ils écoutèrent tranquillement toutes les accusations qu'on voulut intenter contre le roi de Pergame. *Eumène* sentit vivement tout ce que ce procédé avoit d'insultant; mais craignant de s'attirer une guerre dangereuse par elle-même, et que son âge lui rendoit encore plus redoutable, il renvoya une troisième fois son frère *Attale* à Rome. Ce prince ne demandoit à ses inexorables amis que de finir ses jours en paix. Son vœu ne fut rempli que parce qu'il mourut. Il n'avoit qu'un enfant en bas âge. En attendant que son fils fût en état de monter sur le trône, il céda sa femme *Stratonice*, avec sa couronne, à son frère *Attale*; présent qui n'avoit pas pour ce prince le charme de la nouveauté. *Eumène* établit la belle bibliothèque de Pergame, qui devint, en quelque sorte, la rivale de celle d'Alexandrie. Il vivoit dans la meilleure intelligence avec ses trois frères, dont il se servoit sans jalousie, et qui habitoient sa cour sans crainte : fraternité peut-être unique en Asie.

[2840. — 158.] Une autre singularité, c'est qu'*Attale II* ne regarda la couronne que comme un dépôt qui lui étoit confié. Il eut une guerre fort vive avec *Prusias*, roi de Bithynie : celui-ci poussa même ses succès jusqu'à s'emparer de Pergame. La conduite des Romains dans les guerres de ces princes de l'Asie mineure est bien étonnante. Ils avoient tant de crédit

que sans armée ils donnoient la loi. Ils envoyoient chez les peuples voisins des parties belligérantes des ambassadeurs qui leur ordonnoient de lever des troupes, et les faisoient marcher contre celui qu'ils vouloient contraindre; et après quelques années de guerre qui les ruinoient tous, d'autres ambassadeurs venoient faire la paix. Telle fut la conduite qu'ils tinrent entre *Attale* et *Prusias*. Ce dernier prince fut détrôné par son fils, secondé par *Attale*. Le complot de ce fils, nommé *Nicomède*, se forma à Rome. Il est impossible que le sénat n'en ait pas eu connoissance; mais il laissa le père et le fils se déchirer; et quand *Nicomède* envoya annoncer à Rome qu'il étoit sur le trône de Bithynie, les ambassadeurs furent très-bien reçus, sans qu'on daignât seulement songer à venger la mort de son père, que lui-même avoit fait tuer. Cette liaison avec un parricide est une tache dans la vie d'*Attale*, quoique *Prusias* ait en quelque sorte mérité son sort, pour avoir voulu, par jalousie, faire périr son fils. *Attale* avoit deux fils; néanmoins il voulut que la couronne de Pergame fût mise sur la tête de son neveu, comme il l'avoit promis à son frère. Il donna à ce jeune prince une éducation digne de son rang. *Attale* entretenoit des savans à sa cour, et se plaisoit beaucoup dans leur conversation.

[2862.—136.] L'éducation distinguée donnée à *Attale III* fut une foible ressource contre les mauvaises qualités que la nature lui avoit prodiguées. Fut-il tyran ou insensé, ou tous les deux ensemble?

on en jugera par ses actions. Il fit assassiner la plupart de ses parens et des amis de sa famille : les uns accusés d'avoir abrégé les jours de *Stratonice*, sa mère, morte de vieillesse ; les autres de *Bérénice*, sa femme, conduite au tombeau par une maladie incurable. La mort des infortunés étoit suivie de celle de leurs femmes, de leurs enfans et de toute leur famille. *Attale* appeloit pour ces exécutions des soldats étrangers, comme font tous les tyrans qui ordonnent des massacres, afin que leurs victimes, n'étant point connues des bourreaux, n'échappent point par la commisération au fer meurtrier.

Après avoir fait couler des ruisseaux de sang, le roi de Pergame s'abandonna à une sombre mélancolie. Il se tint renfermé dans son palais, se revêtit d'habits usés, laissa croître ses cheveux et sa barbe, sans en prendre le moindre soin. Il se confina ensuite dans un jardin, bêcha lui-même la terre, y sema toutes sortes d'herbes, dont plusieurs étoient vénéneuses. Cruel jusque dans ses amusemens, il versoit le suc de ces plantes vénéneuses sur les baumes dont il faisoit présent aux personnes qui lui étoient suspectes. Se trouvant isolé dans son palais, évité par ses parens, ses amis, ses courtisans, qui craignoient ses fureurs, il lui vint dans la pensée d'exercer le métier de fondeur. Mais il se fatigua tellement à couler la statue de sa mère, un jour de très-grande chaleur, que la fièvre le saisit, et qu'il en mourut. On doit mettre ce prince au nombre des hommes qui ont écrit sur l'agriculture. Il entendoit parfaitement la médecine,

étoit très-versé dans la connoissance des simples. Le goût des sciences paroît avoir été héréditaire chez les rois de Pergame.

La dernière folie d'*Attale* fut son testament, où se trouva cette clause : « Que le peuple romain soit » héritier de mes biens. » *Aristonicus*, fils bâtard d'*Attale*, auquel, selon la coutume d'Asie, devoit appartenir le royaume, faute d'héritier légitime, prétendit que le mot *biens* signifioit seulement le mobilier du défunt, et non son royaume. Le sénat voulut entendre le mobilier et le royaume. *Aristonicus* étoit favorisé par les Pergaméniens, qui, disent les auteurs, » accoutumés au gouvernement monarchique, crai- » gnirent le despotisme républicain. » Deux consuls, *Licinius Crassus*, souverain pontife, et *Lucius Valérius Silacéus*, grand-prêtre de Mars, se disputèrent l'avantage de faire la guerre à *Aristonicus*, parce que de grandes richesses devoient être le prix de la victoire. *Crassus* obtint le commandement. Contre son attente, il fut vaincu et fait prisonnier. Pour ne pas survivre à sa honte, il provoqua par des insultes un de ses gardes, qui le tua. *Perpenna*, envoyé à sa place, trouva *Aristonicus* plein de sécurité, fier de sa victoire, goûtant tranquillement les plaisirs d'une vie douce, comme s'il n'avoit plus rien à craindre. Le général romain le surprit et battit les troupes de cet imprudent monarque, qui se retira dans une ville dont les habitans le trahirent pour le livrer aux Romains. Il fut traîné en triomphe, et fut étranglé ensuite dans la prison par ordre du sénat.

Les habitans du royaume de Pergame continuèrent long-temps à se défendre contre les Romains. *Aquilius*, envoyé pour finir cette guerre, fut obligé d'assiéger la plupart des villes les unes après les autres. Comme beaucoup d'entre elles, situées sur des montagnes, ne pouvoient recevoir de l'eau que par des aquéducs, le général romain, au lieu de couper ces aquéducs, ce qui n'excédoit pas le funeste droit de la guerre, empoisonna les sources, et répandit ainsi la désolation et la mort dans les places qu'il assiégeoit. Rome ne put ignorer cette manière cruelle de faire la guerre. Il ne paroît cependant pas qu'elle en ait été révoltée, puisqu'elle donna à cet empoisonneur le royaume à gouverner, après l'avoir réduit en province romaine.

THRACE,

entre le mont Hémus, la mer Égée, le Pont-Euxin, l'Hellespont, la Propontide, la Macédoine et le fleuve Strymon.

Dans la Thrace se trouvoit *Bysance*, actuellement *Constantinople*. C'en est assez pour fixer la position de ce pays. Pris en général, il a été quelquefois appelé royaume, quoique ce ne fût qu'un amas de provinces indépendantes les unes des autres. Il s'en est trouvé entre elles dont les princes ont

réuni des états voisins sous leurs sceptres, et ont ceint le diadème; mais rarement ils l'ont transmis à des héritiers. On présume que, si ces peuples, braves, sobres, durs à la fatigue, avoient pu s'accorder dans leurs conseils, ils seroient devenus la nation la plus puissante de la terre.

L'intérieur du pays est froid et peu fertile, parce que les montagnes sont couvertes de neige la plus grande partie de l'année; mais les provinces maritimes produisent toutes sortes de grains et de fruits. La température y est douce, et en rend le séjour aussi agréable que celui d'aucun des plus beaux pays de l'Asie. Les anciens Thraces étoient féroces et cruels. C'étoit presque toujours le soldat thrace que les tyrans employoient à leurs exécutions sanguinaires. Ce pays suivoit la religion des Grecs; mais les Thraces prodiguoient de préférence l'encens en l'honneur de *Mars* et de *Mercure*, dieux des braves et des voleurs.

Ces peuples pleuroient à la naissance de leurs enfans, et se réjouissoient à la mort de leurs proches, tant ils avoient mauvaise idée de la vie! Dans les cantons où la polygamie étoit établie, les femmes se disputoient entre elles à qui avoit été le plus aimée, afin d'être immolée par le plus proche parent sur le tombeau de son époux. Ils vendoient leurs enfans, veilloient peu à la garde de leurs filles; mais ils étoient fort jaloux de leurs femmes. L'oisiveté avoit à leurs yeux un air de dignité et de grandeur, et ils se faisoient gloire de vivre de rapine.

Les noms seuls des diverses tribus des Thraces formeroient une assez longue liste ; on auroit de la peine à la grossir de faits intéressans. On trouve dans l'histoire des *Dolonci* une ruse assez adroite pour s'emparer d'un trône sans violence. Le roi de ce pays, situé dans la Chersonèse, étoit mort. Son frère vint d'Athènes, où il demeuroit, dans le dessein de lui succéder. A son arrivée, voyant que les Chersonésiens n'étoient nullement disposés à lui donner la couronne, il mena une vie retirée sous prétexte de pleurer la mort de son frère. Les Thraces, prenant part à son affliction, envoyèrent les principaux de chaque ville pour le complimenter au nom de la nation. L'affligé les arrêta tous, et, avec ces otages, il n'eut pas de peine à se faire reconnoître souverain du pays qu'avoit gouverné son frère.

Les *Bassi*, habitans de l'Hémus, les plus féroces des Thraces, qui avoient pour capitale Adrianople, furent, malgré l'âpreté de leur pays et leur valeur, subjugués par les Romains. Les républicains leur laissèrent des rois. Mais *Pison*, gouverneur de Macédoine, mécontent de l'un d'entre eux, le surprit par trahison, et le fit décapiter en public. La nation irritée secoua le joug des Romains. Un prêtre de Bacchus, nommé *Vologèse*, s'y forma un puissant parti sous prétexte de religion, et suscita beaucoup d'embarras aux Romains, qui ne vouloient pas chez ces peuples d'autre superstition que celle de la liberté.

Voici un axiome d'un monarque thrace, *Cotys :*

« Il n'y a aucune différence entre un roi qui aime la » paix et un palefrenier. » Ce prince mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans, après avoir fait la guerre toute sa vie. On pourroit dire, avec plus de raison, qu'un bon palefrenier vaut mieux qu'un pareil roi. On sait les noms et la position des dix-huit hordes thraciennes, les noms et la succession d'une douzaine de rois, ou plutôt chefs de brigands. Ils étoient traités comme tels par les Romains. Ils les plaçoient sur le trône, les en faisoient descendre, les envoyoient en exil, en prison, à l'échafaud, mais ne négligeoient pas leurs trésors, qui ont été souvent la proie d'avides généraux. Ce pays, plongé dans l'ignorance et la barbarie, a cependant produit le philosophe *Démocrite* et l'historien *Thucydide*.

ÉPIRE,

entre les monts Cérauniens, le golfe d'Ambracie, la Thessalie, la Macédoine et la mer d'Ionie. Thérimbas. Arymbas. Alexandre Eacide. Pyrrhus II; il passe en Italie. Alexandre.

L'Épire, pays inégal, a été couverte jusque dans les georges et sur les sommets des montagnes d'une multitude de villes; la mer a aussi baigné les remparts de plusieurs cités fameuses. Toutes renfermoient des habitans belliqueux. L'Épire n'avoit rien

de rare dans ses productions, que les chiens des Molosses, animaux nerveux, querelleurs et opiniâtres. Les chevaux d'Épire ont été et sont fort estimés. On compte dix peuples dont la réunion a formé ce royaume. A la tête on met les *Selli*, comme les plus anciens. A cette nation appartenoit le service du temple de *Dodone*, dédié à *Jupiter* le Pélasgien. Homère les appelle *prêtres*.

Ce poëte a célébré les exploits de *Pyrrhus*, qui n'a peut-être pas été le premier roi d'Épire; mais le règne des autres princes est couvert d'obscurité. Ce prince étoit fils d'*Achille*. Il vengea la mort de son père, tué au siége de Troie. Après avoir immolé le vieux *Priam* au pied des autels, il précipita du haut d'une tour le jeune *Astyanax*, fils d'*Hector*; il fit d'*Andromaque* sa concubine, et égorgea sur le tombeau d'*Achille Polyxène*, fille de l'infortuné *Priam*. Après le siége de Troie il conquit toute l'Épire, à la tête des Molosses, ses premiers sujets. On nommoit aussi *Pyrrhus Néoptolème*, qui veut dire *jeune guerrier*. Ce nom lui resta dans sa vieillesse. Il fut tué sur les marches de l'autel du temple de Delphes, qu'il vouloit piller, ainsi qu'il avoit lui-même tué le malheureux *Priam* embrassant les statues des dieux. Sa mort donna naissance au proverbe, *vengeance néoptolémique*. La pyrrhique, sorte de danse d'un homme armé, danse très-célèbre chez les anciens, a été ainsi appelée de son nom, parce qu'il l'avoit pratiquée autour du tombeau d'*Achille*.

Les successeurs de *Pyrrhus*, du sang d'*Achille*,

sont *Molossus*, *Pielus*, *Admète* : celui-ci laissa un fils en bas âge, nommé *Thérimbas*. Les Épirotes en confièrent, par un décret, la tutelle et l'éducation à *Sabylinte*, homme de haute naissance et d'une grande probité. Il fit élever son pupille à Athènes, sous ses yeux, ayant soin qu'il s'appliquât à l'étude des belles-lettres. Aussi *Thérimbas* a-t-il été regardé comme un des princes les plus savans de son temps. Il introduisit les arts et les sciences chez les Épirotes. Les sages lois qu'il leur donna l'ont fait mettre au rang des législateurs. Après deux rois, nommés *Alecte* et *Néoptolème*, les Épirotes furent assez heureux pour en avoir encore un ami des sciences. *Arymbas* en communiqua le goût aux enfans de son frère, dont il tenoit la couronne en dépôt. Il la rendit en mourant à *Alexandre*, l'aîné de ses neveux. *Olympias*, sa nièce, fut mère d'*Alexandre* le Grand.

Alexandre d'Épire se piqua malheureusement d'émulation à l'égard d'*Alexandre* de Macédoine. Ils étoient à peu près du même âge. Mais pendant que le Macédonien faisoit triompher ses armes en Orient, le mauvais destin de l'Épirote le mena vers l'Occident, habité par des peuples belliqueux. Aussi disoit-il avec dépit que son neveu n'avoit eu à combattre que des femmes, et que lui, au contraire, n'avoit trouvé que des hommes. Il fut tué dans sa malheureuse expédition contre les Lucaniens, et ne laissa pas d'enfans. *Eacide*, d'une branche collatérale, toujours tenant à la famille de *Pyrrhus*, lui succéda. Il mécontenta ses peuples, qui le chassèrent, et qui don-

nèrent la couronne à son frère *Alceste*. Celui-ci ne se conduisit pas mieux que le banni, puisque ses sujets le massacrèrent avec deux de ses fils.

Lorsque les Épirotes se soulevèrent contre *Eacide*, son père, et le chassèrent du trône, il s'en fallut peu que le jeune *Pyrrhus*, encore au berceau, ne fût victime de leur fureur : mais deux seigneurs principaux du pays le sauvèrent et le portèrent à la cour de *Glaucias*, roi d'Illyrie, qui avoit épousé sa tante. *Glaucias* refusa d'abord de recevoir le jeune prince, dans la crainte de s'attirer une guerre de la part des ennemis des *Eacides*. Les conducteurs, après avoir employé vainement les supplications les plus touchantes auprès de son oncle, déposèrent l'enfant à ses pieds. Celui-ci, comme s'il eut démêlé leurs intentions, se traîna aux genoux du roi et les embrassa. *Glaucias* ne put résister à ses innocentes caresses ; il se rendit, jura de le défendre au péril même de sa vie, et le remit entre les mains de sa femme, pour l'élever comme un de ses fils. Quand il eut atteint l'âge de douze ans, il le conduisit lui-même en Épire, et le mit sur le trône. Des historiens disent que ses sujets le rappelèrent eux-mêmes.

A l'âge de dix-sept ans, une imprudence lui fit perdre ses états. Se croyant affermi sur le trône, il alla en Illyrie pour assister aux noces d'un des fils de *Glaucias*, avec lequel il avoit été élevé. Pendant son absence ses sujets se révoltèrent, et donnèrent la couronne à *Néoptolème*, son grand-oncle. Ce malheur fut avantageux à *Pyrrhus*, puisqu'il

fournit à ce prince l'occasion de se former loin du trône et des complaisans qui l'assiégent. Dépouillé de sa couronne, il se retira chez *Démétrius Poliorcète*, mari de sa sœur. Sous ce grand capitaine il apprit le métier de la guerre, se distingua à la bataille d'Ipsus par une valeur peu commune, et trouva moyen de conserver à son beau-frère, après cette défaite, les villes de Grèce dont celui-ci lui avoit donné la garde. Il ne borna pas là ses services. *Démétrius* ayant conclu la paix avec *Ptolémée*, roi d'Égypte, *Pyrrhus* consentit à s'y rendre en otage. Sa douceur, sa modération, son adresse dans les exercices, lui méritèrent l'estime des Égyptiens. La reine *Bérénice*, éprise de ses belles qualités, lui donna sa fille *Bérénice* en mariage, et obtint de *Ptolémée*, son époux, une armée pour reconquérir en faveur de son gendre la couronne d'Épire. Par accommodement il la partagea avec son grand oncle *Néoptolème*. Le vieux scélérat, mécontent de ce partage, voulut faire empoisonner son neveu. *Pyrrhus*, averti à temps, se débarrassa de l'usurpateur, et occupa seul le trône. Ses guerres de Macédoine lui ont donné une réputation brillante; celle d'Italie a placé son nom à côté de celui des Romains dans les fastes de la gloire.

[2719.—279.] Cette guerre fut provoquée par les habitans de Tarente, ville d'Italie, qui, sur la réputation de *Pyrrhus*, qu'on nommoit *le libérateur de la Grèce*, lui envoya demander du secours contre l'oppression des Romains. Mais le vrai motif,

le but du roi d'Épire sont clairement exprimés dans sa conversation avec *Cinéas*, son ministre. *Cinéas*, non-seulement entendoit bien la guerre, mais encore étoit un des plus profonds politiques et des plus éloquens orateurs de son temps. *Pyrrhus* disoit de lui : « Les discours persuasifs de *Cinéas* m'ont acquis » plus de villes que je n'ai pu en conquérir par la » force des armes. » Sollicité par les Tarentins, mais charmé au fond du cœur d'avoir à se mesurer avec des guerriers dignes de lui, il vola à leur secours malgré les bons avis que lui donna un conseiller aussi sage. Peu s'en fallut qu'il ne trouvât la guerre finie avant qu'elle fût commencée. Les Tarentins traitoient avec les Romains. Le ministre d'Épire interrompit toutes ces négociations, se fit livrer la citadelle, où il mit une bonne garnison, et attendit tranquillement le roi, qui ne tarda pas à paroître, mais dans un état bien différent de ce que l'on espéroit. Outre ses troupes, il en avoit emprunté des princes voisins, ainsi que des vaisseaux, tant pour les affoiblir et les mettre hors d'état de lui nuire que pour les intéresser à ses succès. Une tempête assaillit et dispersa sa flotte. Lui-même courut les plus grands dangers. Près de voir son vaisseau englouti, il se jeta à la nage avec ses gardes, et passa toute la nuit à lutter contre une mer soulevée par le plus furieux orage. Il aborda cependant, mais un peu loin de Tarente, qu'il gagna par terre. Ses troupes s'y réunirent successivement.

Les Tarentins le reçurent avec de grandes accla-

mations de joie. Ils ne songèrent plus qu'à leurs plaisirs, croyant que *Pyrrhus* termineroit seul cette guerre, et qu'il ne mèneroit au combat que ses Épirotes; mais l'intention du monarque étoit bien différente. Aussitôt qu'il se vit le plus fort dans la ville, il ordonna de fermer les lieux d'exercices, et les jardins publics où les habitans venoient débiter des nouvelles et régler en se promenant les affaires de leur état. Les festins et les spectacles furent défendus, comme étant aussi dangereux que les assemblées des raisonneurs politiques. Le roi fit prendre les armes aux jeunes gens, leur apprit à les manier, les incorpora dans ses troupes, se rendit sévère dans les revues, et inexorable pour ceux qui s'absentoient ou qui ne 'ac quittoient pas exactement de eur devoir. Cette rigueur fit sortir beaucoup d'habitans de la ville. *Pyrrhus* les déclara punissables de mort, ainsi que ceux qui ne se trouvoient pas aux revues. Les espions introduits dans les sociétés lui rendoient compte de tout ce qui se disoit et de tout ce qui se passoit. En conséquence, les plus mutins étoient enlevés secrètement. Sous différens prétextes il les envoyoit en Épire pour y être détenus. Les calomnies n'étoient pas non plus oubliées contre ceux dont on redoutoit l'influence, et qu'on vouloit rendre suspects au peuple. L'imputation ordinaire et la plus sûre étoit de persuader à ce même peuple que tout ce qui se faisoit pour le soumettre étoit fait par le conseil et l'instigation de ceux qu'il regardoit auparavant comme ses amis, et qui avoient sa confiance. Ainsi l'art de trom-

per le peuple, de lui faire baiser les chaînes qu'on lui donne, de lui faire abhorrer ses protecteurs et adorer ses bourreaux, cet art, avec toutes ses finesses, n'est pas aussi nouveau qu'on le pense.

La guerre de *Pyrrhus* et des Romains présente un caractère nouveau dans l'histoire. C'est qu'elle se fit avec des égards inconnus jusqu'alors. On doit dire à la louange de *Pyrrhus* qu'il fut le premier à mettre dans ses procédés ces attentions flatteuses qui marquent de l'estime pour l'ennemi que l'on combat : mais aussi les Romains l'imitèrent avec empressement. Ils avoient de grands généraux, qui n'étoient ni présomptueux dans la victoire, ni abattus par les défaites, et des sénateurs pénétrés de l'amour de la patrie, exemples du peuple, par la frugalité, le désintéressement, la pureté des mœurs. La guerre contre *Pyrrhus* est peut-être le plus beau moment de la république.

Elle commença par une espèce de défi. On y mit des deux côtés de la fierté. *Pyrrhus* écrivit au consul *Lévinus* : « J'apprends que vous êtes à la tête d'une » armée destinée à faire la guerre aux Tarentins. » Licenciez au plus tôt cette armée, et venez m'expo- » ser les prétentions que vous pouvez avoir. Lorsque » j'aurai entendu les raisons de part et d'autre, je » porterai ma sentence, que j'aurai soin de faire res- » pecter. » *Lévinus* répondit : « Sachez, *Pyrrhus*, » que la république ne vous prend pas pour arbitre, » ni ne vous craint point comme ennemi. De quel » droit seriez-vous son juge, vous qui l'avez offensée

» en amenant vos troupes en Italie sans son consen-
» tement ? Nous ne voulons d'autre arbitre que Mars,
» dont nous sommes descendus. » Les deux armées ne tardèrent pas à se mettre en présence. Le roi d'Épire admira la contenance noble et fière des Romains. On peut dire que dans cette première action ils furent vaincus par les éléphans. On n'avoit pas encore vu ces animaux en Italie. Les chevaux, incommodés par leur odeur, épouvantés du ronflement de leurs trompes et de leurs cris perçans, emportèrent les cavaliers, et laissèrent les légions à découvert : *Pyrrhus* vint à bout de les rompre ; mais il eut beaucoup de morts et de blessés ; ce qui lui fit dire : « Encore une victoire pareille,
» et je suis perdu. » Après la bataille il fit enterrer indistinctement Romains et Épirotes. En regardant les corps des premiers, il observa qu'aucun n'avoit reçu de blessures par-derrière, qu'ils étoient encore dans leurs rangs, l'épée à la main, conservant après leur mort un air de fierté sur le visage. « Si *Pyrrhus*, s'é-
» cria-t-il, avoit sous ses ordres des soldats romains,
» ou si les Romains avoient *Pyrrhus* pour général,
» ils seroient en état de conquérir l'univers. »

Cette victoire donna à *Pyrrhus* la facilité de s'étendre dans la Campanie ; mais il n'y forma pas d'établissement, et il revint prendre ses quartiers d'hiver à Tarente. Réfléchissant dans cette ville sur la bravoure et l'habileté des Romains, il se convainquit que, s'il ne réussissoit à terminer cette guerre par une paix honorable, sa ruine étoit certaine ; de sorte qu'il eut une satisfaction difficile à exprimer

lorsqu'il apprit que les Romains lui envoyoient une ambassade. C'étoit sans doute, selon son idée, pour traiter d'un accommodement. Quel plaisir de voir ces fiers républicains à ses pieds, et de pouvoir leur dire, *je vous donne la paix*. Dans cette confiance, il reçut l'ambassade avec les plus grands honneurs. Elle étoit composée de trois hommes du plus grand mérite : *Cornélius Dolabella*, célèbre par ses victoires; *Émilius Papus*, d'une probité à toute épreuve ; et le vertueux *Fabricius*. *Pyrrhus* attendoit avec une impatience mêlée de joie quelle seroit la proposition des ambassadeurs. Il fut bien étonné lorsqu'ils lui demandèrent seulement l'échange des prisonniers. Le monarque renferma sa surprise en lui-même, et assigna un jour pour sa réponse.

Dans cet intervalle, il combla les ambassadeurs de politesses. Son but étoit de les engager à rendre le sénat favorable à ses désirs. Il s'adressa surtout à *Fabricius*. Mais le Romain se montra inaccessible aux offres les plus obligeantes. *Pyrrhus*, ne pouvant le gagner, voulut voir s'il avoit autant d'intrépidité que de vertu. Il fit cacher un des plus grands éléphans dans l'endroit où il devoit avoir une conférence avec *Fabricius*. On baisse la tapisserie, l'éléphant paroît tout d'un coup, levant sa trompe sur la tête de l'ambassadeur, et jetant un grand cri. L'intrépide Romain se retourne vers le monarque sans donner le moindre signe d'effroi, et lui dit : « Le » grand roi qui n'a pu m'ébranler par ses offres » pense-t-il m'épouvanter par le cri d'une bête » ?

Le monarque, surpris d'une pareille fermeté, l'invita ce jour même à dîner avec lui. Pendant le repas il fut question de la philosophie d'Épicure, dont *Pyrrhus* exaltoit apparemment le système favorable à la mollesse et aux plaisirs. *Fabricius*, chez qui l'austérité des mœurs n'étoit pas incompatible avec l'urbanité, lui adressa cette louange délicate : « Puisse *Pyrrhus*, » tandis qu'il fera la guerre aux Romains, faire con- » sister son bonheur dans cette indolence si vantée » d'Épicure » !

Le jour fixé pour la réponse étant arrivé, le roi accorda généreusement sans rançon la liberté des prisonniers. Il renvoya les ambassadeurs avec des paroles gracieuses pour la république, et les fit accompagner de *Cinéas*, qu'il chargea de traiter de la paix. Les propositions qu'il devoit faire étoient que les Tarentins fussent compris dans le traité; que la république rendît la liberté et leurs priviléges aux villes grecques d'Italie, ainsi qu'aux Samnites et autres nations. A ces conditions, *Pyrrhus* offroit de cesser toute hostilité, et d'aller lui-même à Rome pour jurer d'observer la paix. *Cinéas*, qui avoit été disciple de *Démosthène*, fit dans le sénat un discours digne de son maître. Une partie des sénateurs inclinoit à accepter ses propositions ; mais, comme plusieurs étoient absens, on renvoya la conclusion au lendemain. Ce jour, *Appius Claudius*, que son grand âge et la perte de la vue forçoient depuis plusieurs années à se tenir renfermé dans le sein de sa famille, se fit porter au sénat. Ce respectable vieillard fit si bien sentir aux sénateurs

ce qu'il y avoit à craindre pour la gloire et la sûre de Rome de conclure ce traité honteux, que d'une voix unanime ils portèrent un décret en ces termes : « La guerre contre *Pyrrhus* sera continuée, ses ambassadeurs recevront ordre de sortir aujourd'hui de » Rome, l'entrée de la ville sera refusée au roi d'Épire, » et on annoncera à son premier ambassadeur que la » république n'entamera aucune négociation avec son » maître qu'après qu'il sera sorti de l'Italie. »

Cinéas, fort étonné, alla porter cette fière réponse à son roi. « Que vous semble de ce sénat ? lui dit » *Pyrrhus*. — J'ai cru, répondit-il, être dans une » assemblée de rois. » Il fallut donc de nouveau en venir aux armes. Le roi fut dangereusement blessé dans un combat, dont sa valeur rendit le succès indécis pour les Romains; mais ils gagnèrent le champ de bataille. Pendant que les consuls se disposoient à engager une autre action, ils reçurent de *Nicias*, médecin du roi, une lettre par laquelle ce traître offroit d'empoisonner son maître, si on vouloit lui promettre une grande récompense. Pleins d'horreur pour une si affreuse proposition, ils écrivirent au monarque en ces termes : « *Caius Fabricius* et *Quintus Emilius*, » consuls, au roi *Pyrrhus* salut : *Pyrrhus*, vous » êtes trahi. Celui dont la fidélité devroit être inébranlable offre de vous empoisonner. Nous vous en » avertissons, non pour nous attirer vos bonnes grâces, mais afin qu'on ne dise pas que nous avons eu » part à un crime qui nous révolte. Finir la guerre » par une trahison, c'est un attentat horrible à nos

» yeux, et jamais nous n'emploierons que les moyens » prescrits par l'honneur et la probité. » Une telle générosité pénétra le roi de la plus vive reconnoissance. Il renvoya aussitôt tous les prisonniers qu'il avoit faits dans différentes occasions. Mais les consuls jugèrent qu'il ne leur étoit pas permis de recevoir des présens pour n'avoir pas commis une action infâme, et ils n'acceptèrent qu'à condition de rendre un égal nombre d'Épirotes. Les pertes du roi lui faisoient sincèrement désirer la paix. Il renvoya *Cinéas* à Rome pour obtenir de ces ennemis magnanimes des conditions plus modérées; mais le sénat resta inébranlable dans ses résolutions; et ne voulut entendre à aucune proposition d'accommodement que *Pyrrhus* n'eût quitté l'Italie.

Heureusement les Syracusains fournirent à ce prince le prétexte nécessaire pour en sortir. Ils l'appelèrent à leur secours contre les Carthaginois. Il réussit d'abord. Ensuite les Siciliens l'abandonnèrent, et, serré de près par les Carthaginois, il fut encore trop heureux de trouver, pour quitter la Sicile, le même prétexte qu'il avoit eu pour quitter l'Italie : c'est-à-dire que les Tarentins, menacés par les Romains, le rappelèrent. Il se mesura encore une fois avec eux, mais à forces bien inégales, car les Romains s'étoient aguerris contre les éléphans, qu'ils ne craignoient plus. Ils tirèrent même de ces animaux un grand avantage dans la dernière bataille. Un jeune éléphant fut blessé. Ses cris pénétrèrent jusqu'à sa mère; elle sortit des rangs, courant à travers les soldats, et renversant

tout ce qui se trouvoit sur son passage; elle causa dans l'armée des Épirotes une confusion horrible. *Pyrrhus* retourna à Tarente, et tâcha quelque temps de persuader aux habitans qu'il avoit mandé des troupes, qu'il étoit décidé à continuer la guerre avec plus d'activité que jamais; mais il ne songeoit véritablement qu'à se retirer, sans peut-être abandonner le dessein de revenir. Il laissa une bonne garnison dans la citadelle, avec l'ordre au gouverneur de se bien défendre en cas d'attaque. Pour l'y engager, il lui envoya un souvenir terrible, c'étoit une chaise couverte de la peau de *Nicias*, son perfide médecin; mais d'autres projets lui firent oublier Tarente, dont les Romains s'emparèrent.

Pyrrhus passoit facilement d'une entreprise à une autre; d'Italie il revint sur la Macédoine, y trouva les Gaulois, qu'il vainquit, et sur le champ de bataille érigea un trophée avec cette inscription : « Le roi » des Molosses, *Pyrrhus*, consacre à *Minerve* les » armes des intrépides Gaulois qu'il a vaincus. » Ce succès lui fit imaginer la possibilité de se rendre maître de la Grèce. Il crut devoir commencer par Sparte; mais il échoua dans son entreprise, ou plutôt, selon sa coutume, il feignit d'abandonner le siége de Lacédémone, non parce qu'il ne pouvoit y réussir, mais parce qu'il étoit appelé par les citoyens d'Argos à leur secours contre deux tyrans qui se disputoient la souveraineté. C'étoit où la mort l'attendoit, sans avoir goûté le repos que *Cinéas* lui avoit conseillé. Il périt par un malentendu. Il étoit entré imprudemment dans

cette ville. Poursuivi de rue en rue, il fit dire à son fils, qui commandoit son armée, de ne point lui envoyer de secours, mais de tenir seulement la porte libre. Le messager s'expliqua mal et demanda au contraire un renfort. Cette nouvelle troupe se trouve en face de celle du roi qui gagnoit la porte. On s'embarrasse. Pendant que *Pyrrhus* crie et s'agite pour faire reculer ceux qui entrent, son casque tombe : une femme lui jette du haut d'un toit une tuile sur la tête et le tue.

Si le suffrage d'un ennemi et d'un ennemi éclairé constate le mérite d'un homme, personne n'eut plus de talens militaires que *Pyrrhus*. Les Romains le reconnoissoient pour leur maître, surtout dans l'art des campemens. » *Pyrrhus* et *Annibal*, dit *Cicéron*, » vinrent à main armée disputer aux Romains la souveraineté de l'Italie. On parle encore avec éloge de » la probité du premier ; mais le second y est en » exécration par son horrible cruauté. *Pyrrhus* avoit » cependant quelques défauts. L'ambition le dévo- » roit, et l'inconstance avoit trop de pouvoir sur » son esprit. »

Pyrrhus connoissoit le prix de l'amitié. Un de ses courtisans, nommé *Érope*, dont il avoit souvent éprouvé le zèle, mourut. Quand le roi en fut instruit, il versa des larmes, et dit dans l'amertume de son regret : « Ce n'est pas de sa mort que je suis attristé ; » il falloit qu'il payât comme tous les hommes le » tribut à la nature ; ce qui me désole, c'est de » l'avoir pour ainsi dire négligé, de n'avoir pas ré- » compensé à propos les services qu'il m'a rendus,

» et d'avoir laissé échapper les occasions de lui té-
» moigner tout ce que mon cœur sentoit pour lui. »
On ne dit rien de ses vertus domestiques. Un si bon ami ne pouvoit être que bon époux et bon père; mais il reste à savoir si un si grand guerrier pouvoit être pour ses peuples un excellent roi.

[2727.—271.] *Alexandre*, son fils, aima aussi la guerre; mais il eut la prudence de borner son ambition, et, après plusieurs conquêtes, il sut jouir d'un repos que son père n'avoit pas voulu goûter. Trois de ses successeurs ne firent que passer sur le trône, jusqu'à *Déidamie*, qui mourut fille. Elle laissa par son testament à ses sujets le droit de se donner le gouvernement qu'ils jugeroient convenable. Ils en profitèrent pour se constituer en république. Mais ce gouvernement fomenta, introduisit, entretint chez les Épirotes des troubles qui causèrent le malheur de ces peuples, dont le pays finit par être réduit en province romaine. Ils avoient sous leurs rois une coutume remarquable: tous les ans, dans une assemblée générale, le roi et le peuple se faisoient une promesse mutuelle; le roi de respecter les lois, et de régner d'après elles; le peuple de lui obéir, s'il étoit fidèle à sa parole. Ne fût-ce qu'une cérémonie, elle pourroit être employée utilement pour rappeler les rois et les peuples à leurs devoirs réciproques.

BITHYNIE,

entre le Bosphore de Thrace, la Propontide, le le mont Olympe et le Pont-Euxin. Héraclée. Rois; Prusias, Nicomède.

La Bithynie est vis-à-vis Constantinople, et commence à Chalcédoine, *ville des aveugles*, ainsi nommée parce que ses fondateurs l'ont placée en Asie sur un sol ingrat, dans une position désagréable, au lieu de la bâtir sur la pointe d'Europe où est Constantinople, enrichie de tous les avantages refusés à la Chalcédoine. Ce pays est fertile, couvert de villes opulentes. On y distingue actuellement *Burse*, qui a été la demeure des empereurs ottomans avant qu'ils l'eussent établie à Constantinople. La *Pendęrachie* des Grecs, nommée par les Turcs *Érekli*, sur le Pont-Euxin, présente encore une ville qui ne manque ni d'habitans ni de commerce; mais elle est bien différente de la fameuse *Héraclée*, dont les ruines lui servent de fondemens.

Héraclée, fondée par les Béotiens, étoit une puissance maritime formidable. Les rois et les républiques de la Grèce se disputèrent également son alliance. Elle envoyoit ses flottes du côté où elle vouloit que penchât la victoire. On parle d'un vaisseau sorti de ses ports portant huit cents rameurs de chaque côté, et douze cents soldats, nombre bien petit en comparaison des rameurs. On laisse aux marins à

conjecturer ce que pouvoit être un pareil bâtiment. Le gouvernement de cette ville était républicain entre les mains des nobles. Le peuple les chassa. Soit par hasard, soit qu'après les excès commis contre la noblesse on crut à Héraclée ne pouvoir être bien défendu contre sa fureur que par un déserteur de cet ordre, le peuple rappela dans la ville un noble nommé *Cléarque*, qu'il avoit lui-même détesté et chassé auparavant pour ses mauvaises qualités. Investi par la populace du pouvoir suprême, il traita comme nobles tous les riches, en bannit ou fit mourir la plus grande partie, et s'empara de leurs biens. Les puissances voisines, dont les malheureux proscrits implorèrent le secours, armèrent contre lui. Pour se défendre, il força les femmes et les filles des fugitifs à épouser les esclaves. Ces hommes, devenus propriétaires des épouses et des biens, devinrent aussi des défenseurs assurés pour le tyran; car dans une révolution il n'y a nulle défense opiniâtre sans propriété usurpée. Tous les nobles qui tomboient entre ses mains étoient mis à mort après les plus cruelles tortures. Le peuple n'imita que trop fidèlement cette cruauté. Le tyran présentoit lui-même la ciguë à boire aux passans qu'il rencontroit, de sorte qu'on n'osoit sortir, du moins sans contre-poison. On apprendra avec étonnement que ce monstre régna douze ans. Deux jeunes gens déterminés le tuèrent sur son tribunal.

Comment se peut-il que la puissance souveraine ait été laissée à *Satyres*, son frère, qui l'égala en cruauté.

Chose aussi remarquable, cet homme fit de ses deux neveux, enfans de *Cléarque*, nommés *Timothée* et *Denys*, deux princes renommés par leur justice, leur modération, et beaucoup d'autres qualités estimables. Le premier régna quinze ans sans titre de roi. Le second le prit, et en remplit les devoirs. On dit que *Denys*, excessivement replet, éprouvoit une léthargie dont on ne pouvoit le tirer qu'en lui enfonçant dans la chair de longues aiguilles faites exprès. Ce remède, qu'on indique aux médecins des hommes chargés d'un embonpoint excessif, ne prolongea pas les jours de *Denys* au-delà de cinquante ans. Le mauvais sang de *Cléarque*, suspendu dans ses veines, recommença à circuler dans celles de ses deux fils, qui tuèrent leur mère. *Lysimaque*, leur beau-père, purgea la terre de ces deux monstres, et voulut régner. Mais les *Héracléens*, après l'avoir prié assez tranquillement de quitter la couronne, ne le trouvant pas disposé à s'en défaire, la lui ôtèrent, le mirent en prison, et abattirent leur citadelle. Ils s'adressèrent à *Séleucus* pour se soustraire au ressentiment de *Lysimaque*. Le roi de Syrie ayant rejeté leur demande, ils recoururent à *Mithridate*, et en même temps, pour plus grande sûreté, s'adressèrent aux Romains. Mais la guerre s'éleva entre le roi de Pont et la république. Il fallut opter. La flotte de *Mithridate*, amenée par *Archélaüs* dans le port des Héracléens, les détermina. A l'exemple de l'allié qu'ils préféroient, ils massacrèrent tous les Romains qui se trouvèrent dans leur enceinte. *Triarius*, lieutenant de *Cotta*, punit *Héraclée* de cette

affreuse perfidie en la ruinant de fond en comble. Le sénat blâma *Cotta* de s'être porté à cet excès de vengeance. « On vous avoit ordonné, lui dit-on, de » prendre Héraclée, et non pas de la renverser. » On y envoya une colonie romaine; mais à peine commençoit-elle à fleurir, qu'un roi de Galatie, appuyé par *Marc-Antoine*, la détruisit de nouveau. Autres reproches de la part d'*Octave*, qui traîna en triomphe et fit mourir le destructeur; mais Héraclée n'en perdit pas moins toute sa splendeur, et resta une ville médiocre sous la domination des Romains.

[2718.—280.] On donne à la Bithynie des rois assujettis aux Mèdes et aux Perses, depuis *Ninus* jusqu'à *Alexandre*. *Bas* vainquit *Calentus*, général du conquérant macédonien, resta cinquante ans sur le trône, et le laissa à son fils *Zipoctès*. Il mourut, dit-on, de joie d'avoir gagné une bataille, mais il avait soixante-seize ans. De trois frères qu'avoit *Nicomède*, son fils, il se débarrassa de deux; le troisième, nommé *Zipoctès*, comme son père, se cantonna sur la côte et détermina le roi de Syrie à l'appuyer. *Nicomède* appela les Gaulois dans le même dessein, et leur ouvrit l'Asie. Par leur secours il chassa à la vérité son frère, mais les Gaulois s'établirent à sa place. On nomma leur petit royaume *Galatie* ou *Gallo-Grèce*.

Les Galates furent quelquefois des voisins fâcheux pour les rois de Bithynie. Ayant inspiré des soupçons et de violentes craintes à *Zéla*, petit-fils de celui qui les avoit introduits en Asie, il rassembla leurs

chefs sous prétexte d'un grand repas. *Zéla* devoit les faire massacrer à la fois; ils le tuèrent eux-mêmes avant le festin. Son fils *Prusias* le vengea cruellement. Il porta la désolation dans la Galatie, et n'épargna ni sexe ni âge. Ce prince est connu principalement par ses bassesses à l'égard des Romains. Un opprobre éternel couvre son nom, pour avoir consenti de leur livrer *Annibal;* et les Romains partagent son ignominie pour avoir demandé le Carthaginois, qui échappa à leur poursuite par une mort volontaire.

Après la défaite de *Persée*, les états de la Grèce envoyèrent des ambassadeurs à Rome féliciter la république. *Prusias* y alla en personne. Si tous les historiens ne l'attestoient, on auroit peine à croire l'excès d'adulation auquel il s'abaissa. Il se fit raser la tête, prit un bonnet d'affranchi, parut en cet équipage dans la place publique, et dit au préteur qui y siégeoit : « Vous me voyez en habit d'affranchi, » c'est que je ne puis me considérer que comme un » de vos esclaves, à qui, par un excès de bonté, » vous avez rendu la liberté. » En entrant dans le sénat, il se prosterna, baisa le seuil de la porte, et appela les sénateurs *ses dieux sauveurs*. Enfin le ro de Bithynie s'avilit tellement, que, malgré la sensibilité aux adulations justement reprochées aux assemblées républicaines, il semble que le sénat ait eu honte de ses flatteries, puisque *Tite-Live*, si soigneux de recueillir ce qui pouvoit faire honneur aux Romains, en a tû une partie. C'est rendre service à la mémoire

de *Prusias* que de dire que son esprit s'aliénoit quelquefois. Il étoit très-laid. Croyant déguiser sa difformité, il s'habilloit souvent en femme, moyen sûr de faire encore mieux ressortir sa laideur. La science, la philosophie, les lettres n'ont rien perdu à être négligées et même méprisées par un pareil homme. Il eut pour successeur *Nicomède II*, fils digne de lui, qui arrosa les marches de son trône du sang de ses frères. On prétend qu'il y monta sur le cadavre de son père, qu'il avoit fait assassiner. Si cela est, il est à remarquer que son fils, *Nicomède III*, lui rendit les mêmes devoirs. Des liaisons trop intimes de *Nicomède IV* avec *Jules César* ont terni sa réputation; comme si les *Nicomèdes* ne pouvaient pas être sans quelques vices odieux ou honteux. Cette race finit au quatrième, et avec lui finit aussi le royaume de Bithynie, qu'on incorpora à la république.

COLCHIDE,

entre l'Ibérie, le Pont-Euxin, l'Arménie, le Pont et la Sarmatie.

La Colchide, appelée Mingrélie, a été peuplée, du temps de *Sésostris*, par une colonie égyptienne, du moins on le suppose, parce que les Colchidiens ressembloient aux Égyptiens par leurs cheveux bruns

et crépus, par leur langue et par la circoncision. Mais, selon toutes les apparences, cette colonie y trouva des habitans qu'on dit originaires d'Arménie. De la Colchide nous viennent les faisans, ainsi nommés d'une petite île dans le Phasis, où s'en trouvoit une grande quantité. Quelques-unes de leurs rivières charrioient des paillettes d'or, qui s'arrêtoient dans la laine des toisons, que les habitans étendoient au fond de l'eau; de là la fable de la toison d'or. Les nations commerçantes alloient trafiquer de ces trésors; de là l'expédition des Argonautes, marchands ou corsaires, peut-être l'un et l'autre. *Jason*, leur chef, plut à la fille du roi : elle lui aplanit les difficultés du vol ou du commerce, et s'enfuit avec lui. Voilà ce qu'il y a de plus vrai dans l'histoire de ce fameux voyage. Dans des temps plus modernes, Dioscurias a été une ville célèbre par son opulence et par son commerce. Les marchands de tous les pays du monde y abordoient en grand nombre. *Pline* dit très-affirmativement, et du ton d'un homme qui veut être cru, qu'on parloit dans cette ville trois cents langues différentes, et que les marchands de Rome qui trafiquoient en Colchide étoient obligés d'avoir cent trente interprètes dans Dioscurias. *Mithridate* a eu un fils roi de Colchide. *Pompée* traîna un autre roi de ce pays à son char de triomphe. On trouve un roi de Colchide sous *Trajan*. Elle a été administrée par les préteurs de la Bithynie et du Pont, mais sans être incorporée à ces provinces.

IBÉRIE,

entre la Colchide, le Pont, le Caucase, l'Albanie et la Médie.

L'Ibérie est la partie de la Géorgie que les Perses, auxquels ce pays appartient, nomment *Gurgistan*. Elle est aussi dénuée de rivières que la Colchide en est arrosée. On a les noms de plusieurs tribus des anciens habitans. Il est difficile de croire que l'Espagne, nommée Ibérie par les anciens, ait tiré son nom de cette Ibérie asiatique, et que les Argonautes y aient transporté assez d'Ibériens pour peupler cette grande contrée de l'Europe. Ce qu'on rapporte des anciens habitans indique une nation estimable. Ils étoient divisés en quatre classes, nobles, prêtres, soldats et laboureurs. Le roi étoit pris dans la première, et étoit toujours le parent le plus âgé du roi défunt. L'âge plaçoit aussi à la tête de la justice et de l'armée un prince du sang royal. Les prêtres, outre les fonctions du ministère, ont eu celles de juges. Les laboureurs étoient instruits dans l'agriculture, les gens des villes industrieux, ceux des montagnes un peu grossiers et farouches. Cette nation formoit comme deux peuples : une partie semblable par la rudesse aux Scythes et aux Sarmates; les habitans des plaines comparables, pour la noblesse et l'aisance des manières, aux Mèdes et aux Arméniens. Un de leurs rois, nommé *Artacès*, osa tenir tête à *Pompée;*

mais le courage mal dirigé céda à la valeur aidée de la discipline. Les Ibériens, mis en déroute, ne voulu-pas se rendre et se retirèrent dans une forêt. Du haut des arbres ils perçoient les Romains de leurs flèches. On y mit le feu, et ils périrent tous dans l'embrasement. Les empereurs ont long-temps considéré l'Ibérie comme un rempart contre l'invasion des barbares. C'est pourquoi ils y ont soutenu des rois, comme plus intéressés que de petites confédérations à ne pas laisser entamer leurs états. On sait encore les noms de plusieurs de ces princes jusqu'au règne de *Vespasien*; mais on ignore leurs actions.

ALBANIE,

entre la mer Caspienne, le Caucase et l'Arménie.

Les Perses, possesseurs de l'Albanie, l'appellent la province de *Schirvan*. Elle est très-fertile, et produit surtout d'excellent vin. Ses peuples ont long-temps vécu dans une simplicité que l'on vante, mais qui approche de la stupidité, puisqu'ils ne savoient pas, dit-on, compter au-delà de cent, et qu'ils ignoroient l'usage des poids et des mesures. On dit aussi que le courage étoit chez eux le partage exclusif des femmes, parce qu'elles descendoient des Amazones. Mais est-ce que le sang de ces guerrières ne couloit pas aussi dans les veines des hommes ? On peut attri-

buer à la salubrité de l'air la fleur de santé qui brille sur le visage du sexe. Les Albaniens avoient un respect très-profond pour les vieillards. D'anciens auteurs disent que dans ce petit canton on parloit vingt-six langues, autant qu'il y avoit de petites souverainetés ; qu'un chef a réuni ces principautés, s'est formé un royaume, et a fait disparoître cette diversité de langues ; peu croyable par sa multiplicité. Un de ses souverains, nommé *Orœsès*, résista aussi à *Pompée*. Son armée étoit commandée par *Cosis*, son frère. Le général romain ne put le vaincre que par une ruse ; encore *Cosis*, surpris, ne céda-t-il la victoire qu'avec la vie. Il périt de la main de *Pompée*, dans un combat corps à corps, au centre de la mêlée. Les rois d'Albanie ont été plus ou moins bien traités par les empereurs d'Orient, selon les circonstances, tantôt avec égard, tantôt avec dédain. C'est tout ce qu'on en sait, même sur des notices très-imparfaites : elles laissent entrevoir que l'Albanie a eu des rois jusque sous *Justinien II*.

Les trois royaumes dont on vient de parler, la Colchide, l'Ibérie et l'Albanie, forment la partie la plus considérable de la Géorgie. Quelques voyageurs modernes en font des descriptions qui tiennent de l'enchantement : pureté d'air admirable, excellens fruits, vin délicieux, visages charmans. « Les Géor-
» giennes, dit *Chardin*, sont grandes, dégagées,
» point gâtées d'embonpoint, extrêmement déliées à
» la ceinture. » *Tournefort* dit : « Les femmes de
» Géorgie ne m'ont causé aucune surprise. Je m'at-

» tendois à voir des beautés parfaites. Véritablement » elles ne sont nullement désagréables, et peuvent » même passer pour des beautés, si on les compare » avec les Curdes. » Voilà un mince éloge. On ne peut guère concilier les deux observateurs qu'en disant qu'en Géorgie, comme partout ailleurs, il y a des femmes belles, des femmes d'une médiocre beauté, et des femmes laides.

BOSPHORE,

entre la Colchide, le Pont-Euxin et le fleuve Tanaïs.

On ne peut mieux indiquer la position des états des princes bosphoriens qu'en disant que la Crimée en étoit le centre. En partant de cette péninsule, et s'étendant dans les environs, tantôt on y comprendra les Palus Méotides, tantôt on les en exclura. On expliquera ainsi comment les auteurs n'ont point péché contre la vérité quand ils ont dit, les uns que le royaume du Bosphore étoit couvert de forêts ainsi que d'un éternel brouillard, que le soleil n'y étendoit jamais ses rayons bienfaisans; les autres qu'il étoit fertile, agréable, semé de plaines délicieuses, entre des montagnes bien boisées. La même diversité se trouve dans la description des mœurs des habitans; là elles étoient douces, ici elles étoient agrestes; dans les relations de leur commerce, florissant dans

un endroit, nul dans l'autre ; dans la peinture topographique du pays, orné de villes populeuses, à côté de cabanes éparses à peine habitées ; enfin, dans les fragmens d'histoire de leurs rois, foibles et puissans, conquérans et assujettis. Il semble que le sort de cette contrée, passant successivement des mains de ses rois aux Romains, de ceux-ci aux Thraces et aux Scythes, aux Sarmates, d'eux aux Génois pendant les croisades, des Génois aux Tartares, des Tartares aux Turcs, des Turcs aux Russes, que le sort de cette contrée soit d'éprouver des changemens perpétuels.

Le Bosphore a eu très-anciennement des rois qui avoient des relations intimes avec les Athéniens. Le lien principal de leur amitié étoit le commerce. Celui que ces républicains avoient établi dans le Bosphore leur étoit si précieux, qu'ils en consacrèrent la mémoire par des monumens religieux. Deux de ces rois faisoient tous les ans présent à *Démosthène* de mille boisseaux de froment. Les Athéniens croyoient sans doute, quand l'orateur favorisoit, dans ses harangues, le commerce du Bosphore, qu'il ne parloit seulement que par intérêt pour ses concitoyens. C'est ainsi qu'on mène les républiques. A travers les lacunes de l'histoire des rois du Bosphore on trouve des guerres sanglantes, des intrigues de cour, des assassinats, des massacres de familles entières ; on trouve quelquefois aussi des princes d'un bon naturel, ou qui, après avoir été mauvais, deviennent bons, comme *Eumèle*, qui fait inhumainement égorger ses

deux frères révoltés, tous leurs enfans et tous leurs amis. Le peuple, irrité de cette barbarie, veut le chasser; il l'apaise en le déchargeant de tous impôts, promet de gouverner avec modération et justice, et tient parole. Jamais, dit-on, souverain plus doux n'a régné sur le Bosphore.

L'histoire des princes bosphoriens se perd dans les troubles de l'empire romain à la chute de la république. Chaque parti eut alternativement dans son armée des rois du Bosphore avec leurs troupes. Ils s'y faisoient estimer par leur valeur. Souvent ils y ont eu des commandemens principaux. On parle d'un *Asander*, qui tenoit un des premiers rangs dans l'armée d'*Auguste*. L'empereur lui fit un passe-droit; il en mourut de chagrin; mais il avoit alors quatre-vingt-treize ans.

ABIADÈNE,

province de Syrie.

Parmi les petits royaumes qui se formèrent des débris de la monarchie syrienne, nous remarquerons l'Abiadène. Il y avoit un roi nommé *Monobaze*, qui épousa *Hélène*, sa sœur. Il en eut deux fils, *Monobaze* l'aîné, et *Izate*. Toute l'affection du roi se porta sur *Izate*. Comme cette prédilection causoit des troubles à la cour, remplie de beaucoup d'autres fils du

monarque, il envoya *Izate* achever son éducation chez un prince voisin. Se voyant avancé en âge, il souhaita de revoir *Izate* avant de mourir. Ce fils chéri revint. Après l'accueil le plus tendre, il reçut de son père en présent une province perpétuellement parfumée par des plantes odoriférantes, et où il vécut jusqu'à la mort de son père. Quand le monarque eut fermé les yeux, *Hélène*, sa veuve, assembla les grands du royaume, et leur dit : « *Izate* a été choisi » par son père pour lui succéder ; cependant, avant » de le proclamer, je suis bien aise de savoir vos in- » tentions, persuadée qu'un prince ne sauroit régner » tranquillement, s'il n'a pas le bonheur de plaire » à ses sujets. » A ce discours, chacun se prosterne, jure qu'il se fera un devoir sacré d'obéir à *Izate*. « Ordonnez, reine ; si vous redoutez les autres en- » fans du roi, nous sommes prêts à vous en défaire. » — Modérez cet empressement, répondit la clé- » mente *Hélène* ; qu'il n'y ait de sang répandu que » par l'ordre du nouveau roi. » Les seigneurs demandèrent du moins que ces princes, crus dangereux, fussent mis sous une bonne et sûre garde, et la prièrent de choisir celui de ses deux fils en qui elle reconnoîtroit un véritable zèle et l'amour du bien public. Le croiroit-on? *Hélène*, après avoir manifesté si clairement son penchant pour *Izate*, nomme cependant *Monobaze*, son fils aîné, lui donne la couronne, le sceptre, l'anneau et le manteau royal, et la souveraine puissance. Le croira-t-on encore ? couronne, sceptre, anneau, manteau royal, et la puis-

sance souveraine, *Monobaze* remit tout à *Izate*, quand il arriva. Ces deux frères vécurent dans une grande conformité de sentimens, même relativement à la religion. Tous deux abjurèrent l'idolâtrie de leurs ancêtres, et embrassèrent le judaïsme, à l'exemple d'*Hélène*, leur mère. *Monobaze*, loin de profiter des troubles que le changement de religion occasionna dans le royaume, aida *Izate* à les apaiser. Aussi, en mourant, le roi, quoiqu'il eût des enfans, laissa la couronne à son frère, qui ne put la remettre à ses neveux, parce qu'ils furent emmenés par *Titus* à Rome après la prise de Jérusalem, où leur grand-mère les avoit élevés dans la religion judaïque. On ne sait s'ils furent rappelés dans leur pays. On y trouve encore quelques rois de leur race ou de leurs noms, jusqu'au règne de *Sapor II*, roi de Perse, qui s'appropria l'Abiadène. Nous ne parlerons ni d'Élymaïde, ni de Characène, ni de Chalcidène, ni de Comagène, etc., parce que ces petits états n'ont joué qu'un rôle très-obscur.

JUIFS.

Retour de la captivité. Esdras. Néhémie. Grands-prêtres : Johanan; Jaddus. Héliodore. Onias. Persécutions. Mathatias. Machabées : Judas; Jonathan; Simon; Hyrcan; Aristobule; Alexandre. Pharisiens; sadducéens. Alexandra. Hyrcan. Aristobule. Hérode. Messie; sa mission. Agrippa. Vespasien et Titus. Siége et ruine de Jérusalem.

[2463.—535.] La correspondance de plusieurs de ces petits royaumes avec les Juifs nous ramène à eux. Les soixante et dix ans de captivité annoncés par le prophète Jérémie étant écoulés, Dieu fit monter sur le trône de Perse *Cyrus*, qui, dès la première année de son règne, publia un édit par lequel il étoit permis aux Juifs de retourner dans la Judée. Quelques-uns avoient eu l'adresse ou l'industrie d'obtenir des richesses et même des dignités dans les lieux de leur esclavage. Ce ne furent point eux qui s'empressèrent de quitter les lieux dont ils s'étoient fait une nouvelle patrie, mais les plus pauvres, ainsi que quelques zélés, dont on fait monter le nombre à peu près à soixante-dix mille. Il auroit été impossible à la plupart d'entreprendre le voyage sans les contributions charitables de leurs compatriotes, qui restèrent tant à Babylone que dans les différentes parties

de l'empire assyrien, où ils avoient été vendus comme esclaves.

Ce qui se trouva des vases enlevés par *Nabuchodonosor*, *Cyrus* le fit remettre à *Zorobabel*, prince du sang royal, qu'il mit, avec le grand-prêtre Josué, à la tête de la colonie. On ramassa tout ce que l'on put rencontrer de gens de bonne volonté, en prêtres, lévites, et autres serviteurs du temple, qu'ils étoient autorisés à rebâtir. *Cyrus* en régla les dimensions. Ce fut le premier ouvrage dont les Juifs s'occupèrent en arrivant. Ils se virent traversés dans leur entreprise par les Samaritains, qui s'étoient offerts pour les aider. Soit jalousie, soit mépris, les Juifs refusèrent de tels secours. Dès ce moment les Samaritains reprirent les sentimens d'inimitié qu'ils sembloient vouloir abjurer. Ils réussirent à faire suspendre d'autorité l'ouvrage pendant plusieurs années. Il fut repris par ordre de *Darius*, et conduit à un état d'avancement qui permit d'en faire une dédicace solennelle.

[2541.—457.] *Esther*, élevée sur le trône d'*Assuérus*, devint pour les Juifs une protectrice dont ils tirèrent de grands avantages. Son crédit fit confier l'administration du rassemblement formé en Judée à *Esdras*, de la famille d'*Aaron*, homme aussi zélé que savant. Il partit pour Jérusalem avec une nouvelle troupe et de l'argent provenant des aumônes envoyées par les riches à leurs frères indigens. *Esdras* s'appliqua principalement à ce qui regardoit la religion. Il rétablit la doctrine dans son état primitif, fit une édition correcte des livres saints, corrigea la

liturgie. Une prévarication importante contre la loi attira son attention. Beaucoup de Juifs, même des lévites, avoient contracté des mariages avec des étrangères ; *Esdras* les obligea de promettre par serment qu'ils renverroient non-seulement les femmes, mais encore les enfans qu'ils en avoient eus.

[2554. — [illegible]] Malgré les faveurs du monarque perse, la colonie judaïque ne prospéroit pas comme on l'avoit espéré. Il paroît qu'*Esdras* étoit plutôt un homme religieux qu'un homme d'état. *Néhémie*, échanson du roi de Perse, Juif distingué par ses lumières et ses vertus, prit à cœur le succès du rétablissement de ses frères. Il se fit envoyer en Judée, et partit, non comme son prédécesseur avec une troupe indigente et craintive, mais avec une bonne escorte et des pouvoirs très-étendus, pour rétablir l'ordre et la police, faire des marchés, construire des habitations, et lever tous les obstacles que la malveillance et la jalousie pourroient lui opposer. Sa première opération fut de relever les murs de Jérusalem. Il engagea les plus distingués par leur naissance et leurs richesses à y bâtir des maisons. Quand il les eut rassemblés, il annonça une lecture publique de la loi. *Esdras* la fit lui-même, l'expliqua verset par verset. Le peuple fondoit en larmes du regret de ses prévarications passées. *Néhémie* profita de ces dispositions pour lui faire prendre un engagement solennel sur trois points importans : 1°. de ne plus contracter de mariages avec les idolâtres, et de consentir à la dissolution de ceux qui subsistoient ; 2°. de garder les

sabbats tant de chaque septième jour que de chaque septième année; 3°. de payer exactement le tribut au temple, pour les réparations de l'édifice et l'entretien des ministres.

Néhémie fut obligé, par les devoirs de sa charge, de retourner à la cour de Perse. Ne voyant plus son bienfaiteur, le peuple oublia ses engagemens. La lâche complaisance du grand-prêtre introduisit et fit loger des étrangers dans l'intérieur du temple. Les magistrats souffrirent le trafic et le commerce les jours de sabbat. Le peuple cessa de payer le tribut au temple et les dîmes aux lévites. Les sacrifices furent interrompus. Cinq années d'absence suffirent pour tous ces désordres. *Néhémie* revint. Sa fermeté, sa douceur, son exemple, ses exhortations ramenèrent le peuple à ses devoirs civils et religieux. On ne sait combien dura le gouvernement de cet homme vertueux. Il étoit fort riche de lui-même, puisqu'il admettoit tous les jours à sa table cent cinquante des principaux de la nation, outre les étrangers de distinction qui venoient à Jérusalem. Cependant il ne touchoit rien des appointemens attachés à sa charge de gouverneur. Il n'y en eut plus après lui. La puissance passa tout entière entre les mains des grands-prêtres ou souverains sacrificateurs. Depuis cette époque, on peut attribuer les malheurs qui accablèrent les Juifs aux hommes qui aspirèrent à cette éminente dignité.

[2616. — 382.] Il seroit difficile de donner de l'intérêt aux intrigues qui les plaçoient sur le siége

pontifical et qui les en renversoient. C'est toujours l'ambition d'un homme qui, seul ou aidé de sa famille, arrache à un autre la tiare et la met sur sa tête. Pendant des siècles tous les esprits s'occupent de cet objet, toute l'attention s'y porte. Les prétendans achetoient la grande-prêtrise des gouverneurs syriens, la conservoient à force d'argent, pressuroient le peuple pour fournir à leurs engagemens pécuniaires. Nulle énergie dans ce peuple abâtardi, nulle élévation chez les grands, point de prévoyance, point de mesures contre l'étranger, et par conséquent un effroi, une consternation générale au moindre bruit des armes. Dans cette uniformité d'événemens, sans mouvemens et sans éclat, on le répète, il seroit difficile de trouver ces traits saillans qui sont l'âme et l'agrément de l'histoire.

Jonathan, le premier de ces pontifes devenus souverains, se bat avec son frère dans le temple même, parce que celui-ci a fait auprès de *Bagoze*, gouverneur de Phénicie, des démarches pour lui succéder. Il donne à ce frère un coup et le terrasse. *Bagoze* accourt pour les séparer ; le coup étoit mortel. On veut empêcher *Bagoze* d'entrer, de peur qu'il ne souille le temple. Il force les portes : « Suis-je donc, leur dit-il, » plus impur que le cadavre étendu à mes pieds ? » Comme la punition corporelle du meurtrier n'auroit rien produit au gouverneur, il impose une forte amende au coupable.

[2648. — 350.] L'entrevue du grand-prêtre *Jaddus* avec *Alexandre* le Grand est accompa-

gnée de circonstances remarquables. Le conquérant venoit à Jérusalem plein de colère contre les Juifs, qui lui avoient refusé des vivres pendant le siége de Tyr. Ils ne pouvoient se défendre contre une armée triomphante commandée par un tel chef; aussi *Jaddus* n'y songea-t-il pas. Il ordonne au peuple de s'habiller en blanc. Lui-même avec ses habits pontificaux, les sacrificateurs revêtus des leurs, marchent au-devant d'*Alexandre*. Le vainqueur de l'Asie est frappé de cette pompe religieuse. Il approche avec respect du grand-prêtre, s'incline devant lui avec vénération. Ses courtisans marquent leur étonnement d'une pareille soumission. « Ce n'est pas, leur dit-il, » le grand-prêtre que j'ai adoré, mais le Dieu dont il » est le ministre. J'ai reconnu le même homme, le » même ministre que ce même Dieu m'a fait voir » en songe pour m'encourager à la conquête de la » Perse. » Le grand-prêtre avoit publié que cette démonstration suppliante lui avoit été prescrite en songe, et *Alexandre*, de son côté, donna une cause divine à sa clémence. Quoi qu'il en soit, cette vue le frappa vivement, et lui inspira des sentimens favorables pour une nation protégée de Dieu. Les Juifs montrèrent à *Alexandre* des prophéties qui annonçoient ses victoires. Il admira le temple, dans lequel il offrit des sacrifices. Pendant tout son règne les Juifs jouirent d'une grande tranquillité. Il en attira un grand nombre dans Alexandrie, sa nouvelle ville, et lui donna de beaux priviléges.

La fidélité des Juifs à garder le sabbat causa la

prise de Jérusalem par *Ptolémée*. Sachant qu'ils étoient déterminés à ne se point défendre ce jour-là, il se présenta et entra dans la ville sans la moindre résistance : il emmena cent mille captifs en Égypte. On est étonné de l'immense quantité d'hommes qui ont été tirés de la Judée en plusieurs circonstances : l'histoire ne présente aucun autre peuple toujours détruit comme celui-ci, et toujours renaissant.

On peut mettre ensemble l'aventure de *Ptolémée Philopator*, roi d'Égypte, et celle d'*Héliodore*, envoyé d'un gouverneur de Syrie, qu'on a déjà racontée ; aventure qui reparoît ici avec des circonstances nouvelles. *Ptolémée*, frappé de l'auguste majesté des cérémonies, crut qu'il en verroit bien davantage s'il entroit dans la partie intérieure du temple, accessible aux prêtres seuls. Il voulut y pénétrer ; mais une puissance divine le repoussa : il resta saisi de terreur, et ses serviteurs furent obligés de le reporter hors du temple. *Héliodore* reçut une punition encore plus terrible ; aussi venoit-il dans un dessein plus criminel. Le gouverneur de Syrie l'envoyoit pour enlever d'immenses trésors qu'un certain *Simon*, ennemi mortel du grand-prêtre *Onias*, lui avoit dit être cachés dans le temple. En vain le grand-prêtre lui représente le danger de son entreprise : il entre hardiment à la tête d'une troupe de Syriens ; mais à l'instant une terreur subite les frappe, ils tombent tous. *Héliodore*, plus coupable, meurtri de coups par un grand cavalier resplendissant de lumière, fut long-temps à se remettre de

son effroi. Le roi de Syrie, auquel parvint la nouvelle de cette aventure, crut qu'*Héliodore* faisoit le mal plus grand qu'il n'avoit été. Toujours tenté par ces prétendus trésors, il cherchoit quelqu'un qu'il pût charger de cette commission. « Si vous avez quel-
» qu'un que vous veuilliez châtier, lui dit *Hélio-*
» *dore*, vous pouvez l'envoyer ; il reviendra dans
» un état à ne vous laisser aucun doute sur la
» protection que Dieu accorde au temple. »

La haine de *Simon* et d'*Onias* l'un pour l'autre fut très-funeste aux Juifs : elle fit naître dans Jérusalem des factions, dont les membres cherchèrent à s'appuyer, les uns des gouverneurs de Syrie, les autres des courtisans du roi et de ses conseillers. Quelques rivaux s'assasinèrent ; d'autres se ruinèrent réciproquement par le prix exorbitant qu'ils mirent à la dignité qu'ils poursuivoient. La grande-prêtrise devint le partage du plus offrant : on la vit entre les mains d'un homme qui n'étoit même pas Juif. Les prétendans divisèrent le peuple : la ville assiégea la citadelle, et les chefs opposés, qui étoient deux frères, furent alternativement vainqueurs et vaincus. Ils n'épargnoient pas les supplices, les tortures et la mort à ceux qui leur étoient contraires. *Antiochus*, appelé par un parti, vint combler ces horreurs : il prit la ville en trois jours. Quarante mille Juifs furent vendus aux peuples voisins, et le vainqueur emporta du temple les vases, les ornemens, ainsi que les richesses. Poussé par une espèce de rage contre cette malheureuse nation, *Antiochus* lui fit encore porter

la peine d'une humiliation qu'il avoit soufferte en Égypte de la part des Romains. « Va, dit-il à *Apollonius*, un de ses lieutenans, piller les villes, passer les hommes au fil de l'épée ; vends les femmes et les enfans. » Cet ordre cruel ne fut que trop bien exécuté, surtout à Jérusalem. *Apollonius* attend le jour du sabbat, qui rassembloit les Juifs et leur interdisoit la défense : il lâche ses soldats sur cette multitude désarmée : après le massacre, la ville est livrée au pillage. Les Syriens détruisirent les plus beaux édifices, et de leurs débris bâtirent sur la cité de *David* une forteresse qui commandoit le temple.

Alors les sacrifices cessèrent : c'étoit malheureusement presque tout ce qui restoit de religion chez un peuple divisé entre ses souverains pontifes, embarrassé du choix, en proie au schisme, abandonné de ses prêtres, et que les vexations des chefs éloignoient de ce lieu. A peine restoit-il quelques signes extérieurs de culte. La circoncision même étoit négligée ; mais, au milieu de cette indifférence presque générale, il se trouva des hommes sincèrement attachés à leur religion, dont les discours et les exemples rallumèrent le feu sacré du zèle presque éteint.

Il éclata ce zèle à l'occasion d'un édit d'*Antiochus* qui défendit d'adorer dans ses états d'autres dieux que les siens. Les gouverneurs de Judée surtout eurent ordre de se montrer inflexibles dans l'exécution. *Athénas*, ministre d'*Antiochus*, envoyé à Jérusalem, dédia le temple à *Jupiter* Olympien, et fit élever la statue du dieu sur l'autel des holocaustes.

On y amenoit ceux qu'on vouloit forcer à sacrifier : s'ils refusoient, ils étoient massacrés sur-le-champ, ou condamnés à périr dans les supplices. La Judée entière devint le théâtre des idolatries païennes; le sabbat et la circoncision furent défendus sous des peines sévères. On en étendit la rigueur jusqu'aux femmes qui circoncisoient les enfans dont elles accouchoient. Ces malheureuses mères étoient promenées dans les rues de Jérusalem avec leurs enfans attachés au cou; ensuite on les précipitoit du haut des murs. On fit périr jusqu'aux simples témoins de la circoncision.

Le barbare *Athénas* surprit dans une caverne une troupe nombreuse qui s'y étoit rassemblée pour célébrer le sabbat. Après leur avoir inutilement offert une amnistie, s'ils vouloient abjurer leur religion, sur leur refus, il attendit le jour du sabbat; hommes, femmes et enfans, il fit tout passer au fil de l'épée, sans éprouver la moindre résistance. Ses officiers détruisirent les livres sacrés qu'ils purent trouver. Tout Juif convaincu d'en avoir gardé chez lui étoit mis à mort. Entre ceux dont la constance héroïque fut couronnée par le martyre, on remarque le vieillard *Éléazar*. Ses bourreaux le supplièrent de permettre seulement qu'on apportât devant lui, non des viandes immolées aux dieux, mais celles dont il lui étoit permis de manger, afin qu'on pût feindre qu'il avoit obéi au roi; le vertueux vieillard répondit qu'il préféreroit la mort la plus cruelle à cette lâche dissimulation, qui pourroit être imitée, et il alla avec

fermeté au supplice. Une simple femme triompha aussi de la rage d'*Antiochus* lui-même. Elle avoit sept enfans, nommés *Machabées :* le barbare crut l'abattre en les livrant successivement au supplice sous les yeux de cette mère; mais elle eut la constance de les exhorter l'un après l'autre à la mort, et cette femme courageuse expira la dernière entre les mains des bourreaux.

Ce n'étoit pas seulement à Jérusalem que la persécution causoit de telles scènes : en vain plusieurs familles distinguées avoient fui cette ville malheureuse ; les exécuteurs des volontés du roi alloient les tourmenter jusque dans les retraites qu'elles s'étoient choisies. *Apelle*, un de ces envoyés d'*Antiochus*, arriva dans une petite ville nommée Madin, où un prêtre, nommé *Matathias*, s'étoit retiré avec sa famille. *Apelle*, selon les ordres, assemble le peuple pour lui signifier les volontés d'*Antiochus*. Se flattant que l'exemple de *Matathias* et de cinq fils que cet Israélite avoit feroit une impression victorieuse sur la multitude, il s'efforça de le suivre, et lui prodigua, ainsi qu'à ses cinq fils, les promesses les plus éblouissantes. Le vertueux père répondit d'une voix assez élevée pour se faire entendre de tout le peuple : « Quand la nation entière et tout l'univers obéiroient » à la volonté du roi, mes fils et moi nous resterons » fidèles à Dieu jusqu'au dernier soupir. » Comme il achevoit ces mots, un Juif s'avance pour sacrifier aux idoles. Saisi de douleur, et se rappelant ce que la loi de Moïse ordonnoit en pareille circonstance, *Mata-*

thias se jette sur l'apostat et le tue. Ses fils poignardent l'officier du roi, renversent l'autel et les idoles, et parcourent la ville en criant : « Que ceux qui » aiment la loi de Dieu nous suivent. » Ils gagnèrent le désert : beaucoup de Juifs, fuyant la persécution, se joignirent à eux. En peu de temps *Matathias* se vit à la tête d'une petite armée, et osa paroître en campagne. Il avait eu soin de consulter les docteurs sur le repos du sabbat, dont la trop rigide observation avoit souvent coûté si cher aux Juifs. Ils répondirent qu'on pouvoit prendre les armes ce jour-là pour sa défense. Cette décision fut secrètement communiquée au peuple, et acquit force de loi. *Matathias* ne fit qu'entrer dans la carrière de la gloire : il l'ouvrit à ses fils, surnommés *Machabées*, qui la parcoururent glorieusement.

Judas Machabée, l'aîné, prit le commandement par le choix de son père. Ses premiers exploits seroient jugés téméraires, si au commencement d'une révolution il ne falloit pas étonner par la hardiesse. Trois victoires remportées avec un nombre de troupes bien inférieur à celui des Syriens lui ouvrirent les portes de la ville de Jérusalem. Il fit au temple les réparations nécessaires, et y rétablit le service divin. Comme la citadelle étoit pourvue d'une garnison trop forte pour qu'il osât en entreprendre le siége, il se contenta de fortifier le temple, afin de le mettre à l'abri de toute insulte. Tant de succès attirèrent aux Juifs une foule d'ennemis. Ils étoient mêlés dans leur propre patrie avec un ramas de nations qui s'y étoient introduites

durant la captivité, et qui n'avoient jamais vu sans un mécontentement secret revenir les anciens possesseurs. Les Syriens excitèrent contre les enfans d'Israël ces étrangers domiciliés. De tous côtés ceux-ci étoient attaqués : la guerre se faisoit avec toute l'activité et toutes les horreurs des guerres civiles ; mais *Judas*, toujours vainqueur, força *Lysias*, le principal lieutenant du roi de Syrie, à demander la paix. Elle se fit au bout de trois ans, par l'entremise des Romains, dont le général juif s'étoit ménagé l'alliance; mais les autres chefs syriens ne se crurent pas obligés de cesser les hostilités. Ils les continuèrent non-seulement par eux-mêmes, mais par les Arabes et d'autres peuples voisins qu'ils soulevèrent, et *Judas* continua de vaincre les uns et les autres.

La citadelle de Jérusalem étoit toujours entre les mains des Syriens. *Judas* fit des préparatifs pour s'en emparer. Ce projet, su à la cour de Syrie, attira contre la Judée une armée formidable, commandée par le monarque syrien lui-même. Avec des forces très-inégales, le général juif rendit cette grande armée inutile au dessein principal, qui étoit d'imposer à la Judée un joug si pesant, qu'elle ne pût jamais le secouer. *Judas* obtint par la paix que les Juifs ne seroient pas tourmentés pour leur religion. Cependant il ne put se dispenser de recevoir le roi de Syrie dans Jérusalem. Le monarque prétexta pour s'y introduire le motif de curiosité ; mais quand il y fut, par la plus insigne mauvaise foi, il la fit démanteler. Il y laissa pour commandant *Bacchide*, gouverneur de la Mé-

sopotamie, et donna la dignité de grand-prêtre à *Alcime*, à la vérité de la race sacerdotale, mais aussi dangereux par son esprit artificieux que méprisable pour ses vices.

Ces deux hommes avoient un égal intérêt à se défaire de *Judas*; le commandant, afin de se délivrer de tout obstacle à sa puissance; le grand-prêtre, pour ne pas trouver d'opposition à ses rapines. De concert ils tendirent des piéges au brave et vertueux *Judas*; mais il sut éviter leurs embûches. Ses plus grands ennemis étoient les Juifs apostats, tous unis à *Alcime*, apostat lui-même. *Judas* auroit voulu, non seulement qu'on ne conservât aucune liaison avec les déserteurs de la loi de Dieu, mais encore qu'on leur fît une guerre opiniâtre. Il ne put entraîner dans son opinion les principaux de son parti. Ils se persuadoient que les égards et la douceur ramèneroient insensiblement la faction d'*Alcime*. En effet, le grand-prêtre le craignit. Il partit pour la Syrie dans le dessein d'aigrir l'esprit du roi contre *Judas*, dont il peignit le crédit et les dispositions comme redoutables. On donna au délateur une armée commandée par *Nicanor*, qui s'étoit toujours déclaré ennemi des Juifs, et il lui fut recommandé de n'épargner aucun moyen pour s'assurer de *Machabée*.

Nicanor crut devoir préférer la ruse à la force. Il vint à Jérusalem s'aboucher avec *Judas*. Pour écarter les soupçons, il avoit éloigné une partie de sest roupes; mais le Juif, à travers les complaisances du Syrien, n'eut pas de peine à démêler de perfides

intentions. Il s'y déroba par la fuite. Cette sage précaution mit *Nicanor* en fureur. Dans son désespoir, il s'exhaloit en imprécations contre la nation entière, et blasphémoit contre Dieu lui-même. Cette rage fit connoître aux Juifs fidèles combien ils avoient eu tort de ne pas prendre les mesures hostiles que *Judas* conseilloit. Ils se rassemblèrent autour de lui, et même en assez grand nombre pour qu'il se trouvât en état de présenter la bataille à *Nicanor*. Le Syrien fut défait et tué; *Judas*, rentré dans Jérusalem, profita d'un intervalle de paix pour consolider l'alliance que les Juifs avoient déjà contractée avec les Romains. Le sénat fit graver sur l'airain le décret qui la confirmoit, et défendit à *Démétrius*, roi de Syrie, toute entreprise contre la nation juive. Mais *Démétrius* n'en envoya pas moins, encore à la sollicitation d'*Alcime*, une nouvelle armée pour venger la défaite de *Nicanor*. *Bacchide* la commandoit. *Judas* fut obligé d'abandonner Jérusalem. *Bacchide* le poursuivit. Les Juifs, effrayés par le grand nombre des ennemis, marquèrent de la répugnance pour le combat, malgré l'intrépidité de leur chef. Il ranima leur courage, fondit sur les Syriens, défit leur aile droite; mais il fut enveloppé par la gauche, et mourut au sein de la victoire. « Ainsi tomba le fort, le défenseur d'Israël. »

[2889.—110.] Il fut dignement remplacé par *Jonathan*, son frère, qui se trouva dans des circonstances plus heureuses, et sut bien en profiter. Alors commençoient la décadence des *Séleucides*, leurs querelles entre eux et avec les rois d'Égypte leurs alliés,

leurs parens et leurs ennemis. A l'aide de cette mésintelligence, *Jonathan* établit une puissance respectable, qui le fit rechercher des uns et des autres : il parvint au plus haut degré d'élévation. Les Juifs échappés à l'épée des Syriens, après la mort de *Judas*, se réunirent autour de son frère. Ils étoient en petit nombre, et gagnèrent le désert. Leur troupe s'y grossit. Elle se nourrit et s'entretint du pillage qu'elle faisoit sur les voisins, presque tous renégats juifs ou païens. *Bacchide*, informé des succès de cette troupe, marcha contre elle. *Jonathan* osa l'attendre ; mais sa hardiesse ne fut pas heureuse. *Bacchide* le battit, et l'obligea de se réfugier dans le désert. Après cette victoire, le général syrien, ne trouvant plus d'obstacles, mit des garnisons dans les principales villes de la Judée, et y domina sans résistance. *Alcime* se fortifia ainsi dans Jérusalem. Il renferma dans la citadelle, pour lui servir d'otages, les enfans de principaux Juifs attachés à *Jonathan*. Non content de cette précaution, de concert avec *Bacchide*, il essaya de s'emparer de *Jonathan*. Celui-ci échappa à leurs embûches. L'acharnement de ses ennemis augmenta le nombre de ses partisans. Il tenta encore une fois le sort des armes, et fut vainqueur. Le général juif profita du moment de la victoire pour proposer la paix au Syrien. Elle fut jurée entre les deux nations. Il paroît que, par le traité, *Jonathan* fut revêtu d'une partie de l'autorité royale. Il gouverna la Judée à la manière des anciens juges, et donna tous ses soins à la réforme du culte et de l'état.

Les princes qui se disputoient l'empire de Syrie, sachant combien il leur étoit important, pour conserver quelque autorité en Judée, de s'attacher *Jonathan*, s'empressèrent à l'envi de lui donner des marques d'honneur et de confiance. *Démétrius* lui fit rendre les otages renfermés dans la citadelle de Jérusalem. Il lui écrivit comme à son ami et son allié. Dans sa lettre il lui permettoit de lever des troupes, et l'autorisoit à faire fabriquer des armes. *Alexandre Bala*, son compétiteur, renchérit sur de telles faveurs. Il lui conféra la dignité de souverain sacrificateur, et accompagna cette grâce d'une couronne d'or, d'une robe de pourpre et de riches présens. Sans refuser le bienfait d'*Alexandre*, *Jonathan* voulut aussi tenir la tiare du choix du peuple, et se fit élire par lui souverain pontife. *Démétrius* revint à la charge pour se concilier l'amitié de *Jonathan*; mais le grand-prêtre resta fidèle à *Alexandre*. Celui-ci lui témoigna sa reconnoissance par une confiance entière, et en lui accordant une pleine victoire sur les envieux de sa puissance, qui essayèrent de porter des plaintes contre lui. Le roi de Syrie ne vouloit point les écouter. *Jonathan*, dans la guerre entre *Démétrius* et *Alexandre*, se déclara contre *Apollonius*, gouverneur de Palestine, nommé par *Démétrius*, et mit son armée en déroute. *Alexandre* lui envoya, en reconnoissance d'un service si important, une ceinture d'or, telle que les princes de la famille royale avoient coutume d'en porter. A ce présent honorable il en joignit de plus solides,

tels que des terres héréditaires, et l'exemption du tribut auparavant imposé aux Juifs. Le fils d'*Alexandre* fit *Simon*, frère de *Jonathan*, général de toutes les forces de la Judée.

Sous le gouvernement des deux frères, elle devint pour ainsi dire une puissance prépondérante. Rome renouvela son alliance avec [illegible], et Sparte rechercha cette alliance. Les rois [illegible] ne crurent pas la trop acheter par des marques d'alliance qui allèrent jusqu'à donner aux Juifs la garde des forteresses égyptiennes les plus importantes, et plusieurs charges honorables à la cour et dans les provinces. Tant de rapports avec ce royaume ne pouvoient laisser le général juif indifférent sur ce qui se passoit. Il contribua beaucoup à la paix entre *Ptolémée Tryphon* et son frère; mais ce prince, dont on connoît la noirceur, craignant de trouver dans ce brave général un obstacle aux nouvelles perfidies qu'il méditoit, l'attira dans Ptolémaïde, où il le fit charger de fers. Il fit dire ensuite à *Simon* qu'il ne gardoit son frère prisonnier que parce qu'il lui devoit cent talens; que, s'il vouloit lui envoyer cette somme et les deux fils de *Jonathan* en otage, il rendroit au père la liberté. Le crédule *Simon* fit partir l'argent et les otages : aussitôt que le traître eut reçu l'argent, il fit mourir le père et les enfans.

[2856. — 142.] *Jonathan* avoit gouverné la Judée avec autant de bonheur que de sagesse. *Simon*, son frère, déjà fort âgé, lui succéda. Par un décret de sanhédrin il fut déclaré prince et pontife des Juifs.

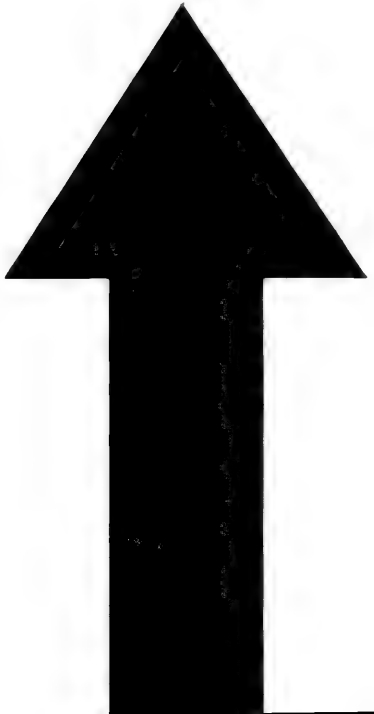
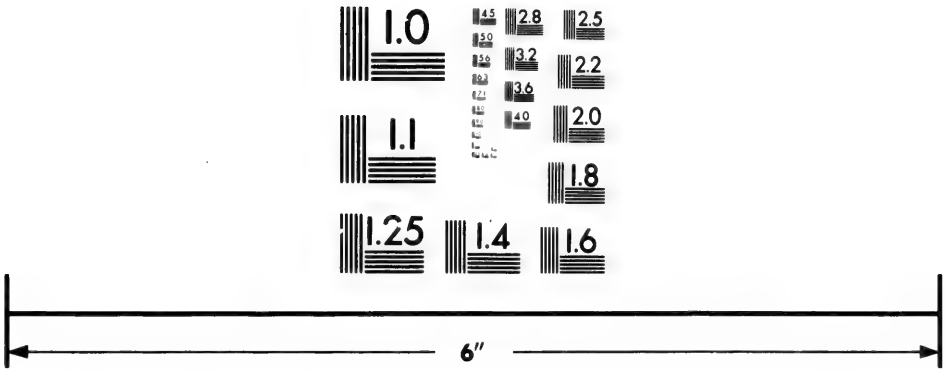


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.0

Le même décret rendit ces dignités héréditaires dans sa famille. Il tint en effet un rang distingué entre les princes de son temps par les services qu'il rendit à la nation juive. Il la délivra des garnisons étrangères qui tenoient encore quelques places importantes. Jérusalem lui dut un éclat nouveau. Un seigneur de Syrie, envoyé chez lui en ambassade, admiroit la splendeur de sa maison, dont presque tous les meubles étoient d'or et d'argent. Ses troupes étoient nombreuses et bien disciplinées, commandées par ses trois fils, qui faisoient la gloire et l'ornement de sa vieillesse. Il eut la satisfaction, si douce pour un père, de les voir couronnés des lauriers de la victoire : mais pendant qu'il jouissoit d'un bonheur si digne d'envie, un monstre dans sa propre famille creusoit son tombeau. Il avoit marié une de ses filles à un homme nommé *Ptolémée*. Non content du gouvernement de Jéricho et des environs, que son beau-père lui avoit donné, et où il avoit amassé d'immenses richesses, il conçut le projet de se rendre maître de toute la Judée. Sous prétexte d'un festin, il attire dans une forteresse *Simon* et ses deux fils, et les massacre. *Jean*, le troisième fils, surnommé *Hyrcan*, invité aussi à ce funeste repas, ne put s'y trouver. *Ptolémée* envoya pour saisir ce jeune prince, qui, averti à temps, échappa. Le meurtrier ne tira pas de son crime l'avantage qu'il espéroit. Il courut à Jérusalem afin de s'en emparer; mais, pendant qu'il vouloit entrer par une porte, *Hyrcan* se présenta à l'autre, et, ayant été reçu par préférence, il fut proclamé

prince et souverain pontife, comme avoit été son père.

[2864. — 134.] *Ptolémée*, frustré de ses espérances, appela à son secours *Antiochus*. Ce prince assiégea Jérusalem et la réduisit à une affreuse famine. Ces extrémités obligèrent *Hyrcan* d'accepter les conditions que le vainqueur voulut lui imposer. Elles consistoient en une grosse somme d'argent et dans la ruine des fortifications de Jérusalem. Le parricide *Ptolémée* n'influa en rien dans le traité; il avoit pris la fuite. On ignore quelle punition son crime lui attira. *Hyrcan*, soit forcément, soit par reconnoissance, accompagna *Antiochus* dans une guerre contre les Parthes. Les troubles qui suivirent, et dans lesquels *Antiochus* fut tué, donnèrent au grand-prêtre des Juifs les moyens de secouer pour toujours le joug des rois de Syrie. Il fit même une invasion dans leurs états, et agrandit sa domination non-seulement de ce côté, mais encore vers l'Arabie et la Phénicie. *Hyrcan* tourna ensuite ses armes contre les Samaritains, voisins incommodes, ruina de fond en comble Samarie, et détruisit le temple que ses habitans avoient bâti sur le mont Garizim. Son règne ne fut pas moins remarquable par sa sagesse que par ses exploits. Sous lui la religion se rétablit dans toute sa pureté. Il donnoit l'exemple de l'assiduité aux saintes cérémonies. Le temple, par ses soins, reçut un nouvel éclat. Il l'enrichit et le fortifia. Les murailles de Jérusalem se relevèrent. Il

cultiva avec soin l'alliance des Romains, et laissa ses états très-florissans à son fils *Aristobule*.

[2892. — 106.] Ce prince fit ce que n'avoient pas osé ses ancêtres, il prit le titre de roi; mais il ne porta la couronne qu'un an, et la teignit du sang de sa mère et d'un de ses frères. Si ces crimes pouvoient souffrir quelque excuse, on diroit qu'il les commit à l'instigation de sa femme; on ajouteroit, pour diminuer l'indignation, que le repentir altéra sa santé, et lui donna des convulsions violentes, suivies de la mort. Il lui restoit trois frères. *Alexandre* monta sur le trône. Son cadet lui donna quelques soupçons; il le fit mourir. Le plus jeune, nommé *Antigone*, dont toute l'ambition se bornoit à une vie douce et paisible, fut traité avec amitié.

[2894. — 104.] Lorsqu'une religion long-temps affermie dans une nation commence à être ébranlée, les liens de la morale doivent nécessairement se relâcher, et le crime se multiplier parmi les peuples qui éprouvent ce malheur. Les persécutions des rois de Syrie, d'un côté, avoient fait des zélés, de l'autre avoient engagé plusieurs personnes à examiner jusqu'où l'on pouvoit porter la condescendance pour les ordonnances et les prohibitions syriennes, sans blesser l'essentiel de la religion judaïque. Les uns prononçoient que, sous quelque pretexte que ce fût, il n'étoit pas permis d'apporter le moindre adoucissement à la rigueur des commandemens même liturgiques; et sur ce qu'on représentoit que cette sévérité n'étoit

pas prescrite par le texte de Moïse, ils opposoient des traditions orales, auxquelles ils prétendoient donner la même autorité qu'aux livres saints. Les autres au contraire disoient que ce n'étoit pas pécher contre la religion que de se soustraire par quelques adoucissemens aux vexations et à la ruine, et, rejetant les traditions, comme arbitraires et dangereuses, ils s'en tenoient au texte, dont la brièveté les autorisoit à des interprétations favorables. Les premiers avoient des mœurs austères, effet de leur disposition à sacrifier leurs biens, leur repos et leur vie, plutôt que de souffrir la moindre atteinte à la lettre même de la loi. Cette sévérité leur attiroit l'estime et la vénération des peuples. L'opinion des seconds étoit faite pour plaire aux grands, qui, accoutumés aux jouissances, adoptent volontiers les moyens qui peuvent les perpétuer en faisant taire les scrupules. Ils se nommoient sadducéens, et les autres pharisiens. On ne sait trop l'étymologie de ces noms; peut-être ont-ils été ceux de quelques docteurs.

On reproche aux pharisiens l'orgueil, l'intolérance envers tous ceux qui ne pensoient pas comme eux, et surtout envers les sadducéens. Le dogme de ces deux sectes différoit en ce que les pharisiens croyoient à l'immortalité de l'âme, à la résurrection et aux récompenses futures. Les sadducéens se montroient plus qu'indifférens pour ces articles de foi, surtout dans la pratique. Ils ne songeoient guère qu'aux biens de ce monde, et on peut les regarder comme les épicuriens du judaïsme. Outre la différence

des principes, source trop commune d'animosité, on pourroit attribuer la haine des pharisiens contre les sadducéens à la secrète envie des pauvres contre les riches : passion fougueuse dont les rigoristes suivent quelquefois l'instinct sans qu'ils s'en aperçoivent. Ils croient être dévorés de zèle, et ne le sont que de jalousie. *Jonathan* avoit cru les gagner en flattant leur orgueil. Il eut la complaisance de les consulter sur sa conduite. « Déclarez-moi li-» brement, dit-il aux principaux chefs qu'il avoit » rassemblés à sa table, déclarez-moi si vous avez » quelque reproche à me faire sur ma manière de gou-» verner, parce que je suis résolu d'observer rigou-» reusement les lois de Dieu et vos maximes. » Tous les convives exaltèrent sa valeur, son zèle et sa piété. Mais un d'entre eux, nommé *Éléazar*, quand son tour de parler fut venu, lui dit brusquement : « Si » vous voulez mériter les éloges qu'on vient de vous » donner, vous n'avez d'autre parti à prendre que » d'abdiquer le souverain pontificat, et de vous con-» tenter de l'autorité civile. » Cette audace, qui ne fut pas assez désapprouvée par les autres, fit connoître à *Jonathan* l'esprit de toute la secte. Il s'en vengea en favorisant ouvertement les sadducéens. Une punition plus sévère auroit peut-être épargné à son fils *Alexandre* les chagrins que lui donnèrent les pharisiens.

Vraisemblablement le désir qu'ils avoient manifesté à *Jonathan* de le réduire à l'autorité civile, et de faire un souverain pontife de leur secte, se réveilla

quand ils virent sur le trône un prince dont la puissance ne se trouvoit pas assez établie pour la redouter comme celle du père. Ils travaillèrent sourdement à le perdre dans l'esprit du peuple. Le mépris qu'ils inspirèrent pour lui éclata à la fête des tabernacles. On y portoit des rameaux de palmiers, de citronniers et d'autres arbres. Au moment que le pontife alloit célébrer le sacrifice, il se vit assailli de tous côtés des fruits pendans à ces branches, et insulté par des cris insolens et menaçans. Cet affront ne resta pas sans vengeance. Le grand-prêtre, indigné, ordonna à ses soldats de fondre sur les coupables. On prétend qu'il y en eut six mille de tués; les autres s'enfuirent. Depuis ce temps *Alexandre* eut toujours à sa solde six mille étrangers. Cette première rébellion dégénéra en guerre civile. Elle dura six ans, coûta la vie à plus de cinquante mille rebelles, sans compter la perte que le roi fit de son côté et les calamités qui fondirent sur la Judée. *Alexandre*, quoique vainqueur, employa tous les moyens imaginables pour calmer les esprits; mais ayant affaire à des hommes grossiers, excités par une secte hautaine et vindicative, les avances ne servirent qu'à les enhardir. Il s'abaissa jusqu'à leur faire demander ce qu'ils vouloient qu'il fît pour les satisfaire. « Qu'il se coupe la gorge, ré-
» pondirent-ils ; c'est le moins qu'on doive exiger
» après les maux qu'il a faits à la nation. »

Alors le roi ne ménagea plus rien. Les rebelles, pressés, appelèrent à leur secours *Démétrius*. Les armées en vinrent aux mains. *Alexandre* fut vaincu;

mais ou sa perte ne fut pas considérable, ou elle fut promptement réparée, puisqu'il se trouva bientôt en état de livrer un second combat dont l'issue lui fut favorable. Il fit un grand carnage des révoltés. *Démétrius* les avoit quittés. Les principaux chefs se retirèrent du champ de bataille dans la forteresse de Béthon. Le roi les y assiégea, et, après l'avoir prise, donna un libre cours à sa vengeance. Huit cents furent envoyés à Jérusalem, et crucifiés le même jour dans le même endroit. Ce supplice ne suffisant pas à son ressentiment, il ordonna qu'on égorgeât aux yeux des mourans leurs femmes et leurs enfans.

Cette terrible exécution lui assura la tranquillité le reste de son règne, mais ne changea pas la disposition des esprits. Les précautions qu'il se crut obligé de prendre en mourant en sont une preuve. « Lorsque je serai mort, dit-il à *Alexandra*, sa femme, » envoyez chercher les pharisiens, montrez-leur mon » corps, dites-leur que vous voulez le leur abandonner, qu'ils peuvent le priver des honneurs de la sépulture pour se venger des maux que je leur ai » faits; assurez-les que vous êtes déterminée à suivre » leurs conseils dans le gouvernement du royaume, et » comptez que, loin de déshonorer ma mémoire, ils » s'empresseront de faire célébrer mes funérailles, et » que vous régnerez avec une pleine autorité. » *Alexandre* connoissoit bien cette secte orgueilleuse. Ce qu'il avoit prédit arriva. Les pharisiens, flattés de la déférence de l'épouse, firent au mari des obsèques magnifiques, et gravèrent volontiers sur le tombeau

de leur ennemi les noms de *héros* et de *père du peuple*.

[2922.—76.] Les pharisiens louèrent surtout la haute sagesse que le mourant avoit montrée en laissant le gouvernement entre les mains de la reine. Ils comptoient bien tirer un grand avantage de ce choix. *Alexandra* avoit deux fils. L'aîné, nommé *Hyrcan*, âgé de trente ans, étoit incapable de régner; elle en fit un souverain pontife. Le second, nommé *Aristobule*, étoit d'un caractère hardi et entreprenant; elle le garda auprès d'elle, mais ne lui donna aucune part à l'autorité. Ainsi le sceptre fut séparé de la tiare. Les pharisiens connoissoient la foiblesse de la reine; ils exigèrent d'elle trois choses fort importantes : la révocation des édits donnés pendant les deux derniers règnes contre leur doctrine; une amnistie générale pour leurs partisans, quelques crimes qu'ils eussent commis, et le rappel des exilés et des fugitifs, avec la restitution de leurs biens. Ces points obtenus, leur faction demanda la punition de ceux qui avoient conseillé à *Alexandre* le supplice des huit cents crucifiés. Sous ce prétexte, ils établirent une inquisition redoutable. Chaque jour voyoit traîner au supplice quelques-uns de ceux qui avoient été le plus fidèles au roi, et que leurs ennemis flétrissoient du titre de sadducéens. La reine gémissoit et souffroit ces excès criminels. Cette persécution dura plusieurs années. Enfin quelques chefs du parti opprimé, *Aristobule* à leur tête, vinrent prier *Alexandra* de mettre un terme à ces vengeances, ou, si elle ne se sentoit pas

assez forte pour réprimer la rage des pharisiens, de leur permettre à eux-mêmes de sortir du royaume.

Cette proposition alarma la reine. Elle craignit, en laissant partir les sadducéens, de se trouver sans défense au pouvoir de ses ennemis. On négocia. *Alexandra* accorda aux persécutés des places qu'il leur fut permis de fortifier pour se mettre à l'abri de la persécution. Quant à son fils *Aristobule*, elle l'occupa dans une guerre étrangère. Il n'y fut pas long-temps. Une maladie dont sa mère fut attaquée lui fit prendre de nouvelles mesures. Les symptômes annonçoient qu'elle pouvoit conduire la malade au tombeau : dans ce cas, il n'auroit pas été prudent à *Aristobule* de rester à la cour environné de ses ennemis. Il en sortit clandestinement lui second, et se rendit à la forteresse d'Agatha, dont *Gabeste*, ancien ami de son père, étoit gouverneur : *Gabeste* entra volontiers dans les vues du prince. Son exemple fut suivi par les gouverneurs des principales places fortes. Le peuple même, qui avoit été traité avec hauteur et dureté par la faction pharisaïque, lorsqu'elle croyoit n'avoir plus besoin de lui, se déclaroit de tous côtés pour *Aristobule*.

Pendant ce temps la maladie d'*Alexandra* empiroit. Les pharisiens, alarmés, profitèrent de ses derniers momens pour faire déclarer roi le pontife *Hyrcan*. Ce fut le dernier acte d'un règne foible, pendant lequel s'accrurent les factions qui enlevèrent le sceptre à la famille des *Asmonéens*. Les deux partis levèrent des armées. Les pharisiens s'emparèrent de la femme

et des enfans d'*Aristobule*, qu'ils gardèrent en otage. Une bataille décida la querelle. Le parti d'*Hyrcan* la perdit. *Aristobule* recouvra sa femme et ses enfans. *Hyrcan* acheta la paix au prix de ses dignités de roi et de pontife, dont il se démit en faveur de son frère.

[2934.—64.] Il y avoit en Idumée un homme nommé *Antipater*, né dans ce pays, et prosélyte juif. Il s'étoit, par son habileté, concilié l'estime du feu roi et de sa femme, et en avoit obtenu le gouvernement de sa patrie : espérant qu'*Hyrcan* seroit leur successeur, il s'étoit déclaré ouvertement pour ce prince. Afin de se mettre à l'abri du ressentiment d'*Aristobule*, après l'abdication d'*Hyrcan*, il resserra plus étroitement les liens qui l'unissoient aux pharisiens, et leur inspira la plus grande crainte des vengeances méditées par *Aristobule*, qui n'attendoit, disoit *Antipater*, que le moment favorable de les exercer, ajoutant que jamais ils ne devoient se fier à lui. Tout bien pesé, le parti conclut qu'il ne pouvoit espérer de sûreté qu'en remettant *Hyrcan* sur le trône. La grande et rare difficulté étoit d'y faire consentir ce prince, trop indolent pour se donner la peine de croire que son frère eût dessein de lui ôter la vie. Mais *Antipater* ne cessoit de le remplir des plus vives frayeurs. A chaque instant il faisoit retentir à ses oreilles ces terribles paroles : « Votre vie est dans un danger continuel ; vous devez vous résoudre ég ner ou à mourir. » Entraîné, plus que persuadé, le foible prince laissa implorer le secours d'*Arétas*,

roi d'Arabie. *Antipater* n'avoit demandé d'abord à l'Arabe qu'un asile pour son prince, dont les jours, disoit-il, étoient menacés. Mais quand il l'eut mené à la cour d'*Arétas*, l'adroit Iduméen fit sentir à l'Arabe que, la faveur qu'il accordoit à *Hyrcan* lui faisant d'*Arystobule* un ennemi irréconciliable, il n'avoit pas d'autre parti à prendre, pour éviter une longue suite de guerres, que de tenter les plus grands efforts afin de remettre son protégé sur le trône. Cet avis fut goûté. *Arétas* marche en Judée. *Aristobule* surpris, après un combat malheureux, abandonne la campagne au vainqueur et se retire dans Jérusalem.

Les Romains avoient dans ces contrées des lieutenans qui, sous prétexte de protection, s'enrichissoient des dépouilles des peuples. En vertu de l'ancienne alliance, *Aristobule* prie *Pompée* de le délivrer d'*Arétas*. Sa demande, appuyée d'une bonne somme d'argent, est exaucée. Le roi arabe eut ordre d'évacuer la Judée, et obéit. Il fut question ensuite de décider du droit des deux frères à la couronne de Judée. Ils avoient envoyé deux ambassadeurs au général romain; mais celui-ci voulut les voir en personne à son tribunal. Ils comparurent à Damas. La cause fut plaidée solennellement. On remarqua qu'*Aristobule* s'étoit fait accompagner par une foule de jeunes gens élégamment parés, comme s'ils fussent venus à un spectacle ou à une fête. Par cette compagnie on peut juger de son conseil. *Hyrcan* avoit avec lui *Antipater*, dont l'adresse l'auroit fait triompher, si *Pompée* n'avoit pas eu besoin de ménager

encore quelque temps *Aristobule ;* mais celui-ci, piqué de l'indécision, quitta Damas, résolu de défendre son droit par les armes. Le général romain le suivit en Judée ; il y eut entre eux des conférences pendant lesquelles *Pompée* étendit sa puissance, et obligea enfin le malheureux à donner ordre aux gouverneurs de livrer ses forteresses aux Romains. Il paroît qu'il ne le fit que forcément, peut-être pour se tirer de leurs mains, auxquelles il s'étoit imprudemment confié, puisqu'il se réfugia précipitamment dans Jérusalem. Mais, quand il vit *Pompée* près des murs, touché des maux qui alloient accabler la cité sainte et son peuple, l'infortuné *Aristobule* vint se remettre à la discrétion du Romain, le suppliant d'épargner les Juifs. Il promettoit de faire ouvrir les portes de la ville, et de faire donner une grande somme d'argent pour la racheter du pillage ; mais quand *Pompée* se présenta, soit qu'*Aristobule* eût changé d'avis, soit qu'il eût promis plus qu'il ne pouvoit tenir, les Romains trouvèrent les portes fermées : *Pompée* le fit charger de fers, et attaqua la ville.

Il y avoit deux partis : celui d'*Aristobule* vouloit se défendre jusqu'à la dernière extrémité ; celui d'*Hyrcan* prévalut, admit les Romains, et les aida même dans les travaux qu'ils furent obligés de faire pour attaquer le temple. Cet édifice, qui étoit une espèce de forteresse, fut pris d'assaut. Il périt plus de douze mille Juifs, tant par l'épée des Romains que par celle de leurs compatriotes, auxquels l'esprit de

faction ôtoit tout sentiment de pitié. Pendant le carnage les prêtres continuèrent à s'acquitter tranquillement des fonctions de leur ministère, et se laissèrent égorger au pied de l'autel, sans se permettre la moindre résistance. On a peine à croire l'immensité des richesses qui furent la proie du vainqueur, des sommes prodigieuses, des vases d'or d'un poids étonnant, jusqu'à une poutre d'or massif. Ce butin orna le triomphe de *Pompée* à Rome, ainsi qu'*Aristobule*, ses deux fils *Alexandre* et *Antigone*, et ses deux filles. Le vainqueur remit *Hyrcan* en possession de sa dignité de souverain pontife. Il lui donna le titre de prince tributaire de la république; mais il lui ôta le nom de roi, et la Judée fut circonscrite dans ses anciennes bornes.

Hyrcan, ce fantôme de roi, ne perdit qu'un titre; car toute l'autorité étoit entre les mains d'*Antipater*. Il est temps de dire que cet Iduméen a été père d'*Hérode*. La fortune du fils sert d'avance d'interprétation à la conduite du père, sans qu'il soit besoin d'en rapporter les motifs. *Antipater* fixe toujours l'attention sur *Hyrcan*. Il se montre l'organe et le défenseur d'un prince foible, pendant que l'ambitieux ne travaille et n'agit que pour son propre intérêt. Il épioit les occasions de se faire bien venir des Romains. *Scaurus*, menacé de famine avec son armée en Arabie, reçut très à propos de lui des vivres en abondance. Il engagea aussi le roi *Arétas* à donner une très-grosse somme au général romain pour exempter son pays du pillage; ainsi il obligeoit l'un et l'autre.

En même temps il ornoit *Hyrcan*, son idole, en lui procurant de la part des Athéniens une couronne d'or et une statue dans le temple des Grâces.

Alexandre, fils d'*Aristobule*, s'échappa des prisons de Rome, et vint renouveler la guerre en Judée; mais, enveloppé avec sa petite armée par les Romains et *Antipater*, il alloit succomber, lorsque sa mère obtint d'eux la paix, dont *Antipater* fut l'entremetteur. A la suite de l'accommodement, le général *Gabinius* partagea la Judée en cinq districts, gouvernés chacun par leurs magistrats. Cette division pouvoit, si *Hyrcan* venoit à mourir, procurer à *Antipater* plus de facilité à s'emparer du royaume par parties que s'il fût resté en entier. Peu de temps après, *Aristobule* se sauva de Rome, et vint en Judée, à l'exemple de son fils. Il fut encore moins heureux que lui. Les Romains prirent d'assaut la place où il s'étoit retiré après une défaite, et le renvoyèrent à Rome couvert de blessures. *Alexandre* reparut et fut vaincu par *Cassius*, aidé d'*Antipater*. Cependant une lueur d'espérance se montra à l'infortuné *Aristobule*. *César*, devenu maître à Rome, résolut de l'envoyer en Judée, pour tenir tête à *Antipater*, partisan de *Pompée*, car on ne parloit presque plus d'*Hyrcan*. Mais *Aristobule* fut empoisonnée. On accusa de ce crime les amis de *Pompée*. Le malheur d'*Alexandre*, qui dans le même temps fut décapité à Antioche par l'ordre exprès de *Pompée*, autorisa les soupçons sur les auteurs de la mort du père. On plaint *Pompée* quand on le voit

assassiné par *Ptolémée* en Égypte; mais la compassion se tourne en indignation contre lui lorsqu'on songe aux forfaits dont son ambition l'a rendu coupable.

Aussitôt après sa mort, *Antipater* porte des secours à *César* en Égypte, et obtient de lui la même part d'estime et d'affection qu'il avoit eue de son rival. De nouveaux services, des preuves de valeur distinguée données à propos dans une bataille qui valut à *César* la conquête de l'Égypte, méritèrent à *Antipater* le titre de procurateur de la Judée et de citoyen de Rome. En sa considération *César* rendit aux Juifs tous leurs priviléges. Il ordonna que les motifs de ce bienfait seroient gravés sur une table d'airain, titre très-honorable pour *Antipater*, qui n'y étoit pas oublié.

Qu'on juge comment après ces faveurs fut reçu *Antigone*, le dernier des enfans d'*Aristobule*, lorsqu'il vint en Syrie demander justice de la mort de son père. En vain représenta-t-il à *César* que ce malheureux prince avoit été la victime de la préférence qu'il lui avoit donnée sur *Pompée*; en vain réclama-t-il quelque part de l'héritage de son père; les services d'*Aristobule* n'avoient été qu'en volonté, ceux d'*Hyrcan* et du procurateur de la Judée étoient récens et réels. On traita *Aristobule* et *Alexandre* de séditieux qui avoient toujours été ennemis des Romains. Il fut décidé que le dernier avoit perdu la vie par un jugement équitable, et, pour faire voir à *Antigone* qu'il avoit tort de s'attaquer à *Antipater*,

César renouvela, en faveur du dernier, tous les priviléges accordés aux Juifs. Le sénat les confirma, et donna de plus la permission de rebâtir les murs de Jérusalem.

Fier de tant de succès, *Antipater* retourna triomphant à Jérusalem avec *Hyrcan*, auquel il rendoit les honneurs, gardant pour lui la puissance. Ce fut alors que lui servit le partage de la Judée en districts. Il donna le gouvernement de Jérusalem à *Phasaël*, son fils aîné; fit *Hérode*, son second, gouverneur de la Galilée, et mit à la tête des autres des gens dont il étoit sûr. Pour lui, il se mit à parcourir la Judée avec *Hyrcan*, comme si celui-ci n'eut été qu'à ses ordres. Sans son autorité il purgea le pays des brigands, rétablit partout la police et la paix. *Hérode*, son fils, en faisoit autant dans son gouvernement, mais avec moins de ménagemens et moins d'égards pour les formes que son père. Il fit assassiner *Ézéchias*, chef d'une troupe indisciplinée et pillarde, et le fit mourir avec ses complices sans jugement préalable.

Cet acte d'autorité fournit aux envieux d'*Antipater* et de sa famille un prétexte pour attaquer *Hérode*. Il fut cité devant le sanhédrin, présidé par *Hyrcan*. Le gouverneur de Galilée y parut, non dans l'équipage d'un particulier qui va rendre compte de sa conduite, mais habillé de pourpre, précédé et suivi d'une jeunesse hautaine et de gens armés. Cette escorte imposa au tribunal. Personne n'osoit se rendre l'organe de la plainte : cependant *Faméas*,

homme respectable par son intégrité, se leva et accusa *Hérode* non-seulement du forfait qui l'amenoit devant le sanhédrin, mais encore de sa hardiesse de comparoître d'une manière à braver ses juges. Il finit par ces mots : « Ce qui m'étonne, c'est que le pon-» tife et le sanhédrin le souffrent. Dieu n'est pas » moins juste que puissant, et ce même *Hérode* que » vous voulez absoudre pour plaire à *Hyrcan* vous » en punira un jour, et l'en punira lui-même. » Cette prophétie s'accomplit. Quand *Hérode* fut monté sur le trône, il fit périr le grand-prêtre et tous les juges, excepté *Faméas*, qu'il honora toujours dans la suite. Dans la circonstance actuelle, *Hérode* se retira fièrement, sans qu'on osât rien décider. Cependant il eut dessein de faire repentir le sanhédrin même de l'avoir cité. Il leva une armée avec laquelle il voulut se venger du tribunal et d'*Hyrcan* lui-même ; mais *Antipater* l'en détourna.

Il paroît que vers ce temps il s'étoit formé à la cour d'*Hyrcan* un parti contre *Antipater* et sa famille. A la tête se trouvoit un nommé *Malchus*, qui sembloit avoir gagné la confiance du foible pontife. *Antipater* ou ne s'en aperçut pas, ou ne prit pas assez de précautions. Il fut empoisonné à la table d'*Hyrcan*. *Malchus* ne porta pas loin l'impunité de son crime. *Hérode* le fit poignarder à côté du même *Hyrcan*. Ce prince étoit plus dominé par la famille iduméenne qu'il ne lui étoit attaché ; sa tendresse pour les Asmonéens se renouveloit lorsqu'un membre de cette famille infortunée se présen-

toit pour faire valoir ses droits. Il donna une preuve marquée de ce penchant à *Antigone*, son neveu, fils de son frère *Aristobule*. Ce prince alla à Antioche, où résidoit *Marc-Antoine*, lui porter ses plaintes contre les Iduméens, contre *Phasaël* surtout, et contre *Hérode*, usurpateur de la puissance souveraine. *Hyrcan* se trouvoit présent à cet intéressant procès. Les deux frères avoient de zélés défenseurs. Le triumvir, embarrassé, imagina de demander à *Hyrcan* lui-même lequel des deux partis étoit le plus propre à gouverner le pays. *Hyrcan* eut la foiblesse ou la bonne foi de répondre que c'étoient les deux frères. Alors *Marc-Antoine* leur conféra la dignité de trétrarques, qui apparemment donnoit l'autorité souveraine, et condamna les accusateurs à la mort. *Hérode* intercéda pour eux et les sauva. En général, ce prince, tant qu'il ne porta pas la couronne, fut doux et humain, sans doute parce qu'il étoit exposé au danger des représailles.

Antigone, évincé par un jugement, en appelle aux armes. Moyennant cent talens et cinq cents femmes, *Pacore*, roi des Parthes, s'engagea à lui conquérir la Judée et à déposer *Hyrcan*. Le royaume est envahi. *Phasaël* et *Hérode*, toujours possesseurs d'*Hyrcan*, se retranchent dans Jérusalem. On s'y bat avec acharnement. Une espèce de traité met *Phasaël* et *Hyrcan* entre les mains d'*Antigone*. Aussitôt qu'il tient son oncle, le neveu lui fait couper les oreilles, afin de le rendre par cette mutilation incapable d'exercer les fonctions de grand-

prêtre. *Phasaël*, appréhendant d'être appliqué à la torture, se détruisit lui-même. *Hérode* ne s'étoit pas lié au traité. Il sortit de Jérusalem avec sa mère, *Salomé* sa sœur, *Mariamne*, sa fiancée, son frère *Phéroras*, et *Alexandra*, mère de *Mariamne*, tante d'*Antigone*. Cette troupe fugitive fut souvent attaquée par les Parthes. *Hérode* la défendoit comme un lion, et il la déposa sous la garde de *Joseph*, un de ses frères, avec une garnison choisie, dans Massada, forteresse d'Idumée.

Pour lui, il va chercher du secours partout où il croit pouvoir en trouver. Il commence par l'Arabie. Ce n'étoit plus *Arétas*, ami et protecteur de son père qui en occupoit le trône. *Mole*, son successeur, refuse à *Hérode* de l'argent qu'il demandoit. Éconduit de ce côté, il passe en Égypte. Il obtint beaucoup de commisération et d'honneurs de la part de *Cléopâtre*, qui régnoit dans ce pays, mais ni troupes ni argent. Pendant qu'il étoit en Égypte, *Mole*, honteux de l'avoir refusé, le prie de revenir en Arabie, et promet de l'aider. Le fier *Hérode* rejette ce secours tardif, et part pour Rome. Ce fut là qu'il triompha. *Antoine* le prit hautement sous sa protection. L'ambition du prince iduméen se bornoit à placer sur le trône *Aristobule*, frère de sa chère *Mariamne*, et à être sous lui à la tête des affaires, comme son père l'avoit été sous *Hyrcan*. C'étoit sans doute l'amour qui lui inspiroit cette modération. *Antoine*, que cette passion porta ensuite à bien d'autres sacrifices, ne l'approuva point. « Vous

» régnerez », lui dit-il. Cette résolution prise, *Antigone* est déclaré par le sénat ennemi des Romains, et *Hérode*, roi des Juifs, avec promesse de plus grands secours. Il repart pour la Judée, délivre sa famille réduite dans Massada à la dernière extrémité, et il assiége à son tour *Antigone* dans Jérusalem.

Divers obstacles retardèrent le succès du siége. Les troupes exigèrent des quartiers d'hiver plus tôt qu'elles ne devoient. Elles se montroient difficiles sur les vivres. Les chefs romains et autres demandoient de l'argent, en redemandoient encore, et n'étoient jamais contens. *Hérode*, pour se tirer de cet embarras, leva le siége, mais sans perdre de vue le projet de le recommencer. Il employa l'intervalle de l'interruption à poursuivre les brigands de la Galilée, qui se réfugioient dans des cavernes inabordables. *Hérode* fit faire des coffres suspendus par des chaînes de fer, et dans lesquels on descendoit jusqu'à l'ouverture de leurs trous des soldats qui les faisoient périr par la fumée ou par les armes. Mais les habitans de ces repaires n'étoient pas tous des brigands; il s'y trouvoit des Juifs zélés, préférant la mort à la honte de fléchir sous un Iduméen, simple prosélyte, un demi-Juif, comme ils l'appeloient. Un de ces hommes opiniâtres et féroces, ne voyant aucun moyen d'échapper, impatienté des prières de sa femme et de ses enfans, au nombre de sept, qui vouloient se rendre, se met à l'entrée de la caverne, tue sa femme et ses enfans, à mesure qu'ils veulent sortir, jette leurs corps en bas de la montagne, et s'y

précipite lui-même. Auparavant il chargea d'imprécations *Hérode*, qui, ne pouvant l'atteindre, le supplioit de loin de s'épargner lui et sa famille.

Après ces expéditions, il revint au siége de Jérusalem. La ville basse ne fit pas une grande résistance; mais la ville haute, où *Antigone* s'étoit retiré, tint cinq mois, malgré les horreurs de la famine. Elle fut prise d'assaut. Il y eut un grand massacre. *Hérode* racheta le pillage du temple en satisfaisant le soldat de ses propres deniers. Il déroba autant qu'il put de victimes à la première férocité des vainqueurs. *Xntigone* s'étoit rendu en suppliant. La politique d'*Hérode* ne souffrit pas qu'il vécût. Il trouva encore assez d'argent pour obtenir la mort de son prisonnier, et l'obtenir d'*Antoine*, auquel il fut mené.

[2962. — 36.] *Hérode* avoit de grandes qualités. On ne peut disconvenir qu'il ne joignît la bravoure du soldat à l'habileté du capitaine. Il possédoit au suprême degré la science du gouvernement, les finesses de la politique, un goût rare de magnificence, la fermeté dans les revers, l'esprit des ressources, le talent de se faire obéir et de se concilier l'estime et l'amitié de ceux dont il avoit besoin. Mais aussi on doit lui reprocher une cruauté capable de déparer toutes les vertus, un caractère inquiet, soupçonneux, ombrageux, vindicatif, n'ayant nul scrupule dans les moyens, nulles bornes dans les jouissances. Personne ne s'est jamais plus livré à ses passions, et n'a été plus puni par elles. On a déjà remarqué qu'il mon-

troit quelque humanité avant de parvenir au trône. Aussitôt qu'il y fut monté, deux projets l'occupèrent uniquement : celui de remplir ses coffres, épuisés par les sommes considérables qu'il avoit été obligé de donner aux Romains ; l'autre de détruire le reste de la faction d'*Antigone*. Ces deux espèces de besoin lui inspirèrent une rapacité sans pitié. Il fit porter à son trésor les meubles précieux des maisons les plus opulentes. Il confisqua entre autres les biens de quarante-cinq riches Antigoniens, qu'il fit périr. De peur qu'il ne lui échappât des lambeaux de leurs dépouilles, il établit aux portes des gardes qui visitoient les cercueils pour examiner si avec les cadavres on n'emportoit pas une partie de leurs richesses.

L'amour avoit cependant fait briller quelques étincelles dans cette âme atroce ; mais elles se perdirent dans le feu sombre de la jalousie ; jalousie de tendresse, jalousie d'autorité, qui firent le malheur d'*Hérode* et de tous ceux qui l'environnoient. Il avoit obtenu la main de la belle *Mariamne*, fille d'*Alexandra*, sœur d'*Hyrcan*. *Mariamne* avoit un frère nommé *Aristobule*, à la fleur de l'âge, et beau comme elle. Le vieil *Hyrcan*, leur grand-père, emmené chez les Parthes, lorsqu'ils prirent Jérusalem pour *Antigone*, y vivoit tranquille et retiré. A sa place, *Hérode* avoit donné la dignité de grand-prêtre à un homme absent, nommé *Ananel*, qui n'étoit même pas de la race pontificale. *Alexandra* sentit avec amertume le motif de cette préférence.

On cherchoit un prétexte pour n'y point mettre *Aristobule*, qui auroit dû succéder à son grand-père. La mère du jeune prince, après d'inutiles efforts auprès de son gendre, s'adressa à *Cléopâtre*, et obtint par elle d'*Antoine* un ordre à *Hérode* d'installer son beau-frère. Il le fit à regret. A la fête des tabernacles, le nouveau grand-prêtre, qui n'avoit que dix-sept ans, parut à l'autel, revêtu des ornemens pontificaux, et s'acquitta du sacré ministère avec tant de grâce et de majesté, que les assistans éclatèrent en transports de joie. Leurs acclamations furent son arrêt de mort. Peu de jours après, des émissaires d'*Hérode* invitèrent le jeune *Aristobule* à se baigner dans une rivière. Ils le firent plonger comme par divertissement, et le retinrent sous l'eau jusqu'à ce qu'il fût étouffé. A ce crime tiennent tous ceux qu'*Hérode* commit dans sa famille, et dont *Salomé*, sa sœur, le plus infernal caractère qui ait peut-être jamais existé, fut la cause et l'instrument.

Cet odieux forfait parvint à la connoissance de *Cléopâtre* par *Alexandra*. Elle demanda vengeance. *Hérode* fut mandé. Quoiqu'il eût pris dans son trésor des raisons pour être déclaré innocent, en partant il recommanda à *Joseph*, son oncle, auquel il laissa la garde de *Mariamne*, de la faire mourir, s'il ne revenoit pas, de crainte qu'elle ne tombât entre les mains d'*Antoine*, qu'il soupçonnoit d'en être devenu amoureux à la seule vue de son portrait. Dans un moment de confiance, *Joseph* eut l'indiscrétion de faire part à *Mariamne* de cette étrange marque

d'amour, et *Mariamne* celle d'en faire reproche à son époux lorsqu'il revint. Pareille confidence ne pouvoit être, selon la conjecture d'un jaloux, que le résultat d'une liaison trop étroite. *Salomé*, piquée contre *Mariamne* qui la méprisoit, fournit par de faux rapports des probabilités aux soupçons de son frère. Sans autre examen, il fait tuer son oncle *Joseph*, et enfermer *Alexandra*, pour avoir été cause de son funeste voyage.

[2969. — 29.] La politique fit alors diversion aux sollicitudes de l'amour. *Antoine* fut tué; *Octave* se vengeoit cruellement de ses partisans, *Hérode* avoit tout sujet de craindre. Il alla à Rome plaider lui-même sa cause. Avant son départ, il confia sa sœur *Salomé* à *Phéroras*, son frère, personnages dignes l'un de l'autre. Quant à *Mariamne*, son épouse, il la renferma ainsi qu'*Alexandra*, sa mère, dans la forteresse de Massada, sous la garde de *Joseph*, son trésorier, et de *Soëme*, son confident, avec les mêmes ordres sanguinaires donnés lors de son voyage d'Égypte. Il se débarrassa encore d'une autre inquiétude. Le vieil *Hyrcan*, malgré les agrémens dont il jouissoit à Babylone sous la domination des Parthes, étoit dévoré du désir de revoir sa patrie. Quand il sut *Hérode* sur le trône, il vint, croyant que les anciens services qu'il avoit rendus à sa famille lui procureroient une bonne réception. *Hérode* lui-même l'en flatta pour l'attirer. Arrivé en Judée, il le traita avec indifférence. Heureux encore si ce sentiment eût duré! Mais, près de s'éloigner, le

tyran soupçonneux considéra qu'*Alexandra* pourroit bien se servir de l'ancien crédit de son père pour exciter quelques troubles, et le malheureux *Hyrcan*, toujours esclave des autres dans sa grandeur, à l'âge de quatre-vingts ans fut sacrifié à la crainte, non du mal qu'il pouvoit faire, mais de celui qu'on pouvoit faire en son nom.

Ces cruelles précautions prises, *Hérode* s'embarque pour Rome. C'est dans ces occasions qu'on peut connoître l'énergie de son caractère. Il aborde *Auguste*, non en suppliant, mais en homme intrépide et loyal. « J'ai été ami d'*Antoine*, lui dit-il, » il n'a pas tenu à moi qu'il n'ait fait à vos armes » une résistance glorieuse. Je lui conseillois de se » défaire de *Cléopâtre*, et, avec les ressources de » son royaume, de tenter encore contre vous le sort » des combats. Je l'aurois aidé. J'ai cru que l'honneur, la reconnoissance et l'amitié me dictoient » cette conduite; mais puisque *Antoine* a négligé » mes conseils, il m'a mis par là en droit de vous offrir » mes services. Si vous daignez les accepter, vous » trouverez en moi un ami attaché à vos intérêts » comme il le fut à ceux de votre rival. » Cette harangue, accompagnée de présens magnifiques, charma *Auguste*. Il conçut une estime singulière pour le roi de Judée, et fut toujours plus son ami que son protecteur. *Hérode* le confirma dans ces sentimens par deux magnifiques réceptions qu'il lui fit, et lorsque l'empereur romain alla en Syrie, et lorsqu'il en revint. Présens à la cour d'*Auguste*,

vivres à ses troupes, grandes sommes d'argent versées dans son trésor, amusemens, plaisirs, rien ne fut oublié.

Cependant, en même temps que le monarque veilloit à l'ordonnance de ces fêtes, il étoit dévoré par un chagrin cruel au sujet de *Mariamne*. Elle avoit eu la dangereuse curiosité de s'informer si les mêmes ordres meurtriers avoient été renouvelés contre elle. Le fatal secret échappa aussi à *Soëme*; de sorte que, lorsque l'époux revint plein d'ardeur auprès de l'épouse qu'il adoroit, il en fut accueilli froidement, et accablé de reproches amers. Soit que *Mariamne* se crût assez sûre de l'amour de son mari pour arrêter quand elle voudroit les fougues de la vengeance, soit que cette reine en dédaignât les suites, dégoûtée d'une vie passée auprès d'un homme qu'elle détestoit, elle ne ménageoit plus ses plaintes sur la mort de son jeune frère, sur celle de son grand-père, ni sur les attentats médités et commandés contre sa propre vie. Ces reproches trop mérités mettoient le monarque au désespoir. Ils lui faisoient voir qu'il ne pouvoit plus compter sur une tendresse qu'il auroit achetée au prix de son sang. Ces réflexions jetoient un trouble affreux dans son cœur. Projets de violence, repentir, désespoir, espérance d'obtenir grâce, les mouvemens les plus impétueux, les plus désordonnés, maîtrisoient son âme tour à tour. *Salomé*, ennemie méprisée et implacable, saisit le moment d'un de ces violens transports pour se venger de sa belle-sœur. L'échanson du roi se présente à lui, tenant d'une main une

coupe empoisonnée, de l'autre de l'argent, que la reine, dit-il, venoit de lui donner pour qu'il fît boire la coupe à son époux. La trame étoit mal ourdie; mais que ne fait-on pas croire à un homme prévenu! Vraisemblablement un eunuque considéré de la princesse se trouva compris dans l'accusation. *Hérode* ordonne qu'on le mette à la question. L'infortuné ne dit autre chose, sinon qu'il croit que l'ordre donné à *Soëme* est la cause de l'aversion de la reine pour son mari. Dans cet aveu, qui le croiroit? le jaloux trouve une intimité répréhensible entre l'eunuque et sa femme; il le fait massacrer sur-le-champ. *Mariamne* est traduite devant des juges nommés par *Salomé*. Ils la condamnent à la mort. Ces infâmes juges prient cependant que l'exécution soit suspendue. Mais la belle-sœur fait parvenir aux oreilles d'*Hérode* que le peuple se soulève en faveur de la coupable. Sous ce prétexte elle arrache l'ordre fatal. *Mariamne* marche d'un pas tranquille à l'échafaud. *Alexandra*, sa mère, se rend sur son passage, et croyant gagner la bienveillance de son gendre, elle a la bassesse d'insulter sa malheureuse fille par des reproches outrageans. La reine ne daigne pas lui répondre, et reçoit le coup avec une fermeté héroïque.

Alexandra ne tira pas l'avantage qu'elle espéroit de la vile adulation qui lui avoit fait empoisonner les derniers momens de sa fille. Pour un léger mécontentement, *Hérode* la fit mourir. Ce prince, poursuivi par l'image d'une femme qu'il idolâtroit, n'éprouva plus que des remords qui lui rendirent la vie

odieuse. Toujours il voyoit sa chère *Mariamne*, il l'appeloit à haute voix : dans ses momens de délire il ordonnoit qu'on la lui amenât, ne pouvant se figurer qu'il l'avoit perdue : aucun divertissement n'étoit capable de suspendre son désespoir. Il paroît que la religion, qui calme souvent nos peines, n'avoit point d'empire sur ce prince. Il en avoit quelquefois montré; mais quand il se vit absolument le maître, il ne se contraignit plus. Le peuple murmura d'un pareil changement; soit pour l'apaiser, soit par faste, il résolut de rendre au temple son ancien éclat. Il y employa des sommes considérables, et en fit un édifice magnifique, approchant de celui de Salomon, s'il ne le surpassoit. Il rétablit les murs de Jérusalem et fortifia plusieurs villes. Dans les temps de disette, dans les désastres, comme un tremblement de terre, une peste, qui firent de grands ravages en Judée, le trésor royal, largement ouvert, offroit d'amples ressources. Le roi répandoit la joie par des fêtes civiles, des jeux, des spectacles, tous divertissemens très-agréables à une nation qui n'avoit connu jusqu'alors que des solennités religieuses. Il avoit surtout grand soin d'éviter la guerre. La paix fit fleurir ses états, et rendit le royaume heureux, pendant que le monarque, sur son trône, éprouvoit de nouveaux chagrins qui auroient pu lui faire envier le sort du dernier de ses sujets.

[2984.—14.] *Mariamne* lui avoit laissé deux fils, *Alexandre* et *Aristobule*. Le père les fit élever à Rome. Après leur éducation, il alla les chercher

lui-même, et maria *Alexandre* à *Glaphyre*, fille d'*Archélaüs*, roi de Cappadoce, et *Aristobule* à *Bérénice*, fille de sa sœur *Salomé*. Ces deux princes, trop fidèles imitateurs de la franchise de leur malheureuse mère, ne cachoient pas assez l'indignation que leur causoit le souvenir de son triste sort. *Salomé* se trouvoit souvent enveloppée dans leurs murmures, et s'ils n'accusoient pas ouvertement leur père, ils lui faisoient connoître par leur froideur ce qu'ils pensoient de cette affreuse catastrophe. Au lieu de ramener par la douceur ces esprits aigris, *Hérode* voulut les réduire par la crainte. Il avoit eu d'une femme, avant *Mariamne*, un fils nommé *Antipater*. Il affecta pour lui une grande prédilection, et le combla de faveurs. Les deux frères, incapables de contenir leur ressentiment, se permettoient tout ce qu'il leur dictoit contre le rival qu'on leur opposoit. *Antipater*, au contraire, artificieux et dissimulé, ne laissoit pas échapper le moindre mot contre eux. Il aspiroit au trône. *Salomé* vouloit en écarter ceux dont elle craignoit la vengeance. Le plus parfait accord ne tarda pas à s'établir entre elle et *Antipater*. Les scélérats se devinent. Ils parvinrent à remplir tellement de soupçons l'esprit d'*Hérode*, qu'il traîna ses fils à Rome pour les accuser de haute trahison. Cette imputation calomnieuse arracha des larmes d'indignation aux deux princes. *Alexandre* plaida sa cause et celle de son frère avec tant d'éloquence, qu'*Auguste*, convaincu de leur innocence, ne put s'empêcher de témoigner au père qu'il les avoit ac-

cusés trop légèrement. Cette décision produisit une réconciliation. Mais *Hérode* étoit trop ombrageux, ses fils étoient trop imprudens, leurs ennemis trop adroits pour qu'elle durât long-temps.

Les soupçons inspirés par les deux traîtres se réveillèrent. On présenta à la fureur du monarque de moindres victimes avant d'appeler sa rage sur ses fils. Personne n'étoit en sûreté dans son palais. Il n'y avoit pas à espérer qu'on se justifieroit, la mort suivoit de près l'accusation. On en vint enfin aux princes eux-mêmes. *Alexandre* fut accusé d'avoir gagné son maître-d'hôtel et son échanson, ses plus chers favoris, pour empoisonner le roi. Appliqués à la torture, ils nièrent constamment; on redoubla les tourmens, et il leur échappa quelques mots qui parurent suffisans pour faire arrêter le prince. Ce jeune homme désespéré envoya au roi quatre confessions différentes, chargées d'aveux beaucoup plus considérables que ceux qu'on avoit arrachés par les tortures. Il y compromettoit toute la cour, les ministres, *Phéroras*, et surtout *Salomé*. Il accusoit celle-ci d'être venue le trouver jusque dans son lit pour l'engager à appuyer le complot formé contre le tyran, dont il n'y avoit à espérer ni paix ni bonheur tant qu'il vivroit.

Cette accusation, dont le but étoit d'augmenter le trouble, produisit son effet. *Hérode*, ne sachant plus à qui se fier, devint le jouet de ses soupçons et de sa fureur. Le jour et la nuit son imagination lui peignoit ses fils armés de poignards, prêts à le frapper. Le tyran lui-même étoit aussi à plaindre que les vic-

times de sa cruauté. *Archélaüs*, beau-père d'*Alexandre*, instruit de ces désordres, vint à Jérusalem, et par sa douceur, par des exhortations aux enfans, des prières au père, il réussit à les réconcilier. Il fut prouvé que jamais les princes n'avoient attenté à la vie ni à la couronne de leur père. *Phéroras* eut l'effronterie de se charger du crime de l'accusation, qu'il attribua sans doute à un excès d'attachement et d'inquiétude pour son frère *Hérode*. *Hérode* l'entendit, crut à sa bonne foi, et le garda auprès de lui.

Les malheureux princes avoient été trop offensés pour que les calomniateurs ne travaillassent pas à s'en défaire. Il étoit naturel que le séjour d'une cour où dominoient leurs ennemis leur déplût. Ils résolurent d'en sortir, et de se retirer dans quelque pays voisin où ils pussent vivre tranquillement. Ce dessein ébruité donna au roi de nouvelles alarmes qu'on eut soin d'augmenter en supposant des projets de révolte. Convaincu aussitôt qu'averti, *Hérode* fait arrêter ses fils, assemble un tribunal, auquel il appelle des commissaires d'*Auguste*. Le roi, en présence de cinq cents personnes, plaida lui-même contre ses malheureux enfans avec tant de véhémence, que tous les auditeurs en furent indignés. Cependant la pluralité des voix fut pour une sentence de mort. Les accusés ne furent pas entendus. Un seul homme, nommé *Tyron*, eut la hardiesse de représenter au roi que par la mort de ses deux fils il alloit encourir l'indignation du peuple, qui leur étoit attaché, et se remettre entre les mains d'*Antipater*, le seul auteur des conspi-

rations tramées contre lui. *Salomé* eut l'adresse de faire tomber sur *Tyron* même le crime dont il faisoit soupçonner *Antipater*. On demanda à *Tyron* les complices du prince; il ne put les nommer : au contraire, il se trouva accusé d'avoir gagné le barbier du roi pour l'égorger. *Tyron*, son fils et le barbier furent mis à la torture ; et expirèrent dans les tourmens. Les deux princes furent menés à Sébaste et étranglés.

Ces exécutions épouvantèrent ceux mêmes qui les avoient provoquées. Chacun s'enfuit de la demeure d'un tyran si dangereux. On craignoit d'être rencontré par ses regards. *Phéroras*, sous prétexte d'un mécontentement qu'il fit naître, se retira dans sa hiérarchie. *Antipater* se fit envoyer à Rome auprès d'*Auguste*, afin de cultiver l'amitié de cet empereur pour *Hérode*. Dans cet éloignement, ces deux hommes méditèrent de se débarrasser, l'un de son frère, l'autre de son père. Le poison fut envoyé par *Antipater* à *Phéroras*. Celui-ci touché de quelques prévenances d'*Hérode*, différa de s'en servir, et mourut de maladie. Sa femme se trouva dépositaire du poison. *Hérode* le découvrit, et par ce moyen sut toute la trame. Il manda *Antipater*, qui vint sans le moindre soupçon, et fut aussitôt chargé de chaînes. Il s'étoit fait, malheureusement pour lui, une ennemie formidable de *Salomé*, sa tante, en voulant la rendre suspecte au roi, son frère. Les lettres qui contenoient la preuve de cette intrigue furent envoyées à Rome. *Salomé*, forte de son innocence, peut-être pour la première

fois de sa vie, excita la colère du roi contre son ancien complice, le fit comparoître devant un tribunal présidé par *Varus*, qu'*Hérode* avoit demandé à *Auguste*.

Cette dernière scène de la vie d'*Hérode* attendriroit, si le souvenir de ses cruautés ne fermoit toute entrée à la compassion. *Antipater* parut, portant sur son visage la honte du crime. Il se prosterna lâchement en implorant la pitié d'*Hérode*. « Relève-toi, » lui dit son père, et écoute. » Il l'accusa d'avoir tenté de l'empoisonner, exposa toute la trame de la conspiration qu'il venoit de découvrir, cita les témoins et déduisit toutes les preuves. Sa dernière accusation, qu'il articula avec le plus de véhémence, fut celle de la mort de ses deux aimables fils. » Tu » as été leur barbare persécuteur, lui dit-il, s'ils » étoient coupables, et leur infâme meurtrier s'ils » étoient innocens. » Au nom de ces deux princes, les larmes et les sanglots lui coupèrent la parole, et il ne put que faire signe à son avocat de poursuivre les chefs d'accusation. *Antipater* tenta de se justifier; mais, accablé par le poids des preuves, il eut recours aux imprécations et aux sermens, ressources ordinaires des scélérats convaincus. *Varus* ne prononça point de sentence; elle fut renvoyée au jugement d'*Auguste*, auquel *Hérode* écrivit.

Pendant cette affaire, le monarque, outre les tourmens de l'âme, étoit affligé dans son corps d'une maladie douloureuse. Les historiens en ont fait une peinture effrayante, en la regardant comme un châ-

timent avant-coureurs des peines destinées à ce prince dans une autre vie. Chaque crise annonçoit une mort prochaine. Le bruit se répandit un jour qu'il venoit d'expirer. *Antipater*, dans sa prison, en marqua de la joie. Son père le sut, et le fit tuer. Il ne survécut que cinq jours à son fils, et mourut à l'âge de soixante-dix ans, « consolé, dit l'historien *Joseph*, de ses cha-» grins domestiques par le plaisir d'avoir réussi dans » tout le reste. » Jusqu'à la fin il conserva son caractère atroce. Sentant le moment de son trépas fort prochain, il fit convoquer, sous peine de mort, les principaux de la nation à Jéricho, les fit renfermer dans le cirque, et chargea très-expressément sa sœur *Salomé* et son mari *Alexas* de faire massacrer tous ces Juifs aussitôt qu'il auroit rendu le dernier soupir. « C'est ainsi, dit-il, que je prétends non-seulement » réprimer la joie maligne de ce peuple, mais l'obli-» ger même à accompagner ma mort de ses larmes. » Cette barbare disposition ne fut pas exécutée. Aussitôt que le roi fut mort, *Alexas* et *Salomé* firent ouvrir le cirque, et renvoyèrent les prisonniers.

Sous *Hérode* s'accomplit la prophétie qui avoit annoncé que le Messie naîtroit quand le sceptre sortiroit de *Juda*; c'est-à-dire, quand les Juifs cesseroient d'être gouvernés par des princes de leur race. Or, *Hérode* avoit détruit tous les princes asmonéens. C'est donc sous lui qu'il faut chercher la venue du Messie, si désirée par les Juifs. Ils le méconnurent, parce que la naissance de Jésus-Christ ne s'annonça

point par des faits dont l'histoire profane ait jugé à propos de se charger. On voudroit trouver dans la vie d'*Hérode*, 1°. la réception qu'il fit aux mages; 2°. sa conversation avec eux, lorsqu'il les engagea à passer par sa cour, quand ils auroient trouvé l'enfant qu'ils étoient venus chercher; 3°. l'ordre inhumain de faire massacrer tous les enfans de Bethléem au-dessous de deux ans, pour tâcher d'envelopper dans le massacre celui qu'on disoit naître avec des droits au trône qu'il occupoit, et qu'il destinoit à sa famille. Mais le silence des historiens profanes n'est pas une preuve que ces faits n'aient pas existé. 1°. La cour d'*Hérode*, opulente et magnifique, étoit fréquentée par trop de curieux étrangers pour que les historiens aient tenu compte de tous ceux qui venoient la visiter. C'étoit assez de faire mention de quelques réceptions solennelles, comme celles de *Cléopâtre*, d'*Auguste* et d'*Agrippa*. 2°. Les inquiétudes qu'*Hérode* manifesta aux mages ont pu être regardées par ses courtisans comme des effets de son caractère ombrageux, qui ne méritoient pas d'être recueillis, ni par conséquent d'être transmis à la postérité. 3°. Quant au massacre des innocens, auprès des cruautés d'*Hérode*, qui, par les armes, la misère ou les supplices, fit périr une infinité de malheureux des deux sexes et de tout âge, qu'est-ce que l'ordre de faire mourir les enfans d'une bourgade? Et si pour lors cet ordre a mérité l'attention des personnes intéressées, étoit-il assez important pour fixer l'attention

de l'historien ? D'ailleurs la barbarie ambitieuse dont il vouloit ensanglanter ses funérailles ne rend-elle pas tout croyable d'un pareil monstre ?

Il l'avoit bien prévu, le deuil ne fut ni long, ni lugubre. *Archélaüs*, son petit-fils, qu'il avoit déclaré son successeur par testament, donna à la pompe funèbre un éclat majestueux, et la termina par une fête, par des largesses faites au peuple, et un repas magnifique à ses amis. Le testament portoit expressément qu'il n'auroit de force qu'après qu'il auroit été ratifié par *César*. Fidèle à cette clause, *Archélaüs* ne voulut ni prendre la couronne ni s'asseoir sur le trône avant d'avoir été à Rome.

[3000.—2.] Son départ fut différé par un soulèvement. La douceur ne réussissant pas auprès des mutins, il employa la force, dont on lui fit un crime. Pendant son voyage quatre autres révoltes éclatèrent : la première contre les officiers romains qui étoient venus exécuter le testament d'*Hérode*. La seconde eut pour chef un bandit nommé *Judas*, dont les succès durèrent quelque temps, parce qu'il s'empara d'un arsenal royal. Il y trouva des habillemens et des armes pour sa troupe. Il pilla aussi les recettes, ce qui le mit en fonds. Un troisième, jeune homme de belle figure, nommé *Siméon*, déjà estimé des Juifs, employa une manière de faire la guerre qui réussit ordinairement dans les temps de troubles. Il menoit ses partisans contre les châteaux et les maisons opulentes, et leur en abandonnoit les richesses. Un dernier rebelle, appelé *Arthionge*, d'une

hardiesse brutale, d'une taille gigantesque, appuyé de quatre frères qui lui ressembloient, eut la prétention de changer sa houlette de berger contre un sceptre. Ses soldats, dignes de lui, commirent de grandes violences partout où ils purent pénétrer. Les Romains eurent beaucoup de peine à réduire tous ces mutins. Les chefs se firent tuer plutôt que de se rendre. Ils évitèrent par là le supplice de leurs compagnons, qui furent crucifiés au nombre de deux mille. Tant de rébellions en si peu de temps justifieroient presque la sévérité, souvent barbare, avec laquelle *Hérode* avoit gouverné ce peuple indocile et opiniâtre.

C'étoit cependant pour régner sur une nation si difficile que les prétendans se disputoient à Rome; car *Archélaüs* n'étoit pas le seul. *Salomé*, toujours intrigante, y avoit amené *Antipas*, autre fils d'*Hérode*. Il existoit deux testamens de ce prince. Par l'un il déclaroit *Antipas* son successeur, par l'autre il donnoit la couronne de Judée à *Archélaüs*. Il s'agissoit de décider entre les deux. Les défenseurs du premier disoient qu'il avoit été fait, à la différence du second, dans un temps où l'esprit du testateur n'étoit affoibli ni par la maladie ni par la vieillesse. L'avocat d'*Archélaüs* tiroit un grand avantage pour la validité de son titre de la clause qui remettoit l'exécution à la disposition de *César*. Un troisième parti, composé de députés juifs, ne vouloit ni d'*Antipas* ni d'*Archélaüs*; mais, à la place de la royauté, il demandoit que la Judée, déclarée province romaine, fût

gouvernée par des magistrats romains. *Auguste* prit un milieu entre les opinions. Il donna la moitié du royaume à *Archélaüs*, avec le nom d'*ethnarque*, ou chef de nation, et la promesse de lui conférer celui de roi aussitôt qu'il auroit prouvé par sa conduite qu'il en étoit digne. Dans le lot d'*Archélaüs* étoient comprises la Judée, l'Idumée et Samarie. Le reste des états d'*Hérode* fut divisé entre ses deux fils, *Philippe*, qui eut une partie de la Galilée avec des états adjacens, et *Antipas* l'autre partie, arrondie jusqu'au Jourdain. *Salomé*, qui étoit très-favorisée dans les deux testamens, ne se laissa pas oublier dans le partage. Elle eut des villes et de l'argent. *Auguste* distribua tout le legs aux autres petits-fils du défunt, maria les filles qui restoient à pourvoir, et ne garda que quelques vases de peu de valeur, par égard pour la mémoire de son ami.

La clause qui promettoit à *Archélaüs* la royauté en cas de bonne conduite n'avoit pas été mise sans motif. Ce prince ne donnoit pas des espérances d'un gouvernement doux et sage. Il passoit pour despote et vindicatif. On lui reprochoit quelques cruautés dans la manière dont il avoit terminé et puni la rébellion avant son voyage de Rome. La suite ne répondit que trop à ce commencement. Outre des défauts de conduite, mauvaises mœurs, libertinage public, irréligion affectée, les Juifs et les Samaritains allèrent à Rome porter des plaintes contre ses exactions et sa tyrannie. *Auguste* le manda comme un simple particulier, l'envoya en exil à Vienne dans les Gaules,

dépouillé de ses biens, et réduisit son partage en province romaine.

En peu d'années il y eut quatre gouverneurs, tous avides, exacteurs, impérieux, arbitraires; et ce qui amène souvent de grands malheurs, méprisant ceux qu'ils gouvernoient. *Ponce-Pilate*, le cinquième, réunit éminemment toutes ces mauvaises qualités. Il se jouoit, comme ses prédécesseurs, de la dignité de grand-prêtre, la donnoit et la retiroit, sans égard pour le mérite ni pour l'opinion et l'estime publique: ne fut-ce que des préjugés, ceux de tout un peuple sont toujours respectables; du moins on n'y doit toucher qu'avec les plus grandes précautions, et par pure nécessité. Les Juifs abhorroient les images; ils les regardoient, même sur des enseignes militaires, comme des signes de paganisme, et croyoient que l'entrée n'en étoit pas permise dans la ville sainte. *Pilate* connoissoit leur aversion: soit pour les mortifier, soit pour tirer d'eux quelque somme d'argent, car il étoit très-avare, il introduisit dans Jérusalem les aigles romaines. Les habitans, consternés, allèrent le supplier de faire retirer ces objets de scandale. Ils restèrent cinq jours et cinq nuits prosternés à la porte de son palais sans pouvoir obtenir de réponse. A la fin il parut vouloir les entendre. Il fit dresser son tribunal dans le cirque, et le fit entourer de soldats, qui avoient ordre de tomber, au premier signal, sur ceux qui ne fuiroient pas. Les Juifs les virent, et, sans s'émouvoir, tendirent le cou aux meurtriers, protestant que la mort seroit moins terrible pour

eux que la violation de leurs lois. *Pilate* se laissa fléchir. Dans d'autres occasions, la crainte d'être dénoncé à *César* lui fit révoquer des ordres injustes lorsqu'il étoit disposé à en donner de pareils par la même crainte. Tel étoit le gouverneur de la Judée lorsque *Jésus* s'y fit connoître.

Ne fut-il qu'un homme extraordinaire, sa vie mériteroit d'être recueillie ; à plus forte raison, si on le considère comme l'auteur d'une religion qui s'est étendue par toute la terre. *Jésus* étoit pauvre, quoique de la race de *David*. Sa mère le conçut vierge, et le mit au monde dans un village de Galilée. Sa naissance fut annoncée aux petits et aux grands ; aux petits, par le ministère des anges, qui en instruisirent les bergers ; aux grands, par une étoile qui conduisit les mages à son berceau. Sa mère fut obligée de l'emmener en Égypte pour le soustraire aux recherches jalouses d'*Hérode*. A l'âge de douze ans il étonnoit les docteurs dans le temple par la sagesse de ses réponses.

[3029.—31.] Sa mission étoit prédite par *Jean*, fils de *Zacharie*, prêtre, prophète, et précurseur du Messie. Les disciples de *Jean* s'attachèrent à J. C. par ordre de leur maître. L'eau changée en vin aux noces de Cana en Galilée est le premier miracle qui attesta sa puissance ; l'expulsion des marchands hors du temple qu'ils profanoient, son premier acte d'autorité. Sa science profonde convertit à lui-même un docteur pharisien nommé *Nicodème*. Il s'attendrit sur le sort de *Jean*, victime de son zèle contre les

vices d'*Hérode* et d'*Hérodias*, sa femme. Le fils du centenier guéri, le démoniaque délivré, la pêche miraculeuse, l'usage des membres rendu à un paralytique, servent d'appui à sa doctrine. Il guérit le jour du sabbat, malgré le scandale qu'en concevoient les pharisiens, plus attachés à la lettre qu'à l'esprit de la loi.

Rien de plus étonnant que le choix de ses apôtres, pris dans la dernière classe du peuple, grossiers et ignorans. La douceur, la bienfaisance, l'esprit de paix éclatent dans son sermon sur la montagne, et sa tendre indulgence pour le pécheur pénitent, dans l'accueil consolant qu'il fait à la pécheresse. Le repentir, selon lui, doit être encouragé. « Il ne faut » pas briser un rocher presque cassé, ni éteindre un » feu dont il reste encore une étincelle. » Plus coupable encore, la femme adultère trouve grâce auprès de lui. « Que celui qui est sans péché, dit-il, lui » jette la première pierre. » Et les accusateurs, qui croyoient arracher une sentence de mort, s'enfuient confondus.

Les discours de *Jésus* respirent l'onction ; ses remontrances, le désir d'être utile. On trouve la justesse dans ses paraboles, le pathétique dans ses exhortations. Quelle vertu n'a-t-il pas préconisée? Quel vice n'a-t-il pas foudroyé? Soit qu'il redresse un boiteux, soit qu'il ouvre les yeux à un aveugle, soit qu'il ressuscite un mort, il fait toutes ces actions miraculeuses comme maître de la nature, sans effort, sans paroître étonné de sa puissance. Il entre dans

la mer, elle devient ferme sous ses pieds. Sous sa main bienfaisante cinq pains se multiplient et nourrissent cinq mille personnes. Mais s'il est Dieu dans ses prodiges, il se montre homme pour ses amis. Les douces larmes qu'il répand avec les sœurs affligées de *Lazare!* et cet élan du cœur à ses disciples : « Allons » lui rendre la vie. » Quel contraste entre cette sensibilité pour un ami et l'indifférence avec laquelle il prédit les injures dont on l'accablera, les tourmens qu'on lui fera souffrir, et la mort ignominieuse qui lui est préparée!

Elle fut l'ouvrage de la haine des pharisiens, dont il avoit contrarié l'orgueil et démasqué l'hypocrisie. Ils obtinrent sa condamnation du gouverneur *Ponce Pilate*, en le menaçant de le déférer à *César*, s'il faisoit grâce à un homme qui se disoit roi des Juifs. Comme la vie de *Jésus* avoit été une vie entière de prodiges, son tombeau fut aussi glorieux. Il en sortit le troisième jour, se fit voir à ses apôtres, et leur ordonna d'aller prêcher sa doctrine par toute la terre. Dans un siècle de lumières, dans des villes opulentes, le centre du luxe et des plaisirs, douze hommes du peuple, grossiers et ignorans, firent adopter une religion fondée sur des mystères, contraires à la volupté, ennemie du faste et de tout ce qui flatte l'orgueil humain. Ils la firent triompher malgré les contradictions des docteurs, les préventions des souverains, et enfin elle a rempli toute la terre. Tel est l'abrégé de la vie et de la doctrine du fondateur du christianisme. Son succès, qui est le plus grand des

miracles, peut, pour opérer la persuasion, se passer de tous les autres.

La lâche complaisance de *Ponce-Pilate* qui lui avoit fait signer la mort de *Jésus-Christ* contre la réclamation de sa propre conscience ne le sauva pas de la disgrâce qu'il craignoit. Les Juifs se plaignirent de ses exactions. Il fut révoqué et envoyé en exil. A des gouverneurs dont la Judée eut plus ou moins à se louer ou à se plaindre succéda un roi éprouvé par les vicissitudes de la fortune.

Hérode Agrippa, petit-fils d'*Hérode* le Grand, fut élevé à Rome à la cour de *Tibère*, avec *Drusus* et *Caïus*, surnommé depuis *Caligula*. *Agrippa* s'y accoutuma au luxe et à la profusion. A la mort de *Drusus*, *Tibère* éloigna les amis de ce prince pour ne plus avoir sous ses yeux ceux qui pouvoient lui rappeler la mémoire d'un neveu chéri. *Agrippa* se trouva dans le plus grand embarras, sans ressource et chargé de dettes. Il alla se renfermer dans un château d'Idumée, résolu de s'y laisser mourir de faim. Sa femme lui fournit quelques secours qui furent bientôt épuisés. *Hérode Antipas*, son beau-frère, crut lui faire un beau présent en lui donnant la principale magistrature de Tibériade, dont le revenu pouvoit le faire subsister avec honneur; mais cela ne put suffire à un homme incapable de régler sa dépense. Son beau-frère lui en fit reproche.

Peu fait pour des réprimandes de cette espèce, *Agrippa* va trouver *Flaccus*, gouverneur de Syrie, vit quelque temps dans l'aisance auprès de lui, se

brouille avec lui, retourne à Rome, au hasard de ce qui pouvoit arriver; en effet, ses créanciers le font arrêter et charger de chaînes. Pendant qu'il languissoit dans la prison, *Tibère* meurt; *Caligula* monte sur le trône. Son premier soin est d'appeler auprès de lui son ami *Agrippa*, qui du cachot passe dans le palais de l'empereur, et change sa chaîne de fer contre une d'or, dont *Caligula* lui fait présent, aussi pesante que celle de fer qu'il portoit, le revêt de la pourpre, lui met le diadème sur la tête, et l'établit roi de la Judée. Les Juifs ont eu peu de princes dont le gouvernement leur ait été plus avantageux. En allant dans son royaume, passant par Alexandrie, il fit punir le gouverneur des vexations qu'il leur faisoit éprouver. Il risqua sa faveur auprès de *Caligula*, et même sa vie, pour épargner aux habitans de Jérusalem une insulte à leur religion, insulte qu'ils craignoient plus que la mort.

L'empereur s'étoit mis en tête de faire placer la statue de Jupiter dans le temple, et de s'y faire adorer lui-même comme un dieu. En vain le gouverneur *Pétrone* différoit l'exécution de cet ordre en disant qu'il falloit donner du temps aux artistes chargés de la statue, qui devoit être un chef-d'œuvre. *Caligula* pressoit, et *Pétrone*, malgré sa bonne volonté, alloit être forcé d'obéir. *Agrippa*, qui étoit à Rome, se présente à l'empereur dans le dessein de faire changer, ou du moins de suspendre l'ordre sacrilége. Au lieu d'en être reçu avec la bienveillance ordinaire, le roi entend ces paroles aussi insensées

qu'impies : « Vos sujets juifs sont d'étranges gens de » ne pas vouloir me reconnoître pour un dieu. J'a- » vois commandé qu'on érigeât la statue de Jupiter » dans leur temple ; il semble que mes ordres trou- » vent en eux une résistance que je ne puis envisager » que comme une rébellion déclarée. « A ces mots, *Agrippa*, comme frappé de la foudre, tombe sans connoissance. On l'emporte sans que l'empereur montre la moindre sensibilité pour l'état de son ami. Cependant, quelques jours après, *Agrippa*, qui savoit comment il falloit le prendre, lui donne un grand festin, et obtient dans la gaîté du repas ce qui lui avoit été refusé dans des momens moins propices.

Agrippa contribua beaucoup à procurer l'empire à *Claude*. Ce bon offre lui valut une faveur décidée. Il s'en servit pour le bien de son peuple. Revenu dans son royaume, il fit éclater plus de zèle pour la religion judaïque qu'aucun de ses prédécesseurs. Outre qu'il se distingua par un attachement sincère au culte de ses pères, il se rendit recommandable par plusieurs actes de générosité et de clémence ; cependant il n'a pas obtenu les éloges des historiens chrétiens, parce qu'il a commencé les persécutions. Le crédit dont il jouissoit à Rome lui donna la liberté de fortifier beaucoup de villes. Néanmoins les ombrageux Romains l'obligèrent de cesser la construction d'un rempart qui auroit pu rendre Jérusalem presque imprenable. Il étoit si respecté de ses voisins, que, dans un voyage qu'il fit à Tibériade, il fut visité et com-

plimenté par cinq rois. Cette affluence de monarques contrastoit singulièrement avec le rôle modeste qu'il avoit joué autrefois dans la même ville, étant le premier magistrat de Tibériade. Loin d'oublier son premier état, *Agrippa* fit suspendre dans le temple, à côté de son diadême, la chaîne d'or qu'il avoit échangée contre celle de fer, monument des vicissitudes de la fortune. Il laissa un fils nommé aussi *Agrippa*, âgé de dix-sept ans, et trois filles fiancées à des rois.

Claude, dans le premier moment, voulut mettre le jeune *Agrippa* sur le trône : mais les réflexions firent tort au jeune prince. L'empereur réduisit la Judée en province romaine, et donna, après quelques années, à *Agrippa*, en échange, le royaume de Chalcis. La Judée fut livrée à un gouverneur nommé *Félix*, frère de *Pallas*, favori de l'empereur. En citant cette consanguinité, c'est dire que le gouverneur se crut tout permis, et que les Juifs furent très-malheureux sous sa verge de fer. Il avoit déjà paru, et il continuoit de paroître dans la campagne des bandes de brigands. Par la négligence du gouverneur ou par sa collusion, ils s'introduisoient dans les villes. Le gouverneur s'en servoit pour se défaire de ceux qui lui déplaisoient. A son exemple, les Juifs eux-mêmes avoient pris l'habitude de payer des assassins.

Un grand désordre s'étoit introduit dans le sanctuaire. Depuis long-temps les grands sacrificateurs ne faisoient que paroître sur le trône pontifical. Rois,

gouverneurs, préteurs, tous ceux qui avoient autorité trouvoient leur intérêt à rendre cette dignité mobile, et la faisoient pour ainsi dire passer de main en main. Les prêtres inférieurs n'étoient pas plus stables dans leurs places. Évincés et possesseurs, il falloit que tous vécussent. Or, les dîmes, les offrandes, et autres rétributions devenoient insuffisantes. Ils se les arrachoient les uns aux autres. L'aigreur fut poussée au point que les compétiteurs ne marchoient plus qu'accompagnés d'assassins, se chargoient, lorsqu'ils se rencontroient, jusque dans le temple, qu'ils souilloient de sang et de meurtres. *Festus*, successeur de *Félix*, employa tout le temps de son gouvernement à tâcher d'étouffer trois espèces de guerres civiles. Celle des prêtres entre eux, celle des laïcs séditieux contre les Romains, contre les Juifs volontairement soumis à eux, et enfin contre les bandits. Ceux-ci se glissoient dans les maisons, et guettoient sur les chemins, surtout les femmes et les enfans. Ils les emmenoient dans leurs repaires, et de là faisoient savoir aux parens qu'ils ne les relâcheroient qu'à tel prix. Par là les familles opulentes furent ruinées.

A *Festus* succéda *Génius Florus*. Il fit voir quel fléau c'est qu'un méchant homme armé de la puissance. Ses rapines, ses cruautés, ses intelligences intéressées avec les plus déterminés bandits étoient si publiques et si révoltantes, que les Juifs le regardèrent moins comme un magistrat envoyé pour les gouverner que comme un bourreau destiné à les ex-

terminer. Son but étoit de les porter à une rébellion ouverte pour avoir le plaisir cruel de les voir périr par eux-mêmes, ou pour empêcher qu'on n'en vînt à l'examen de son horrible administration. Il ne réussit que trop dans cet affreux dessein, et il jeta de telles semences de discorde, qu'il parvint à allumer une guerre qui ne finit que par la ruine totale de la nation juive. *Jésus-Christ* l'avoit prédit en termes presque aussi clairs que s'il eût parlé après l'événement. Mais que penser de ce que rapporte l'historien *Joseph* d'un paysan nommé *Jésus ?*

Il fut, dit-il, pendant la fête des tabernacles, saisi d'une étrange frénésie. Il couroit nuit et jour par les rues de la ville, criant d'une voix forte : « Malheur » sur la ville ! Malheur sur le temple ! Voix du côté » des quatre-vents ! Voix contre Jérusalem ! Voix » contre le peuple ! » Il redoubloit ces cris funestes les fêtes et les jours de sabbat, sans que sa voix s'affoiblît jamais. Les principaux Juifs lui firent donner le fouet, sans pouvoir l'obliger à se taire, ni à répondre à une seule question. Le gouverneur renchérit, et le fit déchirer jusqu'au sang. Il ne lui échappa pas un mot ni un gémissement : il n'injurioit pas ceux qui le battoient, ni ne remercioit pas ceux qui lui donnoient à manger. On le laissa aller comme un fou, et l'on s'accoutuma à l'entendre ; mais un jour, après avoir prononcé ces terribles menaces, il ajouta d'un ton plus lamentable : « Malheur aussi à moi ! » Et ce sinistre prophète fut en même temps frappé d'une pierre lancée par une machine, et fut tué.

La haine du peuple contre *Florus* étoit montée à son comble : elle s'étendoit sur les Romains et sur ceux qui leur étoient attachés. Partout où les Juifs avoient la supériorité, ils n'en épargnoient pas un : ceux-ci, en revanche, massacroient même les Juifs qui se tenoient en paix dans leurs demeures. Ainsi *Florus*, sans qu'on en sache le motif, envoya des soldats piller le marché, avec ordre d'égorger tous ceux qui s'y trouveroient. Plus de trois mille personnes, hommes, femmes et enfans, furent massacrés par ces bourreaux : ils amenèrent au gouverneur plusieurs prisonniers parmi lesquels se trouvoient des gens de distinction, qui même avoient été faits chevaliers romains. Ce titre d'honneur ne les garantit pas de la cruauté de *Florus*, qui les fit fouetter devant son tribunal, et ensuite crucifier. Aussi tout le monde désertoit cette malheureuse ville, surtout les chrétiens, qui étoient déjà en assez grand nombre. Il en étoit de même du reste de la Judée; chacun fuyoit une terre proscrite, inondée de sang, couverte de cadavres. Si le rapport des historiens est exact, on est effrayé du nombre des morts qui s'enterrèrent dans les villes et dans les campagnes : vingt mille à Césarée, quarante mille à Jotapat, cinquante mille à Alexandrie, vingt-trois mille à Scythopolis, sans compter ceux qui périssoient dans les surprises, les embuscades et les rencontres, genre de guerre très-destructeur.

[3069.—71.] Les nouvelles qui arrivoient de tous côtés des fureurs qui ruinoient ce malheureux pays

firent enfin prendre à *Néron* la résolution d'employer tous les moyens de le soumettre. Cette guerre demandoit un homme de tête et de main. L'empereur nomma *Vespasien*, déjà connu par une expédition à peu près pareille en Germanie. Ce général avança avec précaution dans le royaume, s'empara des villes fortes, y mit de bonnes garnisons, et chassa vers le centre ceux que le zèle de la religion ou la crainte d'être punis de leurs barbaries détournoient de se rendre aux Romains. On les nommoit en général *Zélateurs*. Mais il y avoit parmi eux plus de ceux qui prenoient la religion pour prétexte que de ceux qui combattoient par un véritable attachement pour elle. Insensiblement, ayant en horreur la scélératesse de leurs collègues, plusieurs *zélateurs* quittèrent cette troupe infernale; il n'y resta plus que des brigands atroces qui retinrent le nom jadis honorable de *zélateurs*. On les peint orgueilleux, ambitieux, cruels, commettant de sang-froid les crimes les plus horribles, pour la gloire de Dieu, qui auroit été blessé, disoient-ils, si son peuple s'étoit soumis à la puissance des païens.

Leurs premiers chefs se nommoient *Zacharie* et *Éléazar*. Ils s'étoient emparés du temple et faisoient des sorties sur la ville. *Ananus*, qui avoit été grand sacrificateur, les chassa de l'enceinte extérieure, à l'aide du peuple, sur lequel il conservoit quelque crédit, et les bloqua dans l'intérieur. Il avoit malheureusement admis à sa confiance un certain *Jean*, fils de *Lévi*: en feignant de suivre le parti des hommes

modérés, ce scélérat ne cherchoit que l'occasion de les trahir. *Ananus* l'envoya faire aux *zélateurs* des propositions d'accommodement ; loin de les engager à les accepter, *Jean* leur conseilla de tenir ferme, et d'appeler à leur secours les Iduméens, qui étoient pour ainsi dire les *zélateurs* des campagnes. Ils vinrent et trouvèrent le moyen de s'introduire dans le temple. Il n'y eut alors sorte de cruautés que les deux troupes réunies n'exerçassent sur le parti opposé. Une mort prompte leur paroissoit quelque chose de trop doux ; ils s'appliquèrent à perfectionner l'art des tortures, et ils n'accordoient la faveur de la mort à leurs ennemis que lorsque l'excès des longs tourmens les avoit privés de toute connoissance. Pour couvrir les meurtres d'une ombre de justice, ils érigèrent une espèce de tribunal devant lequel ils faisoient comparoître leurs victimes ; mais quand la décision ne leur plaisoit pas, ils les massacroient. « Cette absolution, » disoient-ils ironiquement, est plus sûre que celle » des juges. »

Douze mille personnes périrent dans ce premier massacre, la plupart gens de distinction et à la fleur de l'âge. La rage des *zélateurs* s'étendit, non sur la populace, qui étoit toute pour eux, mais sur la classe aisée et laborieuse du peuple. Avoir paru leur être opposée en quelque chose, étoit un crime capital : ceux qui demeuroient dans l'inaction étoient des espions. Quiconque n'applaudissoit pas à leurs infâmes actions étoit malintentionné ; mais si l'on avoit le malheur de passer pour riche, ou de déplaire à un *zéla-*

teur, on étoit sûr de périr. On n'osoit ni gémir, ni pleurer ses amis massacrés, ni leur donner la sépulture : leur barbarie avoit étouffé dans les hommes persécutés tout autre sentiment que celui de la frayeur. Les Iduméens à la fin se lassèrent eux-mêmes de ces horreurs : à quelques-uns près, ils abandonnèrent les *zélateurs*, après avoir rendu la liberté à deux mille prisonniers.

Outre le motif d'humanité qui leur fit quitter Jérusalem, les Iduméens étoient rappelés chez eux par les ravages qu'y faisoit un nouveau chef de parti. Il se nommoit *Simon*, jeune homme hardi et ambitieux. Pour augmenter sa troupe, il donnoit la liberté aux esclaves, et aux hommes libres des récompenses. Ainsi il se forma une armée qui inspira de la jalousie aux *zélateurs*, parce que *Simon* marqua quelque dessein de se rendre maître de Jérusalem : il y eut des escarmouches entre les deux partis. *Simon*, ne jugeant pas encore le moment assez favorable, se porta en Idumée. Les Iduméens au nombre de vingt-cinq mille marchèrent contre lui : ils se rencontrèrent et se livrèrent un combat qui ne fut pas décisif. *Simon*, aussi adroit que brave, trouva moyen do donner à ses ennemis un général de sa main qui lui livra l'armée iduméenne selon leur convention.

Pendant que *Simon* étoit occupé en Idumée, les *zélateurs* de Jérusalem, qui se hasardoient quelquefois hors des murs, prirent sa femme. Ils croyoient que, pour la recouvrer, il subiroit toutes les conditions qu'ils voudroient lui imposer. Ils se trompèrent. *Simon*

vient se poster avec son armée devant les portes de Jérusalem. Par ses cruautés, il jette une telle épouvante dans l'âme de ses ennemis, qu'ils s'estiment heureux de lui rendre sa femme.

Les chefs des *zélateurs* n'étoient plus *Zacharie* et *Éléazar*. *Jean*, celui qui avoit trahi la confiance d'*Ananus*, les avoit supplantés. Sa méchanceté détacha de lui une partie des *zélateurs*, qui prirent pour chef un prêtre nommé *Éléazar*. Malgré le partage de ses forces, *Jean* ne devenant pas plus traitable, le peuple, mécontent, introduisit *Simon* dans la ville : de sorte qu'ils se trouvoient trois chefs. *Éléazar* occupoit le parvis des prêtres, qui étoit le poste le plus avantageux ; mais aussi il n'avoit que deux mille quatre cents hommes qu'il ne pouvoit nourrir qu'avec les offrandes des fidèles. Le parvis du peuple, beaucoup plus grand, contenoit sous *Jean* six mille hommes, auxquels il ne procuroit les vivres que par des sorties continuelles. Quand il faisoit ces sorties, il mettoit le feu partout. Par cette manœuvre il réduisit en cendres beaucoup de blé et d'autres provisions qui auroient pu aider les habitans à soutenir le siége pendant plusieurs années. L'ennemi qui lui coupoit les vivres étoit *Simon*, maître de la ville, fort de dix mille *zélateurs* et de cinq mille Iduméens. Ces trois chefs furent bientôt réduits à deux par l'adresse de *Jean*. Pendant une fête solennelle, parmi ceux qui entroient dans le parvis des prêtres pour y déposer leurs offrandes il mêla un nombre suffisant de soldats qui s'emparèrent des portes.

[3072.—74.] Tel étoit l'état de Jérusalem lorsque *Vespasien* parvint à l'empire après la mort de *Vitellius*. Il chargea son fils du siége de la ville, pour lequel il avoit fait les préparatifs nécessaires. Les fêtes y avoient attiré une multitude de Juifs que les *zélateurs* incorporèrent dans leurs troupes, partie de gré, partie de force; ils servirent à hâter la famine et à la rendre plus affreuse. On chercha aussi des travaux même inutiles pour retenir des ouvriers dont on fit des soldats ou des assassins. *Titus* commença par des propositions qui ne furent écoutées ni par *Jean* ni par *Simon*. Ce n'est pas que ces chefs fussent d'accord; au contraire, ils se faisoient une guerre animée et opiniâtre; mais ils se réunissoient pour repousser les Romains; alors ils s'aidoient réciproquement. La bonne intelligence renaissoit aussi entre eux, telle qu'elle peut régner entre des brigands, quand il s'agissoit de piller, de chercher et d'arracher des vivres.

Le siége commença donc avec tout l'acharnement de la haine, tant du côté des assaillans que de celui des assiégés. Après avoir épuisé tous les moyens de douceur, *Titus* se montra sévère et inexorable. Tous ceux qu'on prenoit les armes à la main étoient mis en croix. Les *zélateurs* répandirent le bruit que les Romains infligeoient ce cruel supplice à ceux qui se rendoient. *Titus* eut beaucoup de peine à les détromper; mais quand ils eurent reconnu leur erreur, beaucoup de Juifs s'efforcèrent de gagner le camp des Romains. Il semble que les *zélateurs* auroient dû

faciliter cette évasion, qui pouvoit leur donner le moyen de prolonger le siége. Au contraire, le désir forcené de n'être pas seuls malheureux, et d'entraîner, s'ils avoient pu, l'univers dans leur perte, leur fit faire des gardes exactes pour arrêter ceux qui vouloient se sauver. Parmi les malheureux qui échappèrent, beaucoup trouvèrent un nouveau danger chez les Romains. On sut que quelques-uns avoient avalé des diamans et des pièces d'or. L'avidité, qui ne connoît pas de lois, porta les soldats à les éventrer, afin de trouver leur trésor. Il en périt plus de deux mille avant que *Titus* fût instruit de cette barbarie. Il ne put en punir les coupables, parce qu'ils étoient en grand nombre.

En même temps que les *zélateurs* retenoient le peuple, ils lui enlevoient avec une cruauté inouïe le peu de vivres qui lui restoient, forçoient les maisons, et s'il y avoit quelques provisions, ils massacroient les possesseurs pour avoir voulu garder ces alimens pour eux-mêmes. S'ils ne trouvoient rien, ils leur faisoient souffrir les tortures les plus cruelles, afin de les contraindre de découvrir où ils avoient caché leurs vivres. C'est dans cette circonstance que ces satellites, attirés par l'odeur, entrèrent chez une malheureuse mère qui mangeoit son enfant. « Oui, » leur dit-elle avec l'expression de la rage, oui, bar- » bares, c'est mon propre fils; c'est moi qui ai » trempé mes mains dans son sang. Vous m'avez » tout arraché, prenez encore ces tristes restes, man- » gez. Êtes-vous moins déterminés qu'une femme?

» ou avez-vous plus de compassion qu'une mère ? » Ils s'enfuirent consternés et glacés d'horreur.

On est surpris qu'un peuple entier se soit laissé réduire à de pareilles extrémités par une poignée de scélérats bien inférieurs en nombre ; mais, outre que ceux-ci étoient tous armés, ils avoient aussi pour eux l'illusion du peuple. Il étoit persuadé que Dieu ne laisseroit pas tomber sa ville et son temple entre les mains des profanes, qu'il leur viendroit des secours extraordinaires. Des imposteurs instruits à contrefaire les prophètes l'entretenoient dans ces espérances lors même que tout étoit désespéré. Un d'entre eux eut le talent de convaincre si bien ces malheureux, qu'ils se transportèrent au nombre de six mille sur un endroit élevé du temple, d'où ils s'efforçoient d'apercevoir le secours qui leur étoit promis. Ils y restèrent cinq jours ; la faim seule les contraignit de descendre.

Quelque opiniâtre que fût la résistance des assiégés, des assauts redoublés, dans lesquels les machines et le feu furent employés avec un égal succès, rendirent les Romains maîtres de la ville, qui n'étoit plus qu'un monceau de ruines couvertes de spectres exténués par la famine, qui tendoient leurs mains aux chaînes, et leur cou à l'épée du vainqueur. On se représente assez la désolation d'une ville livrée aux flammes. En vain *Titus* voulut dérober le temple à la fureur de ses soldats : les prophéties s'accomplirent. Il n'y resta pas pierre sur pierre. Il sauva seulement des vases sacrés, des instrumens des sacri-

fices, qui ornèrent son triomphe. Quant aux malheureux habitans, les uns expièrent leur obstination par le supplice affreux de la croix, les autres furent envoyés en esclavage, menés comme des troupeaux de bêtes, condamnés à périr dans l'arène comme gladiateurs, ou à expirer sous la dent meurtrière des bêtes féroces dans les spectacles. Le calcul le plus modéré porte le nombre connu de ceux qui périrent de mort violente pendant cette guerre, dans un petit pays comme la Judée, à un million quatre cent quatre mille quatre cent quatre-vingt-dix, sans compter ceux qui moururent de chagrin, de misère, et victimes des autres fléaux inséparables d'une révolution si sanglante.

Jean et *Simon* s'étoient préparé des retraites si cachées, qu'on ne put les trouver. *Jean* sortit le premier de la sienne, chassé par la faim. Il demanda la vie, que *Titus* lui accorda. Lorsqu'on ne songeoit plus à *Simon*, après plus d'un mois, on vit soudainement paroître sur les ruines du temple une espèce de fantôme habillé de blanc avec un manteau de pourpre : c'étoit *Simon*. On alla à lui et on l'enchaîna. Tous deux furent réservés pour le triomphe de *Titus*. Après la cérémonie, *Simon* fut battu de verges et décapité, *Jean* fut condamné à une prison perpétuelle : terrible leçon, et pour les séducteurs, et pour les peuples qui se laissent séduire ! Depuis ce temps, les malheureux Juifs errent chez toutes les nations, méprisés et haïs.

Titus avoit été aidé dans sa conquête par les

armes d'*Agrippa*, et s'étoit désennuyé pendant la longueur du siége avec *Bérénice*, sa sœur. Cette princesse ne lui apporta pas un cœur libre. Elle avoit été mariée à un roi d'Arabie, qu'elle quitta pour *Philippe*, prince de sa famille. De ses bras elle passa volontairement dans ceux d'*Hérode*, son beau-frère. Une très-grande beauté, l'expérience, l'usage de la coquetterie captivèrent le vainqueur de Jérusalem, au défaut de la tendresse qui devoit être usée chez elle par tant d'épreuves. Il l'emmena à Rome. Elle vécut maîtresse de sa maison, comme si elle eût été sa femme. On prétend qu'il l'auroit épousée, s'il n'avoit craint que l'alliance avec une Juive, réprouvée par les lois romaines, ne lui fermât le chemin à l'empire. Il la renvoya malgré lui et malgré elle. Un de nos meilleurs poëtes a célébré avec son élégance ordinaire leurs tendres adieux.

PARTHES,

entre l'Indus, le Tigre, la mer Rouge et le mont Caucase. Mœurs et religion. Arsace I. Orode. Phraate. Artabane. Vologèse. Chosroès. Artabane IV.

Pour assigner la position de la Parthie, il suffit de dire que la ville d'Ispahan, actuellement capitale des Persans, est bâtie dans l'endroit où étoit *Héca-*

tompolos, ou ville aux cent portes, capitale des Parthes. Cet empire, qui a fait trembler les Romains, n'étoit pas renfermé dans les bornes étroites qu'occupe le moderne royaume de Perse. Il s'étendoit sur presque toute l'Asie. On croit que ses anciens habitans, ces *Parthes* si fameux dans l'histoire, étoient Scythes d'origine; que, chassés de leur patrie sous le nom de *Parthes*, qui veut dire *exilés*, ils s'arrêtèrent dans ces plaines sablonneuses où l'air est pur et sain, mais où les terres sont peu fertiles.

Les Parthes étoient un peuple vaillant et courageux; ils passoient avec raison pour les meilleurs cavaliers et archers de la terre. On les accoutumoit dès l'enfance à monter à cheval et à se servir de l'arc. Leur manière de tirer les flèches par-derrière en se retirant rendoit souvent leur fuite plus redoutable que leur attaque. Depuis l'âge de vingt ans jusqu'à cinquante il ne leur étoit pas permis de s'exempter du service de la guerre. Les grands paroissoient, même en paix, à cheval et armés. Durs soldats, ils n'étoient pas insensibles aux attraits de la volupté et au plaisir de la table. La polygamie et le mariage avec la sœur étoient permis. Ils n'avoient ni agriculture, ni navigation, ni commerce; ils ne connoissoient que l'art de la guerre. Un homme qui étoit tué dans une bataille obtenoit un bonheur sans fin: dogme très-bien imaginé pour rendre une nation belliqueuse. Leur religion a été celle des anciens Perses, le culte du soleil sous le nom de *Mithras*. Ils regardoient comme une infamie de manquer à sa parole.

Leurs rois étoient les plus vains et les plus absolus des monarques. *Arsace, roi des rois*, écrivoit le roi des Parthes à *Flavius Vespasien*. L'empereur romain sourit, et lui répondit : *Flavius Vespasien, à Arsace, roi des rois.*

[642. — 356.] Le nom d'*Arsace* a été héréditaire chez les Parthes comme celui de *Ptolémée* chez les Égyptiens. Le premier qui l'a rendu célèbre, le fondateur de la monarchie, étoit, dit-on, un des principaux seigneurs de la Bactrie. Il exhorta les Parthes, qu'*Alexandre* avoit soumis, à se révolter contre les Séleucides, ses successeurs. Outre les pays qu'il arracha à la domination syrienne, il subjugua l'Hyrcanie et d'autres contrées voisines, et prit le titre de roi. *Arsace II*, qui lui succéda, *Priapatius*, son petit-fils, *Phraate* successeur de celui-ci, préparèrent par des victoires le règne de *Mithridate*, qu'on doit regarder comme l'époque de la grandeur de cette monarchie. *Phraate*, son frère, lui avoit laissé la couronne par préférence à ses enfans, parce qu'il l'en crut plus digne. *Mithridate* ne trompa point ses espérances. Il réduisit sous son obéissance les Perses, les Mèdes, la Mésopotamie, et poussa ses conquêtes dans l'Inde plus loin que n'avoit fait *Alexandre*. C'est une louange pour lui dans ce siècle d'avoir traité avec égards un roi vaincu et prisonnier. Ferme et courageux, il avoit en même temps un caractère de douceur qui le faisoit aimer de tous ceux qui l'approchoient. On assure qu'il examinoit avec soin les lois de tous les peuples dont il fit la conquête ; que

de cette collection il en tira d'excellentes pour le gouvernement de son empire, et qu'il fut à la fois grand homme de guerre et très-bon législateur.

Cinq rois se succédèrent sans que sous leur règne il arrivât d'événemens mémorables, à moins qu'on ne mette de ce nombre l'espèce de leçon donnée à *Phraate II* par des mercenaires grecs, qu'il avoit vaincus, désarmés et retenus dans une assez dure captivité. Il eut besoin d'eux contre les Scythes, et leur rendit leurs armes. Mais, beaucoup moins sensibles à ce bienfait forcé qu'au premier outrage, ils se tournèrent contre lui, et lui causèrent de grands dommages.

[2944. — 54.] Sous *Orode*, *Crassus* s'engagea imprudemment dans les vastes plaines de la Mésopotamie. On convient généralement que l'avarice seule porta le Romain à cette expédition. *Crassus* étoit cependant très-opulent; mais il disoit « qu'un citoyen » romain ne pouvoit point passer pour riche qu'il » ne fût en état d'entretenir une armée. » On doit remarquer aussi qu'il étoit déjà vieux. Il s'avisoit de plaisanter *Déjotarus*, roi de Galatie, de ce que dans un âge avancé il commençoit à bâtir une ville. « Il » est un peu tard, dit-il, quand on est à la douzième » heure du jour. » C'étoit la dernière chez les Romains. « Et vous, répondit *Déjotarus*, vous ne » commencez sûrement pas trop matin votre expé- » dition contre les Parthes. » *Déjotarus* bâtissant auroit pu dire qu'il est toujours temps de commencer une bonne chose.

Orode, menacé par *Crassus*, lorsque le Romain entra sur son territoire, lui envoya demander ce qu'il vouloit. « Je vous rendrai réponse à Séleucie, » dit *Crassus*. » L'envoyé répliqua en lui montrant la paume de sa main : « Avant d'être maître de Sé- » leucie, vous verrez croître du poil en cet endroit. » *Crassus* avoit, sous le commandement de *Sylla*, servi avec gloire et s'étoit principalement distingué contre *Spartacus*, dont il avoit terminé la révolte. Il étoit d'ailleurs homme de lettres, philosophe, savant antiquaire, et très-versé dans l'histoire; mais il paroît que la science, surtout celle de l'histoire, qui doit rendre modeste, lui fut inutile dans la guerre contre les Parthes. Il marcha contre eux comme un homme sûr de la victoire, et l'histoire n'apprend que trop qu'il n'y a point d'ennemis méprisables. La victoire des Parthes apprendra aussi que tout général qui fait la guerre d'une manière nouvelle pour son ennemi est sûr d'en triompher.

Le roi des Parthes divisa ses forces en deux. Avec une partie il marcha vers l'Arménie pour faire une puissante diversion dans un pays dont le roi s'étoit déclaré pour les Romains. L'autre corps prit la route de la Mésopotamie sous les ordres de *Suréna*. C'étoit le nom que portoit le général en chef des Parthes. Les Français ne seront pas étonnés qu'il y ait eu un général brave, intrépide, et ami des plaisirs, qui se parfumoit, se faisoit suivre d'un équipage de luxe, et qui étoit néanmoins toujours à la tête de ses soldats dans les occasions périlleuses. *Suréna* descendoit

d'une des plus anciennes maisons de Parthie. Alors âgé de trente ans, il étoit distingué par une taille majestueuse, un air affable et les manières les plus aimables. A ces qualités il joignoit la sagesse dans les conseils, ce qu'il faut d'impétuosité pour lancer des troupes comme les siennes, et de prudence pour les retenir.

La confiance de *Crassus* dans un guide perfide engagea les Romains dans des pays difficiles, où la marche devint très-pénible. Les vivres leur parvenoient avec peine. L'eau manqua; et il arriva très-harassé, non loin de Carres, ville de Mésopotamie, dans une plaine découverte et sablonneuse, comme *Suréna* le désiroit. Celui-ci se présenta alors en ordre de bataille. Les Romains avancent à leur ordinaire, tête baissée, pour l'enfoncer; mais en un instant toute cette armée se disperse; ils ne voient plus devant eux que des troupes de voltigeurs tout autour des détachemens d'archers et de frondeurs qui les accablent de pierres et de flèches. S'ils avançoient pour repousser une troupe incommode, elle fuyoit, et revenoit à la charge quand les Romains avoient regagné leurs corps. Les malheureux se trouvoient ainsi assaillis sans pouvoir se défendre. Ils ne savoient même pas d'où pouvoit venir le plus grand danger, parce que les chevaux des Parthes élevoient une poussière épaisse qui favorisoit leurs subites irruptions.

La fleur de l'armée romaine périt d'abord avec le jeune *Crassus*, qui commandoit sous les ordres de

son père. Les Parthes lui présentèrent au bout d'une pique la tête sanglante de son fils. Les Romains furent consternés de ce spectacle. Le malheureux père, renfermant sa douleur, parcouroit les rangs. « Sol-» dats, s'écrioit-il, c'est moi, c'est moi seul que ce » deuil regarde; Rome est invincible, si vous de-» meurez intrépides. » Mais ces paroles étoient couvertes par les cris de ces malheureux soldats aliénés par une espèce de rage. Ne pouvant se défendre, ils poussoient des hurlemens de désespoir. Si les officiers les exhortoient à avancer pour se tirer de cet affreux danger, ils montroient leurs mains clouées à leurs boucliers, et leurs pieds fixés à terre par les flèches. Ils avoient quelque temps espéré que ce nuage meurtrier s'épuiseroit; mais ils remarquèrent avec un saisissement de douleur que les Parthes se faisoient suivre par des chariots chargés de flèches et de dards. Leur désespoir redoubla. Ils arrachoient avec fureur les flèches qui les perçoient, et entraînoient leurs entrailles avec les pointes recourbées dont elles étoient armées. *Crassus*, accablé de douleur, vouloit mourir sur le champ de bataille. Ses officiers l'enlevèrent. On fit une espèce de retraite, que la nuit favorisa, parce que les Parthes avoient la superstition ou la prudence de ne pas combattre dans les ténèbres. La fuite fut retardée par la foiblesse des blessés, et par les supplications lamentables de ceux qu'on abandonnoit.

Les débris de l'armée auroient pu échapper, si un traître que *Crassus* prit encore pour guide ne l'avoit

conduit dans des marais d'où il étoit difficile de se tirer. *Suréna* se présenta et demanda une conférence au consul. Il hésitoit : ses soldats le pressèrent de manière à ne pouvoir être refusés. « Vous voyez, dit-» il à ses officiers, les indignités que je souffre; mais » de grâce, quand vous serez en lieu de sûreté, dites » à tout le monde, pour l'honneur de Rome, notre » chère patrie, que *Crassus* a péri trompé par les en-» nemis, et non pas abandonné par ses soldats. » Il se résigna à son sort et marcha au lieu de l'entrevue. On ne sait si ce fut compassion ou amère raillerie qui fit dire à *Suréna :* « Que vois-je? quoi! le gé-» néral des Romains à pied, et nous à cheval! qu'on » lui donne un cheval au plus tôt. » *Crassus* répondit avec présence d'esprit : « Il n'y a point lieu » d'être surpris, nous venons à l'entrevue chacun à » la manière de notre pays. » *Suréna* repartit : « Il » y aura certainement un traité entre *Orode* et les » Romains, mais il faut partir et aller signer sur les » bords de l'Euphrate. » En même temps des valets jettent le consul sur un cheval, plutôt qu'ils ne l'aident à monter, et hâtent la marche d'un coup de baguette. Les Romains qui avoient accompagné *Crassus* veulent s'opposer à cette violence. L'un d'eux saisit la bride, un Parthe s'efforce de la reprendre. Les cimetères brillent, et dans la mêlée *Crassus* est tué. On ne sait si ce fut par un Parthe qu'il fut tué, ou si ce fut un Romain qui le frappa, afin qu'un consul ne fût pas mené en triomphe dans la capitale des Parthes. Le reste de l'armée se rendit à discrétion :

c'étoit une des plus belles que la république eût jamais levée. Pour la première fois les aigles romaines furent retenues en captivité avec dix mille prisonniers.

Ne pouvant triompher de la personne de *Crassus*, *Suréna* triompha de son fantôme. Il trouva un Romain nommé *Paccianus*, qui avoit beaucoup de ressemblance avec *Crassus*. On le fit monter sur un cheval superbe, précédé de douze faux licteurs. Ses gardes étoient assis sur des chameaux, et avoient des bourses vides pendues à la ceinture. Les têtes sanglantes de plusieurs soldats romains, portées au bout d'autant de lances, servoient de trophées. La marche étoit fermée par une compagnie de prostituées, qui par des chansons impudiques achevoient de déshonorer la mémoire de *Crassus*.

[2963.— 35.] *Suréna* survécut peu à ce triomphe dérisoire. Soit jalousie, soit quelque autre raison politique, *Orode* le fit mourir, quoiqu'il fût redevable même du trône à ce général. Ce prince, quand on lui présenta la tête de *Crassus*, lui fit verser dans la bouche de l'or fondu, comme un reproche de l'avarice qui l'avoit engagé à venir troubler le repos des Parthes. N'étant plus commandés par *Suréna*, ces peuples essuyèrent des échecs contre les Romains venus de Syrie pour venger *Crassus*; mais à leur tour ceux-ci éprouvèrent des pertes de la part de *Pacore*, fils d'*Orode*, jeune prince, juste, brave, clément, doué de qualités qui rendirent sa perte infiniment sensible aux peuples qu'il avoit conquis.

Il fut tué dans une bataille contre les Romains : cette perte fut très-douloureuse pour *Orode*, son père, et d'autant plus fatale pour les Parthes, que le roi, qui avoit destiné sa couronne à un prince si vertueux, la mit sur la tête de *Phraate*, le plus indigne de ses enfans.

Orode eut la foiblesse de partager son trône avec lui, et la douleur de voir une de ses femmes et ses enfans tomber sous le fer assassin de ce monstre. Le roi voulut s'en plaindre. Le fils lui fit donner du poison ; mais, contre toute attente, ce poison guérit le vieillard d'une hydropisie. *Phraate* le fit étouffer, et envoya dans la tombe avec lui quantité de ses frères, et son propre fils, dont il craignoit le mérite. Ce prince dénaturé fut un guerrier valeureux. Peut-être cette qualité l'avoit-elle fait choisir par son malheureux père, lorsqu'il fut pressé par *Ventidius*, lieutenant d'*Antoine*, et qui remporta des victoires qui lui méritèrent à Rome les honneurs du triomphe ; ces honneurs éveillèrent la jalousie d'*Antoine*. L'amant de *Cléopâtre* voulut aussi cueillir des lauriers et vaincre les Parthes ; mais la gloire qu'il espéroit s'attacha aux enseignes de *Phraate*. Le Parthe força le Romain à une retraite longue et pénible qui coûta beaucoup de monde à *Antoine*, mais qui ne fut pas honteuse, parce qu'il y déploya les talens d'un grand général.

Une conspiration empêcha *Phraate* de tirer de sa victoire l'avantage qu'il en espéroit. Ce roi parricide avoit soulevé contre lui les principaux seigneurs de

la nation. Ils le chassèrent, et mirent *Tiridate*, un d'entre eux, sur le trône. *Phraate* revint et renversa son rival. Cependant il ne se trouva pas assez affermi pour ne point désirer aussi le suffrage d'*Auguste*, auquel *Tiridate* étoit allé demander des secours. *Phraate* acheta la neutralité de l'empereur en lui rendant les drapeaux et les aigles romaines conquis sur *Crassus*. *Auguste* s'honora de la restitution de ces trophées comme d'une grande victoire. *Tiridate* n'obtint qu'un asile à Rome. Il put y voir quatre fils de *Phraate*, que ce prince y envoya, les uns disent comme otages, les autres comme victimes de la politique d'une belle-mère. Cette femme, nommée *Thermuse*, de concubine étoit devenue épouse légitime, et avoit acquis un empire absolu sur son mari. Elle lui persuada d'envoyer ses enfans à Rome, sous prétexte d'y recevoir une éducation plus soignée. Le mari et la femme se dissimulèrent, comme il arrive quelquefois, leurs véritables sentimens. *Phraate* les fit partir, parce qu'il les craignoit; *Thermuse* provoqua leur exil pour procurer la couronne à *Phraate*, son fils. Quand elle le vit en âge, elle empoisonna son époux. Les Parthes, lorsqu'ils eurent découvert le crime de sa mère, le chassèrent. Il fut mal remplacé par *Orode II*, de la race des *Arsacides*, dont ils ne purent supporter la tyrannie. Ils le tuèrent dans un festin, et demandèrent à *Auguste* un des enfans de *Phraate*. *Vonone*, qu'il leur envoya, tout Romain par les habillemens et les manières, leur déplut : « Nous ne voulons pas, dirent-

» ils, obéir à un esclave romain »; et ils offrirent la couronne à *Artabane*, roi de Médie, aussi de la race d'*Arsace*.

Vonone avoit un parti : il fallut combattre. *Artabane* le vainquit. Le vaincu sollicita la protection des gouverneurs romains voisins de la Parthie. Renvoyé de l'un à l'autre, il traîna sa disgrâce en Arménie, en Syrie, et mourut assassiné en Cilicie. Les partisans d'*Artabane*, devenus mécontens de leur prince, demandèrent à *Tibère* un autre enfant d'*Arsace*. L'empereur en envoya un, et procura à son protégé une diversion puissante de la part de *Mithridate* et de *Pharasmane*, deux frères, rois d'Ibérie et d'Arménie, qui occupèrent *Artabane* pendant que les Romains avançoient en Parthie avec le nouveau roi, qui mourut de maladie. Mais *Artabane* fut vaincu par *Pharasmane*, et perdit non-seulement le sceptre des Parthes, mais encore la Médie, son royaume paternel. On ne voit pas que *Pharasmane* ait profité de sa victoire, puisque les Romains ramenèrent sur le trône *Tiridate*, l'ancien rival de *Phraate*. Il ne s'y soutint pas mieux que la première fois. *Artabane* s'y rétablit, en fut encore chassé, et y remonta par l'aide d'*Izare*, roi d'Abiadène, qui le réconcilia avec ses sujets. Ils ne se repentirent pas de s'être laissé apaiser. *Artabane*, tyran odieux jusqu'alors, devint un bon roi, se distingua par sa modération et son équité, et laissa des regrets après lui. Il avoit beaucoup d'enfans. Deux, *Gotarze* et *Bardane*, se placèrent sur le trône. Ils

s'étoient déjà battus, et lorsqu'ils étoient prêts à se battre encore, une conspiration contre eux les réconcilia. *Gotarze* eut même la grandeur d'âme, croyant son frère plus capable, de lui céder la couronne. Il en eut du repentir. Mais *Bardane* conserva assez de pouvoir pour l'empêcher de témoigner ce sentiment. Ce prince porta ses armes jusqu'aux lieux rendus célèbres par les premières victoires d'*Alexandre*, et érigea des trophées. L'orgueil de ces triomphes le rendit insupportable aux principaux seigneurs de sa cour, qui le tuèrent dans une partie de chasse. *Bardane* auroit été un grand roi, s'il s'étoit fait aimer de ses sujets autant qu'il se fit craindre de ses ennemis.

Après sa mort, *Gotarze*, son frère, reprit la couronne. Elle lui fut disputée par *Méherdate*, prince arsacide, que l'empereur *Claude* appuya des forces romaines. Malgré cette protection, *Méherdate* fut vaincu. *Gotarze*, en lui conservant la vie, lui fit couper les oreilles, par mépris pour les Romains. *Vologèse*, son successeur, soutint une guerre sanglante contre eux à l'occasion des couronnes d'Arménie et de Syrie, qu'il avoit données à *Tiridate* et à *Pacore*, ses deux frères. *Corbulon* enleva à *Tiridate* celle d'Arménie, et la mit sur la tête de *Tigrane*, Cappadocien. *Vologèse* et *Corbulon* s'estimoient assez pour n'oser se mesurer. Ils se firent des propositions de paix auxquelles ils accédèrent réciproquement. *Vologèse* déféra à *Néron* l'honneur de couronner publiquement à Rome *Tigrane*, son frère, comme s'il lui eût fait don de ce royaume, que le Parthe possédoit.

Moyennant cette déférence, la bonne intelligence se rétablit entre les deux empires.

Elle dura jusqu'à ce que *Chosroès*, troisième successeur de *Vologèse*, attira contre les Parthes les armes de *Trajan*, en renversant du trône d'Arménie *Exadare*, que l'empereur y avoit placé. *Trajan* jeta la division parmi les Parthes en donnant à *Chosroès* un rival nommé *Parthanaspate*. Le Romain passa dans l'empire des Parthes avec la rapidité d'un torrent qui ravage tout ce qui se présente sur son passage. *Chosroès*, après avoir tenté vainement de lui opposer quelque digue, le laissa écouler. *Parthanaspate* s'étoit attaché à *Trajan* comme une ombre; il disparut avec lui. *Chosroès* recouvra sa puissance, et la transféra à *Vologèse II*, son fils. Affoibli par les Romains, ce prince consentit à se réduire à quelques provinces, et à l'humiliation d'en faire hommage. Son fils *Vologèse III* voulut se relever de cet abaissement. L'empereur *Sévère* le retint sous le joug, enleva ses trésors, ses femmes et ses enfans; mais *Vologèse* échappa.

Ces expéditions coûtèrent beaucoup de sang aux Romains, sans qu'il leur en revînt aucun avantage réel. Ils n'avoient pas assez de forces pour garder leurs conquêtes. Les habitans, fidèles au nom des Arsacides, secouoient le joug dès que les armées romaines s'étoient retirées. De sorte que leurs victoires contribuoient seulement à affoiblir les Parthes. L'inutilité de ces efforts ne les ralentissoit pas. Il y eut entre les successeurs de *Trajan* une sorte d'émula-

tion à se décorer du titre de *Parthique*. *Caracalla* y parvint par un moyen inconnu à ses prédécesseurs, et plus expéditif.

Artabane, frère de *Vologèse*, lui avoit succédé. *Caracalla* envoie des ambassadeurs demander sa fille en mariage ; elle est accordée avec joie. Peu de temps après, l'empereur annonce par une autre ambassade qu'il part pour aller célébrer les noces à la cour d'*Artabane*. Le Parthe vient au-devant de lui avec la fleur de la noblesse, désarmée comme à une fête. *Caracalla* tombe, avec une forte escorte dont il s'étoit fait accompagner, sur ce cortége pacifique, et enlève un grand butin, dont il s'autorise auprès du sénat pour se faire donner le nom de *Parthique*. *Artabane*, échappé à ce danger comme par miracle, jura une haine implacable au perfide empereur, et embrasa la nation de la même ardeur de vengeance. Elle étoit alors, cette nation, dans un état de force respectable : qui auroit cru qu'une seule bataille l'effaceroit de la liste des puissances ? L'action dura deux jours entre les Parthes et les Romains. Les deux peuples avoient suspendu leurs efforts à l'approche de la nuit. Ils s'étoient séparés en criant chacun victoire, et se reposoient appuyés sur leurs armes. Déjà quarante mille morts couvroient le champ de bataille. On voulut engager *Artabane* à faire cesser un si long carnage. Il répondit : Nous ne faisons que de commencer. Déterminé à périr avec le dernier Parthe, ou à tuer le dernier Romain, à l'aube du troisième jour il faisoit sonner la charge, lorsque le général

romain lui envoya dire que *Caracalla* avait été assassiné, et que, le traître ayant été puni de son forfait, toute dissension entre eux devoit finir. Le roi des Parthes prêta l'oreille à ces paroles de paix, et consentit à un traité dont les conditions étoient avantageuses.

Mais elles ne guérirent pas la blessure profonde faite à l'empire parthe par cette bataille meurtrière. Les plus braves guerriers de la nation y avoient péri. Les Perses, qui, après avoir porté le joug macédonien, vivoient depuis cinq cents ans assujettis aux Parthes sans être détruits, profitèrent de l'occasion pour reprendre l'empire du pays qu'ils habitoient; ils se réunirent en grand nombre, et livrèrent plusieurs batailles aux Parthes. Après des prodiges de valeur de part et d'autre, la victoire se déclara sans retour pour les Perses. *Artabane* fut tué; son armée se dissipa. Les Parthes se trouvèrent sans chefs, et s'incorporèrent à leur tour au peuple qui s'étoit, pour ainsi dire, incorporé à eux lorsque leur premier roi s'étoit fait un empire des provinces persanes, ravies aux successeurs d'*Alexandre*. Ce fut, sous ces nouveaux Perses, le même empire, mais rajeuni et revivifié.

PERSES.

Empire persique rajeuni et renouvelé. Artaxare. Sapor. Hormisdas. Sapor II. Isdigerte. Pérose. Cavade. Chosroès. Hormisdas. Siroès. Isdigerte II.

[230] Ce changement fut opéré par un homme dont la naissance présente des circonstances au moins singulières, si elles ne sont pas fabuleuses. Un cordonnier du pays des Cadducéens, nommé *Pabec*, très-versé dans l'astrologie judiciaire, reçut un jour chez lui un officier appelé *Pusan*. La science du cordonnier lui fit connoître que celui qui naîtroit de cet étranger parviendroit aux plus grands honneurs et seroit le chef d'une puissante famille. *Pabec* lui auroit volontiers donné sa fille en mariage, s'il en avoit eu. A son défaut, il engagea sa femme à partager sa couche avec *Pusan*. Elle devint enceinte, et accoucha de notre héros. Il se distingua dans les troubles qui suivirent la mort d'*Artabane*, et obtint la couronne. Quand il fut parvenu au trône, *Pabec* et *Pusan* se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour. Pour les accorder, on donna à l'enfant un nom qui signifioit que l'un étoit le mari, et l'autre le père. Ce nom qu'on regrette, parce qu'on pourroit le franciser, est perdu, et le fondateur du second empire persan est connu dans l'histoire sous celui d'*Artaxare* ou *Artaxerxès*.

Après s'être affermi sur le trône, il résolut de

réunir sous sa domination tout ce qui avoit été autrefois attaché à l'empire des Perses. La plus grande partie étoit entre les mains des Romains. *Artaxare* envoya à l'empereur des ambassadeurs, si l'on peut donner ce titre à quatre cents hommes choisis et d'une force extraordinaire et superbement habillés. Ces messagers reçurent mot pour mot ce qu'ils devoient dire, et ne s'écartèrent pas de l'ordre. Introduits devant l'empereur, ils lui parlèrent en ces termes : « Le grand roi *Artaxare* ordonne aux Romains, ainsi qu'à leur prince, d'évacuer la Syrie et » toute l'Asie mineure, et de rendre aux Perses tous » les pays en-deçà de la mer Égée et du Pont, comme » étant le bien de leurs ancêtres. » Cette harangue ne plut point à l'empereur *Sévère*. Comme ces ambassadeurs étoient forts et robustes, il les destina à cultiver des terres qu'il leur assigna en Phrygie, et les fit dépouiller de leurs riches habits pour leur en donner de plus conformes à leur nouvel état. Le succès ne répondit pas à cette bravade d'*Artaxare*. Ce prince, qui s'étoit imposé par sa fierté menaçante l'obligation d'attaquer, fut réduit à la défensive. Cependant il ne faut pas croire par le triomphe de *Sévère* à Rome, et les superbes noms de *Parthien* et de *Persien* dont il se décora, que ses succès aient été fort importans. *Artaxare* reprit toutes les provinces qui lui avoient été enlevées au commencement de l'expédition, et mourut après un règne glorieux de douze ans, admiré et regretté de ses sujets.

[242.] Son fils *Sapor* vit d'abord ses états envahis par l'empereur *Gordien* le jeune. *Philippe* les lui rendit, s'en repentit et s'en remit en possession. *Sapor* les recouvra ; il y fut attaqué de nouveau par l'empereur *Valérien*. Le monarque persan le fit prisonnier. Après l'avoir fait marcher ignominieusement à la tête de son armée, et s'être quelquefois servi de lui pour monter à cheval, en lui mettant le pied sur le cou, on dit qu'il le fit écorcher vif. Cette cruauté est croyable d'un homme qui faisoit jeter ses prisonniers dans des chemins creux pour les égaliser et faciliter le passage de ses voitures : on dit que, malgré cette barbarie insultante, *Aurélien*, successeur de *Valérien*, donna à *Sapor* sa fille en mariage ; ce qui s'accorderoit peu avec le triomphe d'*Aurélien*, dans lequel il montra aux Romains le char de *Sapor*. Mais tout s'arrange entre les princes. A la suite de cette princesse étoient attachés deux médecins grecs, qui portèrent les écrits d'*Hippocrate* en Orient. Sous le règne de *Sapor* parut *Manès*, qui voulut adapter à la religion chrétienne l'opinion des deux principes pour expliquer l'origine du bien et du mal.

[273.] *Hormisdas*, fils de *Sapor*, n'est connu que par la honte de n'avoir pas secouru l'intéressante *Zénobie*, reine de Palmyre, et de l'avoir laissé traîner en triomphe et en captivité par *Aurélien*. Son fils *Varamne I* ne régna qu'un an. L'empereur *Probus* rendit à son successeur, *Varamne II*, les bravades d'*Artaxare*. Il répondit à son ambassadeur qui venoit offrir des présens et demander la paix :

« Tout ce que votre maître peut avoir au monde est » à moi ; je m'en mettrai en possession dès que je » le jugerai à propos. » Il le fit, mais il jugea aussi à propos d'abandonner ses conquêtes, que *Varamne* reprit. A son fils *Varamne III* succéda *Narsès ;* il battit l'empereur *Galère*, qui ne se tenoit pas assez sur ses gardes. Le vainqueur tomba dans la même faute et fut battu à son tour. Son successeur *Hormisdas II* ne laissa de ressource pour la monarchie qu'une espérance très-ambiguë. Sa femme étoit enceinte. Les grands demandèrent aux mages quel seroit cet enfant ; ils répondirent hardiment un enfant mâle : la nation couronna pour ainsi dire le ventre maternel.

[308.] *Sapor* second naquit. Il fut élevé avec soin, à ce qu'on croit, dans la religion chrétienne, qu'il abjura. Il est assez singulier qu'une des plus grandes guerres des Perses se soit faite entre des transfuges et persécuteurs de la religion, *Sapor* et *Julien*. Celui-ci, pour envahir la Perse prit mal ses mesures, suivit les conseils perfides d'un transfuge qui lui fit brûler sa flotte, et l'exposa à faire périr son armée de faim. Cependant la victoire couronna ses premiers efforts. Il battit les Perses, pénétra dans leur pays, s'empara de leurs principales villes, enleva leurs trésors, et réduisit *Sapor* à prendre honteusement la fuite. *Julien* eût peut-être renversé l'empire des Perses, s'il n'eût été atteint d'une flèche dans la dernière bataille qu'il livra aux ennemis. La mort de cet empereur fit perdre aux Romains tout le fruit de

leurs exploits, et *Jovien*, son successeur, fut obligé d'acheter par une paix honteuse le salut de l'armée romaine, qui manquoit de vivres.

[380.] *Sapor* avoit quatre fils : l'un déplaisoit à ce roi, un autre s'étoit retiré chez les Romains. Il avoit donné au troisième une tente de peaux de chameaux enrichie d'or et admirablement peinte. « Comment la trouvez-vous, dit-il à son fils ? — Fort » belle, répondit-il ; mais quand je serai roi, j'en » aurai une de peaux d'hommes. » Et pour cela même il ne le fut pas. Son père, irrité de cette réponse, mit sur le trône son quatrième fils *Sapor III*. Lui et *Varamne IV* vécurent en paix avec les Romains.

[401.] *Isdigerte* eut avec *Arcadius*, empereur d'Orient, une liaison si intime, que ce prince, à sa mort, le nomma protecteur ainsi que tuteur de son fils *Théodose II*, et de l'empire. Le Perse envoya, pour veiller à l'éducation du fils de son ami, l'eunuque *Arcadius*, homme sage et d'une expérience consommée, qui sans doute étoit chrétien. Il s'en trouvoit un grand nombre à la cour d'*Isdigerte*, qu'on croit l'avoir été lui-même. Sous *Varamne V*, son successeur, par le zèle indiscret d'un chrétien qui mit le feu à un temple persan, la guerre recommença avec les Romains. Les troupes du monarque persan étoient commandées par un général nommé *Narsès*, qu'il envoya défier le général romain. Il lui laissoit, disoit-il, le choix du jour où ils pourroient se trouver en campagne. « Les Romains, répondit celui-ci, se

» battent quand ils le jugent à propos, et non pas » quand leurs ennemis croient y trouver leur compte. » *Varamne* appela à son secours les Sarrasins, peuples qu'on voit paroître alors pour la première fois dans ces contrées. Sous lui la religion chrétienne reprit faveur en Perse par la charité bienfaisante d'*Acace*, évêque d'Amide. Les Romains avoient entassé dans cette ville sept mille prisonniers persans, sans pourvoir à leur subsistance. L'évêque d'Amide et son clergé vendirent les vases d'or et d'argent de l'église, en nourrirent les prisonniers pendant toute la guerre, et leur donnèrent à la paix de l'argent pour retourner dans leur patrie. *Varamne* appela ce charitable évêque à sa cour, le reçut avec de grands témoignages de respect, et accorda aux chrétiens plusieurs faveurs à sa considération.

[458.] Sous *Pérose*, les Huns furent connus dans l'empire; ils habitoient le nord de la Perse. Ces peuples n'étoient pas tout-à-fait sauvages; ils avoient des villes et une forme de gouvernement. *Pérose* pénétra dans leur pays, et n'en sortit pas aussi facilement qu'il y étoit entré. Ils l'enveloppèrent et le réduisirent à promettre de ne jamais les inquiéter chez eux, et à rendre hommage à leur roi. Le Persan cherchoit un moyen de faire cet acte humiliant sans pourtant s'humilier. Les mages le tirèrent d'embarras; ils lui fournirent l'expédient d'entrer dans la tente du roi des Huns au lever du soleil. « Ainsi, dirent-ils, vous » paroîtrez vous prosterner devant l'astre, et non de- » vant le monarque. » *Pérose* mit autant de bonne

foi dans l'exécution du traité que dans la cérémonie de l'hommage. Il voulut surprendre les Huns, ils le battirent, et il fut tué dans l'action.

[492.] Le foible *Valens*, qui lui succéda, ne put s'affranchir du tribut que les Huns avoient imposé à la Perse, et en mourut de déplaisir. *Cavade*, ou *Cabade*, son successeur, entreprit d'effacer cette honte, et y réussit. Ses victoires le rendirent fier et entreprenant jusque dans son royaume, dont il voulut changer la constitution. Il n'y a eu qu'une extravagance manifeste qui ait pu le porter à défendre par un édit à toute femme de son empire de refuser tout homme qui lui demanderoit ses faveurs. Cet acte seul mériteroit le traitement que les grands lui firent. Ils se rendirent maîtres de sa personne, et donnèrent le diadème à un de ses parens, nommé *Zambade*.

Le premier soin du nouveau roi fut de convoquer une assemblée générale de la noblesse pour décider du sort de *Cavade*. Le peuple avoit déclaré la personne du monarque sacrée; cependant les sentimens de l'assemblée se trouvèrent partagés, même après l'action de *Gusanastade*, un des principaux seigneurs. Il tira de sa poche un petit canif dont il se servoit ordinairement pour rogner ses ongles, et dit en le montrant à l'assemblée : « Ce canif, employé à propos, nous rendroit un service que vingt mille » hommes seront incapables de nous rendre, si nous » laissons échapper cette occasion. » Mais la politique cruelle de *Gusanastade* ne prévalut pas. On

décida à l'unanimité que *Cavade*, ayant lui-même abdiqué son autorité par l'odieux usage qu'il en avoit fait, seroit confiné en prison pour le reste de sa vie, et que *Zambade* régneroit à sa place. Ce prince avoit toutes les qualités nécessaires pour porter glorieusement la couronne : sage, indulgent, ami de l'ordre, il ne songeoit qu'à rendre son peuple heureux.

Avec *Cavade* on n'avoit pas enfermé la reine. Cette princesse, la seule personne qui ne l'eût pas abandonné dans son malheur, lui portoit-elle même toutes les choses dont il avoit besoin, mais sans avoir permission de le voir. L'officier qui le gardoit devint amoureux d'elle, et lui accorda la permission d'écrire à son mari. Elle désira de le voir. Le geôlier mit une condition à cette faveur. La reine en instruisit son époux ; il lui marqua qu'elle eût à flatter une passion qui pouvoit lui être si utile. Elle obtint l'entrevue, dans laquelle *Cavade* apprit qu'un ami fidèle, nommé *Sézose*, lui tenoit prête une compagnie de gardes, destinée à l'accompagner partout où il jugeroit à propos quand il seroit évadé. Les mesures furent prises en conséquence de cette précaution. La reine mit les habits du roi. Celui-ci se sauva sous des habits de femme. Il se réfugia chez le roi des Huns, qui le reçut bien, lui fit épouser sa fille, et lui donna une armée. La reine prisonnière pour son mari, quoique son action méritât du moins de l'admiration, fut traitée avec plus de sévérité que de clémence.

Cavade, qui pendant sa retraite chez les Huns

avoit lié des correspondances avec quelques seigneurs persans, trouva des facilités pour rentrer dans son royaume.

Il promit les gouvernemens des provinces à ceux qui viendroient les premiers lui rendre hommage. Comme les gouvernemens ne sortoient pas ordinairement des familles, cette promesse y mit une espèce de division. On s'empressa d'obtenir la préférence. Cette émulation grossit promptement le nombre de ses partisans. Il eut des succès décisifs, et entra triomphant dans sa capitale. *Cavade* fit crever les yeux à *Zambade*, mettre à mort *Gusanastade*, et créa *Sézose* lieutenant-général de son royaume.

La faction qui avoit détrôné *Cavade* n'eut pas lieu de se repentir de ne s'être point permis de pousser la cruauté jusqu'à lui ôter la vie. Elle dut même s'applaudir de l'avoir conservée à un prince qui rendit au royaume de Perse son ancien éclat. Il faut cependant avouer qu'il commença ses victoires par une injustice. Le roi des Huns, son beau-père, lui avoit avancé de grosses sommes pour se rétablir, et en demandoit le paiement. L'empereur *Anastase* passoit pour riche. Le roi de Perse lui demande un emprunt. Sur son refus, il lui déclare la guerre, ou plutôt l'entame brusquement par le siége d'Amide, ville très-opulente. Elle se défendit long-temps, mais à la fin *Cavade* la prit et y fit un grand butin. Il souffrit que ses soldats y commissent des massacres. Un des habitans eut la hardiesse de lui représenter qu'il étoit indigne d'un héros de s'acharner contre des hommes

qui ne faisoient plus de résistance. « Pourquoi, dit » le roi avec colère, avez-vous osé vous défendre » contre moi? — C'est, répondit l'Amidéen, que Dieu » vouloit que vous dussiez Amide, non à votre vo- » lonté, mais à votre valeur. » Ce compliment apaisa le roi, il fit cesser le carnage, et quelque temps après il rendit à la ville ses priviléges, fit rétablir ses murailles et ses édifices publics.

Il paroît que *Cavade* n'étoit pas naturellement méchant, et que ses premiers égaremens sont plutôt dus à l'effervescence de la jeunesse qu'à la noirceur de son caractère. On trouve dans sa vie une action dont on ne peut porter un jugement bien certain. Ce *Sézose* auquel il devoit sa liberté devint ou coupable ou suspect. *Cavade* souffrit qu'il fût accusé, jugé, condamné à mort, et que la sentence s'exécutât. Il est vrai qu'il la mouilla de ses larmes, et qu'il marqua le plus vif chagrin d'être obligé d'abandonner à la rigueur des lois un homme auquel il avoit de si grandes obligations. Le principal grief établi contre *Sézose* est d'avoir fait enterrer le corps de sa femme, au mépris de la religion des Perses, qui ordonnoit qu'on exposât leurs cadavres aux oiseaux; mais on trouve que dans ce temps *Cavade* avoit imaginé de faire adopter par l'empereur d'Orient celui de ses fils auquel il destinoit la couronne, et que *Sézose* mit obstacle à ce traité. Sans doute le crime d'un sujet devenu assez puissant pour faire échouer un projet intéressant à son maître aura été plutôt la cause de sa mort que la violation d'un rite religieux. En ce cas, les larmes

de *Cavade* furent des larmes d'hypocrite. Rarement la reconnoissance chez les princes résiste à un attentat contre leur puissance.

Ce projet de *Cavade* tient à l'état où se trouvoit alors l'empire d'Orient, attaqué de tous côtés par une inondation de barbares, et mal défendu par les provinces frontières, dont les peuples se réunissoient souvent aux assaillans. *Cavade* voulut persuader à l'empereur que l'adoption mettroit son fils dans l'obligation de défendre l'empire comme son bien propre, et que par là il se procureroit une protection sûre et puissante; mais celui-ci craignit que cette adoption, loin d'assurer l'unité de l'empire, n'opérât sa division et son affoiblissement par les droits que s'arrogeroit le prince adopté sur les provinces qu'il prétendroit avoir conservées contre les efforts de l'invasion. Peu s'en fallut que cette adoption ne fût agréée de part et d'autre; mais, au moment qu'elle alloit se terminer, de foibles obstacles la firent échouer. Le Persan vouloit qu'elle se fît à la manière des Romains, afin de lui donner toute la force possible : les Romains vouloient n'y employer que la manière des barbares, afin sans doute d'y laisser des défauts de forme qui, dans le besoin, la rendroient de nul effet. On ne put jamais s'accorder sur cet article, qui sembloit une pure bagatelle après les difficultés surmontées dans un pareil traité. Les Romains l'avoient laissé venir jusqu'à ce point pour gagner du temps. *Cavade* témoigna un grand mécontentement, recommença la guerre, la fit quelque temps, et se

laissa apaiser par une bonne somme d'argent. C'est le moyen le plus victorieux qu'il employa contre l'empire d'Orient. Il l'apprit à son fils *Chosroès*, qui en fit un grand usage.

[532.] Ce prince n'étoit pas l'aîné; mais il avoit la faveur de son père, parce qu'il étoit fier, guerrier, toujours occupé de grands desseins, qu'il exécutoit avec autant d'ardeur qu'il avoit de facilité à les concevoir. *Cavade* le nomma par son testament son successeur, au préjudice de *Cauze*, son aîné. Le testament fut confirmé par la nation, et *Chosroès* reconnu monarque de Perse. On compte sous le règne de ce nouveau roi jusqu'à cinq traités avec l'empire d'Orient, dont voici la marche alternative. *Chosroès* déclaroit la guerre, la faisoit d'abord vivement, et s'assuroit d'un bon butin. Il se tenoit ensuite sur la défensive, et lorsqu'il voyoit l'empire tourmenté par d'autres agresseurs, il offroit la paix, dont il tiroit de grosses sommes d'argent. Avec cette contribution, il recrutoit et grossissoit ses armées, et revenoit à la charge, sans même trop se soucier de colorer ses motifs. S'il essuyoit des échecs, ses trésors lui servoient à susciter à l'empire des ennemis sur quelques frontières un peu éloignées. Il falloit alors diminuer les moyens de défense et d'attaque en Perse. *Chosroès* offroit encore la paix, dont les conditions étoient toujours de l'argent. Il poussa, on peut dire, l'effronterie jusqu'à envoyer demander à *Justinien* sa part d'un gain qu'il lui avoit laissé faire. « Si je ne vous avois pas laissé tranquille, lui dit-il,

» votre général *Bélisaire* n'auroit pas remporté tant » de victoires en Afrique : par conséquent vous me » devez une partie des dépouilles. » *Justinien* sourit, mais il crut ne devoir pas éconduire les ambassadeurs sans les satisfaire.

Telle fut la vie militaire de *Chosroès*. Durant un long règne il ne cessa de tourmenter ses sujets et ceux de ses voisins. Cependant il affectoit une grande compassion pour les peuples qui éprouvoient les malheurs de la guerre. Des ambassadeurs romains lui ayant exposé pathétiquement ces calamités dans une audience publique, il renchérit sur leur description, et s'attendrit jusqu'aux larmes. Elles étoient versées pour encourager les Perses, témoins de sa sensibilité, à l'aider vigoureusement contre *Justinien*, auquel *Chosroès* reprochoit d'être l'agresseur. Au reste, on auroit bien de la peine à décider lequel étoit le plus coupable. Si *Justinien* reprochoit justement à *Chosroès* d'appeler les Goths contre l'empire et de favoriser leurs dévastations, celui-ci prouvoit par des lettres authentiques que l'empereur ne cessoit de déchaîner contre les Perses, les Huns et les Sarrasins. Les petits rois voisins, tels que celui des Lazes, auroient pu aussi maudire l'ambition de ces deux grands empires, qui les entraînoient malgré eux dans leurs querelles, et les en rendoient victimes. Il y a cette différence entre *Justinien* et *Chosroès*, que l'empereur romain faisoit la guerre seulement par ses lieutenans, tandis que le Persan parut toujours à la tête de ses armées : il étoit brave, intrépide, opiniâtre,

habile général, et ne laissoit faire à ses lieutenans que ce qu'il ne pouvoit pas faire lui-même.

Après une conjuration qu'il punit sévèrement au commencement de son règne, *Chosroès* n'éprouva plus d'inquiétudes de la part des grands de son royaume. Les conjurés lui reprochoient la dureté, la bizarrerie, le despotisme, à peu près les mêmes défauts qui avoient fait enfermer *Cavade*, son père. Le moins qu'ils se proposoient, c'étoit de le déposer comme lui. Ils auroient désiré mettre à sa place un de ses frères, nommé *Zamès*; mais ce prince étoit borgne, et les Perses ne souffroient pas dans leurs monarques d'imperfections de cette nature. Une faction trouve bien les moyens d'éluder les préjugés du peuple sur le sujet indigne et même haï qu'elle veut lui donner pour maître. On décida donc que ce ne seroit pas *Zamès* qui occuperoit le trône, mais un fils fort jeune qu'il avoit, dont il seroit le conseil, à condition néanmoins que lui-même ne se conduiroit que par le conseil des conspirateurs, c'est-à-dire qu'on vouloit donner au peuple une multitude de rois au lieu d'un *Chosroès*, qui, s'il savoit prendre l'argent, savoit aussi bien l'employer, avoit parmi les complices des espions par lesquels il étoit instruit jour par jour de toutes les démarches des factieux. Il les laissa manœuvrer, s'attacher des partisans, en grossir le nombre, afin de connoître lui-même ses amis et ses ennemis. Puis, quand il les vit près d'éclater, il les fit tous saisir et mourir en même temps. Le jeune *Cavade* seul échappa, parce qu'il étoit élevé loin de

la cour, chez un honnête vieillard qui eut horreur de se souiller du sang d'un enfant. Le vieillard fut dénoncé quelques années après par son propre fils, qui craignit, si la désobéissance de son père étoit découverte par d'autres, de perdre le gouvernement, que la punition du père feroit vaquer. Le jeune *Cavade* étoit alors en sûreté. *Chosroès* mourut de chagrin après la perte d'une bataille qui laissoit son royaume ouvert aux Romains. Ils y prirent des quartiers d'hiver : ce qui fut infiniment sensible au vieux roi, accoutumé à prendre les siens chez les ennemis. Peu s'en étoit fallu qu'il ne fût fait prisonnier dans cette défaite. Aussi recomanda-t-il expressément à son fils de ne jamais exposer sa personne dans une action générale contre les Romains.

Hormisdas, son fils, présente un objet d'indignation et de pitié : d'indignation, par les fautes dont il se rendit coupable. Il eut le malheur de ne point aimer son peuple : le malheur aussi grand de croire des devins, qui l'assurèrent que, quelque chose qu'il fît, son règne seroit heureux. En conséquence, il lâcha la bride à ses passions; il fut cruel, hautain, opiniâtre, et mécontenta ses sujets, sans craindre les funestes suites de cette tyrannie.

Sécurité funeste qui l'engagea à tout oser ! Il avoit un bon général, nommé *Varame*. Après plusieurs avantages, ce guerrier essuya une défaite. *Hormisdas*, au lieu de le plaindre et de l'encourager, lui envoya un habit de femme avec une lettre insultante. *Varame* lui répond comme auroit fait une femme

esclave, et en même temps il prend des mesures pour se défendre. Il se concilie le cœur de ses soldats et séduit une partie de l'armée que le roi envoyoit contre lui. Le monarque se retire dans sa capitale. Les principales villes se révoltent, et les habitans pillent de tous côtés les palais royaux. Les prisons furent ouvertes. Entre ceux qui brisèrent leurs chaînes se trouva un prince du sang royal, nommé *Bindoès*, qu'*Hormisdas* avoit chargé de fers pour un sujet assez léger. Il se jeta dans l'armée qui ne s'étoit pas attachée aux drapeaux de *Varame*. Elle le reconnut pour son chef. Il s'avança à sa tête vers *Ctésiphon*, y entra sans peine, et alla au palais, où il trouva *Hormisdas* sur son trône avec tout l'appareil de sa dignité. « Qui vous amène ici ? lui dit *Hormisdas*, et com-» ment vous êtes-vous sauvé de votre prison ? » *Bindoès* ne lui répondit que par des reproches mêlés d'injures. « Qu'on l'arrête, s'écrie *Hormisdas*. »

Ici, l'indignation fait place à la pitié. La garde du monarque reste interdite. Enhardi par son inaction, *Bindoès* se précipite sur le roi, lui arrache la tiare et le fait traîner en prison. *Chosroès*, fils d'*Hormisdas*, quoique connu pour être peu attaché à son père, parut avoir quelque crainte. *Bindoès* le rassure par des promesses. Du fond de son cachot *Hormisdas* demande à être entendu dans une assemblée de la nation. Il est amené en présence de ses sujets, plaide lui-même sa cause avec toute l'énergie du malheur. Il faisoit quelque impression. *Bindoès* prend la parole, fait à son discours une réponse lon-

gue et insultante, et finit par représenter à ceux qui composoient le tribunal ce qu'ils ont à craindre s'ils rétablissent celui qu'ils osent faire comparoître devant eux. Cette raison fut déterminante. L'infortuné monarque est ramené dans son cachot. On lui passe un fer rouge sur les yeux, pour le mettre hors d'état de remonter jamais sur le trône. Il avoit demandé que du moins on ne lui donnât pas pour successeur son fils *Chosroès*, dont il détailla les mauvaises qualités, mais son autre fils *Hormisdas*, prince doux, qui feroit le bonheur de ses peuples. La recommandation d'un malheureux est souvent un arrêt de proscription. On tua *Hormisdas* et sa mère, et *Chosroès* fut placé sur le trône. Son père, tout aveugle qu'il étoit, lui causoit de l'inquiétude, et ses reproches, qu'il n'eut pas la prudence de renfermer dans les murs de sa prison, importunoient ce fils dénaturé; il le fit assassiner.

[589.] *Varame* n'avoit pris aucune part à ces changemens. Il se tenoit à la tête de son armée, résolu de ne pas travailler pour un autre. *Chosroès* lui envoya de beaux présens, et des lettres obligeantes, pleines de promesses. *Varame* rejeta tout. Dans sa réponse il prit le titre de *fléau des tyrans*. Il ordonnoit à *Chosroès* de quitter un sceptre usurpé, et faisoit entendre que son but, en continuant la guerre, étoit de venger son roi et de punir un parricide. Ce motif lui donna beaucoup de partisans. Les deux rivaux se trouvèrent en présence. *Chosroès* fut vaincu si complètement, qu'il ne put que se sauver

par des chemins détournés jusqu'à un poste avancé des Romains, sur la frontière, où il fut bien reçu. *Varame* s'empara de *Ctésiphon*. Il fit mettre en prison *Bindoès*, comme auteur de la dernière révolution, et ne ménagea pas ses complices, sans cependant user de cruauté à leur égard. Il hasarda ensuite de prendre non pas le titre de roi, mais les ornemens. Cette tentative déplut à la noblesse. Il se forma un complot. On tira *Bindoès* de prison. Les conjurés attaquèrent *Varame* dans son palais pendant la nuit. Il se défendit vaillamment. Plusieurs nobles périrent dans l'action, d'autres furent condamnés ensuite à être foulés aux pieds par les éléphans. *Bindoès* se sauva et gagna la Médie, où il s'empressa de lever des troupes pour seconder *Chosroès*.

Ce fugitif trouva une puissante protection dans l'empereur *Maurice*, qui mit à son service toutes les troupes de l'empire sur cette frontière sous les ordres de *Narsès*, son plus habile général. *Varame* essuya une défaite aussi complète que celle qu'avoit éprouvée *Chosroès*. Comme lui, il s'enfuit presque seul, et trouva un asile au nord de la Perse, chez un prince barbare. Il y vécut quelque temps considéré; mais la crainte d'être attaqué par *Chosroès* détermina le barbare à empoisonner son hôte. *Chosroès* avoit amusé le peuple de la capitale par des spectacles et des fêtes, lorsqu'il ceignit son front du diadème teint du sang de son père. Il se servit de la même politique pour faire oublier à ce peuple la douceur du gou-

vernement de *Varame ;* mais il n'épargna aucun des grands dont il crut avoir à craindre quelque chose, même de ceux qui lui avoient été favorables.

Dans son adversité il avoit montré des égards pour la religion chrétienne jusqu'à paroître lui donner la préférence sur la sienne. Il s'habilloit aussi en Romain, parloit en Romain, agissoit en Romain, sans doute afin de conserver la bienveillance de l'empereur *Maurice*. Quand il n'eut plus besoin de ces ménagemens, il y renonça. *Chosroès II* passe pour un grand persécuteur des chrétiens. Quant aux Romains, c'est-à-dire aux sujets de l'empire de Constantinople, dont les empereurs prenoient toujours le titre d'empereurs romains, quoiqu'ils fussent Grecs ; quant aux Romains, *Chosroès*, rétabli par leurs secours, se montra dès le commencement assez froid sur la reconnoissance. *Narsès*, en lui faisant ses adieux avant de sortir de ses états, lui représenta l'obligation où il étoit de ne pas oublier les services de l'empereur *Maurice* et des Romains, dont ce général parloit comme des *maîtres du monde*. *Chosroès* répondit modestement qu'à l'égard des services, il ne les oublieroit jamais. Pour la puissance romaine, dont *Narsès* lui faisoit une peinture si magnifique, le roi de Perse fit sentir qu'il ne la croyoit pas si redoutable : il déduisit les motifs de son opinion, et marqua si exactement le déclin et la ruine de cet empire, que les historiens grecs n'ont pu s'empêcher de le citer comme un grand astrologue ; mais ce n'étoit qu'un homme clairvoyant et réfléchi, qui, con-

noissant à fond les causes de destruction inhérentes à cet empire, a pu, par la seule force de son jugement, indiquer les degrés d'affaiblissement et prévoir la dernière catastrophe. Un peu de honte l'empêcha de tirer sa part des dépouilles de l'empire tant que son bienfaiteur vécut, quoiqu'il en marquât quelque envie. Mais la mort de *Maurice*, qui fut assassiné, lui fournit l'occasion de porter ses armes dans l'empire sous prétexte de venger la mort de son ami. Une preuve que ce ne fut qu'un prétexte, c'est qu'au lieu de se joindre aux généraux romains, entre autres à *Narsès*, déclarés contre *Phocas*, meurtrier de *Maurice*, il les attaqua tous indistinctement.

On est étonné de l'étendue des conquêtes de *Chosroès*, et du peu de temps qu'il mit à les faire et à les perdre. La seizième année de son règne il mit à contribution tout le plat pays des frontières romaines. L'année suivante il s'empara des forteresses; la dix-huitième année il pilla la Mésopotamie et la Syrie; la dix-neuvième il passa l'Euphrate, porta la désolation dans le reste de la Syrie, qu'il avoit épargnée en Palestine et en Phénicie; la vingtième est remarquable par le ravage de la Cappadoce et de l'Arménie, et par la défaite entière d'une armée romaine, défaite qui lui ouvrit la Galicie et la Paphlagonie, jusqu'à Chalcédoine. Deux ans après, *Chosroès* prit Apamée, Edesse, bloqua Antioche, et remporta une si grande victoire, qu'il resta à peine aux vaincus des soldats pour pleurer les morts. L'année suivante il prit Césarée, emmena une multitude de captifs sy-

riens. La vingt-cinquième année il se rendit maître de Damas, et renvoya ignominieusement sans réponse les ambassadeurs envoyés par l'empereur *Héraclius* pour demander la paix. La vingt-sixième année il conquit la Judée, prit et pilla la ville de Jérusalem, emmena en Perse le pat[illegible]che, emporta la vraie croix, et vendit quatre-vi[illegible] mille chrétiens aux Juifs de ses états, qui [illegible]erent tous.

On est fatig[illegible]tte chronologie sanglante. Il resteroit cependant encore à suivre *Chosroès* en Égypte haute et basse, qu'il subjugue; ainsi il joint la monarchie d'Afrique à celle d'Asie, projet inutilement tenté par ses plus illustres ancêtres. Il revient contre l'empire, répond arrogamment à *Héraclius* qui lui demandoit encore la paix : « Je vous l'accorderai quand vous et vos sujets aurez abjuré le » Dieu crucifié et embrassé la religion des Perses. » *Héraclius*, débarrassé de ses autres guerres, marche en personne contre *Chosroès*, le bat, lui offre encore la paix, qui en est refusée avec mépris. Mais le Persan ne soutint pas sa fierté, il fuit, vaincu en bataille rangée par l'empereur romain, et laisse cinquante mille prisonniers, auxquels *Héraclius* donne généreusement la liberté. L'empereur gagne encore contre deux généraux persans une victoire si complète, que le vainqueur est obligé de relâcher un prisonnier pour aller porter aux sujets de *Chosroès* la nouvelle de leur défaite.

Tant de revers aigrissent le caractère déjà trop cruel de *Chosroès*; grands, peuples, soldats, géné-

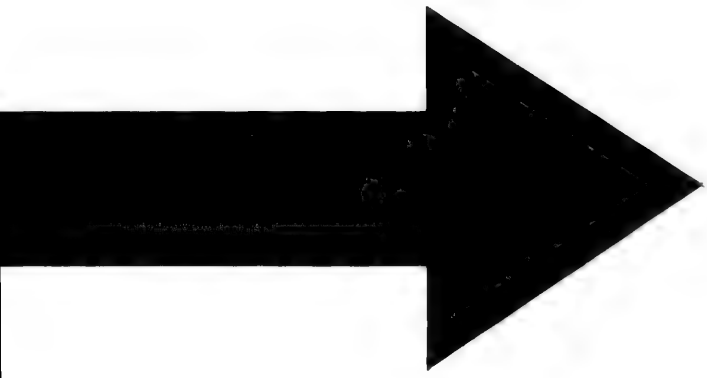
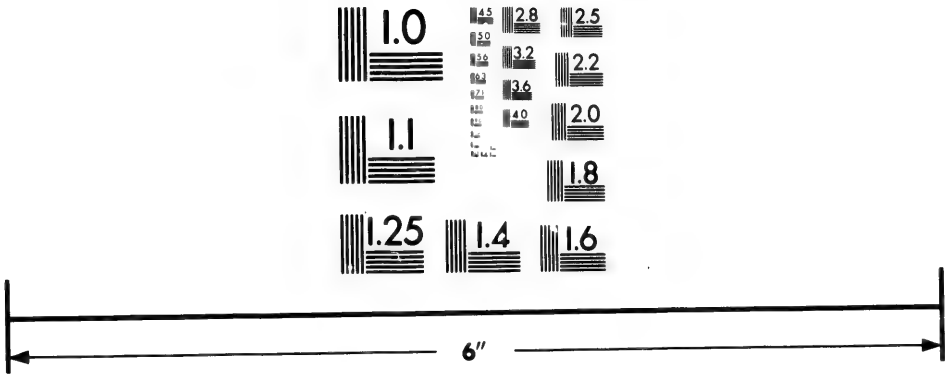


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

raux, il rend tout ce qui le touche responsable de ses malheurs. Une lettre insolente avoit causé l'effrayante catastrophe d'*Hormisdas*, son père; une lettre imprudente précipita celle du fils, qui ne fut pas moins terrible. Il eut des soupçons mal fondés contre *Sarbate*, un de ses généraux. Sans examen, il écrit à un autre de surprendre son collègue et de le faire mourir. Cette lettre tombe entre les mains des Romains. Ils l'envoient au condamné. *Sarbate* à son nom joint ceux de quatre cents officiers de marque, qui paroissent par là destinés comme lui au supplice. Cette lettre ainsi falsifiée, répandue dans l'armée, y suscite une foule de mécontens. *Sarbate* en forme un corps considérable, et se retire à leur tête dans le camp des Romains. La conduite de *Chosroès* est d'autant moins excusable, qu'il avoit besoin alors de la parfaite obéissance de ses sujets, et du concours de ses troupes, pour le projet qu'il avoit formé de donner la couronne à *Merdasas*, le plus jeune de ses fils, au préjudice de *Siroès*, l'aîné. Celui-ci, instruit du dessein de son père, lève l'étendard de la révolte. *Héraclius* donne la liberté aux prisonniers persans qu'il avoit en très-grand nombre, à condition qu'ils se joindront à *Siroès*. Ainsi ce dernier se trouve tout d'un coup une forte armée contre son père. L'âge, les fatigues, les chagrins avoient affoibli *Chosroès*. Il se laisse prendre sans aucune résistance, et est déposé après un règne de trente ans.

Ses malheurs ne se bornèrent pas là. La Providence, selon l'expression d'un poëte, avoit besoin

de se faire absoudre des succès du parricide *Chosroès*. Le premier soin de son fils fut de lui faire appliquer des chaînes aux jambes, aux bras et au cou. Il le fit ensuite renfermer dans un cachot dont l'accès fut laissé libre à tous ceux qui aimoient à se repaître du spectacle de l'infortune. « Comment trouvez-vous, » lui disoient ces curieux impitoyables, comment » trouvez-vous cette coupe amère que vous avez fait » boire à des nations entières ? Il est juste que vous » soyez descendu du trône dans une prison, vous » qui peupliez les prisons pendant que vous étiez sur » le trône. » Il languit cinq jours dans cet état, n'ayant pour toute nourriture que du pain et de l'eau. Au bout de ce terme, on mit à mort, en sa présence, son fils bien-aimé. Ensuite *Siroès* donna ordre qu'on perçât son père à coups de flèches, et qu'on le laissât expirer de ses blessures. Ce fils cruel n'eut que le temps d'essayer le bandeau royal teint du sang de son père ; comme s'il n'eût été placé sur le trône que pour effrayer les monstres : monstre lui-même, il mourut dans l'année.

[650.] Son fils *Ardezer* lui succéda. *Sébarasas*, général de l'armée, prétendit que mal à propos on l'avoit élevé sur le trône sans consulter les troupes. Il fit tuer le jeune prince, et s'y plaça lui-même. Les grands ne purent souffrir qu'un d'entre eux devînt leur maître. Ils se déterminèrent à rendre la couronne à la maison royale. Ils se défirent de *Sébarasas*, et proclamèrent roi *Isdigerte II*, fils d'un frère de *Siroès*, échappé au massacre. Les histo-

riens ne sont pas d'accord sur l'opinion qu'on avoit de ce monarque. Les uns le représentent comme un prince efféminé qui s'endormit dans le sein des plaisirs, et laissa son royaume en proie aux Sarrasins; d'autres disent qu'il défendit son pays avec intrépidité jusqu'au temps où les Perses, fatigués de guerres et de combats, reçurent au milieu d'eux les nouveaux conquérans. Comme les Mèdes s'étoient incorporés aux Perses, les Perses aux Parthes, les Parthes de nouveau aux Perses, ces Perses modernes laissèrent incorporer à eux les Sarrasins, ou les sectateurs de la religion de Mahomet, qui s'est substituée à celle des mages. Ce changement est arrivé vers 640. On est partagé sur le sort d'*Isdigerte*, comme sur son caractère. Ceux qui lui donnent de la grandeur d'âme et de la bravoure le font tuer dans une bataille. Ceux qui lui refusent ces qualités prétendent que, préférant le repos à la gloire, il cédâ son diadème aux Sarrasins, à condition qu'on le laisseroit vivre tranquille dans une petite province où il mourut.

On doit aux écrivains orientaux le recueil des anecdotes, des bons mots, des réponses ingénieuses, et autres traits agréables concernant les Perses, qui ont été négligés ou ignorés par les auteurs grecs. Leur variété rompra la monotonie fatigante des guerres, et fera diversion aux atrocités trop communes de cette ancienne histoire. On aura quelquefois lieu d'être étonné de la contrariété des jugemens portés sur la même personne.

Ardschir, le même qu'*Artaxare*, que les Grecs

font fils de la femme d'un cordonnier, naquit, selon les Orientaux, d'une princesse du sang royal. Il ne fit la guerre que quand il ne put s'en dispenser, fut le bienfaiteur de ses peuples, le partagea en différentes classes, selon leur profession, établit des magistrats pour les gouverner, des maîtres pour les instruire, diminua l'usage des peines capitales. « Il ne » faut, disoit-il, employer le glaive que quand un » châtiment plus doux ne produit pas le même effet. » Il composa un livre intitulé : *Règles pour être heureux*. Dans cet ouvrage il prescrivit les maximes dont la pratique est nécessaire à tous les hommes, depuis le monarque jusqu'aux artisans. Un de ses successeurs ordonna que chaque famille en auroit une copie.

Sapor I, sous le nom de *Shabour*, est justifié par les Orientaux de la cruauté que lui imputent les Grecs à l'égard de *Valérien*. Ils lui reconnoissent des vertus douces qu'on croit volontiers incompatibles avec l'ordre supposé de faire écorcher vif un empereur, son prisonnier. Il est rapporté d'*Hormouz*, nommé *Hormisdas*, que le gouverneur d'une de ses provinces, située du côté des Indes, lui envoya un exprès pour lui faire savoir qu'il avoit occasion d'acheter une quantité de beaux diamans pour cent mille pièces d'or. Le roi le refusa. « Mais, lui » fit dire le gouverneur par un nouvel exprès, il y a » cent pour cent à gagner. — Cent ou mille pour cent, » répondit *Hormouz*, ne me tentent pas : si je fais » le métier de marchand, qui fera le métier de roi ? » Que deviendront les négocians persans, si j'emploie

» mes trésors à leur enlever les gains qu'ils pour-
» roient faire? » *Varane*, appelé *Vaharane*, qui fit écorcher vif *Mani* ou *Manès* pour ses opinions religieuses, disoit : « On ne peut définir l'humanité, » parce que toutes les vertus y sont comprises. »

Shabour, ou *Sapor II*, persécutoit cruellement les Arabes. Il en fit mourir un grand nombre, et faisoit casser l'épaule à tous ceux qui étoient en état de porter les armes. Les remontrances courageuses d'un Arabe le firent changer de conduite. *Baharam Varane IV*, privé du sceptre de son père, mit son rival, nommé *Kesra*, à une épreuve que celui-ci n'osa risquer. Ils étoient prêts à se livrer bataille. « Pour épargner le sang, dit *Baharam*, qu'on place » la couronne entre deux lions affamés. Elle appar- » tiendra à celui qui aura la hardiesse d'aller la » prendre. » *Baharam* fit à *Kesra* les honneurs de la primauté. *Kesra* répondit : « J'en suis posses- » seur, c'est à vous de tâcher de la retirer. » *Baharam* n'hésita pas, tua les deux lions, et enleva la couronne, que *Kesra* ne disputa plus. Sous *Baharam* il fut bâti deux palais avec tant d'art, que chacun devoit s'écrouler lorsqu'on en ôteroit une seule pierre : l'architecte, en mourant, emporta son secret.

La défense faite par *Cobad* ou *Cavade* à toutes les femmes de refuser quelque homme que ce fût, a passé pour un acte de démence. C'étoit une folie religieuse inspirée par *Masdeck*, disciple de *Manès*. Il ne trouva pas de meilleur moyen d'ôter aux Perses le goût des femmes et des richesses que de rendre

les unes et les autres communes. *Cobad* adopta son système, sans doute moins par persuasion que par libertinage. *Chosroès*, son fils, extirpa cette nouvelle secte, en punissant de mort son chef et ses principaux disciples. « Ce n'est, lui dit-il, ni toi, ni les » tiens que je cherche à détruire; mais je veux me » conserver moi-même, ainsi que le peuple confié à » mes soins. » En effet, le but du supplice des scélérats doit être moins leur punition que le salut du peuple.

Mais si *Chosroès*, nommé *Nouschirvan*, savoit punir, il savoit aussi apprécier les fautes et pardonner. Un officier de sa maison, qu'il avoit chassé, se trouvoit réduit par sa disgrâce à une extrême pauvreté. Un jour que le roi donnoit un grand festin à sa cour, l'officier emporta un plat d'or. Le roi seul le vit. Les tables levées, on chercha le plat avec beaucoup d'inquiétude. « Ne vous tourmentez pas, » dit *Chosroès*, celui qui a pris le plat ne le rendra » pas, et celui qui l'a vu ne le découvrira pas. » L'année suivante, le même officier se présenta au festin royal selon sa coutume. *Chosroès*, le voyant habillé de neuf, lui dit à l'oreille : « Est-ce mon plat » qui vous a acheté cette belle robe ? Oui, sire, ré- » pondit l'officier ; et montrant ses habits de des- » sous mal en ordre, vous voyez bien qu'il s'en est » tenu là. » Cette gaie repartie le fit rentrer en grâce. Comme *David*, *Nouschirvan* eut un fils bien-aimé qui se révolta contre lui. Comme *David*, il le recommanda tendrement au général qu'il envoyoit contre

lui, et comme *Absalon*, le fils expia par sa mort le crime de sa rébellion. Ce fut un enthousiasme de religion qui égara ce jeune prince.

Voici quelques maximes, tant de ce monarque que d'autres. On vit un jour arriver un courrier qui s'écria en l'abordant : « Dieu est juste! Dieu est juste! l'im» placable ennemi de notre maître vient d'être en» levé par la mort. — A Dieu ne plaise, repartit le » roi avec tranquillité, que je me réjouisse de la mort » de mon ennemi! Il n'y a rien de plus ridicule pour » des mortels que de se réjouir à la vue d'un exemple » de mortalité. » Ses gens, pressés d'accommoder un plat de gibier qu'ils vouloient lui servir, prirent à des voisins quelques pincées de sel. « Qu'on aille sur-le» champ le payer, dit-il; puis se tournant vers son vi» sir : L'affaire, ajouta-t-il, est peu importante en elle» même, mais un roi doit toujours être juste, parce » qu'il sert d'exemple à ses sujets. Puisque je dois » faire observer la justice à mon peuple dans les » plus petites choses, je dois du moins lui faire » voir que cette observation est possible. — La vie la » plus longue, le règne le plus glorieux, passent » comme un songe, et nos successeurs nous talon» nent. C'est de mon père que je tiens ce diadème, » qui servira bientôt à quelque autre. »

Quelle est la situation la plus fâcheuse? demandoit un roi à ses courtisans. Un philosophe répondit : « La » vieillesse jointe à la pauvreté. » Un sage : « Un » extrême abattement d'esprit accompagné de vio» lentes douleurs. » Le premier ministre : « Celui

» qui seroit proche du terme de sa vie sans avoir » pratiqué la vertu. » Les deux sages reconnurent que la réponse du ministre étoit la meilleure.

ITALIE,

entre la mer Ionienne, l'Adriatique et les Alpes. Énée. Iule. Énée Sylvius. Rois d'Albe.

L'Italie, l'objet de l'admiration des peuples qui vont y contempler les débris de sa grandeur ; l'Italie, enveloppée de la mer de trois côtés, a du quatrième côté des bornes naturelles, qui sont les Alpes. Une chaînes de montagnes, nommé l'Apennin, la traverse dans toute sa longueur du nord au sud, de sorte qu'on y trouve tous les climats, la neige et la glace sur les sommets, pendant qu'un soleil ardent brûle la Calabre, et qu'une chaleur douce et bienfaisante s'étend sur les parties moins méridionales. Aussi dans ce pays jouit-on de toutes les productions de l'ancien monde. La grappe mûrit à côté de l'olive. Sous le mûrier où le ver s'enveloppe de sa coque précieuse la brebis livre sa toison aux ciseaux du berger. Les fruits sont savoureux et abondans. Il est rare que les frimas trompent, comme dans nos contrées septentrionales, l'espérance que fait concevoir une fleur trop hâtive. Rome seule, ce monstre dévorant, rendoit l'univers, surtout l'Égypte, tributaire de ses be-

soins. L'Italie ne lui suffisoit point. Ce pays étoit métamorphosé en vergers et en jardins délicieux. L'Italie, de nos jours, peut se suffire à elle-même. Maintenant il paroît qu'elle a été peuplée d'abord par des Grecs, ou du moins, s'ils y ont rencontré des habitans, ils étoient épars et en petit nombre. Ce sont les Grecs qui ont formé des colonies florissantes, et qui ont été les pères de différentes nations qu'*Énée* y trouva en arrivant.

La partie d'Italie qui a été peuplée ou policée la première est l'Étrurie, qui s'allongeoit, en suivant la côte depuis les Alpes jusqu'au détroit de Sicile. Ce pays étoit divisé en cantons, gouvernés chacun par des rois qui faisoient la guerre, tantôt en commun, tantôt séparément. Chaque canton fournissoit au chef de l'armée un licteur, de sorte que par le nombre des licteurs on pouvoit connoître le nombre des alliés réunis. On peut juger de la religion des Étrusques par celle des Romains, qui ont emprunté d'eux les cérémonies, les sacrifices et les augures. Avant que ceux-ci eussent conquis la Grèce, ils regardoient l'Étrurie comme la mère des arts et des sciences, et ils envoyoient dans ses villes ceux de leurs enfans auxquels ils vouloient procurer une éducation distinguée. La langue des Étrusques différoit du grec et du latin; il en reste des inscriptions. Les cabinets des curieux conservent aussi des vases que leur antiquité rend moins précieux que l'élégance de leur forme.

[1822—1176.] *Énée*, rendu si célèbre par le prince des poëtes latins, échappé des flammes de Troie

avec les compagnons de son infortune, arrive sur les côtes du Latium pendant que *Latinus*, qui en étoit roi, faisoit la guerre aux Rutules. Averti du débarquement de ces étrangers, *Latinus* marche au-devant d'eux, croyant que ce sont des pirates ou des brigands; mais il trouve des hommes bien armés, disposés à se défendre, et cependant encore plus disposés à la paix. *Latinus* les écoute, et, sensible à leurs malheurs, il leur accorde des terres, à condition qu'ils l'aideront contre les Rutules. *Énée* y consent, et remplit si bien sa promesse, que le roi lui donna *Lavinie*, sa fille unique, en mariage, avec le droit de succéder au trône. La reine, épouse de *Latinus*, avoit un neveu, nommé *Turnus*, qui comptoit sur la main et sur le trône de la princesse. Désespéré de la préférence accordée à un étranger, il se retire chez les Rutules, rallume la guerre éteinte, et dans la même bataille lui et *Latinus* périssent. *Énée* se trouve sur le trône de *Latinus*, établit dans son royaume les fêtes et les jeux grecs, le culte de *Vesta* et les lois sévères de cette déesse, les dieux lares, la foi au Palladium; et par le mélange des coutumes grecques et latines, des deux peuples il n'en fait qu'un, sur lequel il régna paisiblement pendant trois ans.

Les Rutules joints aux Tyrrhéniens le tirent de ce repos si utile à sa colonie, dont la puissance commençoit à leur donner de l'ombrage. *Énée* va à leur rencontre, et dans un choc sur les bords du Numicus il est malheureusement poussé dans la rivière, où il se noie. Comme son corps ne fut pas retrouvé, les Troyens

semèrent le bruit qu'il avoit disparu dans le fort de la mêlée, et le firent passer pour un dieu. Ils lui élevèrent un temple. *Ascagne* ou *Iule*, son fils, prit la couronne. *Lavinie*, sa belle-mère, étoit enceinte : elle craignit quelque violence de la part de son beau-fils, et se sauva dans une forêt, où elle accoucha d'un fils, qu'elle nomma *Énée Sylvius*, par allusion à la forêt, *sylva*, où il étoit né. *Iule* fit chercher sa belle-mère, la retrouva avec son fils. Loin de la maltraiter, il eut toutes sortes d'égards pour la mère et l'enfant, et bâtit une ville qu'il nomma *Lavinium*, comme le chef-lieu du patrimoine de *Lavinie* et de l'héritage de son fils *Sylvius*. Pour lui, il se construisit une ville, qu'il nomma *Albe*, où il acheva ses jours. Il ne laissa qu'un fils, nommé comme lui *Iule*. Les habitans du Latium, voyant leur petit royaume près d'être partagé en deux par les droits de l'oncle et du neveu, ce qui pouvoit entraîner sa destruction, soumirent Albe et Lavinium à la même souveraineté, qu'ils conférèrent à *Sylvius*, né de *Lavinie*, fille de *Latinus*, au lieu que *Iule* n'étoit que le fils d'un étranger. Ils donnèrent à *Iule* le souverain pontificat. De *Sylvius* sont descendus les rois qui ont régné à Albe pendant environ quatre cents ans.

ROME MONARCHIE.

Rémus et Romulus. Fondation de Rome. Gouvernement. Sabines. Numa Pompilius. Tullus Hostilius. Ancus Marcius. Tarquin. Servius Tullius. Tarquin II. Livres sibyllins. Lucrèce.

On ne sait des premiers rois d'Albe et de Lavinium presque autre chose que leur nom, et à peu près la durée de leur règne, jusqu'à *Aventius*, qui fut père de *Numitor* et d'*Amulius*. Le trône d'Albe devoit appartenir à *Numitor*, l'aîné; mais *Amulius* l'usurpa, et, afin de se délivrer de toute crainte, il tua *Ægestus*, fils unique de *Numitor*, et consacra *Rhéa Sylvia*, sa fille, à *Vesta*, c'est-à-dire à une virginité perpétuelle. La précaution fut inutile. Elle fut rencontrée en allant puiser de l'eau par un homme habillé en Mars. Étoit-ce un passant? Étoit-ce un amant? Étoit-ce son oncle *Amulius* lui-même, qui vouloit rendre la vestale mère afin d'avoir un prétexte pour la faire périr? Peu de temps après cette aventure elle accoucha de deux jumeaux. *Amulius* l'accusa devant le peuple. Il fut ordonné que les enfans seroient jetés dans le Tibre, et qu'elle-même seroit punie de mort. A la prière d'*Antho*, fille d'*Amulius*, la peine fut commuée en une prison perpétuelle.

Les enfans, enfermés dans un même berceau, voguoient sur le fleuve, et furent portés au pied du mont

Aventin. *Faustule*, intendant des bergers du roi, les trouva, et les donna pour être élevés à sa femme *Acca Laurentia*, surnommée *Louve*, à cause de ses débauches. Dès leur première jeunesse on remarquoit en eux un air de noblesse et de grandeur qui leur donnoit sur les autres bergers une espèce d'empire naturel. Une querelle portée devant leur grand-père *Numitor* les fait reconnoître par ce vieillard. Ils prennent la résolution de le remettre sur le trône, et de délivrer leur mère de sa prison, et réussissent à l'aide des bergers leurs camarades, qui adoptent pour signe de ralliement quelques poignées de foin, nommées *manipuli*, attachées à de longues perches. Telles ont été les premières enseignes des Romains.

Numitor, replacé sur le trône, donna à *Rémus* et à *Romulus*, ses deux petits-fils, le terrain où ils avoient été élevés par *Faustule*. C'étoit un canton près du Tibre, semé de monticules, sur lesquels erroient les troupeaux, dont le chef des bergers avoit l'intendance. *Numitor* leur fournit toutes sortes d'instrumens pour remuer la terre, des bêtes de somme, des esclaves, et permit à ses sujets de se joindre à la colonie. La plupart des Troyens, dont il restoit encore cinquante familles du temps d'*Auguste*, s'attachèrent à la fortune de *Romulus* et de *Rémus*. Les habitans de deux petites villes voisines ou villages voisins firent de même. La division se mit entre les deux frères, soit à l'occasion du choix de l'endroit où on bâtiroit la ville, soit au sujet du plan de cette ville. Quelle qu'ait été la cause de la

discorde, *Rémus* fut tué, et l'opinion la plus commune est qu'il fut tué par son frère.

[2251.—747.] Du nom de *Romulus*, la ville qu'il fonda prit celui de *Rome*. Il la plaça sur le mont Palatin, qui faisoit le centre des autres monticules. Elle consista d'abord en mille maisons, ou plutôt mille cabanes, et ce ne fut, à proprement parler, qu'un village, dont les habitans n'avoient d'autre occupation que de cultiver un terrain stérile qu'ils avoient partagé entre eux. Les murs et les toits des maisons étoient de jonc et de paille, ceux de la ville de claies, et les fossés si petits, qu'un homme pouvoit les franchir. Tels sont les commencemens d'une ville qui est devenue la capitale du monde.

L'autorité que *Romulus* avoit prise pour bâtir la ville, il la remit à sa colonie, qui la lui rendit, en le nommant roi. Mais il ne voulut monter sur le trône qu'après un sacrifice solennel. Pendant la cérémonie un éclair part du côté gauche; *Romulus* le fait regarder comme un signe du consentement des dieux. Après avoir ainsi consacré le choix des hommes par le suffrage de la Divinité, il travaille à établir un gouvernement régulier. Les lois qu'il donna à ses sujets sont l'ouvrage d'un politique profond, et marquent qu'il possédoit éminemment la science si rare de concilier et de balancer les pouvoirs.

Le nouveau roi partagea son petit territoire en trois portions. L'une fut affectée aux frais du culte, l'autre aux besoins de l'état; la troisième fut subdivisée en trente, à chaque curie. Il institua deux classes

de citoyens, en distinguant ceux qui avoient de la naissance et des richesses de ceux qui n'avoient ni l'un ni l'autre de ces avantages. Les premiers devoient s'acquitter des cérémonies religieuses, sous le nom de *patriciens*, et ils étoient appelés à posséder les principales dignités civiles et militaires. L'emploi des autres, nommés *plébéiens*, consistoit à nourrir le bétail, à cultiver les terres, ou bien à faire le commerce.

Pour empêcher qu'une diversité si marquée de conditions ne causât des séditions, *Romulus* attacha ces différentes classes les unes aux autres par des liens réciproques. Chaque plébéien eut le droit de se choisir dans le corps des patriciens un protecteur qui étoit obligé de l'assister de son crédit, de ses lumières, et de le défendre contre l'oppression des grands. Ces protecteurs prenoient le nom de *patrons*, et les protégés celui de *cliens*. Les patrons étoient obligés d'expliquer les lois à leurs cliens, de soutenir les procès qu'on leur intentoit, d'avoir soin d'eux comme de leurs propres enfans; ces cliens devoient racheter leurs patrons, s'ils étoient pris par les ennemis, fournir la dot de leurs filles, et faire d'autres dépenses en leur faveur. Il n'étoit pas permis aux cliens et aux patrons de s'accuser mutuellement en justice, ni de donner les suffrages l'un contre l'autre; chacune de ces fautes étoit réputée une trahison infâme, et pouvoit être vengée par la mort. Cette relation de patrons et de cliens produisit l'union la plus étroite pendant plus de six cents ans; et lors même que la

population entière s'élevoit contre les hommes puissans, cette affection particulière subsistoit et ramenoit les esprits.

Romulus établit le sénat, composé de quatre-vingt-dix-neuf sénateurs, choisis, tant par les patriciens que par le peuple, dans l'ordre des premiers. Le roi nommoit le centième, qui étoit chef ou prince du sénat. On appeloit les sénateurs *pères*, soit à cause de leur âge, soit pour désigner leur soin paternel à l'égard des citoyens. Les premiers sénateurs furent la source de la première noblesse parmi les Romains. Le roi se fit donner une garde choisie par les curies dans leur sein. Il s'attribua aussi un habit distingué, et douze licteurs armés d'un faisceau de verges surmonté d'une hache en signe de souveraineté.

L'intendance de toutes les choses saintes appartenoit au monarque. Il étoit conservateur des lois et coutumes, connoissoit des affaires les plus importantes, assembloit le peuple et le sénat, donnoit le premier son avis, comptoit les voix, concluoit à la pluralité, et commandoit en chef les armées. Le peuple proposoit des lois, prenoit des résolutions, qui cependant n'acquéroient de force que par la confirmation du sénat.

Le culte religieux attira l'attention particulière de *Romulus*. Il ordonna que chaque curie eût son temple et ses prêtres, que le peuple s'assemblât dans des temps marqués pour manger ensemble les victimes; et il institua des jours de fêtes pour le soulagement de ceux qui vivoient de leur travail. Les principaux

ministres des dieux étoient tirés de la classe des patriciens; le clergé inférieur de la classe la plus aisée du peuple. Tous les prêtres devoient être âgés au moins de cinquante ans. Leurs femmes seules étoient autorisées à faire les fonctions de prêtresses. Leurs fils servoient à l'autel jusqu'à l'âge de puberté, et leurs filles tant qu'elles étoient vierges. Comme les familles sacerdotales ne payoient pas d'impôts, qu'elles étoient dispensées de porter les armes, et que leurs charges étoient à vie, il étoit défendu de les rechercher par brigue ou par argent. Chaque curie choisissoit ses prêtres et ses aruspices, qui devinoient par l'inspection des entrailles des bêtes, et consultoient le vol des oiseaux. Ainsi le sacerdoce, accompagné d'aisance et de respect, étoit une ressource que tout citoyen honnête pouvoit se proposer pour sa vieillesse.

Rome naissante s'accrut par le droit d'asile que *Romulus* donna au temple de *Jupiter Asiléen*. Tous ceux des pays voisins qui vouloient se soustraire aux poursuites de leurs créanciers et de la justice y accoururent : il est vrai que ce n'étoit pas une population fort estimable; mais enfin elle accrut le nombre des habitans, et elle augmenta tellement la quantité des hommes, que les femmes ne furent plus en proportion. Le roi pourvut à cet inconvénient : il indiqua une fête solennelle à laquelle les villes voisines furent invitées. La curiosité y amena les filles avec leurs mères. Quand l'heure du spectacle fut arrivée, au signal donné, la jeunesse romaine se ré-

pand de tous côtés parmi ces étrangers désarmés, et enlève leurs filles, au nombre de plus de six cents. Chacun mena chez lui celle qui lui étoit tombée en partage, sans attenter aucunement à son honneur, ainsi que *Romulus* l'avoit expressément recommandé. Il paroît qu'on laissa aux filles le temps de s'apaiser, et aux jeunes gens celui de gagner leurs cœurs. Les mariages se firent ensuite avec toutes les cérémonies religieuses.

Quatre nations se trouvoient intéressées dans cette affaire. Trois, commandées par le roi d'une d'entre elles, nommé *Acron*, marchèrent droit à Rome pour venger l'injure qui leur avoit été faite en la personne de leurs filles. *Romulus* alla au-devant d'elles, et, avant que les armées en vinssent aux mains, il offrit à *Acron* de vider la querelle par un combat singulier. *Acron* accepta le défi et fut tué. Le roi de Rome prit sa capitale, la détruisit, et des habitans qu'il enleva augmenta la population de la sienne. Il restoit les Sabins, la plus puissante des nations insultées par l'enlèvement de leurs filles. La guerre s'alluma vivement entre eux et les Romains. La citadelle que *Romulus* avoit bâtie sur le mont Célius, sous le nom de *Capitole*, fut prise par les Sabins. *Romulus*, en voulant la reprendre, reçut une blessure dangereuse, qui ne ralentit cependant ni les attaques ni la défense. Les jeunes femmes, se trouvant dans la cruelle alternative de voir périr leurs maris ou leurs parens, peut-être les uns et les autres, prirent pour procurer la paix un moyen qui leur réussit. La plupart étoient

déjà mères. Elles s'en allèrent au camp des Sabins, portant sur leurs bras les gages d'un hymen heureux. Ce spectacle toucha les Sabins. Elles obtinrent d'abord une trève, ensuite un traité plus heureux peut-être qu'elles n'auroient osé l'espérer, puisqu'il fut stipulé que les deux nations n'en feroient plus qu'une, que les deux rois résideroient à Rome, et y régneroient conjointement. Les familles sabines qui voulurent quitter leur patrie pour suivre leur roi *Tatius* s'établirent sur le mont Tarpéien. *Romulus* occupoit le mont Palatin. La vallée qui se trouvoit entre eux devint une place commune qui fut depuis le marché de Rome, le Forum. En récompense de l'heureuse union que les Sabines avoient procurée, on leur accorda des priviléges et des distinctions honorables. *Tatius* distribua sa nation comme *Romulus* avoit distribué la sienne. Il créa aussi un sénat de cent pères conscrits. C'est de ce temps qu'on date l'origine des chevaliers romains, classe intermédiaire entre les patriciens et le peuple. *Tatius* régna paisiblement pendant six ans avec *Romulus*. Il fut assassiné pendant un sacrifice. On ne sait si *Romulus* eut part à ce crime. Du moins a-t-on lieu de l'en soupçonner, puisqu'il ne le vengea pas.

Le règne des deux rois fut signalé par des victoires qui commencèrent à introduire des richesses dans la ville naissante par la vente des esclaves, et par des conquêtes qui reculèrent les limites de sa domination. Aux lois déjà faites *Romulus* en ajouta sur le mariage. Les femmes n'y étoient pas bien traitées. Il est

vrai qu'il n'étoit permis aux Romains que d'en avoir une seule ; mais il n'étoit pas permis à la femme de quitter son mari, sous quelque prétexte que ce fût, au lieu que le mari pouvoit répudier sa femme, et même la punir de mort, si elle étoit convaincue d'adultère, d'empoisonnement, d'avoir fait de fausses clefs, ou bu seulement du vin. Les pères pouvoient faire mettre leurs enfans en prison, les vendre comme esclaves, quelque âge et quelque dignité qu'ils eussent. Il n'y avoit point de lois contre le parricide : *Romulus* jugea ce crime impossible. Aussi n'y en eut-il pas d'exemple pendant dix siècles, et, malgré la loi qui autorisoit le divorce, il n'y en eut qu'un au bout de six cent vingt ans.

Telles sont les dernières lois de *Romulus*. Devenu plus puissant par la mort de son collègue le roi des Sabins, il voulut encore se débarrasser des entraves que le sénat mettoit quelquefois à son autorité. Ce corps ombrageux vit des projets de tyrannie dans la liberté que prit le monarque de distribuer à ses soldats des terres conquises sans le consulter. D'autres dispositions que *Romulus* fit de lui-même contre le sentiment des sénateurs portèrent ceux-ci à s'en défaire. Ils le tuèrent pendant un orage qui dispersa ses gardes et laissa ce prince seul à leur merci. Pour qu'il ne restât pas de trace de leur crime, ils dépecèrent son corps, et en emportèrent chacun un morceau sous leur robe. Le peuple attaché à son roi s'émut. On l'apaisa en lui disant que pendant cet orage *Romulus* avoit été enlevé au ciel. *Julius Proculus*,

sénateur très-estimé, affirma l'avoir vu. D'ailleurs le corps ne se trouvoit pas ; pouvoit-on avoir une meilleure preuve de cette apothéose? *Romulus* fut adoré, mais ne fut point vengé. Il passoit pour le fils de Mars, et en avoit la valeur. Sa sagesse fut égale à sa valeur, puisque de trois mille trois cents hommes il porta le nombre des habitans de Rome à quarante-sept mille, et ce qui met le comble à sa gloire, il fit goûter des lois justes à une troupe de brigands et d'aventuriers, et il en forma un peuple qui devint avec le temps le maître de la terre.

La mort de *Romulus*, qui ne laissa point d'enfans, fut suivie d'un interrègne. Les sénateurs ne se pressoient pas de le faire finir, parce qu'ils s'étoient attribué la royauté, dont ils jouissoient alternativement pendant cinq jours. Le prétexte du délai étoit la prétention des Sabins qui vouloient un roi de leur nation. Les Romains demandoient que le successeur de *Romulus* fût pris parmi eux. Enfin, sur les instances du peuple, qui ne s'accommodoit pas d'un roi hebdomadaire, il fut résolu que les Romains éliroient, mais qu'ils ne pourroient choisir qu'un Sabin. Les voix se réunirent sur *Numa Pompilius*, veuf de *Tarta*, fille de *Tatius*, le collègue de *Romulus*. Cet homme vivoit retiré à la campagne, fuyant la cour, les affaires, et uniquement occupé de l'étude de la sagesse. Ce fut à regret, et forcé par les instances de son propre père, qu'il quitta sa chère solitude, bien résolu de se ménager le plus de momens qu'il pourroit pour la revoir.

[2288—710.] Ceux qui traitent de petit génie tout prince qui s'occupe de la religion, de ses rites, de sa police, de ses ministres, n'estimeront pas beaucoup *Numa Pompilius;* mais ceux qui croient que les principes religieux, rendus respectables par le culte extérieur, peuvent adoucir les mœurs d'un peuple, lui insinuer, pour ainsi dire, la morale par les yeux, ne mépriseront pas les soins de *Numa* à cet égard. Afin de donner à ses institutions religieuses une autorité utile, il ne fut pas fâché qu'on crût qu'il les puisoit dans des entretiens secrets qu'il avoit avec une nymphe nommée *Égérie,* habitante des bosquets de sa retraite champêtre. Il congédia la garde de Romulus. « Je ne voudrois pas, dit-il, régner sur un peuple qui » m'inspireroit quelque défiance. » Quant à sa foi particulière, on prétend qu'il concevoit Dieu, ou le premier principe de toutes choses, comme un être impassible, incorruptible; qu'il n'approuvoit pas en conséquence qu'on représentât la Divinité par des images d'hommes; et en effet, pendant cent soixante ans, il y eut très-peu d'images d'hommes dans les temples des Romains. Il institua jusqu'à huit colléges de prêtres, ou plutôt il rendit sacrées les fonctions qui ne regardoient pas directement la religion, et les y fit tenir par des sermens, des sacrifices et d'autres institutions pieuses. Ainsi remplir tel devoir dans sa curie, acheter et choisir les victimes pour les sacrifier, déclarer la guerre, étoient toutes actions réputées sacerdotales, et ceux qui s'en acquittoient autant de prêtres. Cette hiérarchie inférieure aboutissoit par gradation à celle

des pontifes, qui jouissoient d'une très-grande autorité. Ils prononçoient sur toutes les causes relatives à la religion, et il y en avoit peu qui ne fussent de ce ressort. Ils surveilloient la conduite des prêtres, avoient droit de les punir, régloient les fêtes, déterminoient quelle sorte de travail étoit permise ou défendue à certains jours. La dignité de leur chef, le grand-pontife, étoit regardée à juste titre comme une des plus considérables de l'état. Comme il auroit été dangereux de la confier indifféremment, *Numa* la prit pour lui, ou la donna, dit-on, à un très-proche parent dont il étoit sûr.

Pour empêcher son peuple, toujours prêt à courir aux armes, de commencer trop légèrement la guerre, *Numa* consacra un temple à *Janus* aux deux visages, symbole de la prudence, qui tourne ses regards de plus d'un côté, et considère le présent et l'avenir, et un autel à la bonne foi conservatrice des traités tant publics que particuliers. Il introduisit le culte des dieux *Termes*, destinés à punir ceux qui, non contens des terres qu'ils possédoient, envahissoient celles d'autrui. Ces dieux, simples bornes fixées aux limites des champs, étoient si sacrés, que les déplacer étoit un crime odieux, et il étoit permis à tout le monde de tuer le coupable. Il protégea l'agriculture; lui-même en alloit observer les progrès. L'émulation qu'il inspira délivra la ville de la soldatesque oisive, qui avoit conservé sous Romulus l'habitude de vivre de rapines.

On regarde comme le chef-d'œuvre de la politique

de *Numa* la création des communautés d'arts et métiers. Il rangea ensemble les hommes de la même profession. Les habitans de Rome, jusqu'alors divisés en Albains et en Romains, se confondirent dans ces classes, et ne songèrent plus à la diversité de leur origine. On doit remarquer une loi singulière de *Numa*, si ce fut une loi, ou si ce ne fut pas plutôt une simple permission accordée au besoin pressant d'un état naissant. Par cette loi, un mari qui avoit éprouvé la fécondité de sa femme pouvoit la prêter à celui dont l'épouse étoit stérile; mais le prêteur avoit droit de rappeler sa femme quand il vouloit, et de la prêter à d'autres. On ne dit pas si le consentement de la femme étoit requis. C'est en faveur du sexe que *Numa* abrogea la loi qui permettoit à un père de vendre son fils, même marié. « Il seroit injuste, dit le législateur, » qu'une femme qui a épousé un homme libre fût obli- » gée de vivre avec un esclave. »

Numa réforma le calendrier. Les principes astronomiques dont il s'appuya auroient rendu l'année romaine invariable, si le collége des prêtres, auquel il en confia le soin, n'eût apporté à leur application des négligences et des changemens : ce qui embrouilla tellement la chronologie, que dans la suite on ne célébra plus les fêtes dans les temps fixés par leur institution. Les élections et tout l'ordre civil éprouvèrent la même variation.

Ce prince mourut dans sa quatre-vingt-deuxième année, après quarante-trois ans de règne, pendant lequel les armes s'étoient changées chez les Romains

en instrumens d'agriculture. On n'aperçut chez eux ni esprit de sédition, ni ombre de mécontentement. On n'entendit jamais le moindre murmure. Chacun de ses sujets le pleura comme s'il avoit perdu un père ou un ami. Les peuples voisins et alliés de Rome assistèrent à ses funérailles, et y portèrent des parfums et des couronnes pour honorer ses obsèques. Il fut enterré au pied du mont Janicule, selon sa volonté, avec des livres qu'il avoit composés. Quatre cents ans après, son tombeau ayant été trouvé par hasard, ses livres furent portés au sénat. Ils expliquoient les raisons qu'il avoit eues de donner à la religion des Romains la forme qu'il laissa à sa mort. Le sénat jugea les raisons *frivoles*, et fit brûler les livres. On croiroit difficilement que rien de frivole fût sorti de la plume de *Numa*. Il est probable que ce prince, écrivant en liberté ce qui ne devoit être su qu'après sa mort, aura dit des choses qui pouvoient diminuer le respect du peuple pour ses pratiques : inconvénient toujours très-dangereux. En bon politique, le sénat feignit de les mépriser. Dans ces occasions, le feu vaut mieux qu'une réfutation.

[2333—665.] *Numa* n'avoit laissé qu'une fille nommée *Pompilie*. Le peuple élut roi *Tullus Hostilius*, petit-fils d'une des Sabines enlevées. Le sénat confirma cette nomination. Tullus fut bon comme *Numa*, brave comme *Romulus*. Pendant son règne, la ville d'Albe, mère de Rome, passa sous la domination de sa fille, par l'événement du combat entre les trois *Horaces* et les trois *Curiaces*. Ils étoient enfans

des deux sœurs, mariées, l'une à *Horace*, Romain ; l'autre à *Curiace*, Albain. Entre les deux nations, qui n'auroient jamais dû être ennemies, il s'éleva des différends qui firent naître des hostilités. Les deux nations reconnurent apparemment qu'il n'y avoit qu'un moyen d'affermir la paix entre elles, c'étoit de les réunir sous un même chef qui seroit roi des deux villes. Elles convinrent que la victoire désigneroit celui des deux peuples qui commanderoit à l'autre. Pour borner l'effusion du sang, on choisit de part et d'autre trois champions ; le sort tomba sur les *Horaces* et les *Curiaces*.

Le combat ayant été proclamé entre les deux camps, *Tullus* conduit les trois *Horaces*; et *Suffétius*, chef des Albains, les trois *Curiaces*. A mesure qu'ils avançoient le peuple semoit le chemin de fleurs, et les couronnoit de guirlandes, comme des victimes dévouées volontairement au salut de la patrie. Ces six jeunes gens, si proches parens, liés d'amitié, puisqu'il y avoit des alliances projetées avec leurs sœurs, avancent lentement, s'embrassent avec tendresse ; puis, s'arrachant des bras l'un de l'autre, choisissent chacun leur champion, et commencent un combat furieux. Deux *Horaces* tombent, frappés à mort. Les Albains élèvent un cri de joie, et se croient vainqueurs ; mais leurs trois champions étoient blessés, et le Romain resté seul n'avoit aucune blessure. Il prend la fuite, dans l'espérance que les trois *Curiaces* le suivront plus ou moins vite, selon qu'il leur reste plus ou moins de force : quand il les voit

séparés à une assez grande distance pour ne pouvoir se secourir, il retourne contre eux, et les tue l'un après l'autre. *Suffétius*, sur le champ de bataille même, reconnoît, au nom de sa nation, *Tullus* pour souverain.

Pendant que les Romains éclatoient en transports de joie, une sœur d'*Horace*, fiancée à un *Curiace*, aperçoit entre les trophées portés par son frère une cotte d'armes qu'elle avoit brodée pour son amant. A cette vue elle se frappe le sein, verse un torrent de larmes, et reproche amèrement à son frère sa victoire. Irrité de la violence de ses reproches, il la frappe de son épée et la tue. La victoire d'*Horace* ne put le soustraire à la rigueur de la loi : il est saisi et mené devant le tribunal. Le crime étoit notoire et avoué. Le juge prononce la sentence : « Nous » te déclarons coupable ; va, licteur, lie ses mains. » C'étoit un arrêt de mort. Par le conseil du roi, *Horace* appelle au peuple, qui lui fait grâce de la vie, mais non de toute punition. Il passa sous le joug, peine ignominieuse, et ne fut réhabilité que par des sacrifices expiatoires.

Ce n'étoit qu'à regret que *Suffétius* avoit reconnu la domination romaine, et qu'il recevoit des ordres de *Tullus* toujours prêt à les violer quand il se présenteroit une occasion favorable. Il crut la trouver dans une guerre des Romains contre les habitans de Fidène. *Suffétius*, appelé avec ses Albains, ne refusa pas de marcher ; mais, au moment du combat, il se retira sur une hauteur voisine, dans

l'intention de rester neutre et d'attendre l'événement pour se joindre au vainqueur. Le Romain, loin de marquer son étonnement d'une pareille désertion, s'écrie d'une voix forte : « Courage, amis, la vic-
» toire est à nous; c'est par mon ordre que les Al-
» bains gagnent la hauteur pour attaquer en queue les
» Fidénates. » En effet, aussitôt que ceux-ci furent vaincus, les Albains tombèrent sur les Fidénates; mais *Tullus* fit payer cher à *Suffétius* sa trahison : il fut écartelé par sentence du peuple romain. Ce qui restoit des habitans à Albe eut ordre de se transporter à Rome, où on leur donna le rang et les dignités dont ils jouissoient dans leur ville, qui fut détruite. Cette augmentation de population exigea une nouvelle enceinte, d'autant plus nécessaire que *Tullus* y joignit d'autres peuples voisins, et attacha le pays qui leur étoit soumis à la domination romaine, laquelle alloit toujours en croissant. Ce prince mourut, dit-on, frappé d'un coup de foudre ; et toute sa famille, femme et enfans, disparut avec lui. La singularité de cet événement a fait croire que l'embrasement supposé causé par la foudre n'a fait que cacher le massacre de *Tullus*, dont on soupçonne *Ancus Marcius*, son successeur.

[2366.—632.] Que ce crime ait peu touché les Romains, ou qu'il soit supposé, *Ancus Marcius* fut porté sur le trône par le peuple, du consentement du sénat. Comme ses prédécesseurs, il se montra très-zélé pour l'observation des pratiques religieuses. Il renferma dans la ville les monts Aventin et Janicule,

parce qu'il y reçut beaucoup de nouveaux citoyens, amenés des villes assujetties. Ses victoires agrandirent aussi le territoire romain. Il creusa des salines sur le bord de la mer, fit bâtir le port et la ville d'Ostie pour faciliter le commerce de ses sujets : deux ouvrages très-utiles, qui marquent que dès ce temps les Romains n'oublioient rien de ce qui pouvoit contribuer à leur avantage présent et futur. *Ancus* mourut après un règne de vingt-quatre ans, et laissa deux enfans, l'un en bas âge, l'autre âgé de quinze ans. Par son testament il les mit tous deux sous la tutelle de *Tarquin*.

[2390.—608.] *Tarquin* étoit fils d'un riche négociant de Corinthe. Pour mettre ses trésors à l'abri de la rapacité d'un tyran, le père se sauva à Tarquinie, une des plus florissantes villes d'Étrurie. Les richesses qu'il laissa à son fils firent aspirer celui-ci aux premières dignités de cette ville; mais sa qualité d'étranger mettant un obstacle à ses désirs, sa femme, nommée *Tanaquil*, lui conseilla de se fixer à Rome, où des étrangers pouvoient parvenir au trône. Il la crut et se présenta : ses manières nobles et généreuses lui concilièrent l'affection du peuple, et firent naître au roi l'envie de le connoître. Afin de mieux s'insinuer dans les bonnes grâces de ce prince et que ses grandes richesses ne causassent point d'ombrage, il offrit de les déposer dans le trésor public pour être employées aux besoins de l'état. Aussi vaillant qu'habile, il se distingua à la tête de la cavalerie et de l'infanterie. Le roi récompensa sa valeur en le faisant

patricien et sénateur. Sa prudence ne le fit pas moins admirer dans le conseil que son courage l'avoit fait estimer à l'armée. *Ancus* mourant ne crut pas pouvoir mettre l'intérêt de ses fils en de meilleures mains, ne soupçonnant pas qu'un étranger récemment établi à Rome, quel que fût son mérite, eut jamais assez de crédit pour leur enlever la couronne.

Mais il se trompa. Quand il fut question de l'élection d'un roi, *Tarquin* écarta adroitement son pupille, et ne crut pas trop présumer en demandant au peuple assemblé la couronne pour lui-même. Il cita *Tatius* et *Numa*, l'un étranger, l'autre né même parmi les ennemis de Rome. S'il ne put obtenir de cette première démarche la dignité qu'il ambitionnoit, le peuple fit du moins et le sénat ratifia un décret par lequel il étoit ordonné à *Tarquin* de se charger de l'administration des affaires publiques. Cette décision paroît une espèce d'épreuve à laquelle les Romains le soumettoient. Ils eurent tout lieu de s'en applaudir. *Tarquin* détruisit toutes les ligues formées contre Rome. Les Étrusques et les Sabins en étoient les principaux appuis, *Tarquin* les obligea de se soumettre. Les Étrusques lui envoyèrent tous les ornemens de la royauté en usage parmi eux : une couronne d'or, un trône d'ivoire, un sceptre surmonté d'un aigle, une mante ornée de figures et de branches de laurier, et une robe couleur de pourpre. *Tarquin* affecta la modestie de ne vouloir s'en parer que par l'ordre du peuple et du sénat. Il regarda l'aveu qu'il obtint comme une élection régulière, et il ne

parut plus en public que monté sur un char doré, attelé de quatre chevaux, précédé de douze licteurs.

Vainqueur de tous les ennemis de Rome, *Tarquin* travailla à l'embellir. On lui doit le cirque où se sont célébrés les jeux romains, et surtout les aquéducs souterrains destinés à porter dans le Tibre les immondices et les eaux superflues de la ville. Ils en traversoient la plus grande partie, et étoient si élevés, qu'un chariot chargé de foin pouvoit y passer. Nos plus belles villes n'ont pas de monumens utiles comparables à ces aquéducs de Rome et aux citernes d'Alexandrie. *Tarquin* entoura le Forum de portiques, fit bâtir dans la place même des temples, des écoles pour les deux sexes, et des salles pour l'administration de la justice, et il fortifia le Capitole.

On raconte une altercation entre lui et un augure nommé *Accius Névius*, qui donna lieu à un événement singulier. L'augure, informé que le roi vouloit augmenter le nombre des corps de cavalerie, prit les augures et déclara qu'ils n'étoient pas favorables au changement. *Tarquin*, dans le dessein de décréditer une science qu'on paroissoit vouloir faire servir à contrarier sa volonté, mande au tribunal *Névius*, et lui dit : « Augure, sauriez-vous si ce que j'ai dans » l'esprit peut s'exécuter? Allez consulter vos oi- » seaux. » L'augure obéit, revient, et assure que cela peut s'exécuter. *Tarquin* tire un rasoir et un caillou de dessous sa robe, et dit : « Je pensois si » vous pouviez couper ce caillou avec ce rasoir. » Le peuple se mit à rire, et croyoit voir l'augure con-

fondu. Mais celui-ci, sans se déconcerter, dit au roi : « Essayez, et faites-moi punir, si vous ne réussissez » pas. » Soit que le roi, soit que l'augure, comme le disent quelques historiens, ait fait l'épreuve, le rasoir entra dans le caillou, le partagea, et coupa même un peu la main qui le tenoit. *Tarquin* rendit hommage à la vérité de la science augurale, et renonça à son projet, c'est-à-dire, qu'il n'établit pas de corps de cavalerie; mais il augmenta chaque corps, ce qui revenoit au même. En vain auroit-on objecté au peuple des spectateurs que cette espèce de défi pouvoit avoir été concertée pour rendre plus robuste la foi dans les augures; que sans doute ce caillou, qui se trouve si à propos sous la robe du roi avec le rasoir, étoit préparé; il n'auroit pas été sûr d'exprimer ces soupçons à Rome, où le miracle a toujours passé pour authentique. *Cicéron* cependant s'en est moqué.

Tarquin vieillissoit comblé de gloire, mais non sans éprouver de vives inquiétudes de la part de ses anciens pupilles, les enfans d'*Ancus Marcius*. Ces princes le voyoient avec peine assis sur le trône qu'ils auroient dû occuper; cependant peut-être auroient-ils attendu pour s'y replacer la fin de sa vie, dont sa vieillesse pouvoit faire envisager le terme comme prochain, s'ils ne s'étoient aperçus que le vieux roi prenoit des mesures pour maintenir le sceptre dans sa famille. D'un fils qu'il avoit perdu il lui restoit deux petits enfans, trop jeunes pour les mettre sur les rangs; mais il avoit un gendre d'un mérite à faire

tout craindre. *Servius Tullius*, c'étoit son nom, étoit né presque dans le palais de *Tarquin*. On le disoit fils d'un des dieux lares de ce palais, qui auroit pu être *Tarquin* lui-même; du moins lui marqua-t-il toujours la tendresse d'un père. *Tanaquil*, son épouse, n'en paroissoit pas jalouse; au contraire, elle montra toujours beaucoup d'amitié au jeune *Servius*, et la princesse gardoit auprès d'elle, moins comme esclave que comme compagne, *Ocrisie*, sa mère. Dès la plus tendre jeunesse cette femme étoit l'esclave de *Tarquin*. Il en avoit fait présent à *Tanaquil*. On ne sait si la captive étoit pour lors enceinte, ou si elle le devint. On n'est pas plus instruit de la naissance d'*Ocrisie*, que les uns disent fort illustre, d'autres très-basse. Quand elle accoucha, elle donna à son fils le nom de *Servius*, qui a perpétué la mémoire de l'état de servitude dans lequel il est né.

Le roi fit donner une belle éducation à ce fils, dont les qualités naturelles reçurent un nouvel éclat; par sa prudence, son courage, ses services, il mérita le rang de patricien et la dignité de sénateur. *Tarquin* lui fit épouser une dame romaine de la première distinction. Après la mort de cette première épouse, ce prince lui donna sa propre fille en mariage, et le combla de grâces. Le peuple les ratifia par son approbation. C'étoit cette faveur du peuple que les enfans d'*Ancus* redoutoient le plus. Ils appréhendoient que *Tarquin* ne s'en servît pour appro-

cher son gendre du trône, et même pour l'y affermir avant sa mort. Ils résolurent de le prévenir.

Le roi reposoit tranquillement dans son palais. Deux hommes, ayant chacun une cognée sur l'épaule, commencent une querelle très-vive à la porte. Ils demandent à être jugés par le monarque. *Tarquin*, importuné de leurs clameurs, ordonne qu'on les fasse approcher. Pendant qu'il écoute l'un attentivement, l'autre lui décharge la cognée sur la tête, et tous deux s'enfuient. Ils croyoient se sauver à l'aide de conjurés apostés dans le voisinage; mais ils furent pris. Appliqués à la torture, ils avouèrent qu'ils avoient commis le crime par ordre du fils d'*Ancus*.

La reine *Tanaquil*, douée d'une sagesse et d'une fermeté supérieure, conserva toute sa présence d'esprit à la vue de son époux mourant. Elle ordonna qu'on ne laissât entrer personne dans le palais. S'étant renfermée dans l'appartement du roi, elle, *Ocrisie*, mère de *Servius*, et sa femme, fille de *Tarquin*, elles excitèrent *Servius* à se saisir de la royauté. Leurs mesures prises, *Tanaquil* se présente à une fenêtre, et dit au peuple assemblé que le roi, frappé d'un coup violent, avoit d'abord perdu connoissance, mais qu'il est revenu à lui; que ses sujets le reverront bientôt, qu'en attendant, il ordonne qu'on obéisse à *Servius*, qui administrera la justice jusqu'à son parfait rétablissement. Cette sage dissimulation de *Tanaquil* eut tout le succès qu'elle en pouvoit attendre. Les fils d'*Ancus*, croyant que le roi vivoit encore,

s'exilèrent d'eux-mêmes. *Servius*, revêtu des habits royaux, et entouré de licteurs, monta sur le tribunal. Comme il vouloit ne paroître que prêter son ministère, pour peu qu'il se présentât de difficultés dans une cause, il disoit qu'il consulteroit le roi, et feignoit d'aller prendre son avis. Il cita les fils d'*Ancus*, qui se gardèrent bien de comparoître. *Servius* les déclara infâmes, et fit confisquer leurs biens.

[2427.—471.] Après avoir ainsi ménagé quelque temps les affaires avec une prudence et une douceur qui lui concilièrent l'affection du peuple, il annonça la mort de *Tarquin*, auquel on fit des obsèques magnifiques. *Servius* continua de paroître en public revêtu des ornemens royaux, entouré d'une garde nombreuse, et s'occupa de remplir toutes les fonctions de la royauté. Le peuple, accoutumé à le voir ainsi, ne songeoit pas seulement que les choses dussent être autrement; mais le sénat ne pensoit pas de même. Il regardoit comme une insulte faite à son autorité la hardiesse d'un homme qui s'emparoit de la puissance souveraine sans même daigner le consulter, et d'un homme né dans la servitude. L'idée d'obéir au fils d'une esclave révoltoit les sénateurs. Cependant ils crurent qu'il seroit imprudent d'éclater contre celui qui avoit en main toutes les forces du royaume. Ils prirent le parti de lui proposer, à la première convocation du sénat, de déposer son autorité, et d'établir, selon la coutume, un interrègne, pendant lequel on pourroit procéder à l'élection d'un roi.

Mais *Servius* ne leur laissa pas le temps d'effectuer leurs projets. Au lieu de convoquer le sénat, il assembla le peuple, et ayant fait mettre à ses côtés les deux fils du roi, il adressa un discours artificieux et touchant à ses auditeurs, les supplia de vouloir être avec lui les tuteurs des enfans d'un prince dont la mémoire devoit leur être chère. Il s'engagea à protéger le peuple contre les patriciens, à payer toutes les dettes des citoyens pauvres, et à partager entre eux les pays conquis sur l'ennemi. Ces promesses furent fidèlement remplies. *Servius* ajouta à ces dons des priviléges qui, à plusieurs égards, mettoient le peuple de niveau avec les patriciens et les sénateurs; premier germe de la division qui a toujours existé entre ces deux corps.

Servius appuya ces démarches par de nouvelles victoires sur les Volsques, et sur d'autres peuples qui s'étoient imaginé avoir, à la mort de *Tarquin*, une occasion favorable de secouer le joug. Après les avoir complètement défaits, il se fit décerner le triomphe à Rome malgré le sénat. Il partagea les terres des vaincus, tant aux anciens habitans de la ville qu'à ceux des peuples subjugués qui consentirent à venir demeurer dans Rome, et leur accorda le nom et les priviléges de citoyens romains. Avec ce renfort, il résolut de donner à son autorité les droits apparens qui lui manquoient encore. Il assembla les citoyens. Dans un discours pathétique, qui arracha des larmes, il se plaignit de ce que les patriciens conspiroient contre sa vie uniquement à cause de l'affection qu'il

manifestoit pour le peuple. Il le pria de disposer de la couronne en faveur de ses pupilles et de lui, comme leur tuteur, ou en faveur des fils d'*Ancus*, que les patriciens vouloient mettre sur le trône. Après ces mots il descend du tribunal, feignant de ne vouloir pas gêner les suffrages. Le peuple l'arrête. Quelques gens apostés crient : « Qu'on assemble les curies pour » que *Servius* soit élu roi. — Je suis charmé, répond » ce prince, de trouver en vous tant de reconnois- » sance pour les services que je puis vous avoir ren- » dus. Faites ce que vous jugerez convenable », ajouta-t-il d'un air indifférent. Les voix prises, il fut reconnu roi à une pluralité de suffrages qui n'avoit pas encore eu d'exemple. Cependant, comme le sénat ne ratifioit pas l'élection, *Servius* hésita à prendre la couronne. Il délibéra même d'y renoncer absolument, et de la faire passer sur la tête des deux petits-fils de *Tarquin*, son beau-père ; mais *Tanaquil* le rassura et le fit jurer que jamais il n'abdiqueroit. Cette reine mourut peu de temps après. Son gendre, au lieu de la rendre célèbre pour ses grands talens pour le gouvernement, dont elle avoit donné plusieurs preuves, crut éterniser plus sûrement la mémoire de cette princesse par le signe des vertus domestiques, qui sont la vraie gloire d'une femme. Il fit suspendre sa quenouille dans le temple d'*Hercule*.

Redevable de son autorité au peuple, *Servius* sentit qu'il étoit important de ne lui pas laisser un pouvoir dont il pouvoit abuser contre l'intérêt de état, par des gradations adroitement ménagées dans

les classes déjà instituées, il donna aux riches, à ceux qui avoient quelque chose à perdre, la principale influence dans les élections et les affaires majeures. Les mêmes aussi, par les mêmes moyens, se trouvoient appelés les premiers à former les légions. Ainsi le soin de veiller à la sûreté du royaume se trouva confié aux mains de ceux qui avoient le plus d'intérêt à le défendre. Les moyens qu'il prit pour soulager la classe indigente dans la distribution des impôts sans gêner la classe opulente; la manière facile et ingénieuse qu'il imagina pour savoir toujours le nombre des citoyens, combien il en naissoit, combien il en mouroit, le tout par une simple marque que chacun jetoit dans une urne toujours exposée au public; l'adresse qu'il eut d'attacher les affranchis à l'état en leur accordant des priviléges qui les rapprochoient des citoyens, sans leur en donner le rang, qu'ils pouvoient cependant obtenir ensuite par leur mérite; l'adresse non moins grande qu'il employa pour communiquer de l'émulation même parmi les esclaves, pour lesquels il fit du dieu des carrefours un dieu dont ils pouvoient seuls être les prêtres : toutes ces inventions marquent dans *Servius* un certain esprit d'ordre, et des connoissances profondes dans l'art du gouvernement. Il tâcha aussi de regagner le sénat en retranchant de l'autorité royale, et en donnant à cette compagnie le droit de juger toutes les causes, excepté celles qui concernoient les crimes d'état, dont il se réserva la connoissance.

Les soins du roi s'étendirent aussi sur la campagne.

Les cultivateurs y étoient épars, et par là exposés à tout perdre à la moindre invasion de l'ennemi. *Servius* parcourut les champs, marqua des lieux sur quelques montagnes qu'il fit entourer de haies et de fossés, où les habitans pouvoient mener leurs bestiaux, et renfermer, en cas d'alarmes, ce qu'ils avoient de plus précieux; mais, en même temps qu'il pourvoyoit à la sûreté de ses sujets et de leurs effets en temps de guerre, il tâcha d'écarter ce fléau de son royaume. Les ennemis les plus proches étoient les Latins; sous ce nom étoient comprises beaucoup de petites nations inquiètes et remuantes, avec lesquelles on ne pouvoit jamais compter sur une paix stable. Il faut aussi avouer que l'humeur entreprenante des Romains étoit souvent une excuse légitime des hostilités commises par les peuples voisins. *Servius* engagea les Latins à envoyer à Rome des députés pour affaire importante.

Lorsqu'ils furent arrivés, le roi leur proposa de bâtir à frais communs un temple en l'honneur de *Diane*; d'ordonner que les nations contractantes, réunies avec les Romains, y offriroient chaque année des sacrifices; que cette fête seroit suivie d'un conseil où l'on termineroit à l'amiable les différends, et dans lequel on prendroit les mesures les plus propres à cultiver la bonne intelligence entre les alliés; qu'enfin la cérémonie finiroit par une foire où chacun pourroit se procurer ce qui lui étoit le plus nécessaire. Les conditions furent toutes acceptées. On y ajouta de plus que ce temple, bâti par toutes les villes, seroit un asile pour tous leurs habitans. On

peut remarquer ici l'adresse de *Servius* à procurer par une seule institution deux avantages à Rome : d'abord la paix avec ses voisins, ensuite un concours utile au commerce de cette ville. Les articles de cette convention furent gravés sur une colonne qui existoit encore du temps d'*Auguste*.

Pour s'attacher entièrement ses deux pupilles, *Lucius Tarquinius*, et *Aruns*, petit-fils de *Tarquin*, *Servius* leur avoit fait épouser ses deux filles. Ces mariages, assortis pour l'âge, ne le furent point pour le caractère. *Tarquin* l'aîné, homme hardi et cruel, eut une femme d'un esprit doux et raisonnable. *Aruns*, le plus jeune, bien plus humain que son aîné, trouva dans la jeune *Tullie* une femme ambitieuse et capable des plus grands crimes. Les deux femmes jouèrent chacune leur rôle auprès de leur mari, conformément à leur caractère. Celle de *Tarquin* cherchoit en toute occasion à lui inspirer des sentimens de douceur et de modération, tandis que sa jeune sœur tâchoit de porter aux entreprises les plus violentes *Aruns*, qui faisoit consister son bonheur à mener une vie tranquille.

La conformité d'inclination lia bientôt *Tullie* avec *Tarquin*. Elle osa lui proposer de massacrer son propre père, sa sœur, et *Aruns*, afin de lever tous les obstacles qui pourroient les empêcher de se marier, et de monter ensemble sur le trône. De cette affreuse proposition il n'y eut alors que ce qui regardoit *Aruns* et la sœur de *Tullie* d'exécuté. Celle-ci empoisonna son mari, *Tarquin* empoisonna sa

femme, et ils eurent ensuite l'effronterie de demander au roi la permission de se marier. *Servius* et *Tarquinie* ne répondirent que par un profond silence, que ces deux personnages, bien dignes l'un de l'autre, interprétèrent comme un consentement. Aussitôt après leur mariage, les deux nouveaux époux déclarèrent que la couronne leur appartenoit. Des patriciens, que *Servius* avoit humiliés en plus d'une occasion, épousèrent sans peine les intérêts de *Tarquin*, tandis qu'a force d'argent les rebelles cherchoient à s'attacher les citoyens pauvres.

En vain *Servius* les engagea tendrement à attendre sa mort, qui ne pouvoit pas tarder d'arriver. *Tarquin* le força à paroître devant le sénat pour répondre aux reproches d'usurpation qu'il lui fit. Le roi plaida noblement sa cause ; mais, soit qu'il vît dans les sénateurs des préventions contre lui, soit pour d'autres raisons, il termina son apologie par un appel à l'assemblée du peuple. L'éloquence du monarque y fut victorieuse : cette acclamation se fit entendre de toutes les parties de la place : « Que *Servius* règne, » qu'il continue à rendre les Romains heureux : » Quelques particuliers ajoutèrent : « Que *Tarquin* pé- » risse, et qu'il expire sous nos coups ! » Alarmé de ces menaces, il prit promptement la fuite, mais sans renoncer à son dessein. Le mauvais succès servit à lui faire prendre des mesures plus sûres pour réussir. Ce fut principalement de fortifier le parti qu'il avoit dans le sénat ; et dès qu'il le jugea assez considérable, il exécuta le dessein le plus hardi qu'on pût imaginer.

On le vit un jour traverser la place publique, habillé magnifiquement. Ses domestiques portoient des faisceaux devant lui. Il entre brusquement dans le temple où le sénat tenoit ses séances, et va se placer sur le trône. Les sénateurs de son parti étoient déjà arrivés. Les autres, convoqués au nom du roi *Tarquin*, accoururent, croyant que *Servius* étoit mort, puisque *Tarquin* prenoit le titre de roi. L'assemblée étant formée, *Tarquin* fait un discours plein d'invectives contre le roi, qu'il traite d'*esclave, de fauteur de la populace, d'ennemi des patriciens*. Il haranguoit encore, lorsque *Servius* paroît. Indigné de l'audace de son gendre, il s'avance vers le trône pour l'en faire descendre. Le peuple, accouru à ce spectacle, ainsi que les sénateurs, laissa les deux rivaux lutter ensemble. Le combat ne fut pas long. *Tarquin*, jeune et robuste, saisit le vieillard par le milieu du corps, le transporte hors de l'assemblée, et le jette du haut des degrés.

Tullie, instruite de ce qui se passoit, se trouve presque aussitôt au sénat, et salue la première son mari roi. Son exemple est suivi sur-le-champ par les sénateurs de son parti. *Servius* mourant s'en retournoit, soutenu par deux plébéiens qui l'avoient relevé. *Tullie* sa fille exhorte le nouveau roi à achever de s'assurer la couronne. Le conseil n'étoit pas obscur. *Tarquin* dépêche quelques serviteurs qui atteignent son beau-père, et lui ôtent inhumainement le peu de vie qui lui restoit. *Tullie* remonte triomphante dans son char pour retourner à son palais. Il lui fal-

loit passer par une rue étroite où venoit d'être assassiné son père, qui palpitoit encore. A la vue de ce corps sanglant, le cocher retient les chevaux. « Pour-» quoi n'avancez-vous pas ? lui dit *Tullie*. — Hé-» las! s'écrie le cocher, c'est le corps du roi votre » père. — Quoi ! lui dit-elle en fureur, tu crains de » passer sur un corps mort ? Marche. » Le cocher obéit. On rapporte que le sang de *Servius* non-seulement teignit les roues du char, mais encore rejaillit sur les habits de son exécrable fille. Ce prince, généralement estimé, fit plus pour le bonheur des Romains pendant vingt années de paix que ses prédécesseurs n'avoient fait par un grand nombre de victoires. Il étoit doux, humain, juste. Jamais il n'auroit eu d'ennemis, s'il n'en avoit trouvé dans sa propre famille. *Tarquin*, par une politique barbare, ne voulut pas qu'on lui rendît les honneurs de la sépulture tels qu'on les rendoit aux rois. *Tarquinie*, sa veuve, suivie de quelques amis, le conduisit au tombeau pendant la nuit; et comme si elle n'avoit survécu à son époux que pour lui rendre ses derniers devoirs, elle mourut la nuit suivante, sans qu'on puisse dire si ce fut de douleur, ou par un nouvel attentat de *Tullie* et de son époux. On peut tout croire de pareils monstres.

[2471. — 527.] *Tarquin II* a été surnommé le *Superbe*, épithète qui réunit les deux défauts de capricieux et hautain, d'où dérivent, dans un homme en place et armé d'autorité, l'impatience de la contradiction, le mépris pour les inférieurs, l'abandon

à tous ses désirs, l'indifférence sur les moyens de les satisfaire, et le dédain du jugement du public et de la réputation. On trouve tous ces vices dans la conduite de *Tarquin*, de *Tullie* sa femme, et de leurs enfans. Aussitôt qu'il fut monté sur le trône, et les patriciens qui l'avoient servi par jalousie contre *Servius*, et les plébéiens qui n'avoient pas défendu le malheureux prince, devinrent indistinctement victimes de sa tyrannie et de son avidité. Il s'entoura d'une garde d'étrangers, qui exécutoit sur-le-champ ses ordres, quelque barbares ou injustes qu'ils fussent. La richesse et le mérite étoient deux crimes qu'il ne pardonna jamais. Un de ses premiers forfaits fut l'assassinat de *Junius*, son parent. Il le fit tuer avec un de ses fils, et s'empara de ses richesses. Un autre fils échappa à la mort en contrefaisant l'imbécille et le fou. Il joua ce rôle difficile pendant plus de vingt ans, ce qui lui fit donner le surnom de *Brutus*, qu'il conserva même après avoir repris le libre usage de son esprit. La crainte d'éprouver un pareil traitement fit abandonner la ville aux principaux citoyens. *Tarquin*, ne pouvant plus dépouiller d'hommes opulens, exerça sa tyrannie contre les hommes d'une richesse moins considérable. La ville se remplit de délateurs, qui étoient encouragés par l'impunité et les récompenses, signes certains de la tyrannie.

Afin que les citoyens réunis ne formassent aucun dessein contre sa personne, il défendit toute assemblée, soit à la ville, soit à la campagne; mais, comme il se doutoit que tôt ou tard le peuple chercheroit à

secouer le joug, il songea à se faire un parti puissant parmi les étrangers. Dans la conduite qu'il tint à cette occasion, comme dans les autres actions, même les moins répréhensibles, on remarque sa fatuité impertinente, la cruauté, et surtout la fourberie qui a été le caractère dominant de *Tarquin* et de sa famille.

Il convoqua une assemblée des villes latines pour affaires qui les concernoient, disoit-il, toutes également. Les députés se réunirent de bonne heure au jour marqué. *Tarquin* se fit attendre jusqu'au soir. La plupart furent très-offensés de ce retard. Un d'entre ces députés, nommé *Herdonius*, s'en expliqua hautement. Il vouloit rompre l'assemblée. *Mamilius*, riche Latin, auquel *Tarquin* avoit donné sa fille en mariage pour se faire des partisans, obtint que l'assemblée seroit remise au lendemain. Le monarque de Rome paroît. Après quelques excuses faites à la légère, il dit qu'il les a convoqués pour réclamer le droit de commander les armées latines, droit qui lui avoit été transmis par son grand-père. Tout le monde se taisoit. *Herdonius*, déjà choqué du retard dédaigneux de la veille, prend vivement la parole, et fait si bien sentir les inconvéniens de la demande, que *Tarquin*, déconcerté, ne trouve rien à répondre pour le moment : mais il prie de remettre la délibération au lendemain, promettant de refuter victorieusement *Herdonius*.

Pendant la nuit il gagne les domestiques de ce député, et fait cacher des armes chez lui. Le lende-

main, au lieu d'entamer la question, *Tarquin* se plaint qu'*Herdonius* veut l'assassiner, dit qu'à ce dessein il a fait dans sa maison un amas d'armes, et qu'il en a de cachées jusque dans son bagage. L'accusé se récrie contre la calomnie, et consent à être puni comme coupable, si l'on trouve des armes chez lui. On fouille sa maison; il ne fut pas difficile de les trouver. *Herdonius* est jugé à mort, comme coupable et suffisamment convaincu. La sentence est exécutée sur-le-champ. Il fut ensuite facile au roi d'obtenir le commandement qu'il demandoit. Le premier emploi qu'il en fit fut contre les Volsques, qui n'avoient pas voulu entrer dans la ligue latine.

Cette ligue commencée par *Tarquin* l'ancien, perfectionnée par celui-ci, qui y mit la dernière main, est, plus que toutes les victoires des Romains, le fondement de leur grandeur. Avec les forces des alliés ils subjuguèrent les nations voisines qui n'avoient pas voulu s'y joindre. Ensuite, débarrassés de ces ennemis, ils revinrent sur les puissances liguées elles-mêmes, qu'ils assujettirent les unes par les autres. On voit dans cette conduite des Romains le principe dominateur qui étoit déjà en action, s'il n'étoit pas encore en système, et qu'on pourroit exprimer par cette espèce de proverbe : « Qui n'est pas » pour nous est contre nous. » Les Volsques, qui ne voulurent pas entrer dans la confédération, furent traités en ennemis. *Tarquin*, auquel on ne peut refuser des talens militaires, les battit, prit leur ville principale, et la rasa. Il eut aussi des avantages

contre des restes de Sabins, qui, toujours vaincus, jamais subjugués, luttoient perpétuellement contre les anciens ravisseurs de leurs filles : insulte que n'oublièrent point ceux qui dans ce temps ne voulurent pas se prêter à un accord.

Une autre guerre fut dirigée personnellement contre *Tarquin*. Un grand nombre de patriciens mécontens s'étoient réfugiés à Gabies, ville des Latins, peu éloignée de Rome, et ils avoient engagé les habitans à épouser leur cause. Cette guerre, guerre de surprise et de dévastation, dura sept ans, et produisit dans Rome une famine si terrible, que le peuple en fureur demanda au roi la paix ou des vivres. Les murmures, fomentés sous main par les émissaires des exilés de Gabies, sembloient préparer une révolte générale. *Sextus Tarquinius*, fils du roi, trouva un moyen de la prévenir, moyen fondé sur une complication de trahisons infâmes, mais d'autant plus digne du père et du fils. Il feint de se brouiller avec son père, déclame hautement contre lui. Le roi le condamne à être battu de verges, comme rebelle. Il s'évade et se rend à Gabies, dont les habitans lui font un accueil plein d'amitié.

Le perfide se conduisit très-adroitement : toutes les fois qu'on le mettoit à la tête de quelque détachement, il revenoit chargé de butin. Son père facilitoit ses exploits militaires en lui exposant, en petit nombre ou en position dangereuse, les officiers et les soldats qui lui étoient suspects. Il tiroit de cette manœuvre le double avantage de se défaire de ceux qu'il crai-

gnoit, et d'augmenter dans la ville ennemie le crédit de son fils. Quand *Sextus* crut son autorité bien établie, il dépêcha à son père un esclave de confiance, chargé de lui expliquer l'état des choses et de lui demander ses conseils. *Tarquin* mène cet esclave dans un jardin où il y avoit quantité de pavots. Comme par amusement, avec une baguette qu'il tenoit à la main, il abat les têtes de pavot les plus élevées, et renvoie le messager sans autre réponse. *Sextus* comprit l'énigme. Il convoqua les Gabiens, et leur dit qu'il existoit dans la ville un complot pour le livrer à son père. Le peuple le prie de faire connoître les conspirateurs. *Sextus*, comme malgré lui, nomme *Antistus Pétro*, homme également distingué par son rang et par son mérite. Il avoit fait cacher dans les papiers de l'accusé des lettres appropriées aux circonstances. A peine sont-elles produites, que, sans autre examen, on lapide *Antistus*. *Sextus* est chargé de découvrir les complices. Il fait fermer les portes de la ville, répand des satellites, qui, par ses ordres, mettent fidèlement en pratique le conseil secret de *Tarquin* en abattant les têtes les plus élevées. *Sextus* feint ensuite de se réconcilier avec son père, et obtient la paix pour le reste des habitans, qui, n'étant plus à craindre, privés de de leurs chefs, furent traités avec assez d'humanité. On inscrivit le traité sur la peau du bœuf immolé après le serment. On couvrit de cette peau un bouclier de bois, conservé dans le temple du dieu de

la Fidélité, où il se voyoit encore du temps d'*Auguste*.

Sous *Tarquin* le Superbe parurent les livres des sibylles. Une vieille femme inconnue et étrangère les présente au roi, au nombre de neuf volumes. *Tarquin* ne veut pas donner le prix qu'elle demande : la vieille femme reprend ses livres, en brûle trois, revient proposer les six autres, et en demande le même prix. Même refus : elle en brûle encore trois, reparoît et menace de brûler les trois autres qui restent, si on ne lui donne la somme totale qu'elle exige. Cette singulière conduite excite l'attention du roi. On examine, il se trouve que ce sont les oracles de la sibylle de Cumes. Le roi les paie ; la vieille recommande qu'on en ait grand soin, et disparoît. Ces livres ont été d'une grande utilité pour les Romains. Dans les occasions embarrassantes, on les tiroit, en grande cérémonie, de dessous les voûtes du Capitole, où ils étoient gardés. Ceux qui devoient les consulter, membres du corps de la noblesse, d'abord au nombre de deux, ensuite portés jusqu'à quinze, étoient seuls autorisés à les ouvrir, et pouvoient y lire ce qu'ils jugeoient de plus favorable aux circonstances. Adroite politique d'avoir toujours un oracle prêt à parler comme on veut !

On ne sait si *Tarquin* prévit cet avantage, en se faisant peut-être présenter ces livres, comme nous avons vu qu'il étoit possible que son grand-père ait fait préparer le caillou d'*Accius Nævius* : *Tarquin* le Superbe se faisoit gloire d'imiter l'ancien. Il acheva

la construction des fameux égouts qui n'avoient pas été conduits tout-à-fait jusqu'au Tibre par son grand-père. Il bâtit aussi dans le Capitole ce temple fameux, le terme des triomphateurs, où ils sont venus ensuite consacrer les dépouilles de l'univers. *Tarquin* prépara ce trône de gloire, et n'en jouit pas.

Rarement il étoit exempt de guerre; le moindre prétexte suffisoit pour mettre les armes entre les mains des habitans de petites souverainetés si peu distantes l'une de l'autre. Les hostilités suivoient bientôt les mécontentemens. Ainsi *Tarquin*, se plaignant de ce que les Rutules donnoient asile à ses bannis, assiégea Ardée, leur capitale, qui n'étoit qu'à cinq ou six lieues de Rome. Les fils du roi et beaucoup de jeunes gens attachés à la cour se trouvoient à ce siége. Comme il n'étoit pas poussé vigoureusement, il y avoit bien des intervalles pour les plaisirs. Dans un de ces momens, ces jeunes gens, au nombre desquels étoit *Collatin*, mari de *Lucrèce*, se mirent à parler de leurs femmes : sujet de conversation délicat. Chacun relevoit le mérite de la sienne. Pour terminer cette espèce de dispute, ils conviennent qu'en sortant de table, après leur souper, ils monteront à cheval, iront surprendre leurs femmes qui ne les attendoient pas, et que celle qu'ils trouveront occupée de la manière la plus convenable à son sexe sera déclarée l'emporter sur les autres.

Ils partent : arrivés à Rome, ils trouvent les princesses, femmes des jeunes Tarquins, en grande compagnie. Au contraire, *Lucrèce*, épouse de *Collatin*,

enfermée avec ses femmes, travailloit à des ouvrages de laine, quoique la nuit fût déjà avancée. D'un consentement unanime, la victoire lui est adjugée. Quelques jours après *Sextus* arrive le soir à la maison de campagne de *Lucrèce*; elle le reçoit comme un ami de son mari. Au milieu de la nuit il s'introduit dans sa chambre l'épée nue, met la main sur son sein, et la menace de la tuer, si elle fait le moindre bruit. Sur le refus d'écouter sa passion, il lui déclare que, si elle persiste, il l'égorgera; qu'il tuera ensuite un esclave qu'il mettra auprès d'elle dans le lit, et qu'il publiera partout qu'il n'a fait que venger l'outrage fait à l'honneur de *Collatin*. La crainte de l'infamie ôte tout moyen de défense à *Lucrèce*. Après avoir satisfait ses infâmes désirs, *Sextus* retourne au camp.

Dès le matin *Lucrèce* se rend à Rome; elle écrit à son mari, à son père, à ses plus proches parens de venir. La lettre étoit si pressante, qu'ils arrivent auprès d'elle en grand nombre. Avec eux se trouvoit *Junius Brutus*. Quand ils sont tous assemblés, la malheureuse *Lucrèce* leur révèle son funeste secret, et la résolution qu'elle a prise de ne pas survivre à sa honte. En vain s'efforcent-ils de la consoler en lui représentant qu'il n'y a point de crime où il n'y a point de consentement. Elle embrasse son père et son mari, tire un poignard caché sous sa robe, et se l'enfonce dans le sein. A ce spectacle, *Brutus*, cessant de se contrefaire, se précipite sur le cadavre, retire le fer sanglant, et le tenant élevé : « Nous ne devons point, » dit-il, perdre notre temps à répandre d'inutiles lar-

» mes. Je jure par ce sang, si pur avant l'outrage de » *Tarquin*, que je poursuivrai, le fer et le feu à la » main, *Tarquin* le Superbe, sa coupable femme et » leurs enfans; que je ne souffrirai pas que quelqu'un » de cette famille, ni quelque autre que ce soit, règne » jamais dans Rome. Grands dieux! je vous prends à » témoin de mon serment! » Il présente ensuite le poignard à *Collatin*, au reste de la compagnie, et leur fait prononcer les mêmes paroles.

Surpris de trouver dans *Brutus* une présence d'esprit qu'on ne lui connoissoit pas, ces Romains le crurent inspiré, et s'abandonnèrent à ses conseils. Il les détrompa, leur découvrit que sa folie avoit été feinte, et les exhorta à secouer le joug honteux qui les accabloit. Par ses ordres, les portes de la ville sont fermées. Le corps sanglant de *Lucrèce* est porté dans la place publique : le sénat s'assemble, et lance un décret par lequel *Tarquin*, sa femme et ses enfans sont proscrits à jamais. Après s'être assuré du sénat, *Brutus* convoque le peuple; le corps de l'infortunée *Lucrèce*, exposé à sa vue, fit autant que son discours. Le tyran, lui, sa postérité, furent condamnés de nouveau à un exil éternel, et on dévoua aux dieux infernaux quiconque, par action ou par parole, tenteroit de le rétablir. Instruit de cette révolution, *Tarquin* accourt; il trouve les portes fermées et les citoyens dans une attitude menaçante sur les remparts : il retourne à son armée. Le peu de temps qu'il avoit mis à sa course avoit aussi suffi aux émissaires de *Brutus* pour s'y rendre; il la trouva révoltée contre lui. On lui pré-

sente la pointe des piques et la mort. Chassé de la capitale, abandonné de ses troupes, proscrit par ses sujets à l'âge de soixante-seize ans, *Tarquin*, sa femme et ses enfans sont obligés de fuir, et d'aller mendier un asile jusque chez leurs anciens ennemis.

ROME RÉPUBLIQUE.

Premiers consuls : Brutus, Collatin. Dictateur. Tribuns du peuple. Coriolan. Loi de Volerov. Cincinnatus. Décemvirs. Tribuns militaires. Censeurs. Invasion des Gaulois. Camille dictateur. Fourches Caudines. Première guerre punique. Régulus. Seconde invasion des Gaulois. Deuxième guerre punique. Annibal. Continence de Scipion ; son expédition d'Afrique. Caton. Troisième guerre punique. Ruine de Carthage.

[2494. — 504.] Que les Romains, témoins des crimes de *Tarquin* et de sa famille, l'aient proscrite pour toujours, rien de plus juste ; mais qu'après les obligations qu'ils avoient à la royauté ils l'aient proscrite elle-même pour le présent et pour l'avenir, c'est un événement qui étonneroit, si on ne savoit que le peuple, une fois lancé, va toujours plus loin qu'il n'avoit imaginé. *Brutus*, qu'on doit regarder comme l'auteur de cette révolution, étoit un homme ambitieux, sombre et opiniâtre. On a une preuve de son

ambition dans ce qu'il fit en revenant de consulter l'oracle de Delphes avec les fils de *Tarquin*. Ayant eu la curiosité de demander lequel d'entr'eux étoit destiné à régner, la prêtresse répondit : « Ce sera » celui qui le premier baisera sa mère. » Un homme sans ambition n'auroit pas pris pour lui la promesse qui ne paroissoit adressée qu'à l'un des deux princes; mais *Brutus* se l'appliqua. En rentrant en Italie, il laissa les enfans courir au cou de leur mère; pour lui, s'étant laissé tomber, il baisa la terre, notre mère commune, et prétendit avoir saisi par là le sens de l'oracle.

Brutus avoit un caractère sombre, même atrabilaire; il put le contracter pendant la longue dissimulation qu'il s'étoit imposée. Plus il se faisoit de violence pour cacher adroitement le dépit que lui causoient les plaisanteries mortifiantes auxquelles sa feinte imbécillité l'exposoit, plus il cherchoit et combinoit de moyens pour se venger, et pour effacer son humiliation actuelle par quelque action glorieuse. Ces dispositions accoutument l'esprit à des résolutions vigoureuses, à ne point s'effrayer des extrêmes, à repousser les sentimens de la nature, s'ils venoient mettre obstacle aux projets déjà commencés. Tel est l'enthousiasme des grands factieux, qui ne diffèrent, comme on voit, des scélérats que par l'objet. Ceux-ci assassinent pour voler; ceux-là commettent et prescrivent des meurtres pour commander. Les scélérats n'ont pas besoin de prétextes, leur but est clair; il en faut aux chefs de factions pour échauffer leurs

complices, les pousser sans remords à des actions atroces qui les enchaînent à leur cause; et ce prétexte est ordinairement le dessein de procurer aux hommes la liberté.

Il paroît que *Brutus* avoit son plan tout formé dans sa tête. Dans ce plan entroit comme partie nécessaire le serment : le serment, ce frein dont on ne veut pas que les autres soient exempts aussitôt qu'on l'a prononcé soi-même. Celui que les citoyens avoient prêté, qui avoit été exigé même des femmes et des enfans, savoir de ne jamais rappeler *Tarquin* ni sa famille, et de ne se jamais laisser gouverner par des rois, *Brutus* le fit jurer à tous les soldats revenus de l'armée, en présence des citoyens, qui le renouvelèrent. Il gagna le peuple en le rendant maître de l'élection de deux magistrats qui devoient le gouverner. On leur donna le titre modeste de *consul*, ce qui veut dire, *homme qui a soin, qui surveille*. Le premier fut *Brutus* lui-même, auquel on joignit *Collatin*, mari de *Lucrèce*. Il y eut quelque jalousie à ce sujet. *Brutus* sut l'apaiser. Il se concilia aussi l'affection du sénat en augmentant le pouvoir de ce corps par l'addition de cent membres aux deux cents qui le composoient déjà. On prit ces nouveaux sénateurs, non parmi les patriciens, mais parmi les chevaliers, afin que le peuple ne crût pas que la première classe vouloit tout envahir.

Les *Tarquins* se réfugioient de ville en ville, et sollicitoient l'intervention des alliés auprès de leurs anciens sujets. Les Étrusques envoyèrent des ambas-

sadeurs chargés d'une lettre suppliante du monarque déposé. Ils demandoient qu'elle fût lue dans l'assemblée du peuple. Le sénat n'y consentit point. Ils prièrent qu'on rendît à *Tarquin* ses biens, du moins ceux de *Tarquin* l'ancien, son grand-père, dont la république n'avoit point à se plaindre. Cette demande, rejetée par *Brutus*, approuvée par *Collatin*, renvoyée au peuple, ne passa que de trois voix en faveur de *Tarquin*. Cette famille avoit un grand nombre de partisans à Rome, surtout parmi les jeunes patriciens. Accoutumés au luxe et aux plaisirs de la cour, ils ne voyoient pas sans peine s'établir une république austère, hérissée de formes, par lesquelles il deviendroit nécessaire de passer pour parvenir aux honneurs et aux dignités, sans pouvoir espérer de faveur que d'une populace qu'ils dédaignoient, et qu'il faudroit pourtant supplier. Ces considérations les rendirent faciles à écouter les ambassadeurs toscans, qui les engageoient à se réunir pour favoriser le rétablissement des *Tarquins*. A la tête de la conspiration se trouvèrent trois neveux de *Collatin*, deux neveux de *Brutus*, et ses deux fils *Titus* et *Tibérinus*.

Les conspirateurs veulent aussi se lier par la religion des sermens. Ces jeunes gens immolèrent, dit-on, un homme, jurèrent sur ses entrailles fumantes qu'ils feroient leur possible pour exterminer les consuls et rétablir le roi. Ils mêlèrent dans leur vin du sang de cet homme, se portèrent l'un à l'autre cet exécrable breuvage, et ils écrivirent chacun au roi une lettre qu'ils remirent aux ambassadeurs. Ce fut

ce qui les perdit. Un esclave les écoutoit. Il alla révéler ce qu'il avoit entendu à un patricien très-estimé, nommé *Valérius*. Cet homme sort de sa maison, accompagné de ses cliens, de ses domestiques et de ses amis, met une garde à l'entrée de la maison où ces imprudens célébroient leur détestable orgie, va droit chez les ambassadeurs, saisit les lettres, et, muni de cette preuve, fait arrêter tout ce qu'on put saisir de conjurés.

Le lendemain, de grand matin, les consuls paroissent sur leur tribunal. Les prisonniers sont amenés. *Brutus*, sans laisser voir la moindre altération sur son visage, interroge ses deux fils. Trois fois il les somme de se justifier, trois fois ils ne répondent que par des sanglots. Un silence d'horreur régnoit dans la place. Quelques voix l'interrompent : « Ban- » nissez-les, bannissez-les. » *Valérius* se taisoit, *Collatin* pleuroit. L'attendrissement gagnoit l'assemblée. *Brutus*, d'une voix ferme, dit aux licteurs : « Licteurs, je vous abandonne mes fils, exécutez la » loi. » Le père les voit dépouiller sous ses yeux sans qu'il détourne la vue ; ils sont déchirés de verges, et on leur coupe la tête. Après cette action que les historiens romains nomment grandeur d'âme, fermeté républicaine, il quitte son tribunal, et laisse son collègue décider du sort des autres coupables. *Collatin*, plus humain, accorda un jour à ses neveux pour se justifier ; mais il eut l'imprudence de vouloir remettre l'esclave dénonciateur entre les mains de ses maîtres ; c'étoit risquer de l'envoyer au sup-

plice. *Valérius*, qui l'avoit pris sous sa sauvegarde, s'y opposa. Pour terminer leur différend, on rappelle *Brutus*, sur l'avis duquel il fut décidé que tous les conjurés, sans exception, seroient mis à mort, ce qui fut exécuté; que, par respect pour le droit des gens, on renverroit les ambassadeurs sans les punir; que l'esclave seroit déclaré citoyen romain, et jouiroit de la liberté qu'il avoit procurée à la patrie. On remit en question l'affaire des biens des *Tarquins*. Il fut statué qu'ils seroient confisqués au profit du public, que leurs palais seroient rasés, et leurs terres partagées entre les citoyens pauvres. Le peuple ne se réserva qu'un champ près de la ville qui fut consacré à *Mars*, et où les jeunes Romains vinrent dans la suite faire leurs exercices. Les citoyens ne voulurent point profiter de la moisson ni des arbres dont ce champ étoit couvert. On fit jeter ces productions dans le Tibre, où elles formèrent une île. *Collatin*, dont l'attendrissement étoit peut-être regardé par *Brutus* comme un reproche de sa dureté, déplut à l'impérieux consul. Il déclara qu'il ne lui étoit plus possible de le garder pour son collègue, et en menaçant de se retirer, il força le peuple à déposer le malheureux *Collatin*. *Valérius* fut élu à sa place. Cette sanglante tragédie finit par un trait adroit de politique. On publia une amnistie pour ceux qui avoient suivi la fortune des tyrans, pourvu qu'ils revinssent dans un temps donné. Cette sage précaution priva le roi d'un grand nombre d'amis et de soldats, et ramena dans Rome beaucoup de citoyens distingués.

Le malheur des Tarquins, quoique mérité, leur attiroit de la compassion. Les Véiens armèrent pour eux et se présentèrent en bataille devant les Romains. Le choc commença par la cavalerie. *Aruns*, fils de *Tarquin*, commandoit celle de l'ennemi. Ce jeune guerrier, apercevant *Brutus* entouré de licteurs, s'écrie : « Voilà l'ennemi mortel de ma famille, l'u-» surpateur du trône de mon père. » Ils courent l'un contre l'autre avec tant de fureur, qu'ils se percent et tombent morts ensemble Les Véiens perdirent onze mille trois cents hommes que l'on compta sur le champ de bataille, et les Romains un de moins, d'où ils s'adjugèrent la victoire. *Valérius* rentra dans Rome sur un char à quatre chevaux; ce fut le premier triomphe de cette espèce : dans le petit, qu'on nommoit *ovation* le vainqueur alloit à pied. Le consul menoit le corps de son collègue, auquel il fit faire des obsèques magnifiques, accompagnées d'une oraison funèbre, la première qui ait été prononcée dans Rome. Les dames romaines prirent le deuil pendant un an pour le vengeur de leur sexe. Ainsi *Brutus* survécut peu au plaisir d'avoir changé le gouvernement de sa patrie.

Le zèle de *Valérius* pour les intérêts du peuple lui fit donner le surnom de *Publicola* ou *Populaire*. Il avoit été soupçonné de prétendre à la souveraineté, parce qu'il se faisoit bâtir sur le mont Palatin une maison qui dominoit la place publique. Il plut à quelques citoyens ombrageux de la transformer aux yeux du peuple en citadelle. *Valérius*,

instruit des murmures, la fit raser en une nuit jusqu'aux fondemens. Il fit ôter des faisceaux consulaires les haches, ces objets de terreur, et ordonna aux licteurs de les incliner devant l'assemblée du peuple. Il lui sacrifia beaucoup des droits et de l'autorité de sa charge, et c'est peut-être sa complaisance qui inspira au peuple ce goût de domination, cet esprit turbulent qui mit plus d'une fois la république en danger. *Publicola* fut le premier flatteur du peuple.

Les Véiens ayant été battus, les Tarquins sollicitèrent et obtinrent le secours de *Porsenna*, roi des Clusiens. La victoire, dans cette guerre, abandonna les aigles romaines; mais la fermeté et la constance des Romains les firent encore triompher. On cite toujours avec éloge le courage d'*Horatius Coclès*. Seul, il défendit la tête du pont par lequel les légions épouvantées fuyoient dans la ville. Il soutint le choc des ennemis pendant qu'on rompoit le pont derrière lui; et, quand il le vit tout-à-fait rompu, il se jeta dans le fleuve et se sauva à la nage. La ville, composée alors de trois cents mille habitans, attaquée au dépourvu, éprouva une misère affreuse. *Porsenna* profita de l'occasion pour offrir aux Romains de lever le siége, s'ils vouloient recevoir leurs anciens maîtres. « Plutôt mourir de faim, s'écrièrent-ils tous, que » de souffrir l'esclavage et l'oppression. »

Dans le plus fort de la détresse, un jeune homme, nommé *Mucius Cordus*, sort de Rome, armé d'un

poignard, et, déguisé en Toscan, s'introduit dans le camp de *Porsenna*. Ce prince faisoit alors lui-même le prêt à ses soldats, accompagné d'un secrétaire, vêtu à peu près comme lui. *Mucius* se jette sur le secrétaire et le poignarde. On l'arrête aussitôt. « Qui es-tu ? » lui dit *Porsenna* saisi d'effroi, d'où viens-tu ? quels » sont tes complices ? — Je suis Romain, répondit » l'intrépide jeune homme. Je suis venu pour délivrer » ma patrie par ta mort. Vois comme je me punis de » mon erreur. » En même temps il met sa main dans un brasier destiné aux sacrifices, et la laisse brûler jusqu'aux os sans donner aucun signe de douleur. « Quant » à mes complices, ajouta *Mucius*, sache que nous » sommes trois cents qui avons juré de t'arracher la » vie. » Cette fausse confidence fit une impression terrible sur le roi des Clusiens. Il renvoya le jeune enthousiaste avec honneur, et crut, de l'avis de son conseil, n'avoir d'autre parti à prendre pour sa sûreté que de terminer cette guerre à l'amiable.

Porsenna envoya faire des propositions aux Romains. On convint de quelques articles : en attendant la pleine acceptation de quelques autres, les Romains donnèrent en otage dix jeunes patriciens et dix jeunes filles de la première qualité. *Clélie*, une d'entre elles, se baignant avec ses compagnes, ne peut se voir si près de sa patrie sans désir d'y retourner. Elle se jette à la nage, excite ses compagnes à l'imiter, et toutes arrivent sur le bord. *Valérius*, en étant instruit, envoie dire à *Porsenna* que c'est à son insu et contre son gré que ces jeunes filles se sont évadées,

et qu'on va les ramener. Les Tarquins remarquoient avec peine la confiance qui s'établissoit entre *Porsenna* et les Romains. Ils appréhendoient que leurs intérêts ne fussent sacrifiés dans le traité qui se ménageoit. Pour le rompre, ils imaginent d'enlever les jeunes filles qu'on renvoyoit, persuadés que cet acte de violence rallumera le feu de la guerre près de s'éteindre. Ils dressent une embuscade à l'escorte. Quoique foible et surprise, elle se défendit assez long-temps pour être secourue à propos par un corps de Clusiens. *Porsenna* arriva lui-même. Cet acte de perfidie le brouilla irrévocablement avec les Tarquins. Il se retira ami des Romains. Sans rien exiger d'eux, et par un trait de générosité délicate, sachant qu'ils étoient pressés par la faim, il ordonna à ses soldats de laisser toutes leurs provisions dans le camp. Il fit présent à *Clélie* d'un beau cheval superbement enharnaché. Les Romains lui témoignèrent leur reconnoissance en lui élevant une statue. Ils lui envoyèrent une chaîne d'ivoire, un sceptre, une couronne d'or et une robe triomphale. *Cordus*, surnommé *Scævola*, c'est-à-dire gaucher, parce qu'il ne put plus se servir que de sa main gauche, reçut aussi de la république des présens honorables et utiles. La mémoire de la générosité de *Porsenna* s'est perpétuée d'âge en âge par la formule établie pour la vente des effets appartenans au public : Le héraut crioit : « Ce sont ici les biens de *Porsenna*. »

Les Tarquins ne se rebutoient pas. Après les Étrusques ou les Toscans, dont les Clusiens faisoient

partie, ils suscitèrent contre les Romains tous les Latins ; mais ils comptoient moins sur la force que sur l'intrigue. Il y avoit beaucoup de mécontentement à Rome. D'abord les esclaves formèrent une conspiration. On la découvrit ; un grand nombre de coupables furent mis en croix. L'atrocité du supplice irrita tout le corps des esclaves. Les citoyens pauvres, presque tous accablés de dettes, se plaignoient de la dureté de leurs créanciers. Les familles plébéiennes un peu aisées, en général, étoient révoltées de la morgue des patriciens, et parmi les patriciens mêmes, les Tarquins conservoient toujours des amis entre ces hommes que le faste des cours et les promesses des grands séduisent. Le complot de s'emparer des portes et des remparts pendant la nuit, de les livrer aux troupes des Tarquins, et d'égorger les sénateurs désignés, alloit s'exécuter, lorsque les artisans de cette trame, effrayés de leur propre ouvrage, allèrent tout découvrir. Le sénat se trouva très-embarrassé. Les complices étoient en très-grand nombre. L'appel au peuple, introduit par *Publicola*, pouvoit les sauver, quand ils auroient été condamnés par le sénat. On résolut de finir brusquement cette affaire, sans donner au peuple le temps de réfléchir. Les consuls, par un faux avis, firent réunir les conjurés dans la place. Le sénat les condamna. On fit ratifier la sentence par le petit nombre de plébéiens qui se trouvoient rassemblés. Après le prononcé du jugement, ces citoyens reçurent l'ordre de se retirer, et aussitôt on lâcha contre les criminels les chevaliers

romains et d'autres troupes qui les passèrent au fil de l'épée.

DICTATEURS.

[2506.—492.] En même temps que la république étoit inquiétée au-dedans, elle soutenoit la guerre au-dehors. Il falloit des soldats. Les citoyens pauvres, qui forment toujours le plus grand nombre, refusoient de s'enrôler. « Nous serions bien insensés, disoient-» ils, d'aller combattre pour la défense d'une ville » où nous sommes opprimés par d'impitoyables » créanciers. » Le sénat crut qu'il étoit possible de recruter les légions en suspendant par un décret toute action pour dettes jusqu'à la fin de la guerre ; mais cette condescendance même fut inutile. Le refus dégénéroit en révolte ouverte. Les sénateurs comprirent alors combien dans ces occasions une puissance absolue et unique est nécessaire. Ils se déterminèrent à tenter de cet expédient, et proposèrent un décret en vertu duquel tous ceux qui étoient chargés de quelque partie de l'administration publique devoient se démettre de leur pouvoir, et être remplacés par un seul magistrat, dont la puissance ne dureroit que six mois. Le peuple y consentit. Tous les magistrats se démirent de leurs fonctions, et un des consuls, le dernier démissionnaire, nomma ce magistrat unique, appelé *dictateur*, sur la tête duquel se réunit l'autorité de toutes les autres magistratures.

Le dictateur devoit avoir été consul. Il choisissoit

à son gré un général de cavalerie, qui lui servoit pour ainsi dire de lieutenant, et qui exécutoit ses ordres.

Le dictateur faisoit la guerre et la paix, ordonnoit des impôts sans consulter le sénat, et n'étoit comptable ni responsable de rien de ce qu'il avoit fait pendant sa magistrature. On ne lui connoissoit que deux espèces de dépendance : la première de ne pouvoir sortir de l'Italie ; la seconde de ne pouvoir monter à cheval sans en avoir demandé la permission au peuple. Du reste, il étoit plus souverain que jamais n'avoient été les rois, et ce magistrat ne paroissoit qu'entouré de vingt-quatre licteurs, avec leurs faisceaux armés de haches.

Le premier dictateur fut *Titus Lartius*. Il nomma général de la cavalerie *Spurius Cassius*, qui avoit été honoré du consulat et d'un triomphe. L'appareil de cette magistrature en imposa au peuple, qui ne refusa plus de s'enrôler. Le dictateur obtint par quelques avantages une trève d'un an avec les Latins, et déposa la dictature avant le temps prescrit. Pendant la trève, les préparatifs des Latins firent juger que la guerre alloit recommencer avec la plus grande violence. C'étoit en effet comme le dernier coup de désespoir des Tarquins. Trois fils de *Tarquin* le superbe restoient encore, tous braves, déterminés à expirer sur le champ de bataille, ou bien à recouvrer le royaume de leur père. Ils avoient un corps formidable d'exilés et de déserteurs, tous engagés par le même serment. La république crut la circonstance assez importante pour nommer un nouveau dictateur.

Les enrôlemens se firent moyennant la promesse ordinaire aux débiteurs, d'améliorer leur sort après la guerre. Jamais combat ne fut plus opiniâtre que celui qui se donna près des bords du lac Régille. Les chefs s'attaquèrent corps à corps. Presque tous y furent grièvement blessés, ou y périrent. Les trois fils de *Tarquin*, sa dernière espérance, tombèrent parmi les morts, après des prodiges de valeur. Les Latins, extrêmement affoiblis par cette défaite, subirent les conditions de paix que le vainqueur voulut imposer. Il exigea qu'ils chassassent de leur pays tous les exilés. *Tarquin* le Superbe fut obligé d'aller cacher sa honte dans la Campanie, chez le tyran *Aristomène*, où il mourut âgé de 90 ans.

Mais bientôt on vit renaître à Rome les troubles domestiques. La lutte des créanciers et de leurs débiteurs recommença avec plus de fureur qu'auparavant. C'étoit un sujet légitime de dissension, si on examine la dureté des lois à cet égard. Quand un débiteur ne payoit pas après trois sommations, le créancier avoit le droit de le charger de fers, de le garder dans sa maison, assujetti aux travaux les plus fatigans et les plus humilians, ou de le vendre comme un esclave. Le droit du créancier s'étendoit jusque sur la vie du débiteur. Quand il y avoit plusieurs créanciers, ils pouvoient se partager le corps du malheureux, à proportion de la somme qui leur étoit due. On dit que cette loi barbare ne s'exécutoit pas; mais si elle existoit, il est possible qu'il y ait eu des hommes assez inhumains pour la mettre en pratique. Du moins

s'en trouva-t-il de capables d'exercer le droit de servitude dans toute sa rigueur. L'histoire nous a laissé un exemple de cette cruauté.

Pendant qu'on délibéroit sur un nouvel enrôlement pour la guerre contre les Volsques, paroît dans la place publique un homme âgé, pâle, défait, la barbe longue, les cheveux en désordre : parmi ceux qui s'attroupèrent autour de lui, plusieurs se souvenoient d'avoir servi avec lui, et de l'avoir vu combattre vaillamment aux premiers rangs des légions. « Je suis né » libre, dit-il, s'adressant au peuple, je me suis » trouvé à vingt-huit batailles. Dans la dernière » guerre contre les Sabins, j'ai perdu le revenu de » mon champ pendant une année. Ma maison a été » brûlée par l'ennemi, et tous mes biens ont été en- » levés. Obligé de payer le tribut, j'ai été forcé » d'emprunter. Les intérêts se sont accumulés. J'ai » été contraint, pour y satisfaire, de vendre l'héri- » tage de mes pères. Comme je ne pouvois m'acquitter » entièrement, mon créancier m'a emmené chez lui » avec deux de mes enfans. Il m'a livré à ses escla- » ves, qui, par son ordre, m'ont traité de la manière » la plus cruelle. » En achevant, il se dépouille et montre sur son dos les stigmates encore récens des verges avec lesquelles on l'a déchiré, et sur sa poitrine les honorables cicatrices des blessures reçues en combattant pour la patrie. Ce spectacle confirma le peuple dans son obstination à ne pas s'enrôler.

Il y avoit deux consuls d'un caractère absolument opposé : *Appius Sévérus*, inflexible, ne connoissant

de la loi que la rigueur ; *Servilius* au contraire persuadé qu'il faut savoir l'adoucir, quelquefois la faire taire, et se ployer aux circonstances. Le premier étoit très-estimé des riches patriciens ; le second étoit considéré par le peuple pauvre comme son protecteur et son ami. En vain cependant fit-il ses efforts dans cette circonstance pour engager les plébéiens à se ranger sous les drapeaux de la république. « Que les Vols-» ques arrivent, disoient-ils ; que nous importe d'où » nous viennent nos fers, de la main des ennemis ou » de celle de nos compatriotes. Que les patriciens » essuient les dangers de la guerre, puisqu'ils ont » seuls la récompense de nos victoires ; devons-nous » faire un rempart de nos corps pour empêcher » que l'ennemi ne vienne détruire nos prisons, et » n'emporte nos chaînes » ? Néanmoins, après ce premier mouvement de dépit et de fureur, *Servilius* obtint une audience plus calme. Ces malheureux, encore jaloux de l'honneur du sénat, tandis qu'ils en étoient si peu ménagés, eurent la condescendance de prêter l'oreille aux paroles du consul, lequel leur dit « qu'il seroit contraire à la dignité de la compa-» gnie de paroître n'avoir travaillé au soulagement » des citoyens que par un motif de crainte. Attendez » la fin de la campagne, et soyez sûrs qu'alors ce que » vous voulez exiger de force, le sénat vous l'accor-» dera par un motif de reconnoissance. » Ils le crurent, partirent, et sous sa conduite défirent les Volsques. Contre l'usage établi de réserver toujours une partie du butin pour le trésor public, *Servilius* l'a-

bandonna tout entier à ses soldats. Cette générosité choqua les sénateurs, qui lui refusèrent les honneurs du triomphe ; mais son armée le lui déféra malgré eux.

La mauvaise humeur du sénat étoit d'un fâcheux augure pour l'exécution des promesses de *Servilius*; Aussi furent-elles oubliées. *Appius* jugeoit les causes des débiteurs avec plus de sévérité que jamais : et le foible *Servilius* lui-même, entraîné par les patriciens, se laissoit aller jusqu'à prononcer quelquefois avec autant de sévérité que son collègue. Cette conduite cependant étoit d'autant plus injuste, que, pour obtenir la grâce promise, c'étoient ceux qui avoient le plus de dettes qui s'étoient le plus distingués par leur valeur. Deux guerres survinrent encore, l'une contre les Arunces, qui se plaignoient que les Romains s'approchoient trop de leurs frontières. Ils menacèrent d'attaquer la république, si elle n'abandonnoit pas une ville des Volsques où elle avoit mis garnison. Le sénat répondit aux ambassadeurs : « Dites à vos » maîtres qu'il est dangereux d'attaquer ceux dont » le voisinage est formidable. » Ce petit peuple fut bientôt mis à la raison. L'autre guerre, plus importante, étoit encore contre les Sabins. Nouvelle exhortation aux plébéiens de s'enrôler : nouveau refus. Comme la chose étoit pressante, on ne s'amusa point à négocier. Le sénat fit nommer un dictateur par les consuls. Le choix tomba sur *Manius Valérius*, septuagénaire, frère du fameux *Publicola*. Il harangua le peuple, promit de faire en sorte que le sénat

eût pour les débiteurs insolvables tous les égards qu'ils pourroient eux-mêmes souhaiter. « En atten- » dant, ajouta-t-il, j'ordonne qu'on ne parle ni de » contestations ni d'emprisonnemens pendant mon » administration. »

Le peuple, comptant sur ses promesses, prit les armes avec plaisir et s'en servit avec gloire. Le dictateur mérita les honneurs du triomphe. Il auroit peut-être été plus flatté d'en obtenir un sur la dureté de cœur des sénateurs. En vain il les pria de se relâcher de leurs prétentions : les usuriers, favorisés par *Appius*, l'emportèrent. On reprocha même au vieillard d'abandonner son corps pour faire sa cour aux plébéiens. Le dictateur, irrité, ne put s'empêcher de lui dire : « Vous serez peut-être trop heureux dans peu de » jours d'avoir un intercesseur comme moi auprès du » peuple. » Il quitte la salle du sénat, convoque l'assemblée du peuple et s'y rend avec toutes les marques de sa dignité. Il commence par le remercier de la promptitude avec laquelle ses concitoyens ont pris les armes à sa prière. Il se plaint ensuite du procédé peu sincère du sénat, tant envers eux qu'envers lui. Il abdique sa dignité. » Jugez-moi, ajoute-t-il, je me » livre à votre ressentiment, si vous me soupçonnez » de vous avoir trahis. » Le peuple, qui l'avoit écouté avec des sentimens de respect, le reconduisit chez lui avec autant d'acclamations que s'il avoit procuré l'abolition des dettes.

TRIBUNS DU PEUPLE.

[2511.—487.] Les Romains avoient un respect religieux pour leurs étendards. Ils juroient sur ces signes sacrés en s'enrôlant dans la milice, et croyoient ne pouvoir les quitter que quand on les licencioit. Mal instruits ou trop confians, les patriciens s'imaginèrent que les soldats, n'ayant point été congédiés par le dictateur avec les formes ordinaires après la guerre des Sabins, n'oseroient refuser de continuer le service sous les consuls, et qu'une nouvelle guerre seroit le moyen d'empêcher qu'ils ne songeassent à l'abolition des dettes. Ils ordonnèrent donc aux généraux de conduire chacun leur armée, l'une contre les Èques, l'autre contre un reste de Sabins qui remuoient encore. Les soldats, démêlant l'artifice, sortirent de Rome la rage dans le cœur. Ils délibérèrent comment ils s'y prendroient pour désobéir sans manquer à leur serment. Ce fut d'abandonner leurs officiers, d'enlever les drapeaux et de les emporter avec eux. Ce parti pris, ils se retirèrent, conduits par un plébéien nommé *Bellutus*, sur une montagne à une lieue de Rome, montagne qu'on a depuis nommée le Mont-Sacré.

Cette retraite ne fut pas plus tôt sue à Rome que le peuple se précipita en foule hors des portes, afin de se joindre aux soldats, malgré les efforts des patriciens pour le retenir. Ceux-ci envoyèrent demander ce que vouloient les plébéiens. « Vous le savez, répondirent-» ils sèchement, et vous connoîtrez bientôt quels en-» nemis vous avez à combattre. » Cette réponse, rap-

portée au sénat, donna lieu à de grands débats. L'ex-dictateur concluoit d'envoyer une grande députation chargée de faire la paix, et de ramener le peuple à quelque prix que ce fût. L'inflexible *Appius* voyoit la ruine de la république dans la moindre condescendance. Il vouloit qu'on attendît, sans montrer d'inquiétude, le repentir du peuple, dût-on avoir recours aux armes, s'il étoit nécessaire. *Appius* avoit pour lui toute la jeunesse, jalouse des prérogatives de la noblesse. Les vieillards au contraire, persuadés qu'un peu de complaisance ne leur ôteroit rien de leur considération personnelle, ne croyoient pas courir de risques en faisant des avances; leur avis prévalut : la députation eut lieu.

Comme elle étoit composée de tout ce qu'il y avoit de sénateurs les plus estimés, elle fut reçue avec le plus grand respect. Leur seule présence auroit suffi pour ramener les esprits, et les patriciens auroient remporté une victoire entière sans faire de sacrifices, si les plébéiens n'avoient eu parmi eux des hommes habiles, souples, adroits, et propres à démêler l'artificieuse politique du sénat. De ce nombre étoit un *Lucius Junius*, portant le nom du fondateur de la république; il prenoit aussi le surnom de *Brutus*, et affectoit de se croire destiné à délivrer le peuple de la tyrannie du sénat comme *Brutus* avoit délivré Rome de l'oppression des rois.

Ménénius porta la parole. Il fit précéder les offres du sénat par une fable qui devoit être écrite en gros caractères dans tous les lieux destinés aux assemblées

populaires. « Un jour, dit-il, les membres se fâchè-
» rent contre l'estomac. C'est un paresseux, dirent-
» ils, qui ne travaille ni n'agit, pendant que nous nous
» donnons bien de la peine. Il faut que chacun ait son
» tour. En conséquence, les membres cessèrent de
» fournir des alimens. L'estomac n'ayant plus de
» nourriture, tout le corps tomba en langueur, et
» sentit trop tard que celui qu'ils regardoient comme
» inutile contribuoit plus que tous les autres à l'in-
» térêt commun. » Cet apologue, appliqué au gou-
vernement, fit une grande impression parmi cette mul-
titude armée, surtout étant terminé par la déclara-
tion que le sénat consentoit à l'abolition des dettes.

Tous les soldats applaudirent avec une joie vive.
Ils n'en demandoient pas davantage. Déjà ils levoient
leurs tentes pour suivre les députés. Leurs chefs les
arrêtèrent. « Voilà, dit *Brutus*, un grand pas fait en
» faveur du peuple. Certainement, la condescendance
» du sénat doit exciter notre reconnoissance; mais
» quelle sûreté nous donne-t-on pour l'avenir?—Et
» quelle autre pouvez-vous demander, répondit *Mé-*
» *ménius*, que celle que nos lois et la constitution de
» la république vous donnent.—Permettez-nous, ré-
» pliqua *Brutus*, de vous en proposer une que vous
» ne nous refuserez pas, si vos intentions sont droites;
» c'est que le peuple soit autorisé à choisir annuelle-
» ment des magistrats qui n'auront dans Rome d'autre
» autorité que celle de le protéger. » Les députés,
surpris, dirent qu'ils n'avoient pas de pouvoir à cet
égard, et qu'il falloit en référer au sénat. A la simple

proposition, *Appius* entra en fureur; il annonça les plus grands malheurs pour la république. Mais le plus grand nombre des sénateurs étoit las de la division et vouloit la paix. La loi passa suivant le désir de *Brutus*, qui fut élu avec *Bellutus* et trois autres. De cinq, le nombre fut ensuite porté à dix, et leur personne fut déclarée inviolable.

Les tribuns avoient leur siége près du sénat. Il ne leur étoit permis d'y entrer que quand les consuls les appeloient. Ils n'avoient ni robes distinctives, ni licteurs, ni chaise curule, n'étoient habillés que comme de simples particuliers, et n'avoient à leurs ordres qu'un simple serviteur, nommé *messager*. Leur autorité étoit renfermée dans Rome, d'où ils ne pouvoient sortir. Si le sénat ou un autre tribunal portoit un jugement par lequel le peuple lui paroissoit lésé, il suffisoit qu'un d'entre eux se levât et prononçât *veto, je défends;* ce seul mot empêchoit toute action. Les tribuns ne pouvoient être choisis que parmi les plébéiens, et devoient être élus par eux. On ne les établit d'abord que pour s'opposer à l'oppression du peuple, et veiller à la conservation de ses droits; mais ils ne tardèrent pas à étendre leur puissance au-delà des premières bornes; de sorte qu'on eut bientôt à leur reprocher des désordres plus grands que ceux qu'ils avoient été destinés à réprimer; aussi quelques anciens les ont-ils appelés *le poison de la tranquillité publique*.

La première occasion importante dans laquelle éclata l'ambitieuse prétention des tribuns, celle de

resserrer, de borner la puissance du sénat, et de s'en revêtir eux-mêmes, fut l'affaire de *Coriolan*. Il se nommoit *Caïus Marcius*, étoit d'une famille patricienne. Le surnom de *Coriolan* lui fut donné à la tête de l'armée pour ses exploits au siége de Corioles, capitale des Volsques, qu'il prit, et pour des traits de courage étonnans qui déterminèrent la victoire en faveur des Romains dans une bataille qu'ils gagnèrent quelques jours après. Fier de ses succès, très-zélé pour les prérogatives de son ordre, il ne pouvoit voir sans indignation les atteintes sourdes que les tribuns ne cessoient d'y porter. Ils se servoient de tous les moyens possibles pour envenimer le peuple contre le sénat. Une famine survint; c'étoient, disoient-ils, le crime des patriciens, le crime des riches qui faisoient des amas de blé afin de le vendre plus cher. Dans cette persuasion, le peuple, qu'il suffit de prévenir pour le faire agir même contre ses intérêts, crut bien se venger des patriciens en refusant de s'enrôler pour une expédition qui devoit lui procurer des vivres. *Coriolan*, voulant faire voir aux tribuns qu'on pouvoit déconcerter leur malice, se met à la tête de quelques volontaires, entre sur les terres des ennemis, obtient des avantages décisifs, et revient avec un riche butin en blé, en bétail et des prisonniers.

Ce triomphe fut une humiliation pour les tribuns, qui résolurent de punir celui qui la causoit. *Coriolan*, de son côté, loin de chercher à adoucir leur ressentiment, les bravoit en toutes circonstances. Il se dé-

clara dans le sénat, avec la véhémence de son caractère, contre l'accord fait sur le Mont-Sacré, accord auquel les tribuns devoient leur puissance. Ceux-ci pensèrent à le faire repentir de sa hardiesse. Dans un moment où ils le tenoient dans la place publique, le centre de leur puissance, deux tribuns, sans même consulter le peuple, le condamnent à être précipité de la roche Tarpéienne, supplice des traîtres. Ils s'avancent pour saisir *Coriolan*. Les patriciens le mettent au milieu d'eux. Il y auroit eu un combat sanglant, sans la modération du peuple même, qui, jugeant que ses magistrats avoient été trop loin, convertit l'arrêt de mort en un ajournement à comparoître devant lui pour se purger du crime de tyrannie, le seul dont on l'accusoit.

On eut beaucoup de peine dans le sénat à déterminer *Coriolan* à se soumettre. Il regardoit la prétention du peuple comme attentatoire à l'autorité du sénat. Son opinion étoit appuyée par *Appius*, qui revenoit toujours sur les dangers que la foiblesse du sénat préparoit à la république. Il repassoit tous les torts des sénateurs, démontroit clairement le danger de leur molle politique, et en prédisoit les funestes effets : cependant, comme les tribuns s'étoient engagés à n'intenter d'autre action que celle de tyrannie, et que *Coriolan* étoit bien pur à cet égard, il se rendit aux instances des sénateurs, d'autant plus volontiers qu'ils promirent de l'accompagner à l'assemblée et de ne le point abandonner.

Elle commença d'une manière qui dut faire mal

augurer de l'issue aux patriciens. Les tribuns avoient placé le peuple de manière que, contre l'usage, la dernière classe, celle de la populace, dont ils disposoient, devoit avoir la prépondérance des suffrages. En vain les consuls se recrièrent contre cette forme irrégulière; il fallut encore céder ce point. Ils l'abandonnèrent en partie, parce qu'ils espéroient obtenir qu'en considération des prières de tout le sénat, on n'en viendroit pas aux voix. « Contentez-vous, » disoit le consul *Minucius*, de la soumission de » *Coriolan*. Voudriez-vous traiter en criminel un si » illustre citoyen? C'est le sénat entier qui vous de» mande de le recevoir en grâce. Pourriez-vous refuser » trois cents des principaux membres de la républi» que? L'ennemi le plus cruel ne pourroit tenir contre » un si grand nombre d'illustres supplians.—L'as» semblée est convoquée, répondit froidement le tri» bun *Sicinius*, elle ne peut être renvoyée que l'affaire » ne soit terminée à la pluralité des voix. »

L'accusation du tribun roula sur deux points : savoir, que *Coriolan* avoit empêché de diminuer le prix du blé, et avoit fait ses efforts pour abolir le tribunat, d'où il tiroit la conséquence qu'il aspiroit à la tyrannie. Sans s'amuser à réfuter des imputations dont on tiroit une conséquence sensiblement calomnieuse, l'accusé parla en guerrier devant les compagnons et les témoins de ses victoires, exposa aux yeux du peuple les couronnes qu'il avoit reçues de la main de ses généraux. « Qu'ils parlent, s'écria» t-il en les appelant par leur nom, qu'ils parlent

» ceux que j'ai sauvés dans les batailles; qu'ils pa-
» roissent ceux que j'ai arrachés au fer des ennemis
» et à qui j'ai sauvé la vie. » Tous se levèrent, et étendant les mains en suppliant : « Sauvez, disoient-
» ils au peuple, sauvez celui à qui nous devons l'a-
» vantage d'être au milieu de vous. S'il faut une vic-
» time, prenez-nous, nous sommes prêts à mourir
» pour lui. » Comme ceux qui tenoient ce langage étoient presque tous plébéiens, leurs sollicitations arrachoient des larmes à la plus grande partie du peuple. *Coriolan* ouvre ses habits, montre les cicatrices de ses plaies. « C'est pour sauver ces dignes
» citoyens, dit-il, que j'ai reçu ces blessures; que
» les tribuns accordent, s'il se peut, de pareilles ac-
» tions avec l'odieux dessein qu'ils m'imputent. ». Les principaux plébéiens convenoient qu'un citoyen si distingué par sa naissance et son mérite n'auroit pas dû être mis en justice sur de si frivoles présomptions. Ils conclurent à l'absoudre, et même à l'absoudre avec éloge. Les tribuns voyoient l'objet de leur haine près de leur échapper. Un d'eux, contre la parole donnée de renfermer l'accusation dans le crime de tyrannie, intente une autre action, qui étoit d'avoir partagé à ses soldats le butin fait sur les Antiates, au lieu de le mettre dans le trésor public. *Coriolan*, qui ne s'attendoit pas à ce nouveau grief, répond que les circonstances l'avoient autorisé à cette disposition, quoiqu'elle ne fût pas conforme aux lois, qu'il n'a rien pris pour lui, que les dépouilles ont été mises entre les mains de ceux mêmes qui l'é-

coutent. Mais parmi les Romains présens il y en avoit aussi beaucoup qui n'avoient pas participé à cette largesse, parce qu'ils n'étoient pas de l'expédition des Antiates. Ils prirent moins d'intérêt au sort d'un homme auquel ils n'avoient pas d'obligation personnelle. L'esprit public changea. Les tribuns profitèrent du moment, et *Coriolan* fut condamné à un bannissement perpétuel.

Il sortit de l'assemblée la rage dans le cœur. Arrivé chez lui, il trouva *Véturie*, sa mère, et sa femme *Volumnie* fondant en larmes. « Je n'ai plus, leur » dit-il, ni mère, ni femme, ni enfans. J'abjure » tout, jusqu'à mes dieux domestiques. » Il part après ce brusque adieu. Les sénateurs l'attendoient à la porte de la ville. Justement offensé de leur peu de courage, il passe au milieu d'eux sans daigner leur adresser une seule parole. Il médita quelques jou. sur son sort dans une maison de campagne où il s'étoit retiré. De là il jette les yeux sur les différens peuples voisins chez lesquels il pourra chercher un refuge, et il se détermine pour les Volsques, qu'il avoit plusieurs fois battus, et songe à chercher un asile dans la maison même d'*Actius Tullus*, leur chef, sur lequel il avoit remporté des victoires. Il se rend à Antium, leur capitale, entre dans la maison de ce généra', et va s'asseoir près du foyer, lieu consacré aux dieux domestiques, et inviolable chez les anciens.

On annonce à *Actius*, qui soupoit dans un autre appartement, qu'un étranger d'une taille majestueuse

vient d'entrer dans sa maison sans dire un seul mot, et qu'il s'est placé auprès du foyer de ses lares. *Actius* approche. « Qui êtes-vous ? dit-il à l'inconnu, » que voulez-vous ? » L'étranger découvre son visage, qu'il avoit jusqu'alors caché avec ses mains. Le Volsque, ne se rappelant pas ses traits, le Romain lui dit : « Je suis *Coriolan* : exilé pour toujours de » ma patrie, j'en viens chercher ici une autre, et vous » offrir mon bras et mes conseils contre mes ingrats » concitoyens. » *Actius* lui tend la main, gage de sûreté dans leurs mœurs, et conduit cet illustre proscrit dans un appartement.

Les Romains s'étoient fait par leur injustice un ennemi terrible qui les réduisit aux dernières extrémités. Les Volsques donnèrent le commandement à *Coriolan*, qui entra sur le territoire de Rome, trouva les citoyens dispersés à la campagne, les fit tous esclaves, brûla les fermes, emmena le bétail, brisa les instrumens d'agriculture, mit tout à feu et à sang, et vint camper aux portes de la ville. Les plébéiens éperdus coururent au sénat, révoquèrent leur fatal décret, et demandèrent le rappel de l'exilé. Mais cette compagnie, reprenant son ancienne dignité, ne voulut pas fléchir devant un rebelle. Elle laissa tout au plus espérer à *Coriolan* qu'il pourroit, en concluant la paix, obtenir la liberté de revenir dans sa patrie. Les députés qu'on envoya, quoique la plupart ses anciens amis, entre autres *Minucius*, furent reçus avec hauteur. *Coriolan* les fit passer entre les haies de soldats menaçans, et imposa pour condition, à

l'égard des Volsques, ce qu'il put imaginer de plus mortifiant pour les Romains. « Quant à moi, dit-il, » croyez-vous qu'un simple rappel répare suffisam- » ment les affronts que j'ai reçus ? Quelle sûreté y a- » t-il pour moi dans ma patrie ? Pendant qu'il ne tient » qu'à des tribuns effrontés, à un *Sicinius*, à un » *Décius*, d'armer contre moi une vile populace ? » Non. Rome est une marâtre. Elle a traité de la ma- » nière la plus cruelle un fils qui ne cherchoit qu'à » s'immoler pour sa gloire. Elle connoîtra bientôt » par les effets de mon ressentiment si les dieux » épousent ma cause ou la sienne. Allez, je vous » donne trente jours ; au bout de ce terme, je re- » paroîtrai sous ces murs pour entendre votre ré- » ponse. »

Cette trève fut employée par les Volsques à continuer leurs ravages, et par les Romains à délibérer. Le sénat, toujours intrépide, rendit ce décret remarquable : « On ne traitera pas avec les Volsques qu'ils » ne soient hors du territoire de la république. » Au terme marqué, *Coriolan* reparoît. Des députés lui portent la résolution du sénat. Le Romain s'obstine au contraire aux conditions qu'il a déjà proposées pour les Volsques. Déjà on se dispose à l'attaque, et à livrer l'assaut à la ville de Rome. Le peuple consterné garnit les divers postes. Les sénateurs permettent cependant qu'une députation religieuse aille prier *Coriolan* de se soumettre au décret. Les augures, les prêtres, les pontifes, revêtus de leurs habits de cérémonie, arrivent au camp, sont reçus avec

respect, mais n'obtiennent rien. Leur retour infructueux redouble les alarmes. Les hommes bordoient les murailles avec une contenance mal assurée. Les femmes faisoient retentir les temples de leurs gémissemens. On en voit tout à coup sortir les plus distinguées, ayant à leur tête *Valérie*, sœur du fameux *Valérius Publicola*.

Elles dirigent leurs pas vers la maison de *Coriolan*, où sa mère et sa femme déploroient ensemble leur malheur et celui de Rome : « Vous êtes, leur » dit *Valérie*, la seule ressource qui nous reste. » Nous venons vous conjurer de sauver nos biens, » notre honneur et notre liberté. Venez avec nous au » camp de *Coriolan*, amenez ses tendres enfans, qui » pourront toucher le cœur de leur père. Votre pré- » sence l'engagera à préférer la conservation de sa » triste famille à son ressentiment et aux avantages » qu'il peut retirer de la part des Volsques. » Encore douloureusement affectées du brusque adieu de *Coriolan*, sa mère et sa femme refusoient d'essayer leur foible crédit sur un guerrier fier de sa force et qui ne respiroit que la vengeance. Cependant elles se laissent entraîner par les instances de *Valérie* et de ses compagnes, et partent du consentement du sénat.

On avertit *Coriolan* qu'une file de chars sort de Rome, remplis de dames, qui dirigent leur marche vers le camp. Il soupçonne le but de cette étrange ambassade, se propose de les recevoir avec les mêmes égards qu'il avoit marqués aux ministres de la reli-

gion ; mais de ne leur pas accorder davantage. Cependant sa fermeté commence à chanceler quand il voit à la tête sa mère et sa femme ; il ordonne à ses licteurs de baisser les faisceaux devant des personnes si chères, et court les embrasser. Leurs larmes se confondirent ; mais quand *Véturie* voulut expliquer le sujet de sa mission, son fils l'interrompit, jusqu'à l'arrivée des officiers volsques qu'il avoit fait mander, de peur qu'ils ne prissent ombrage de l'entrevue. Elle dit qu'elles viennent demander la paix, et conjurer son fils par ce qu'il avoit de plus cher de tourner ses armes contre d'autres ennemis. Il répond que, sans trahir les intérêts d'une nation qui l'a honoré du commandement de ses troupes, il ne peut abandonner les avantages que les circonstances lui offrent sur Rome. Elle réplique qu'elle ne prétend rien exiger de lui qui puisse l'exposer au moindre blâme; que, sans manquer à ce qu'il doit à ses bienfaiteurs, il est le maître de faire une paix également avantageuse aux deux nations. « Par le grand Jupiter, s'écrie-t-
» elle, par les mânes de tes ancêtres, je te conjure
» de retirer les troupes de devant Rome, et d'accor-
» der aux Romains une trève d'un an, pendant
» laquelle on prendra des mesures pour faire une paix
» durable. O mon fils! toujours obstiné dans ta ven-
» geance, résisteras-tu aux larmes de ta mère?
» Considère que ta réponse décidera de ma réputa-
» tion et de ma vie : une Romaine sait mourir quand
» l'honneur veut qu'elle meure. Si je ne puis te per-
» suader, j'ai résolu de me donner la mort à tes yeux.

» Tu n'iras à Rome qu'en foulant aux pieds le corps » de ta malheureuse mère. Mon fils, mon cher fils, » accorde-moi la grâce que je te demande! Si mes » prières, si mes larmes ne sont pas capables de » t'émouvoir, vois ta mère prosternée devant toi, te » suppliant d'épargner ta patrie. » En prononçant ces paroles elle embrassoit ses genoux et versoit un torrent de larmes. Ses enfans et toutes les dames romaines se prosternèrent de même.

Coriolan, voyant sa mère à ses genoux, n'est plus maître de ses mouvemens. Agité de mille passions différentes, il s'écrie : « Ah! ma mère, vous » me désarmez! » Puis, la pressant tendrement dans ses bras, il ajoute d'une voix basse : « Rome est » sauvée, et votre fils est perdu. » En effet, les Volsques ne lui pardonnèrent pas l'engagement qu'il prit de sortir sur-le-champ du territoire de la république selon les résolutions du sénat. Dans les discussions qui s'élevèrent ensuite à Antium à l'occasion des autres conditions de la paix, on forma de vives plaintes sur la complaisance de *Coriolan*, qui voulut se justifier devant le peuple; mais des assassins apostés ne lui laissèrent pas le temps de parler et le massacrèrent. Le sénat demanda aux dames romaines ce qu'elles désiroient en récompense d'un si grand service; elles prièrent qu'il leur fût seulement permis de bâtir à leurs frais un temple *à la Fortune des dames*. Le sénat ordonna qu'on le construisît des deniers du trésor public. *Valérie* en fut la première prêtresse. Comme *Coriolan* avoit

porté les armes contre sa patrie, le sénat ne voulut pas qu'on lui fît des obsèques à Rome; mais les dames en portèrent le deuil pendant dix mois. Quoique mort dans la disgrâce, son pays l'a toujours honoré comme un héros. Il étoit désintéressé, ami de la vertu, aussi brave que prudent, mais pas assez populaire. *Coriolan* a été reconnu plus propre qu'aucun des généraux qui l'ont précédé à reculer les frontières de la république, s'il n'avoit pas été arrêté par les troubles qui ont empêché sa patrie de recueillir le fruit de ses vertus.

Si on jugeoit de toutes les républiques par l'exemple de Rome, on diroit que c'est dans les troubles qu'elles se fortifient et s'agrandissent; que par conséquent cet état leur est nécessaire jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à prendre tout leur accroissement. Cette crise de gouvernement est aussi redoutable pour les hommes doux et pacifiques qu'avantageuse pour les intrigans, les ambitieux, les vindicatifs, ainsi que pour les hommes dont les passions sont exaltées. Que ceux-ci consultent l'histoire romaine à l'époque dont nous parlons, ils y trouveront tous les moyens pratiqués et praticables pour faire valoir un parti, se rendre recommandable, fonder sa fortune et son crédit à l'aide d'une réputation populaire.

Ici paroît la *loi agraire*, cette pomme de discorde jetée entre les pauvres et les riches. Elle avoit été déjà annoncée, à la suite de l'abolition des dettes, comme le seul moyen d'amener l'*égalité*, nécessaire dans les républiques. *Cassius*, consul, en fit l'objet

d'une délibération légale pour mortifier les sénateurs qui lui avoient refusé les honneurs du triomphe, qu'il obtint pourtant malgré eux. Les tribuns, magistrats du peuple, s'y opposèrent par jalousie, parce qu'ils n'avoient pas proposé eux-mêmes cette loi, et qu'ils ne vouloient pas que le peuple reçût un bienfait d'une autre main que de la leur; mais, ayant réussi à ôter à *Cassius* le mérite de la proposition, ils s'en emparèrent, et la firent si bien valoir, qu'ils forcèrent le sénat d'accorder qu'il seroit nommé dix hommes, appelés *décemvirs*, pour faire ce partage. Ensuite l'infortuné *Cassius*, pour prix de sa démarche en faveur du peuple, fut accusé par le sénat du crime de haute trahison devant ce même peuple, qui le condamna à être précipité de la roche Tarpéienne.

Les délais affectés du sénat à nommer les décemvirs déterminèrent les plébéiens à ne point s'enrôler dans une guerre réellement entreprise pour faire diversion à la loi agraire. Les tribuns appuyoient cette résolution dans la ville, qui étoit le centre de leur puissance, qui ne pouvoit s'étendre au-delà. Les consuls font transporter leur tribunal dans la campagne. Là, ils citent les citoyens pour être enrôlés. Quand il se trouvoit quelques réfractaires, ils ordonnoient qu'on démolît leurs fermes et qu'on emmenât leurs bestiaux. Moyennant ces expéditions militaires, deux armées furent bientôt levées. Soldats braves à leur ordinaire, mais marchant dans le dessein de déshonorer leurs chefs, ils se laissèrent en effet repousser par les ennemis jusque dans leur camp; alors

ils firent volte-face et les chassèrent à leur tour, de manière cependant que leur victoire ne pût mériter aux consuls les honneurs du triomphe. Cette obstination du peuple produisit de la part de la famille patricienne de Fabius un dévouement comparable à celui des Lacédémoniens aux Thermopyles : ils allèrent offrir au sénat de défendre seuls de leurs corps et de leurs biens les frontières de la république contre les Véiens. Partis au nombre de trois cents, ils font de tels exploits, que les Véiens sont obligés de faire marcher contre eux une armée entière. Le nombre l'emporta sur la valeur ; encore les Véiens n'obtinrent-ils pas la victoire en se mesurant corps à corps avec les Fabius. Ils les percèrent de loin à coups de flèches. Il ne survécut de cette famille qu'un enfant de quatorze ans, seul rejeton qui perpétua le nom de *Fabius*.

Le consul de ce moment étoit *Ménénius*, homme généralement estimé. Les tribuns le soupçonnèrent de s'entendre avec les patriciens pour différer toujours sous différens prétextes la nomination des décemvirs, ou plutôt son mérite trop reconnu du peuple leur portoit ombrage. Aussitôt qu'il fut sorti de charge, ils l'accusèrent d'avoir laissé périr les Fabius qu'il auroit pu défendre. Comme il se pratiquoit dans ces occasions, ces magistrats changèrent la manière de recueillir les voix, afin de donner la prépondérance à celles de la populace, dont ils disposoient. *Ménénius* fut condamné à mort : peine qu'à la sollicitation du sénat les tribuns laissèrent commuer en

une amende, mais si forte, qu'il étoit hors d'état de la payer, n'ayant pour tout patrimoine que la gloire de son père et la sienne. Ses amis lui offrirent de la payer; il les remercia, s'enferma dans sa maison, et mourut de chagrin ou se tua.

C'étoit un combat perpétuel entre les deux partis. La famine y donnoit souvent lieu. Rome se trouvoit fort exposée à ce fléau. On en sentira aisément la cause, quand on fera réflexion que cette ville, extrêmement peuplée, n'avoit qu'un territoire fort borné, peu capable de fournir à ses besoins, tant parce que de fréquentes guerres occupoient les bras destinés à l'agriculture que parce que les espérances du laboureur étoient souvent détruites avant la moisson par les ravages des ennemis. Le sénat, afin de prévenir ou de soulager la disette, formoit avec l'argent du trésor public des greniers, dont on distribuoit le blé au peuple à un prix modique. Les tribuns persuadèrent au peuple que ce prix, quelque modique qu'on l'établît, étoit encore trop haut; que, ce blé ayant été payé avec l'argent du trésor, le peuple devoit avoir pour rien le blé qu'on en avoit acheté; que, si les patriciens ne vouloient pas le donner, il falloit aller le prendre. D'ailleurs cette manutention des blés fournissoit une occasion favorable de calomnier ceux qui en étoient chargés, comme s'ils eussent fait de cette denrée de première nécessité un objet de spéculation lucrative.

Les patriciens, attaqués avec tant d'aigreur, résolurent de repousser la force par la force. Peut-être

y employèrent-ils d'abord quelques manœuvres sourdes ; car le tribun *Gennius* fut trouvé mort dans son lit la veille d'un jour où il devoit porter un coup décisif au sénat. Le peuple le remplaça par un homme violent, nommé *Voléron*, personnellement insulté par les patriciens, et irrité contre eux. Ceux-ci lui opposèrent *Appius*, héritier de la haine de son père contre le peuple, et de son inflexible fermeté.

La lutte s'établit entre ces deux hommes sur la manière d'élire les tribuns ; manière, disoit *Voléron*, qui donnoit trop d'influence au sénat sur l'élection des magistrats du peuple, et lui fournissoit le moyen d'en mettre dans le nombre quelques-uns à son choix, dont il se servoit pour croiser les opinions des autres, et suspendre leur fatal *veto*. *Appius* s'éleva dans l'assemblée du peuple, contre les prétentions de *Voléron* avec toute la véhémence dont il étoit capable. Un tribun, nommé *Lœtorius*, après avoir traité *Appius* de bête féroce, qu'il falloit combattre, non avec des paroles, mais avec l'épée, ordonna au consul de sortir de l'assemblée. Sur son refus, le tribun s'avance avec ses officiers pour le saisir. Les licteurs et les patriciens environnent *Appius*. Il y eut des coups de donnés et rendus ; mais il n'y eut point de sang répandu, parce qu'on ne portoit point d'armes dans la ville. L'assemblée se sépara en désordre. Pendant la nuit, les plébéiens s'emparèrent du Capitole. Tout tendoit à une guerre ouverte, lorsque l'esprit conciliant du consul *Quinctius* et

de quelques sénateurs modérés ramena la paix. On reconnut que la rixe passée n'étoit arrivée de part et d'autre que par un excès de zèle pour la république, et moyennant une petite déférence pour le sénat, la loi de *Voléron* passa malgré les vives réclamations et les protestations d'*Appius*.

Le consul se vengea de cette victoire du peuple par une rigueur excessive dans la discipline de l'armée, à la tête de laquelle il marcha contre les Volsques. Centurions et soldats, également irrités, renouvelèrent le projet qui avoit déjà été exécuté contre les mêmes ennemis, de déshonorer leur général en se laissant battre. *Appius*, frémissant de rage à la vue de cette trahison, ramène l'armée sur le territoire de la république. Donnant alors un libre cours à son ressentiment, il fait couper la tête, en sa présence, aux centurions ainsi qu'aux autres officiers qui avoient quitté leurs rangs. Ceux qui avoient abandonné leurs drapeaux à l'ennemi furent battus de verges jusqu'à la mort; enfin il fit décimer les soldats. Après cette sanglante exécution, le consul, rentré dans la ville, continua de s'opposer fièrement aux prétentions des tribuns et de défier leur vengeance. Il les brava jusque dans l'assemblée du peuple, convoquée pour lui faire son procès comme à un ennemi de la patrie. *Appius* y parut, non en habit de deuil, comme c'étoit l'ordinaire en ces sortes d'occasions, mais avec une contenance ferme et assurée, sans permettre que ses amis sollicitassent en sa faveur. Il plaida sa cause lui-même. Ses raisons et sa manière de les exprimer firent

tant d'impression, qu'il alloit être renvoyé absous, si les tribuns, s'apercevant de ces dispositions favorables, n'eussent pas fait remettre la décision à un autre jour, sous prétexte qu'on n'auroit pas le temps de recueillir les voix avant la nuit. *Appius* sentit que ce délai n'étoit imaginé que pour prendre des mesures plus sûres contre lui; et, trop certain de ne pouvoir échapper à la vengeance de ses ennemis, il prévint sa condamnation et se donna la mort. Les tribuns vouloient qu'on le privât des honneurs dus à son mérite et au rang qu'il avoit tenu dans la république; mais les consuls permirent au fils de faire l'oraison funèbre de son père, et le peuple écouta son éloge avec plaisir.

On n'est pas étonné, après la mort d'*Appius*, de voir reproduire la loi agraire. Pour l'éluder, les patriciens cherchèrent à se débarrasser de ceux qui avoient le plus d'intérêt à son établissement, savoir les pauvres. Quelle que fût l'intention du sénat, ce qu'il proposoit étoit un véritable avantage; il consistoit à partager entre eux les terres des Antiates nouvellement conquises; mais, quand il fut question de recevoir les noms de ceux qui voudroient former cette colonie, peu de plébéiens vinrent s'inscrire. Ils se plaignirent même du sénat, disant que les patriciens ne cherchoient qu'à envoyer loin de Rome ceux qui avoient le courage de s'opposer à leur tyrannie. Les jeux, les spectacles, les assemblées publiques, l'agitation des affaires, la part que chacun d'eux avoit au gouvernement, contribuoient à les attacher à Rome, quelque misérables qu'ils y fussent, et leur faisoient regarder une colonie

comme un exil honorable. De plus, les tribuns n'étoient pas fâchés de retenir cette multitude oisive et indigente, qui leur étoit d'un grand secours dans leurs querelles avec le sénat.

Il en survint une plus importante que la loi agraire pour le fond et les suites. Jusqu'alors les consuls avoient rendu seuls la justice : ils régloient leurs sentences sur les principes de l'équité naturelle, sur d'anciens usages, ou sur les lois de *Romulus* et de ses successeurs, dont il se trouvoit encore quelques restes dans les livres sacrés confiés à la garde des pontifes. Mais ces premiers élémens de la jurisprudence romaine avoient toujours été cachés au peuple. Un tribun, nommé *Térentius*, représenta que cette forme rendoit les magistrats patriciens maîtres de la fortune des particuliers, en ce que, les principes dont ils s'appuyoient étant ignorés, ils pouvoient les interpréter suivant leur caprice ou leur intérêt. *Térentius* demandoit deux choses : premièrement, que les consuls n'eussent pas seuls le droit de rendre la justice ; secondement, qu'on fît des lois connues de tout le monde, afin que les juges pussent y conformer leurs sentences, et que ceux qui seroient exposés à des contestations fussent éclairés sur la justice de leurs causes et ne se jetassent pas dans des procès ruineux.

Rien n'étoit plus raisonnable que ces deux demandes ; et elles auroient certainement été accordées sans délai par le sénat, s'il n'eût écouté que la justice ; mais il se laissa entraîner par la jeunesse, toujours ardente, qui ne pouvoit voir sans dépit qu'on entamât les pri-

viléges de son ordre. *Quinctius Céson*, jeune homme violent, d'une taille extraordinaire, qui s'étoit distingué par sa valeur dans plusieurs batailles, ne se distingua pas moins dans la place publique par des coups appliqués avec force sur tous ceux qui secondoient les tribuns. Il congédia ainsi l'assemblée malgré elle. Les tribuns eurent leur revanche le lendemain, non par des coups, mais par une accusation de crime capital contre le jeune imprudent. A ses torts trop réels on mêla des calomnies, et il auroit été condamné à la mort, sans l'estime qu'on avoit pour *Quinctius Cincinnatus*, son père. En sa considération, le fils fut condamné seulement à une forte amende. Le père, pour la payer, vendit la plus grande partie de ses biens, et se retira dans une chétive cabane au-delà du Tibre, où il cultivoit de ses propres mains cinq ou six ares de terre, le seul bien qui lui restât.

La condamnation du fils avoit été accompagnée de beaucoup d'égards pour le père. Les tribuns eux-mêmes n'avoient pu s'empêcher de lui marquer l'estime qu'ils avoient pour ses vertus. Cette conduite fit espérer que *Quinctius Cincinnatus*, réélu consul, pourroit tranquilliser le peuple. D'ailleurs on avoit besoin d'un homme ferme pour rétablir l'ordre dans la ville, où *Herdonius*, capitaine sabin, à la tête d'une troupe d'Èques et de Volsques, avoit pénétré. Ils s'étoient emparés du Capitole, et en avoient à la vérité été chassés; mais leur séjour avoit causé des désordres dont la réparation demandoit tout l'ascendant d'un homme d'un caractère tel que celui de *Cin-*

cinnatus. Les députés du sénat qui lui portèrent le décret de son élection le trouvèrent dans son champ, conduisant lui-même sa charrue. Il eut de la peine à accepter; cependant l'amour de la patrie l'emporta. En quittant sa femme, il lui recommanda comme la chose essentielle le soin de son petit ménage, et il ajouta : « Je crains bien, chère *Racilie*, que » notre champ ne soit [illegible] ré cette année. » Dans son premier discours il [illegible] alement le peuple et le sénat, le premier d'avoir trop demandé, le second d'avoir trop accordé. « Je vous conduis contre les » Èques et les Volsques, dit-il aux légions; nous » déclarons, mon collègue et moi, que notre dessein » est de camper tout l'hiver, et que nous ne vous » ramènerons pas que le temps de notre magistrature » ne soit expiré. » Passer l'hiver en campagne loin de leurs foyers! L'idée seule de cette épreuve, qu'ils n'avoient pas encore subie, effraya les citoyens. Les femmes surtout marquèrent la plus grande inquiétude. Les tribuns voulurent s'opposer à ce projet alarmant. « Vos efforts seront vains, répondit *Cincinnatus;* les » citoyens, en prenant les armes pour chasser les » Èques et les Volsques du Capitole, ont juré de ne » les quitter que par ordre des consuls, et ils tien- » dront leur serment. »

Il ne se trompa point. Malgré les mouvemens que se donnèrent les tribuns, le scrupule détermina les soldats à rester sous les drapeaux loin de leurs femmes et de leurs enfans. Celles-ci eurent recours aux

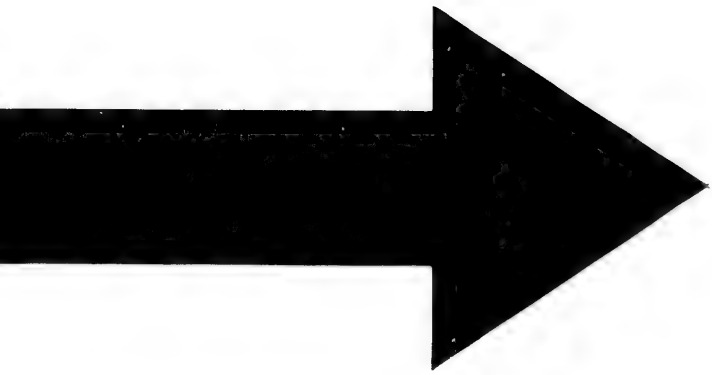
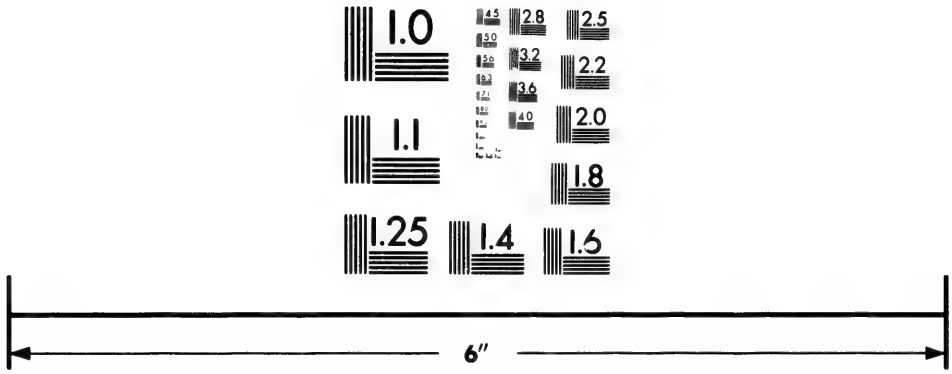


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

sénateurs et les prièrent de fléchir le consul. Il se laissa gagner, à condition que, principalement sous son consulat, il ne seroit point question de nouvelles lois. *Cincinnatus* rétablit l'exercice de la justice que tous ces troubles avoient interrompu. Il la rendit avec tant d'équité, de douceur et de bonté, que le peuple, charmé de sa conduite, parut oublier qu'il y eût des tribuns dans la république. Outre l'obligation de ne point parler de nouvelles lois, le peuple et le sénat s'étoient imposé celle de ne point continuer leurs magistrats au-delà de l'année. Contre cet engagement, les comices élurent les mêmes tribuns. Le sénat vouloit par représailles perpétuer ses consuls. *Cincinnatus* s'y opposa. « La légèreté du peuple, dit-il, ne doit pas être une règle pour nous. » Il renvoya les faisceaux et retourna dans sa chaumière.

Cincinnatus en fut bientôt tiré par une circonstance très-alarmante pour la république. Le consul *Minucius* s'étoit laissé enfermer par les Volsques dans un défilé dont il lui étoit impossible de se dégager. L'armée alloit périr. « Il nous faut un dictateur, » s'écrièrent les Romains : et ce dictateur doit être » *Cincinnatus*. » Quand il aperçut de loin les députés qui lui apportoient le décret d'élection, précédés de vingt-quatre licteurs, il quitta son habit de travail, en prit un plus décent, et alla à leur rencontre. « Quelle nouvelle apportez-vous de Rome ? leur » dit-il. — Rome, répondirent-ils, notre patrie et » la vôtre, est en grand danger. Elle a besoin d'un

» dictateur, elle jette les yeux sur vous. » *Cincinnatus* soupire, regarde tristement ses bœufs, compagnons de ses travaux, et part.

Ses trois fils, ses amis, les sénateurs l'attendoient sur les bords du Tibre. Il s'informe de l'état des choses, nomme général de la cavalerie *Lucius Tarquitius*, de race patricienne, mais qui avoit servi jusqu'alors avec distinction dans l'infanterie, n'ayant pas assez de bien pour entretenir un cheval. Le dictateur ordonne que les boutiques et les tribunaux soient fermés, que chaque citoyen en état de porter les armes se trouve le lendemain à un rendez-vous qu'il leur marque hors de la ville, avec douze pieux chacun et du pain cuit pour cinq jours. Arrivé devant le camp ennemi, il le fait entourer avec les pieux que chaque soldat avoit apportés, de sorte que les Volsques se trouvèrent dans la même situation où ils avoient mis les Romains. Après quelques efforts inutiles pour se dégager, le général volsque envoie des députés demander pour toute grâce la vie sauve, et offre de se retirer sans armes et sans bagage. « Je ne crois pas, leur répond » froidement le dictateur, que votre mort soit un » grand avantage pour la république, ainsi je veux » bien vous laisser la vie ; mais vous livrerez votre » général et vos officiers, et tous les soldats passe- » ront sous le joug, pour conserver à jamais le sou- » venir de leur dépendance. » On plante en terre deux javelines, surmontées d'une troisième attachée en travers à la pointe des deux autres. Par cette

espèce de porte passèrent les Èques et les Volsques désarmés, entre les haies de soldats romains. Les simples soldats volsques furent renvoyés chez eux, et les principaux officiers réservés pour le triomphe du dictateur.

Ensuite s'adressant à l'armée qu'il venoit de délivrer : « Soldats de *Minucius*, leur dit-il, vous qui » avez pensé devenir la proie de nos ennemis, vous » ne partagerez pas leurs dépouilles, et vous consul, » vous apprendrez le métier de la guerre comme lieu- » tenant avant de pouvoir commander les légions » comme général. » Personne ne murmuroit de cette sévérité ; au contraire, l'armée entière fit présent à *Cincinnatus* d'une couronne d'or pour avoir sauvé la vie et l'honneur de ses concitoyens. Il triompha, et abdiqua au bout de seize jours une dignité qu'il pouvoit retenir six mois : caractère unique dans l'histoire ; homme d'un sens profond, esprit juste, cœur droit, ne voyant que le dev sans crainte et sans espérance. On punit le calomniateur de son fils, par lequel avoit été provoquée l'amende qui réduisit le père à la pauvreté. Il revint lui-même aux affaires publiques. Le sénat lui dut le conseil de laisser augmenter le nombre des tribuns de cinq à dix. « Plus ils seront, dit-il, moins il y aura d'union » entre eux, et moins ils seront redoutables. »

[2547. — 451.] A côté de *Cincinnatus* se présente un homme extraordinaire, un homme dont on pourroit traiter les exploits de fables exagérées, s'il n'en eût fait l'énumération devant ceux qui au-

roient pu le contredire, et qui cependant l'approuvèrent. *Icilius*, tribun du peuple, reproduisoit la loi agraire, cet éternel épouvantail des patriciens. On voit paroître dans l'assemblée *Sicinius Dentatus*, plébéien, âgé d'environ soixante ans, mais encore dans toute sa force et d'une taille avantageuse. Armé de l'éloquence des faits, qui est la meilleure, il élève la voix et dit : « Citoyens, je me suis trouvé à cent » vingt batailles. J'ai reçu quarante-cinq blessures, » toutes par-devant, et jusqu'à douze en un jour, » quand *Herdonius* s'est emparé du Capitole. Je suis » officier depuis trente ans, toujours employé. J'ai » été couronné quatorze fois de la main d'autant de » citoyens auxquels j'ai sauvé la vie. J'ai obtenu » trois couronnes murales pour avoir monté le pre- » mier à l'assaut, huit autres pour différens exploits, » quatre-vingt-trois colliers d'or, soixante bracelets » de même métal, dix-huit piques, vingt-cinq har- » nois, dont il y en a neuf qui sont le prix de la vic- » toire que j'ai remportée sur autant d'ennemis dans » des combats particuliers. Voilà toutes les récom- » penses que j'ai reçues jusqu'ici. Je ne possède pas » un pouce de terre, non plus que vous, Romains, » qui avez été les compagnons de mes travaux. Les » pays que nous avons conquis sont entre les mains » des patriciens. Ils possèdent ce que nous avons » acheté au prix de notre sang. Puisqu'on nous traite » ainsi, faisons-nous justice à nous-mêmes, et pas- » sons en ce jour la loi proposée par *Icilius*. »

[2553.—445.] Cette véhémente harangue auroit

produit son effet, sans la circonspection d'*Icilius*. Il craignit qu'on ne l'accusât de précipitation dans une affaire de cette importance, et remit la décision au lendemain. Les patriciens s'agitèrent pendant la nuit, et vinrent à bout de mettre la discorde dans l'assemblée, qui ne conclut rien. Il survint une nouvelle guerre, cause de nouveaux délais. Enfin, par accommodement, les tribuns suspendirent les démarches pour la loi agraire, et le sénat accorda la loi *Térentia*, ainsi nommée de *Térentius* qui l'avoit proposée le premier. Le but que se proposoit ce tribun étoit de donner un corps de jurisprudence à la république. Conformément à l'avis d'*Appius*, alors consul, il fut statué qu'on chargeroit dix hommes respectables par leur âge et par leur sagesse de composer un corps de lois. Ces commissaires, nommés *décemvirs* à cause de leur nombre, devoient être revêtus de la puissance souveraine pendant un an. Toutes les autres magistratures étoient abrogées pendant cet espace de temps, toutes les sentences des décemvirs déclarées sans appel, et on leur donnoit exclusivement le droit de faire la guerre et la paix.

DÉCEMVIRS.

Le gouvernement des décemvirs fut d'abord juste et modéré, digne d'hommes occupés du bonheur de leurs concitoyens, et qui travailloient à faire goûter d'avance les lois qu'ils méditoient. Les Romains envoyèrent dans Athènes des députés chargés de rap-

porter les lois de *Solon*, qui servirent de base à celles des décemvirs. Deux tables, après avoir été composées, furent soumises à l'examen du peuple, qui les approuva généralement. Comme le travail n'étoit pas complet, on nomma les décemvirs encore pour une année. *Appius*, descendant de ces fameux patriciens antagonistes perpétuels des plébéiens, avoit depuis quelque temps changé de caractère ; il caressoit le peuple ; par ce moyen, de consul il s'étoit fait nommer décemvir. Il se fit nommer, ou plutôt il se nomma lui-même une seconde fois, et le peuple lui donna ses suffrages ; mais, ce qui lui étoit aussi important, il composa le collége des décemvirs de personnes qui lui étoient entièrement dévouées ; entre autres, de trois plébéiens, contre la loi qui n'admettoit à cette fonction que des patriciens.

Jusqu'alors un seul des décemvirs avoit douze faisceaux, et les autres marques de la souveraineté quand il présidoit, ce qui ne duroit qu'un jour. Les autres étoient précédés d'un simple officier. Après la seconde nomination, chacun se fit accompagner de douze licteurs. Ils s'entourèrent de jeunes patriciens hautains et insolens, qui étoient charmés de voir établir une puissance dont ils s'autorisoient pour narguer le peuple sans risque. On croit même que les sénateurs souffroient volontiers un pouvoir qui menoit directement à la tyrannie, tant dans l'espérance d'y parvenir que par le plaisir de voir humilier ce peuple dont les prétentions les avoient si souvent embarrassés. *Appius* étoit l'âme du conseil des dé-

cemvirs ; il dirigeoit leurs démarches, régloit leurs opérations, faisoit présider les uns aux armées, les autres aux tribunaux, selon leur capacité et ses vues particulières.

Elles n'étoient point ignorées : son oncle même les dévoila dans le sénat, et s'exila, pour ne pas voir, disoit-il, son neveu devenir le tyran de sa patrie. Tout le monde d'ailleurs les apercevoit, parce qu'ayant achevé les lois, les décemvirs, qui auroient dû se démettre de leur charge, se perpétuèrent de leur propre autorité. Tout leur réussissoit, lorsque *Appius* mit lui-même des bornes à sa fortune par deux crimes également atroces, quoique d'un genre différent. Le premier fut commis contre *Sicinius Dentatus*, recommandable par tant de trophées. Il étoit revenu de l'armée fort mécontent de la conduite des décemvirs qui la commandoient. *Appius*, resté à Rome pour surveiller tout, craignit l'effet de ses discours. Il le renvoya à l'armée avec une commission honorable. Les généraux, prévenus par leur collègue, le reçurent avec les plus grandes marques d'estime, et firent semblant de vouloir se conduire par ses avis. Il leur donna le conseil de s'avancer dans le pays ennemi. Comme s'ils ne voulpient voir que par ses yeux, ils le chargent d'aller avec un détachement reconnoître le terrain, après avoir pris la précaution de ne composer ce détachement que de soldats qui leur étoient dévoués.

Arrivés dans un lieu étroit qu'ils jugèrent convenable à leur dessein, les traîtres attaquent *Sicinius*

de tous côtés. Le brave vétéran s'adosse à un rocher, et, recueillant toute sa valeur, fait mordre la poussière à quinze soldats et en blesse plus de trente. N'osant plus l'approcher, ils tâchent de le tuer à coups de flèches. Il résiste encore ; mais quelques uns gagnent le haut du rocher et l'assomment à coups de pierres. Ils reviennent, publiant qu'ils sont tombés dans une embuscade, et que leur chef y a péri avec les compagnons qui leur manquent. Mais les criminels ne prévoient jamais tout. La cohorte qui fut envoyée pour ensevelir les morts s'aperçut qu'il n'y avoit que des Romains, et que tous étoient couchés, comme s'ils avoient combattu contre *Sicinius*. Cette observation dévoila l'affreux mystère, et alluma dans le cœur des soldats une fureur concentrée que l'autre crime d'*Appius* fit éclater.

En se rendant le matin à son tribunal, il aperçut une jeune fille d'une extrême beauté, nommée *Virginie*, qui, selon la coutume des jeunes Romaines, alloit à l'école publique, conduite par sa nourrice. Elle étoit fille du plébéien *Virginius*, distingué par sa probité et par sa valeur. En partant pour l'armée, il l'avoit confiée à un oncle maternel. Elle devoit, au retour de son père, épouser *Icilius*, qui avoit été tribun du peuple, et qui se trouvoit alors à Rome. Le décemvir, tourmenté par une violente passion, tâche inutilement de gagner la nourrice pour séduire la jeune fille. La séduction ne réussissant pas, il en vient à la violence. Un de ses cliens, nommé *Claudius*, en fut l'instrument. Ce ministre de la passion d'*Ap-*

pius, accompagné de quelques scélérats, entre un jour dans l'école et se met en devoir d'emmener *Virginie*, comme fille d'une de ses esclaves. Le peuple s'y oppose. Il la conduit au tribunal d'*Appius*.

La fable qu'il débita devant celui qui l'avoit inventée étoit que *Virginie*, née chez lui d'une esclave, avoit été demandée par la femme de *Virginius*, qui se trouvoit stérile, afin de la présenter à son mari comme sa propre fille. « Je fournirai, disoit *Claudius*, des preuves incontestables de ce fait; mais » comme, en attendant, il est juste que l'esclave » suive son maître, je dois l'emmener, en donnant » suffisante caution de la représenter après l'arrivée » de son prétendu père. » L'oncle arrive au secours de sa nièce, parle, prie, sollicite en vain. Le décemvir ordonne que *Virginie* soit remise entre les mains de *Claudius*. Les femmes, outrées de l'injustice, font un rempart à la jeune vierge : *Icilius* arrive, repousse les licteurs, prend sa fiancée entre ses bras, et s'écrie : « Non, *Appius*, non, il n'y a que » la mort qui puisse me séparer de *Virginie*. Fais-» moi donner la mort, et ajoute ce crime à tant d'au-» tres dont tu es déjà souillé. Joins tous tes licteurs » à ceux de tes collègues, je défendrai l'honneur de » mon épouse jusqu'au dernier soupir. Si quelqu'un » veut attenter à celui de *Virginie*, qu'il avance, » je jure par tous les dieux que son audace ne res-» tera pas impunie. »

Malgré ces menaces, les licteurs eurent ordre de saisir *Virginie*; mais le peuple repoussa les officiers

du décemvir. Lui-même, feignant de mêler l'indulgence à la justice, dit qu'il consentoit que *Virginie* restât entre les mains de son oncle jusqu'au retour de *Virginius*, qu'il fixe au lendemain. S'il ne comparoît pas, alors *Claudius* pourra amener son esclave. Il fait sur-le-champ partir des courriers pour avertir ses collègues de retenir *Virginius* au camp; mais ceux d'*Icilius* les précédèrent, et *Appius* fut bien étonné d'apprendre dès le lendemain matin que le père étoit déjà dans la place avec sa fille. Ce contre-temps ne le déconcerte point. Il monte sur son tribunal, et, affectant l'impartialité, il paroît écouter les deux parties avec un égal intérêt; comme si la conviction lui arrachoit une sentence rigoureuse, il adjuge *Virginie* à *Claudius*. « Infâme scélérat! s'é-
» crie le père hors de lui-même, je ne t'ai jamais des-
» tiné ma fille, je l'ai élevée pour être l'épouse d'un
» citoyen romain, et non pour être la victime d'un
» impudique ravisseur! » Il jeta les yeux sur le peuple pour voir s'il avoit quelque secours à en attendre. Hélas! ce peuple, effrayé par le décemvir qui faisoit parler la loi, se retiroit en silence. *Virginius*, dans cette cruelle extrémité, s'approche d'*Appius* en suppliant, « Excusez, lui dit-il, ô *Appius*, les paroles
» qui viennent d'échapper à ma douleur, et permet-
» tez-moi d'interroger en particulier la nourrice de
» *Virginie* en présence de *Virginie* elle-même,
» afin d'avoir du moins la consolation d'être dé-
» trompé. » Cette légère faveur lui est accordée. Il

embrasse sa fille, la mène en conversant avec elle vers une boutique de boucher où il avoit aperçu un couteau, s'en empare, et le montrant à la jeune et innocente *Virginie*, il lui dit : « Ma chère fille, » voilà l'unique moyen de conserver ta liberté et ton » honneur. Va, *Virginie*, va rejoindre nos ancêtres » libre et pure. » En même temps il lui enfonce le couteau dans le cœur. Elle tombe palpitante à ses pieds et meurt. *Appius* crie qu'on arrête *Virginius*; mais, avec le même couteau, celui-ci se fait jour à travers les satellites, monte à cheval et arrive à l'armée, tenant encore à la main le couteau dégouttant du sang de sa fille.

Les soldats s'assemblent autour de lui. Déjà irrités par le meurtre de *Sicinius*, ils n'eurent pas de peine à partager le ressentiment de *Virginius*.

L'armée se lève tout entière, marche vers Rome, traverse paisiblement la ville et va camper sur le mont Aventin. Elle sentoit la nécessité de se choisir des chefs, et vouloit nommer *Virginius*. « Ma fille est » morte, répondit-il, et je ne l'ai pas encore vengée! » Avant que je puisse accepter quelque honneur il » faut que ses mânes soient apaisés. D'ailleurs quelle » prudence et quels conseils modérés pouvez-vous » attendre d'un homme que nos tyrans viennent de » réduire au désespoir? Je pourrai être plus utile à » la cause commune en agissant comme particulier. » Ces raisons déterminèrent à choisir d'autres commandans. C'est l'origine des tribuns militaires, qui furent

dans la suite pour les généraux à l'armée ce que les tribuns populaires étoient pour les consuls dans la ville.

Appius, ne pouvant traiter avec l'armée, qui ne vouloit pas l'écouter, assemble le sénat. Il semble que cette compagnie auroit dû profiter sur-le-champ de l'occasion pour briser le joug de fer des décemvirs; mais, comme il pesoit principalement sur le peuple, les patriciens ne se pressèrent pas de l'en délivrer : cependant la fermeté de l'armée l'emporta. Le décemvirat fut aboli. On en revint aux consuls et aux tribuns. L'infâme *Appius* mourut en prison, qu'il avoit l'insolence d'appeler *la clémence du peuple!* Il mourut ou de ses propres mains, ou de celle de ses parens, qui vouloient le soustraire à la honte du supplice. Un autre de ses collègues subit le même sort. Les huit autres, effrayés de ces morts soudaines, s'enfuirent; leurs biens furent confisqués et vendus au profit du public. C'est la seconde fois qu'un crime contre la pudeur a changé le gouvernement de Rome. Ce que les décemvirs avoient fait de bon resta, c'est-à-dire, leurs lois, qu'on appela les *lois des douze tables*, parce qu'elles furent d'abord gravées sur autant de tables de chêne, pour être exposées aux observations et à la censure du peuple. Quand elles eurent été approuvées, on les grava sur des colonnes d'airain pour être un code perpétuel de droit public et particulier.

[2564.—434.] La secousse donnée à la république par l'établissement et la destitution des décem-

virs, se fit encore ressentir pendant l'espace de cinquante ans, et empêcha durant cet espace le gouvernement de se consolider. Semblable à un malade inquiet qui change perpétuellement de médecins, et ne s'en trouve pas mieux, le peuple romain créoit, abolissoit, étendoit, restreignoit des magistratures dont le pouvoir, tantôt renfermé dans la classe patricienne, tantôt communiqué aux plébéiens, étoit un appât tentant pour les ambitieux. Le consulat, l'apanage privilégié des patriciens, devint l'objet de la cupidité des plébéiens qui parvinrent à cet honneur. En revanche, des patriciens se firent adopter par des familles plébéiennes, afin d'être élus tribuns du peuple. On vit les censeurs, créés seulement pour compter le peuple et en faire le recensement, se mêler de l'inspection des mœurs et devenir des magistrais redoutables. Les édiles, chargés, dans l'origine, du soin des rues et places publiques, ajoutèrent à leur département la police des jeux et des fêtes publiques, et, sous prétexte de sûreté, se firent donner la surveillance des temples et des maisons particulières. On ne sera point étonné que les questeurs qui manioient les deniers publics, de simples calculateurs, compteurs et gardiens du trésor, soient devenus quelquefois des hommes importans dans le gouvernement. Les tribuns militaires prirent à l'armée la place des tribuns civils et des consuls. On leur substitua des présidens au nombre de trois. Ils ne siégèrent qu'un an. Deux fois la république eut recours à des entrerois, *interreges;* mais, dans les occasions périlleuses,

toutes ces autorités étoient effacées par celle de dictateur.

On vit dans une de ces circonstances *Cincinnatus*, à l'âge de quatre-vingts ans, tiré de sa charrue pour être mis au timon de l'état, le manier avec la vigueur, la dextérité et le succès qui furent le partage de ses années florissantes. Peu de faits remarquables ont illustré cette époque féconde en troubles et en dissensions. On cite comme une preuve l'injustice qui accompagne les actes faits par les assemblées populaires, la sentence du peuple romain entre les Ardéates et les Ariciens. Ces peuples se disputoient un territoire : ils prirent les Romains pour arbitres; ceux-ci s'avisèrent de se ressouvenir que ce terrain avoit été dépendant de Corioles, une de leurs anciennes conquêtes. Par droit de conquête, ils se l'adjugèrent de suite, et mirent ainsi les plaideurs d'accord. Pendant cette époque encore l'armée se déshonora par le meurtre de son général : premier exemple de révolte sanguinaire dans ces troupes jusqu'alors scrupuleusement et religieusement attachées à leurs chefs. On y introduisit l'usage de la solde, qui autorisa à ne pas ramener à la ville les citoyens pendant l'hiver, puisqu'ils pouvoient trouver leurs besoins satisfaits au camp. La solde les rendit aussi plus dépendans et plus souples. Elle fut bornée à l'infanterie. La cavalerie, composée de patriciens, censés riches, continua de servir à ses frais. La famine et la peste désolèrent l'Italie. A ce sujet il y eut des cérémonies expiatoires, et une vestale fut censurée

par le souverain pontife, non parce qu'elle avoit rompu son vœu, mais parce qu'elle étoit trop libre dans ses manières.

Malgré les dissensions domestiques, la guerre se faisoit toujours, tantôt contre un voisin, tantôt contre un autre; et comment occuper autrement plus de deux cent mille guerriers que Rome nourrissoit dans l'enceinte de ses murs? La population devenoit si considérable, qu'un tribun proposa de morceler la république, et d'en établir une partie à Veïes, qu'on venoit de conquérir. La crainte de la rivalité entre deux villes égales, et les funestes suites qu'elle pouvoit avoir firent disparoître ce projet. Rome continua de reculer les bornes de son territoire. La patience, ainsi que la valeur, étoient des qualités militaires qui distinguoient ce peuple conquérant. Le siége de Veïes dura dix ans. Le dictateur *Camille* la prit d'assaut au bout de ce terme. Il porta ensuite ses armes contre Faléries, capitale des Falisques. Un acte de justice le mit en possession de cette ville.

Un maître auquel les citoyens confioient l'éducation de leurs enfans étoit dans l'usage de les promener autour de la ville, vraisemblablement du côté où ils n'avoient rien à craindre des Romains. Croyant faire sa cour aux assiégeans, le traître conduit ses enfans au camp des ennemis. « Avec cette jeunesse, » dit-il, je vous livre la ville. Je préfère l'amitié des » Romains au poste que j'occupe à Faléries. » *Camille* fait dépouiller le précepteur infidèle, arme ses écoliers chacun d'une poignée de verges, et les

charge de le ramener ainsi dans la ville; commission dont ils s'acquittèrent avec zèle. Les habitans, pleins de reconnoissance, s'abandonnèrent aux Romains, quoiqu'ils eussent juré de s'ensevelir plutôt sous les ruines de leur ville; les Romains furent reçus et traités en alliés. Cette soumission volontaire fit perdre aux soldats l'espérance du butin sur lequel ils comptoient. Ils n'avoient non plus rien partagé de celui de Veïes, que *Camille* fit porter dans le trésor public. Le dépit les engagea à accuser leur général quand il eut quitté la dictature, de s'être enrichi des dépouilles qu'il leur avoit refusées. La gloire de *Camille* lui avoit fait beaucoup de jaloux. Il ne put se dissimuler qu'il seroit condamné. Pour épargner une injustice à son ingrate patrie, il se retira volontairement en exil, et fixa son séjour dans la ville d'Ardée, jusqu'à ce que la défaite d'ennemis plus redoutables que tous ceux qu'il avoit vaincus jusqu'alors ajoutât à ses couronnes de nouveaux lauriers.

[2614.—384.] L'amour et le goût du vin appelèrent les Gaulois en Italie. Aruns, uns des principaux citoyens de Clusium, ville d'Étrurie, avoit un pupille qui plut à sa femme; la femme plut au jeune homme : leur intelligence parvint à la connoissance du tuteur. Il en fit ses plaintes au sénat de Clusium. On n'en tint aucun compte. Le vindicatif époux passe les Alpes, et vient porter aux Gaulois, non pas des doléances amoureuses, mais du bon vin qu'il leur fit goûter. Il leur vante le pays qui produisoit cette

excellente liqueur, et leur inspire le désir de le connoître. Ils partent des rives de la Seine, de la Marne et de l'Yonne, sous la conduite d'un grand général nommé *Brennus*. Quand *Aruns* les eut laissés respirer l'air doux du Florentin et du Ravennat, il les mène sous les murs de Clusium, où les amans l'oublioient depuis six ans. On feroit volontiers à ce sujet la même question qu'à l'égard de Troie : pourquoi les habitans de Clusium ne se débarrassoient-ils pas du pupille et de sa compagne, comme *Priam* auroit dû éloigner *Pâris* et *Hélène?* Mais ils aimèrent mieux s'exposer aux hasards périlleux d'un siége. Cependant les habitans de cette ville implorèrent le secours des Romains. Le sénat, avant de s'engager dans une guerre contre un peuple dont il n'avoit pas à se plaindre, et qu'il ne connoissoit même pas, députa les trois patriciens *Fabius*, tous frères, pour tâcher de donner la paix aux deux nations.

Les ambassadeurs demandèrent à *Brennus* quels étoient ses sujets de plainte, et quels droits le peuple d'un pays si éloigné pouvoit prétendre sur l'Étrurie? Le Gaulois leur fit cette réponse remarquable : « Mes droits, je les porte à la pointe de mon épée; » tout appartient aux gens de courage : mais, sans » recourir à cette loi primitive, j'ai à me plaindre » des Clusiens, qui, ayant plus de terres qu'ils n'en » peuvent cultiver, refusent de nous céder celles qui » leur sont inutiles. Et quel autre motif avez-vous, » Romains, pour subjuguer tant de peuples voisins? » Il étoit difficile de trouver quelque réponse à ce rai-

sonnement. Les *Fabius* ne se donnèrent pas la peine d'en chercher. Ils demandèrent seulement la permission d'entrer dans Clusium, comme pour engager les chefs du peuple à la paix; mais, une fois dans la ville, il les excitèrent à la guerre, et se mirent même à la tête d'une sortie, dans laquelle les Gaulois furent maltraités.

Brennus, sans s'amuser à des plaintes, lève son camp, marche vers Rome, précédé d'un héraut chargé de demander qu'on lui livre les députés qui ont violé si manifestement le droit des gens. Loin de le satisfaire, le peuple, auquel le sénat, fort embarrassé, avoit renvoyé l'affaire, nomme les trois *Fabius* tribuns militaires. Comme si on ne devoit pas seulement douter du succès, ces jeunes gens, sans offrir de sacrifices, sans consulter les augures, s'avancent sur les bords de la rivière Allia, à la tête de quarante mille hommes, contre les Gaulois qui étoient au nombre de soixante et dix mille. Jamais défaite ne fut plus complète que celle des Romains. Les fuyards se dispersèrent de tous côtés; très-peu arrivèrent à Rome, où ils portèrent la consternation. Elle étoit si grande, qu'on ne songea même pas à fermer les portes. Elles restèrent trois jours ouvertes devant *Brennus*, qui n'osoit y entrer, dans la crainte d'une embuscade. Ce retard donna le temps aux Romains d'enlever leurs femmes, leurs enfans, ce qu'ils avoient de plus précieux, et de les envoyer dans les villes voisines. Profitant de ce délai, ils jetèrent dans le Capitole l'élite de leur jeunesse, y firent porter des armes et

des vivres, n'admettant que des hommes capables d'opposer une vigoureuse résistance.

La ville entière fut abandonnée, de sorte que *Brennus*, à son entrée, ne trouvant que des maisons vides, éprouva une espèce de frayeur de cette solitude. Il n'y avançoit qu'avec une sage défiance, faisant précéder son corps d'armée par de fortes et de nombreuses patrouilles. Avec ces précautions, il arrive jusque sur la place. Pendant que les citoyens abandonnoient la ville, quatre-vingts des plus vénérables patriciens, persuadés que le sacrifice volontaire de la vie des chefs aux dieux infernaux jetteroit la confusion parmi les ennemis, s'étoient dévoués à la mort par un vœu que *Fabius*, le souverain-pontife, prononça en leur nom. Il y avoit parmi ces vieillards des pontifes, des personnages consulaires et des généraux honorés par des triomphes. Ils s'étoient tous revêtus des habits de leurs dignités; et, assis autour de la place sur leurs chaises d'ivoire, ils attendoient tranquillement l'ennemi et la mort. *Brennus*, frappé de ce spectacle, regardoit ces vieillards avec un étonnement mêlé d'admiration. La magnificence de leurs habits, la majesté répandue sur toute leur personne, le silence qu'ils gardoient, leur intrépide tranquillité, les faisoient considérer par les Gaulois comme autant de dieux. Ils n'osèrent long-temps ni les approcher ni les toucher. A la fin, cependant, un d'eux s'enhardit à passer la main par curiosité sur la barbe de *Marcus Pompinius*. Le patricien, ne goûtant pas cette familiarité, donne un coup de son

bâton d'ivoire sur la tête du soldat, qui, mécontent de la correction, tire son épée et le tue. Ce fut le signal du massacre : aucun n'échappa. Toute la ville fut réduite en cendres. *Brennus* s'attacha au siége de la forteresse ; mais il fut contraint, après plusieurs attaques, de le convertir en blocus.

Un grand nombre de fuyards s'étoient retirés à Veïes, où ils déploroient stérilement les malheurs de leur patrie. Le défaut de chefs leur rappela l'injustice qu'ils avoient commise en exilant *Camille*, qui étoit toujours à Ardée, d'où même il repoussa un parti de Gaulois qui s'y présenta. Ce succès fit encore plus désirer aux réfugiés de Veïes de l'avoir à leur tête, pour tenter du moins quelque chose en faveur du Capitole. Sur la proposition qui lui fut faite de se mettre à la tête des Romains qui se rassembloient, il répondit qu'exilé et proscrit, il ne se chargeroit d'aucun commandement qu'il n'y fût autorisé par un décret du sénat, renfermé dans la citadelle de Rome, qu'il regardoit toujours comme le siége de la république. Un jeune plébéien, malgré les difficultés qui l'environnoient, y pénétra, et rapporta à *Camille* le diplôme de dictateur. Muni de cette autorité, il appelle tous les Romains autour de lui, et se forme bientôt une armée, bat la campagne, intercepte les vivres aux Gaulois, et les resserre dans les murs de Rome aussi étroitement qu'ils resserroient eux-mêmes les défenseurs du Capitole.

Quelques entreprises de *Brennus* sur cette forteresse pendant le blocus furent aussi inutiles que les

premières. Une entre autres, près de réussir, manqua par le cri des oies consacrées à Junon, qui éveillèrent les sentinelles. Les Gaulois, près de franchir les murs, furent précipités du rocher. Mais ces succès ne tranquillisoient pas les assiégés, parce qu'ils ignoroient ceux de *Camille* au-dehors, et que la faim commençoit à les presser au-dedans. Comme les assiégeans éprouvoient le même fléau, les sentinelles avancées des deux côtés se communiquèrent leurs peines. Des soldats, des pourparlers s'ouvrirent entre les chefs. *Brennus* s'aboucha avec le tribun *Sulpicius*, chargé de traiter. Il fut arrêté que, moyennant mille livres pesant d'or données par les Romains, les Gaulois sortiroient de la ville et de tout le pays.

Le jour marqué pour le paiement étant arrivé, *Sulpicius* apporte la somme convenue. *Brennus* fournit les poids et les balances. Le Romain s'aperçoit que les poids sont trop lourds et s'en plaint. Le Gaulois, au lieu de le satisfaire, met encore son épée dans la balance. *Qu'est-ce que cela signifie?* s'écrie le tribun en colère. *Cela signifie*, dit froidement *Brennus*, *malheur aux vaincus!* Pendant cette altercation, *Camille* étoit aux portes. Il arrive presqu'à l'improviste, avec une bonne escorte, sur le lieu de la querelle, et s'en fait expliquer le sujet. Quand il l'eut entendu, il dit aux députés romains : « Reportez cet or dans le Capitole; et vous, Gau- » lois, retirez-vous avec vos poids et vos balances. » C'est par le fer, et non à prix d'or que Rome doit » être rachetée. » *Brennus* vouloit représenter que

c'étoit une convention ratifiée par des sermens. « Elle est nulle, reprit *Camille*, puisqu'elle est faite » sans ma participation. Aucun magistrat n'a droit » de faire un traité sans le consentement du dicta- » teur. » Les Gaulois, irrités, courent aux armes. *Camille* les chasse dans leur camp, les harcelle, les force à une bataille et les défait. Quand l'impétuosité naturelle à leur nation eut été une fois arrêtée, ils se dispersèrent comme un troupeau sans conducteur et sans gardien, et disparurent de l'Italie sans y laisser d'autres traces que celles de leurs ravages. Quelques historiens grecs, *Polybe* entre autres, révoquent en doute cette histoire. *Polybe* prétend que *Brennus* se retira tranquillement. Ainsi la prétendue victoire de *Camille* auroit été inventée par les historiens romains, intéressés à cacher la honte de leur nation.

Des étincelles de jalousie conservées au milieu des ruines fumantes de Rome y rallumèrent les torches de la calomnie et le feu de la sédition. Les tribuns accusèrent sourdement *Camille* d'aspirer à la tyrannie. La haine provenoit de ce que ce grand homme s'opposoit constamment au dessein qu'ils avoient formé d'abandonner Rome, et d'aller établir le siége de la république à Veïes. Ils représentoient que cette ville infortunée n'étoit plus qu'un monceau de cendres; au lieu qu'on trouvoit à Veïes des temples, des maisons toutes bâties, meublées, garnies de toutes les commodités de la vie, que les citoyens réfugiés y avoient déjà transportées; mais les grandes destinées promises à Rome retenoient le sénat. Il

consentit cependant à laisser mettre cette affaire en délibération devant le peuple. Un heureux hasard servit mieux les Romains, jaloux de rester dans leur patrie, que les meilleures raisons n'auroient pu le faire. Comme un patricien, nommé *Lucrétius*, ouvroit la bouche pour exposer l'affaire, un centurion, passant par la place publique, cria à celui qui portoit le drapeau : « Plantez ici votre enseigne.—J'en » accepte l'augure, dit aussitôt *Lucrétius*, et je » rends grâces aux dieux immortels qui nous le don- » nent. » Rome fut donc rebâtie, mais sans ordre et sans goût. Les édiles ne profitèrent pas de la circonstance pour aligner les maisons et les rues. Quand Rome devint ensuite la capitale du monde, quoique embellie de temples, de palais, de maisons particulières, chefs-d'œuvre de l'art, elle se ressentit toujours des vices de la reconstruction.

Camille abdiqua la dignité de dictateur. Les magistrateurs élus s'appliquèrent avec zèle à la recherche des monumens relatifs à la religion et aux lois civiles. Les pontifes rétablirent les cérémonies du culte. Les titres de propriété ou des usages qui s'étoient perdus furent suppléés de mémoire. On retrouva les lois des douze tables, et d'autres faites du temps des anciens rois, ainsi que les traités conclus avec différens peuples, et qui avoient été gravés sur l'airain. On récompensa et l'on punit tous ceux qui avoient bien agi ou qui s'étoient mal conduits à l'époque de la prise de Rome. *Manlius*, qui s'étoit le premier éveillé au cri des oies, et qui avoit précipité

les premiers Gaulois, eut une maison dans la forteresse, et reçut le surnom de *Capitolinus*. On reconnut jusqu'à la vigilance des oies en les déclarant sacrées; et les chiens, qui n'avoient pas aboyé, furent voués à l'indignation et au mépris; petits soins qu'une grande république ne jugea pas indignes d'elle. Peut-être la populace, que les républicains ne doivent pas négliger, fut-elle plus touchée de la récompense marquée aux oies que de celle qui fut accordée à *Manlius*.

A peine *Camille* avoit-il déposé les vingt-quatre faisceaux, qu'il fut obligé de les reprendre. Les peuples voisins, croyant la république expirante, se liguèrent pour lui porter le dernier coup. *Camille* les força de rompre leur injuste ligue. Ce fut un beau jour pour lui que celui où il ramena dans leurs foyers les habitans de Sutrie. Pressés par la famine, ils avoient été contraints de subir la dure loi imposée par les Toscans qui les assiégeoient, de quitter leur ville, et de n'emporter que leurs habits. *Camille*, qui voloit à leur secours, arriva trop tard. Il les trouva sur le chemin dans cet affreux dénument. Sans hésiter, persuadé que les vainqueurs, occupés à partager le butin, peuvent être surpris, il marche vers Sutrie, entre dans la ville, en chasse les Toscans, et rétablit les habitans dans leurs maisons. Il eut le plaisir de les remettre en possession de ces biens domestiques dont on sent d'autant mieux le prix qu'on a été plus près d'en être privé.

On dit de *Camille* qu'il ne livra jamais de bataille sans remporter une victoire complète; qu'il n'assié-

gea jamais de ville sans la prendre ; qu'il ne mena jamais d'armée en campagne sans la ramener comblée de gloire et chargée de butin : il dut souvent ses succès autant à sa bravoure personnelle qu'au courage de ses soldats. Nul général n'a jamais mieux su réchauffer un zèle refroidi, raffermir une armée chancelante. « Compagnons, disoit-il à ses soldats effrayés par le » nombre des ennemis, qu'est devenue cette ardeur » des combats que j'ai toujours vue dans vos regards ? » Avez-vous oublié qui je suis, qui vous êtes, et ce » que sont vos ennemis ? Ne devez-vous pas à vos » victoires sur les Volsques et les Latins la gloire » immortelle que vous avez acquise ? N'avez-vous » pas conquis Veïes, défait les Gaulois, et délivré » Rome, sous mes ordres ? Ne suis-je plus *Camille* » parce que je n'ai pas le titre de dictateur ? Attaquez » seulement, et vous les verrez fuir devant vous. » En finissant, il saute à bas de son cheval, prend par la main le porte-enseigne, l'entraîne vers l'ennemi en criant : « Soldats, avancez ! » Ils se précipitent après lui comme des lions. Pour augmenter leur ardeur, il jette le drapeau parmi les ennemis. Le désir de le reprendre fit faire aux Romains des efforts si prodigieux, qu'ils mirent en déroute toute l'armée liguée, quoique beaucoup plus forte qu'eux.

Un jeune général, nommé *Furius*, tribun militaire, que le sort avoit associé à *Camille* dans une expédition contre les Volsques, se laissant entraîner par un bouillant courage, vouloit forcer son collègue à livrer bataille. *Camille* donnoit de bonnes raisons

pour différer. Mais cédant aux sollicitations des soldats, animés par *Furius*, il leur dit : « Je vous » souhaite la victoire. Je désire seulement qu'en » considération de mon âge on me dispense de me » placer aux premiers rangs. » Il se mit au corps de réserve. Les soldats de *Furius* donnèrent dans une embuscade et furent battus. Ils reculèrent en désordre et voulurent rentrer dans le camp ; mais ils trouvèrent *Camille* qui leur en fermoit l'entrée. « Est-ce » là, leur dit-il, la victoire que vous vous promet- » tiez ? Il n'y a point d'asile ici pour vous. Retour- » nez. » En même temps il se met à leur tête, et force les ennemis à la retraite. Le lendemain il livre bataille. *Furius* répara sa faute par son habileté et sa valeur, et contribua beaucoup à la victoire. On croyoit que *Camille*, retourné à Rome, formeroit des plaintes contre ce jeune tribun militaire, dont la témérité et la fougue l'avoient emporté sur la longue expérience de son collègue ; au contraire, *Camille* loua la conduite du jeune général, et dans une nouvelle guerre qui s'alluma, et pour laquelle il eut le choix d'un collègue, il prit *Furius* : acte de générosité qui lui attira les éloges de la ville et de l'armée. Il mourut, après cinq dictatures, âgé de quatre-vingt-deux ans. Il aima toujours sa patrie malgré l'ingratitude de ses concitoyens. Juste, désintéressé, impartial et conciliant ; Rome, qui peut se flatter d'avoir fourni au monde un grand nombre de très-beaux modèles, n'en a peut-être jamais présenté un si accompli que *Camille*. Parmi les envieux de la

gloire de ce grand homme on remarque surtout *Manlius Capitolinus*, qui avoit sauvé le Capitole. Sans cesse il parloit de cet exploit, qu'il préféroit à tous ceux de *Camille*. « Si je n'avois pas sauvé le » Capitole et la citadelle, disoit-il, *Camille* n'auroit » pu prendre Rome : ainsi sa gloire est fondée sur la » mienne. » Il paroît que ce *Manlius* étoit un présomptueux, infatué de son mérite, persuadé qu'il n'y avoit rien à quoi il ne pût prétendre après une action aussi héroïque que la sienne. On croit qu'il aspiroit à la souveraineté ; le fait n'est cependant pas prouvé ; mais se mêler avec la plus vile populace, payer les dettes des autres, vendre son bien, se ruiner pour se faire des partisans, si ce n'est pas la preuve d'une ambition démesurée, c'est du moins une folie, qui, au lieu de mener au trône, conduit souvent à l'échafaud. *Manlius* n'avoit pas même l'adresse d'un conspirateur ordinaire. Il croyoit se bien cacher en disant qu'il ne cherchoit qu'à établir l'égalité, qui devoit être le fondement d'une bonne république ; qu'à la vérité, il falloit un chef pour détruire le consulat, le tribunat et les autres magistratures qui pouvoient empêcher de parvenir à ce but. « Si vous me » jugez digne de cet honneur, disoit-il naïvement, » plus le pouvoir que vous me conférerez sera grand, » plus je serai en état de hâter l'accomplissement de » vos vœux. »

Des comités secrets où *Manlius* tenoit ces discours, ils se répandirent dans le public, et jetèrent l'alarme : l'imprudent fut mis en prison, et en sortit

faute de preuves. Il recommença ses manœuvres; on le cita de nouveau en justice. Comme il étoit accusé d'aspirer à la souveraineté, crime capital, il comparut en habit de deuil; mais, contre l'ordinaire, ni ses parens, ni ses amis, ni même ses frères ne changèrent d'habit, tant on s'intéressoit peu à son sort. Cependant le peuple n'oublioit pas les largesses que lui avoit faites l'accusé. L'aspect du Capitole, qu'on voyoit de la place publique, étoit aussi une puissante sollicitation en sa faveur. Les tribuns lui ôtèrent cette ressource en indiquant l'assemblée où son affaire devoit être terminée dans un lieu d'où on ne pouvoit pas voir la forteresse. La pitié n'imposa plus à personne, et *Manlius* fut condamné à être précipité du haut de ces remparts qu'il avoit sauvés. La même sentence ordonna que la maison que le public lui avoit fait construire dans cette forteresse seroit rasée, et que jamais on n'y en bâtiroit d'autre.

Les grands hommes ou les hommes extraordinaires se succédoient. Il s'ouvroit à Rome, dans la place publique, un gouffre qu'on ne pouvoit combler. L'oracle consulté déclare « qu'il faut y jeter la principale » force des Romains. » Un chevalier, nommé *Curtius*, se persuade que la principale force des Romains est la valeur et les armes. L'enthousiaste se revêt de ses armes, monte sur son cheval, et se précipite dans l'abîme, qui se referme, à la vérité, à l'aide de beaucoup de décombres.

Un autre exemple de dévouement arriva sous le consul *Manlius Torquatus*. Bon fils et père cruel,

il paroît que la nature l'avoit extérieurement peu favorisé de ses dons. Cette privation apparente donna lieu à une accusation contre son père, qui, disoit-on, l'avoit relégué à la campagne, où il le faisoit travailler avec ses esclaves, parce qu'il manquoit de génie et qu'il avoit la parole embarrassée. Ce reproche fut très-défavorable au père, que son caractère impérieux rendoit d'ailleurs désagréable au public. Le fils, instruit de cette inculpation, part de grand matin de la campagne, arrive chez le tribun accusateur, pendant qu'il étoit encore au lit : il est introduit avec empressement, comme venu pour fortifier l'accusation ; mais, au contraire, il se jette sur le tribun un poignard à la main, et menace de le percer, s'il ne lui promet par serment de ne jamais convoquer d'assemblée pour accuser son père. Le tribun se crut obligé à tenir sa parole, quoique arrachée par force. Le peuple, qui n'entendit plus parler de cette affaire, loin d'être choqué de cette entreprise hardie, la récompensa en faisant nommer son auteur tribun d'une légion, poste considérable dans l'armée.

Il se montra digne de ce choix par sa victoire sur un Gaulois insolent qui défioit le plus brave des Romains. *Manlius* se présente au dictateur *Appius* : « Allez, lui dit le général ; humiliez l'orgueil de cet » ennemi qui nous insulte. Vengez votre patrie aussi » heureusement que vous avez sauvé votre père. » Le combat ne fut pas long. Le géant gaulois s'avance tranquillement sur un ennemi qu'il méprisoit ; celui-ci le perce au défaut de la cuirasse : il tombe mort.

Manlius lui enlève son collier d'or, dont le dictateur lui fit présent à la tête de l'armée : ce qui lui fit donner le surnom de *Torquatus*.

Cet homme, qu'on soupçonnoit de peu de génie dans sa jeunesse, formé par une éducation dure, devint un des plus grands généraux romains. Il fut créé dictateur. Il n'étoit que consul lorsqu'il fit avec *Décius* le récit d'un songe qu'on croit avoir été concerté entre les deux généraux pour relever le courage des soldats; savoir : que, pour obtenir la victoire, il falloit que l'un des deux se dévouât à la mort. Sur ce songe, les aruspices furent consultés. Ils déclarèrent que les entrailles des victimes le confirmoient. En conséquence, on régla dans le conseil que *Manlius* commanderoit l'aile gauche, *Décius* la droite, et que celui des deux dont les troupes plieroient se dévoueroit pour le salut de la patrie et se précipiteroit au milieu des bataillons ennemis : il fut encore réglé, pour remettre en vigueur la discipline militaire contre des ennemis très-aguerris eux-mêmes, que quiconque combattroit hors de son rang sans la permission des consuls seroit puni de mort.

Malheureusement la rigueur de la loi tomba sur un jeune homme digne d'un meilleur sort, fils de *Manlius* lui-même. Il ne put souffrir de se voir défier par un capitaine ennemi, le combattit et le tua. Il revint triomphant auprès de *Torquatus*. « Mon père, lui » dit-il, j'ai suivi votre exemple. J'ai été appelé à un » combat singulier par un guerrier latin ; j'en dépose » les dépouilles à vos pieds. — Malheureux ! répond

» le père, comment avez-vous osé combattre sans » mon ordre, violer les lois d'une discipline qui a été » jusqu'à présent le soutien de l'empire? A quoi me » réduisez-vous ! à la cruelle nécessité d'oublier la » qualité de père où celle de juge; mais l'intérêt de » la patrie l'emportera. Nous donnerons l'un et » l'autre un grand exemple. Mourez, mon fils, aussi » courageusement que vous avez combattu. » En achevant ces mots il le couronne à la vue de toute l'armée, et lui fait ensuite trancher la tête. Affreux spectacle qui excita un murmure général, mais qui rétablit la discipline, présage assuré de la victoire.

On souhaite après cette action que le sort du dévouement tombe sur *Manlius*; mais le hasard des combats en décida autrement : l'aile de *Décius* fut repoussée; alors il se détermina à accomplir la promesse qu'il avoit faite solennellement de se dévouer aux dieux mânes. Cette cérémonie, capable cependant d'imposer à la multitude, mérite, par sa bizarrerie, d'être décrite dans l'histoire. Le consul appela à haute voix le pontife *Valérius* pour accomplir les rites et lui dicter les paroles de son sacrifice. Ses soldats attentifs l'environnoient. Le pontife lui ordonne de quitter son habillement militaire, de mettre la robe brodée de pourpre qu'il portoit dans le sénat; il lui couvre ensuite la tête d'un voile, lui commande d'avoir la main élevée sous sa robe jusqu'au menton, de fouler aux pieds un javelot, et de prononcer avec lui ces paroles : « *Janus, Jupiter, Mars, Romulus,* » *Bellone,* dieux lares ! O héros qui demeurez dans

» les cieux, et vous tous, dieux qui nous gouvernez » nous et nos ennemis, surtout vous, dieux des en- » fers, je vous invoque, je vous supplie respectueu- » sement de nous accorder la victoire, et de répan- » dre la terreur parmi nos ennemis. Je me dévoue » pour le peuple romain, pour l'armée, pour les lé- » gions, pour les troupes auxiliaires des Romains, » et je dévoue en même temps aux dieux mânes et à » la terre les légions et les troupes auxiliaires des » ennemis. » Après ces paroles, il saute sur son cheval, et se précipite comme la foudre au milieu des bataillons.

La vue étrange d'un homme désarmé, avec une robe de magistrat, étonne les ennemis; il pénètre facilement dans les premières lignes, parvient au centre; mais comme on voit qu'il frappe en furieux, et qu'il couvre autour de lui la terre de morts, on lui décoche des flèches de tous côtés, et il tombe sur un monceau de cadavres. Ses soldats, pleins d'une ardeur que la religion enflammoit, le suivent dans les rangs ébranlés par son premier choc, et remportent une victoire complète. Cette bataille se donna au pied du Vésuve; ce qui fait voir que les Romains commençoient à s'éloigner de leur capitale. Les irruptions des Gaulois, qui continuoient, forcèrent les peuples d'Italie à se prêter des secours les uns aux autres. Les Romains envoyoient au loin des troupes, afin de garantir d'autant mieux leurs propres frontières. C'étoit *Camille* qui leur avoit fait adopter ce système de guerre.

Mais aussi leur caractère entreprenant et l'amour effréné de la gloire de la patrie, d'auxiliaires qu'ils étoient, les rendoient souvent agresseurs ; ainsi ils parvinrent à soumettre de proche en proche les nations qui ne les avoient reçus d'abord qu'à titre d'alliés ; Capoue en est un exemple. Ses habitans, mous et efféminés, se promettoient de vivre tranquilles sous la protection d'une alliance avec la république. Troublés dans ce repos par les Samnites, ces indolens citoyens réclament les secours promis par leur traité avec les Romains. « Le sénat est touché » de votre situation, répondent ceux-ci ; mais il ne » peut faire avec vous une nouvelle alliance, parce » qu'il est lié avec les Samnites par un traité solen- » nel.—Eh bien, dirent les Campaniens, nous nous » donnons à vous, villes, temples, et tout ce que » nous possédons. » Alors les Romains se sentent guéris de leur scrupule, et ils trouvent pour des sujets des forces qu'ils n'avoient pas eues pour des alliés.

De toutes les nations qui s'opposèrent à leur puissance dominatrice, nulle ne leur résista plus longtemps que les Volsques. Abattus, terrassés, ils ne se regardoient pas comme soumis : ils se débattoient dans les fers, et s'en armoient souvent contre leurs vainqueurs. Après une violente insurrection, que les Romains traitèrent de révolte, on délibéroit dans le sénat sur le châtiment qu'on leur infligeroit. Quelques opinions étoient pour la mort. Le député de Priverne, ville dont on agitoit le sort, étoit présent. Un séna-

teur l'apostropha en ces termes : « Quelle peine » croyez-vous que méritent vos concitoyens ? » Le Volsque répond : « Celle que méritent ceux qui se » croient dignes de la liberté. » Cette réponse, reproche indirect aux Romains, piqua les uns, fut approuvée par les autres. « Mais, insista le sénateur, » si Rome vous pardonnoit, comment vous conduiriez-vous ? — Notre conduite, répliqua le généreux » captif, dépendra de la vôtre. Si les conditions » de la paix que vous nous accorderez sont équitables, vous pouvez compter sur une constante fidélité » de notre part ; mais cette fidélité sera de peu de » durée, si les conditions sont dures et injurieuses. » Quelques sénateurs trouverent dans ces paroles un air de menace qui leur déplut ; mais les plus sages s'écrièrent : « Ceux qui sont aussi jaloux de leur liberté méritent de devenir Romains. » Cet avis prévalut, et l'on accorda aux Privernates le droit de bourgeoisie romaine.

Ce droit conféroit des priviléges assez grands, comme de pouvoir appeler à Rome de la sentence de ses propres magistrats, de n'être pas condamné à de certaines peines, et d'autres prérogatives semblables ; mais il n'autorisoit pas à donner sa voix dans les élections ou délibérations du peuple ; il falloit pour cela être né Romain, classé dans les tribus et centuries. C'étoit à Rome une espèce de science que la connoissance des formes établies pour briguer une charge, la faire passer à l'un plutôt qu'à l'autre, en changeant la manière de voter, tantôt par tribus,

tantôt par curies; ce qui donnoit un grand ascendant au parti patricien ou au parti plébéien, qu'on balançoit ainsi alternativement. Il auroit été à désirer qu'on eût pu faire disparoître ces distinctions qui jetèrent toujours le trouble dans la république; mais on ne réussit qu'à les rapprocher quelquefois, moins encore par amour du bien public, que par ambition, ou par d'autres motifs. Par exemple, la jalousie d'une femme introduisit un changement notable dans la première magistrature de Rome.

Fabius Ambustus, patricien illustre, mais extrêmement populaire, avoit deux filles, mariées, l'une à un patricien, alors tribun militaire, l'autre à un riche plébéien. Un jour que les deux sœurs s'entretenoient dans la maison du tribun, ce magistrat rentrant chez lui, le licteur qui le précédoit frappe à la porte avec le bâton des faisceaux, selon la coutume, pour avertir que le tribun arrive. Ce bruit, qui étoit nouveau pour la femme du plébéien, l'effraie, ce qui fit rire sa sœur. Ce rire, qui étoit sans doute innocent, est interprété par la plébéienne comme une moquerie sur la différence que leur mariage mettoit entre elles deux. Les respects qu'elle voit rendre à sa sœur par les cliens qui suivoient le magistrat ajoutent à son dépit. Elle reproche à son père la distinction humiliante qu'il avoit mise entre sa sœur et elle, puisque, son mari étant plébéien, elle se trouvoit privée pour toujours des honneurs dont sa sœur jouissoit. *Ambustus*, sensible aux plaintes de sa fille, résolut d'en détruire la cause. Il agit si adroitement avec le plébéien, son

gendre, et les autres Romains de la même classe, qu'ils s'associèrent, que le gouvernement fut changé, sans que la paix fût altérée entre les deux ordres. On supprima les tribuns militaires, qui, dans ce temps, devoient être tous patriciens; et il fut réglé que désormais il y auroit toujours un consul plébéien. Il y eut même dans la suite un dictateur tiré de cette classe du peuple. De ce mélange qui se fit entre les deux ordres résulta un adoucissement dans le sort de la classe la moins fortunée du peuple. On diminua l'intérêt de l'argent, qui donnoit lieu à des usures énormes, dont le poids tomboit principalement sur le peuple; on rendit moins sévères les lois contre les débiteurs. Les adoptions devinrent fréquentes entre les patriciens et les plébéiens, pour se relever, les uns par les honneurs, les autres par les richesses. Les deux ordres fraternisèrent pour ainsi dire, et cette union, à la vérité souvent altérée par suite, fut pour le moment l'ouvrage de deux passions qui sèment ordinairement la discorde, la jalousie et l'ambition.

On ne sait quelle frénésie agita pour lors des dames romaines. Elles formèrent l'horrible complot d'empoisonner leurs maris. Des auteurs font monter le nombre de ces odieuses conspiratrices à trois cent soixante-six, toutes de distinction; d'autres n'en comptent que cent soixante-dix, ce qui est encore beaucoup. On a peine à concevoir que tant de femmes se soient entendues pour une pareille noirceur. Beaucoup de patriciens périrent, sans qu'on se dou-

tât du crime, parce qu'elles avoient pris le temps d'une peste qui ravageoit Rome, et dont elles aidoient merveilleusement la fureur meurtrière. Elles furent décelées par une esclave, et surprises par les consuls au nombre de dix, dans le temps même qu'elles étoient occupées à préparer le breuvage empoisonné pour se débarrasser des maris qui restoient. Elles soutinrent que leurs préparations chimiques étoient des médecines salutaires. On leur ordonna d'en faire l'épreuve sur elles-mêmes. Elles hésitèrent, demandèrent à conférer auparavant avec leurs complices, burent ensemble la coupe fatale, et moururent. Les Romains regardèrent cet événement comme l'effet de l'esprit de vertige, et d'une espèce de sort jeté sur leurs femmes, et firent des sacrifices expiatoires. Ils ne laissèrent aux femmes que le choix de se reconnoître criminelles, ou de boire leur mixtion. Elles auront préféré le dernier parti, sûres de leur composition; mais, faites pour des malades, ces potions reçues dans des corps sains et non préparés ont pu devenir pour elles de véritables poisons, qui leur ont enlevé en même temps l'honneur et la vie. En ce cas, ce sont les maris qui auront été les coupables. Cette manière d'envisager la chose est beaucoup plus conforme au caractère connu des dames romaines, célèbres par leur sagesse, leur fidélité, la gravité de leurs mœurs et les vertus de leur sexe, portées souvent jusqu'à l'héroïsme.

Les historiens remarquent qu'elles prirent toujours le plus vif intérêt à la gloire de Rome. Les malheurs

de la république leur devenoient personnels. Elles prirent le deuil, avec tout l'appareil de la douleur, à la nouvelle de la funeste aventure arrivée à l'armée du consul *Posthumius*, dans le pays des Samnites. Conduit par des guides infidèles, il s'enfonça dans une gorge dominée par des montagnes escarpées, et qui n'avoit qu'une seule issue. Quand l'armée y arriva, elle la trouva fermée par un abatis d'arbres et de grosses pierres. Elle retourna sur ses pas; l'entrée avoit été bouchée de même; les retranchemens et les hauteurs étoient garnis de soldats inattaquables par leur situation. « Les dieux mêmes, dit *Tite-Live*, n'auroient » pu les délivrer sans miracle. » Qu'on juge de l'affliction d'une armée de braves réduite à une pareille situation. Les Samnites eux-mêmes n'étoient pas sans embarras sur ce qu'ils devoient faire de ceux qu'ils tenoient en leur puissance.

Pontius, qui les commandoit, envoya demander conseil à *Hérennius*, son père, vieillard distingué par ses lumières et sa prudence; il répondit : « Je con» seille à mon fils d'ouvrir le passage aux Romains, » et de les laisser retourner chez eux sans leur faire » aucun mal. » Cet avis parut bizarre à des vainqueurs maîtres du sort des vaincus. Le fils crut que son père avoit mal jugé la disposition des lieux, faute par les députés de s'être fait bien entendre. Il les renvoya mieux instruits. Le vieillard leur dit : « Mon avis est qu'on massacre tous les Romains, » sans en épargner un seul. » Cette contradiction

redoubla l'embarras. On pria *Hérennius* de venir l'expliquer lui-même. Il arrive, et, après avoir balancé ses deux avis, il finit par ces mots : « Traitez » les Romains avec une générosité qui vous en fasse » des amis, ou affoiblissez-les au point de vous les » rendre des ennemis beaucoup moins redoutables. » En bonne politique, il n'y a pas de milieu à pren- » dre. » Malheureusement, on ne sentit pas la force du raisonnement. On le prit ce fatal milieu. Les Romains, dans l'impossibilité de gravir des rochers inaccessibles, épuisés par la faim, qu'ils souffrirent trois jours, consentirent en frémissant à passer sous le joug. Ils sortirent de ce lieu funeste, nommé *les Fourches Caudines*, livrés aux huées et aux insultes d'une soldatesque insolente, nus, désarmés, et la rage dans le cœur. Un habitant de Capoue, où ils arrivèrent d'abord, ne se trompa point sur leurs dispositions. On croyoit, à leur abattement, que le courage romain étoit pour jamais éteint dans leur cœur. Il dit à ses concitoyens : « Ce silence opiniâtre, ces yeux baissés, » prouvent qu'ils tiennent leur colère renfermée, mais » qu'ils méditent une terrible vengeance. » Au reste, les Capouans se conduisirent à l'égard de ces malheureux non-seulement comme alliés, mais comme des amis. Pour qu'ils n'entrassent pas dans Rome en cet état d'humiliation, ils leur envoyèrent auparavant des habits et des armes, et poussèrent l'attention jusqu'à fournir aux consuls des licteurs avec leurs faisceaux.

Ils entrèrent de nuit à Rome, et allèrent se cacher dans leurs maisons. Le lendemain, le consul *Pos-*

thumius fut le premier à conseiller au sénat de ne tenir aucune des conditions qu'il avoit été forcé d'accorder, et proposa qu'on le renvoyât lui-même aux Samnites, pour qu'ils disposassent de lui à leur volonté. L'autre consul se dévoua de même généreusement. L'officier chargé de les remettre à l'ennemi les fit lier, et dit en les présentant : « Puisque ces hom-
» mes ont fait un traité de paix avec vous sans au-
» cun ordre de la république, ce qui est un crime,
» nous vous les livrons, afin de n'avoir aucune part
» à un châtiment qui ne doit retomber que sur leur
» tête. » *Pontius* répondit que leur procédé étoit absolument contraire à la justice. « En conséquence
» de nos conventions, dit-il, vous avez tous vos
» concitoyens, que je pouvois faire périr; et moi je
» n'aurai pas la paix que j'ai stipulée. Si le traité
» vous déplaît, renvoyez l'armée sous les Fourches
» Caudines. Votre honneur sera alors à couvert de
» tout blâme, et le droit des gens que vous affectez
» de regarder comme sacré ne sera pas violé. » Ce raisonnement étoit pressant; mais il ne fit pas fortune auprès de gens décidés à ne point changer de détermination. *Pontius*, dédaignant la vengeance, fit délier les consuls, et les renvoya. La guerre recommença avec acharnement. *Pontius* fut pris dans une action. Loin d'imiter sa générosité à l'égard des consuls, *Fabius*, le dictateur, le mena en triomphe, ce qui pouvoit être une représaille assez juste des Fourches Caudines, mais ensuite le fit décapiter; action indigne d'un peuple qui se piquoit de justice,

mais qui n'en eut cependant presque jamais, si ce n'est lorsqu'elle s'accordoit avec ses intérêts.

Le dévouement de *Posthumius* est estimable du côté du courage; mais soutenir dans le sénat la nécessité d'être infidèles à un traité consacré par serment, afin de réserver à sa nation le droit de venger l'affront des Fourches Caudines, c'étoit se rendre victime d'une injustice. Au reste, ces dévouemens n'étoient pas rares alors. On vit un second *Décius* se dévouer et se faire tuer dans une bataille comme son père. Des particuliers épris d'une belle passion de gloire, des bataillons entiers se dévouoient avec le même enthousiasme. Cette espèce d'épidémie passa des Romains chez leurs ennemis. On peut mettre au rang des dévouemens les sermens exigés avec les rites propres à exciter le courage, et à consacrer par la religion la férocité naturelle au soldat. Les Samnites, reprenant les armes contre les Romains avec la frénésie de la vengeance, firent prononcer à seize mille de leurs plus vaillans soldats cette imprécation redoutable : « Puissent toutes les malédictions des » dieux tomber sur moi et sur ma postérité, si je ne » suis mes généraux partout où ils jugeront à pro- » pos de me conduire; si je tourne jamais le dos, » ou si je ne tue pas ceux que je verrai prendre la » fuite! » Ceux qui hésitèrent à prêter ce serment furent égorgés sur-le-champ, et couchés à terre entre les victimes immolées. On donnoit aux guerriers liés par ce terrible engagement des armes éclatantes, des casques rehaussés d'aigrettes, afin qu'on les distin-

guât de tous les autres; précaution qui n'est pas inutile pour exciter l'émulation.

Les Romains firent dans ce temps une espèce de police dans le pays latin. Ils purgèrent le pays de brigands, restes impurs des armées. Il s'en étoit formé une troupe, originairement composée d'esclaves, qui se rendit même assez forte pour s'emparer de plusieurs villes. Malheur à celles qui tombèrent au pouvoir de ces brigands. Ils y exerçoient une domination tyrannique. Non-seulement ils s'emparoient des biens, mais ils attentoient à la liberté des hommes, à l'honneur et à la pudeur des femmes. On remarque une de leurs lois barbares, qui défendoit qu'une fille libre prît un époux de sa condition, à moins qu'elle n'eût auparavant accordé ses faveurs à un esclave. Une légion entière, composée de Campaniens, se rendit coupable de crimes à peu près semblables, à Rhège, où elle avoit été en garnison. En punition d'une trahison supposée, les légionnaires tuèrent tous les hommes, et obligèrent les femmes et les filles de les épouser. On envoya une armée contre eux; ils furent tous pris, amenés à Rome, battus de verges, et décapités, au nombre de cinquante par jour.

La guerre n'empêchoit pas que la dissension ne continuât à troubler la république. Au contraire, on auroit dit qu'elles étoient l'aliment l'une de l'autre. La discorde faisoit déclarer la guerre pour éloigner tous les oisifs de Rome, et la victoire ramenoit la discorde au sujet du partage des dépouilles et des terres conquises. A ces motifs de division se joignoit le point

d'honneur, toujours subsistant entre les plébéiens et les patriciens à l'occasion des charges, de la prêtrise et d'autres prérogatives que les premiers vouloient partager. Ces querelles furent assez vives pour produire encore une scission éclatante entre les patriciens et le peuple, qui se retira de nouveau sur le mont Sacré, et fut rappelé par la condescendance du sénat. Il est bien étonnant que les lois dures contre les débiteurs fussent encore en vigueur; que le créancier eût encore droit de s'emparer de la personne du débiteur et de le traiter en esclave. Cette barbarie eut même lieu à l'égard du fils d'un consul. Le père, réduit à emprunter à gros intérêts, se vit hors d'état de payer un de ses créanciers, et forcé de lui abandonner son fils. Le cruel le fit battre de verges, et ce fut la vue du jeune infortuné produit dans la place, avec les stigmates sanglans des mauvais traitemens, qui souleva le peuple et provoqua le décret par lequel cette inhumaine loi fut encore abrogée.

[2714.—284.] La censure des mœurs étoit alors en vigueur. Elle s'exerçoit non-seulement sur tous ceux qui menoient une vie dissolue, mais encore sur ceux qui étaloient de grandes richesses. *Fabricius* et *Emilius Papus*, censeurs inexorables, rayèrent de la liste des sénateurs plusieurs patriciens coupables de débauche, et même un ancien dictateur, qui se servoit d'une vaisselle d'argent du poids de dix livres. Mais la meilleure censure étoit l'exemple que donnoient encore de vertueux Romains, des personnages consulaires, d'anciens généraux, des triomphateurs,

qui, après avoir rendu à la patrie tous les services dont ils étoient capables, se retiroient à la campagne, non pour y mener une vie molle, mais pour y cultiver laborieusement leur petit domaine, d'où le luxe étoit banni, et où ils faisoient régner la simplicité des mœurs et la sobriété. Ainsi fut trouvé par des ambassadeurs samnites le célèbre *Curius Dentatus*, assis sur un escabeau auprès de son foyer, et prenant un repas qui consistoit en quelques racines. Ils venoient le prier de s'intéresser pour eux dans un traité qu'ils se proposoient de faire avec la république. Ils mirent à côté de lui une grosse somme d'argent. *Curius* la regarda dédaigneusement. « Remportez votre or, » leur dit-il : sans doute ma pauvreté vous a fait » concevoir l'espérance de me corrompre; mais j'aime » mieux commander à ceux qui ont de l'or que d'en » avoir moi-même. »

Rome, dans ce temps, pouvoit armer deux cent soixante-onze mille citoyens. Elle voyoit sous ses lois tous les pays situés depuis la partie la plus reculée de l'Étrurie jusqu'à la mer Ionienne, et depuis la mer de Toscane jusqu'à la mer Adriatique. Les peuples de ces contrées n'étoient cependant pas tous dans une égale dépendance. Les uns étoient absolument sous le joug; les autres avoient conservé leurs lois et leurs priviléges. Plusieurs étoient de simples alliés du peuple romain. Ils devoient fournir des troupes en cas de besoin, et les entretenir à leurs propres dépens. D'autres avoient des prérogatives qui les rapprochoient du peuple romain, selon la différence des

conditions auxquelles ils s'étoient soumis. Toute l'Italie étoit comme une confédération sous la puissante égide de la république. *Pyrrhus*, roi d'Épire, en éprouva la puissance, lorsqu'il vint secourir les Tarentins qui s'étoient comportés à l'égard des Romains avec une insolence dérisoire. Ceux-ci, comme on l'a vu dans la vie de *Pyrrhus*, déployèrent une magnanimité vraiment digne de l'admiration de l'univers.

Il ne restèrent pas long-temps fidèles à leurs principes de vertu et de modération. La guerre qui s'éleva entre eux et les Carthaginois va nous le prouver bientôt.

PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE.

[2740. — 258.] Les Cathaginois possédoient différens pays en Afrique et en Espagne. Maîtres de la Sardaigne, de la Corse, de toutes les îles sur la côte d'Italie, ils avoient étendu leurs conquêtes jusqu'en Sicile. Les deux républiques s'étoient déjà imposé réciproquement des lois par des traités de défiance et de précaution. Les Carthaginois avoient dit aux Romains : Vous ne naviguerez point dans les mers d'Afrique jusqu'au cap *Beau* (qu'on croit peu éloigné de Carthage), à moins que la tempête ne vous y jette ; et alors il y avoit un temps fixé pour le séjour, et des lois pour les opérations du commerce. Les Romains interdisoient les mers d'Italie aux mêmes conditions : mais les mers intermédiaires, comme celles de Sicile et l'île

elle-même, devoient être nécessairement un sujet de discorde entre deux républiques également ambitieuses. Les Carthaginois y avoient abordé avant les Romains, et y jouissoient de grandes possessions. Ceux-ci ne pouvoient les voir sans jalousie si près de leurs côtes. Les deux républiques ont rejeté l'une sur l'autre le blâme de l'agression.

Mais, dans les querelles des peuples comme dans celles des particuliers, ce n'est pas toujours celui qui porte le premier coup qui attaque. Les deux états vouloient en venir aux mains. Les Romains crurent avoir un prétexte plausible de s'opposer à l'agrandissement des Carthaginois en venant au secours de Messène, dont ceux-ci s'étoient emparés par surprise. Cette conquête ne laissoit entre les deux peuples rivaux qu'un petit détroit très-facile à passer. La possibilité d'être bientôt attaqués fit croire aux Romains qu'ils avoient droit d'attaquer eux-mêmes : en effet, il est très-probable que les Carthaginois ne s'avançoient pas jusque-là pour ne point pousser leurs avantages. La guerre commença donc entre les deux peuples, et prit d'abord un caractère de férocité qui depuis ne s'est pas démenti. Les Carthaginois, irrités du premier succès des Romains, qui avoient pris Messène, firent égorger tous les Italiens qui se trouvoient dans leur armée : peut-être craignoient-ils une trahison; mais la précaution étoit bien cruelle. Cet horrible procédé ferma aux Romains les yeux sur les dangers et l'imprudence d'une pareille guerre. Dans la guerre maritime qu'ils entreprirent sans vais-

seaux, ils devinrent cependant en peu de mois des marins expérimentés.

Le premier trajet se fit dans des barques. Le succès de la descente fut suivi d'un combat contre *Hiéron*, roi de Syracuse. Les Romains le forcèrent à une paix qui facilita leurs progrès dans l'île. Se trouvant inférieurs aux Carthaginois avec leurs frêles barques et leurs vaisseaux grossiers et mal construits, ils conçurent le projet d'en construire d'autres assez nombreux pour composer une flotte; et, ce qu'on aura peine à croire, ils exécutèrent ce projet en deux mois. En deux mois, à dater du jour où l'on commença à couper les arbres dans les forêts, on fit cent galères à cinq rangs de rames, et vingt à trois rangs. Pendant qu'on les construisoit, des gens de terre, qui à peine avoient vu la mer, on formoit des matelots. Assis sur des bancs au bord de la mer, dans le même ordre qu'on l'est dans les vaisseaux, on les accoutumoit à la manœuvre comme s'ils eussent été à la chiourme, ou qu'ils eussent eu en main des rames. Dès que les vaisseaux furent équipés, ils mirent en pratique sur mer ce qu'ils avoient appris sur le rivage.

Les Romains osèrent bien plus; ils firent de la mer, pour ainsi dire, un plancher sur lequel ils combattoient comme sur terre. Ils inventèrent une machine qu'on appela *corbeau*, avec laquelle ils accrochoient les vaisseaux ennemis et les abordoient. Munis de ces préparatifs, ils cherchèrent les Carthaginois. Les deux flottes ne tardèrent pas à se rencontrer. Les

Africains furent un peu étonnés de ces machines qu'ils voyoient élevées sur la proue de chaque vaisseau; mais leur étonnement redoubla quand ces mêmes machines, lancées tout à coup, accrochèrent leurs vaisseaux et les obligèrent de combattre comme s'ils eussent été sur terre. Les Romains étoient bien supérieurs en ce genre de combat, et leurs matelots étoient si bien formés à la manœuvre, que leurs galères présentoient toujours ces terribles machines aux ennemis, qui, malgré leur habileté et l'agilité de leurs vaisseaux, ne pouvoient les éviter. Les Romains remportèrent une victoire complète. La nouvelle en arriva à Carthage par l'amiral carthaginois, qui crut devoir user de ruse pour se faire pardonner sa défaite. Il envoya un de ses amis, qui fit assembler le sénat, et dit : « *Annibal* demande s'il doit livrer » bataille au consul qui a sous ses ordres une flotte » nombreuse, mais composée de vaisseaux mal con- » struits et garnis de certaines machines qu'il n'a ja- » mais vues et dont il ignore l'usage. » La réponse unanime fut : « Que notre amiral combatte les Ro- » mains et les punisse d'oser nous braver sur notre » élément. » L'envoyé répondit aussitôt : « Il a com- » battu, et il a été vaincu. Il n'a fait qu'exécuter les » ordres que vous venez de lui donner. » On fit à *Annibal* grâce de la vie, faveur rare dans cette république; mais on lui ôta le commandement. *Duilius* obtint à Rome, pour récompense, l'honneur d'être précédé par un flambeau et par un joueur de flûte,

le reste de sa vie, quand il revenoit de souper chez ses amis. Cette distinction ne s'accordoit qu'au triomphateur, et seulement le jour de son triomphe. C'étoit là une grande faveur chez un peuple qui se persuadoit avoir bien récompensé les services d'un dictateur en lui accordant pour le reste de ses jours la permission de pousser la porte en dehors, du côté des passans, lorsqu'il l'ouvroit, au lieu de la tirer sur lui-même.

Bientôt ces vaisseaux mal construits dont parloit *Annibal* furent convertis en galères légères et faciles à manœuvrer, sur le modèle d'une galère de cette même espèce dont les Romains s'étoient emparés. Mieux équipés, et toujours armés de leurs terribles corbeaux, ils remportèrent une victoire encore plus considérable sur un autre amiral nommé *Hannon*, qui avoit eu l'imprudence d'aller sans gardes au milieu de l'armée romaine faire des propositions de paix; démarche d'autant plus hasardée, qu'il avoit à se reprocher une trahison à l'égard d'un consul, qui par ses ordres s'étoit vu chargé de fers et conduit à Carthage. Aussi, quand il parut, les Romains s'écrièrent qu'il falloit l'arrêter et le punir. Sans se déconcerter, *Hannon* leur dit tranquillement : « Quel » avantage vous reviendra-t-il d'imiter notre perfidie? » On dira que Rome produit d'aussi méchans hommes » que Carthage. » Les consuls répondirent : « Quoi- » que les perfides Carthaginois aient violé le droit « des gens, les Romains l'observeront même avec

» des perfides. » Le traité n'eut pas lieu ; on combattit. Les Romains vainquirent, et firent voile pour Carthage.

A la tête de cette expédition étoit le consul *Régulus*. Comme s'il eût prévu son malheur, il ne se chargea du commandement qu'avec peine. Soit prétexte, soit motif véritable, il écrivit au sénat : « Un » homme de journée, profitant de l'occasion de la » mort du fermier qui cultivoit mon champ, com- » posé de sept arpens, a enlevé tout mon équipage » rustique, et s'est enfui. Ma présence est donc né- » cessaire pour veiller à ce que mon champ soit cul- » tivé, sans quoi il me sera impossible de nourrir ma » femme et mes enfans. » Le sénat leva la difficulté en se chargeant de tout, et ordonna à *Régulus* de continuer de commander l'armée en Afrique.

Ses premiers succès furent brillans. Il s'avança jusque sous les murs de Carthage, et crut la république assez humiliée pour lui proposer, entre autres conditions de paix, qu'elle se soumettroit à un tribut annuel, qu'elle s'engageroit à n'avoir jamais qu'un seul vaisseau de guerre en état de service, et à fournir aux Romains, toutes les fois qu'elle en seroit requise, cinquante galères à trois rangs de rames tout équipées. Ces propositions altières furent rejetées avec indignation. Pendant que le proconsul, hors d'état de former un siége en règle faute de machines, ravageoit la campagne et tiroit des contributions, un officier lacédémonien, nommé *Xantippe*, exerçoit les Carthaginois, peu accoutumés aux évo-

lutions militaires de terre, de sorte que, quand ils se présentèrent devant *Régulus* pour livrer bataille, il fut aussi surpris de leur contenance que les Carthaginois l'avoient été de la manœuvre des Romains lorsqu'ils firent agir le corbeau pour la première fois. Heureux le général qui sait étonner son ennemi! *Xantippe* remporta une victoire complète. *Régulus* fut pris, chargé de fers et traîné à Carthage.

Comme on a dit *la bonne-foi punique* pour signifier la fourberie, on pourroit dire *la récompense punique* pour signifier l'ingratitude dont la république paya les services du général lacédémonien. Les auteurs conviennent qu'en butte à la jalousie et à ses fureurs, il fut forcé de quitter Carthage; mais quelques-uns ajoutent que les matelots du vaisseau sur lequel *Xantippe* étoit monté eurent ordre de le jeter dans la mer; d'autres que le vaisseau avoit une voie d'eau bien connue qui le fit périr. En général, les républiques récompensoient mal et punissoient bien sévèrement. Il y a plusieurs exemples de généraux mis en croix à Carthage, seulement pour avoir été vaincus.

Pendant la captivité de *Régulus*, la guerre continua avec la plus grande opiniâtreté. Les opérations maritimes des Romains étoient couronnées de succès, à la vérité mêlés de désastres, mais qu'ils ne devoient qu'à la fureur des élémens. Deux fois leurs flottes victorieuses battues par des tempêtes horribles furent abîmées dans les flots; et deux fois il sortit de leurs chantiers, comme par création, des forces

plus redoutables. Quatorze ans d'une guerre si funeste épuisèrent les Carthaginois. Ils songèrent à la paix. Le premier effet de ces dispositions fut l'adoucissement de l'esclavage de *Régulus*, qui jusqu'alors avoit été très-dur. Ils l'engagèrent d'aller à Rome avec leur ambassadeur. Il y consentit et promit de venir reprendre ses fers, si la négociation ne réussissoit pas.

Arrivé aux portes de Rome, *Régulus* refusa d'y entrer. « Je ne suis plus citoyen romain, dit-il, mais » esclave des Carthaginois : le sénat donne toujours » audience aux étrangers hors des portes. » Sa femme *Marcia*, venue à sa rencontre, lui présente ses deux jeunes enfans; mais ce père infortuné regarde fixement la terre, et se refuse à leurs embrassemens. Le sénat s'assemble : admis en sa présence avec les ambassadeurs carthaginois, *Régulus* dit : « Pères » conscrits, esclave des Carthaginois, je viens de la » part de mes maîtres pour faire la paix, ou du » moins pour un échange de prisonniers. » Il vouloit se retirer pendant la délibération. Le sénat le presse de rester. Il le refuse, jusqu'à ce que les ambassadeurs le lui aient ordonné.

Pendant que les anciens sénateurs disoient leur avis, il avoit les yeux fixés en terre. Son tour de parler étant venu, il commença par ces mots : « Es» clave de Carthage, je suis libre à Rome. Je parlerai » donc avec liberté. » En effet, il prouva que l'intérêt de la république n'étoit point de faire la paix. « Les » forces de Carthage sont épuisées. Vous n'avez été » vaincus qu'une fois, et cela par ma faute, faute

» que *Marcellus* a bien réparée; mais les Carthagi-
» nois ont été vaincus tant de fois, qu'ils n'osent fixer
» un Romain. Leurs finances sont épuisées; ils n'ont
» plus de quoi payer leurs mercenaires, qui sont leur
» principale force. Mon avis est donc que vous pour-
» suiviez la guerre avec plus de vigueur que jamais.
» Quant à l'échange des prisonniers, parmi les offi-
» ciers qui sont entre vos mains, beaucoup sont à la
» fleur de l'âge et rendroient encore à leur patrie des
» services signalés. Pour moi, il ne me reste que
» peu d'années à vivre, et je ne suis plus bon à rien.
» Que pouvez-vous attendre d'un homme qui s'est
» laissé vaincre et charger des fers? »

On ne voit pas qu'il ait été délibéré dans le sénat si on abandonneroit quelque chose des intérêts de la république pour sauver un homme si généreux. Quelques sénateurs s'empressèrent de lui prouver qu'il n'étoit pas obligé de retourner à Carthage, ni de tenir un engagement arraché par la force. Le grand-pontife même décida qu'il pouvoit rester sans se rendre coupable de parjure. Mais, indigné d'une décision qu'il regardoit comme injurieuse à son honneur et à son courage : « Quoique je sache bien, dit-il, tous les
» tourmens qui m'attendent à Carthage, je les pré-
» fère à la honte d'une action infâme qui m'ac-
» compagneroit jusqu'au tombeau. C'est mon devoir
» de retourner; que les dieux prennent soin du reste. »
Les instances du sénat et du peuple pour le retenir furent inutiles. Il ne voulut voir ni sa famme ni ses enfans, de peur de se laisser attendrir, et partit avec

un air tranquille, l'œil sec, pendant que les assistans fondoient en larmes.

Que penser de ce peuple, de ce sénat, qui pouvoient d'un mot, par un sacrifice de quelque avantage, arracher au supplice un homme si magnanime, et qui ne se relâchent en rien de leur sévérité? Que penser aussi de cette république de Carthage qui souffre que le plus estimable des hommes expire dans des tourmens affreux? On le jeta dans un cachot obscur, d'où on le tira pour l'exposer à un soleil brûlant, après lui avoir coupé les paupières. Ensuite on l'enferma dans un coffre hérissé de pointes de fer, où il mourut. Le sénat livra à *Marcia* les principaux prisonniers carthaginois, qu'elle fit périr lentement par les mêmes tortures qu'avoit endurées son mari : odieuses vengeances, funestes représailles, dont ceux qui gouvernent devroient être rendus responsables!

Après d'autres atrocités pareilles, dont le détail échappe à l'histoire, mais malheureusement trop communes parmi les peuples que l'antipathie nationale divise, on en vint à traiter de la paix, terme nécessaire de toutes les guerres. Elle fut conclue par *Amilcar*, qui seul, de tous les généraux carthaginois, avoit soutenu l'honneur de leurs armes en Sicile. Ils s'engagèrent à évacuer entièrement cette île. Le reste des concessions faites aux Romains consista en argent. Le sénat, auquel la ratification avoit été réservée, augmenta la somme dont ses commissaires étoient convenus. *Amilcar*, forcé par la nécessité, consentit à cette surcharge; mais le ton tranchant et absolu des

Romains lui inspira un dépit dont il leur fit sentir dans la suite les effets. Il faut avouer que dans cette guerre ils firent preuve d'une énergie au-dessus de ce qu'en a jamais montré aucun peuple. Non-seulement la république, mais les patriciens, contribuèrent de tous leurs moyens. On vit une flotte entière équipée par les citoyens à leurs propres frais, sans compter les armemens en course. Ils tirèrent de ces derniers le double avantage de ruiner le commerce des Carthaginois, et de l'apprendre eux-mêmes par les renseignemens qu'ils obtinrent de leurs prisonniers sur les lieux les plus favorables, les plus abondans en matières d'échange, car la monnoie étoit encore très-peu en vogue. Les Romains, excellens imitateurs, se perfectionnèrent pendant cette guerre dans l'art des siéges, s'accoutumèrent aux expéditions lointaines et à braver les élémens comme les hommes.

Il se passa, tant à Rome que dans l'Italie, des événemens qu'il ne faut pas laisser tout-à-fait dans l'oubli. Un complot, dont l'idée fut inspirée à des esclaves et à des ouvriers que le désir du pillage réunit, mit Rome en danger, et fit sentir la nécessité d'une surveillance active sur la populace dans les grandes villes; mais on ne laissa pas non plus cette classe du peuple sans protection. *Claudia*, dame romaine, fut citée en justice et obligée, malgré les sollicitations de ses parens, de comparoître devant les édiles, pour avoir dit d'un ton méprisant: « Ne chassera-t-on jamais cette populace » dont la ville est infectée? » Elle fut condamnée à une très-forte amende.

Au triomphe de *Marcellus*, après ses victoires en Sicile, on vit cent quatre éléphans. Comme les Romains ne vouloient ni s'en servir, ni faire la dépense nécessaire pour les nourrir, ils leur firent donner la chasse dans le cirque après la cérémonie du triomphe. Ainsi, en se divertissant, les soldats s'aguerrirent contre ces animaux qui leur causoient auparavant tant d'épouvante.

A côté du laurier de *Mars* croît le laurier *d'Apollon*. Les poètes *Ennius* et *Nævius* naquirent pour chanter les victoires des *Scipions* : poëtes et guerriers, ils eurent part tous deux aux exploits qu'ils célébroient. Dans ce temps commença à être pratiqué le divorce. Le flambeau de l'hymen, jusqu'alors scrupuleusement préservé par les Romains du souffle de l'inconstance, s'éteignit, se ralluma, et passa d'une main à l'autre. Les cœurs même brûlés d'un feu pur craignirent, à l'occasion de l'exemple suivant, de voir porter sur un autre autel la flamme qui éclairoit leur union. Les censeurs trouvant une grande diminution dans la population, crurent qu'elle venoit des mariages mal assortis : ils obligèrent tous les citoyens à promettre par serment qu'ils ne se marieroient que pour donner des sujets à la république. Leur intention n'étoit pas que les mariages privés de cet avantage fussent dissous ; mais un citoyen, nommé *Carvilius Ruga*, l'interpréta ainsi. Il avoit une femme qu'il aimoit passionnément, dit-on ; il la répudia parce qu'elle étoit stérile, et il en épousa une autre. Le

premier, il donna l'exemple du divorce, qui étoit autorisé depuis long-temps, mais auquel les Romains n'avoient jamais eu recours. L'usage en devint plus fréquent à mesure que les mœurs se corrompirent. A cette occasion, on vit naître les contrats de mariage, pour assurer aux femmes leur bien en cas de divorce.

Il y avoit à Rome un temple d'*Esculape*. Le dieu y fut transporté, sous la figure d'un serpent, par des ambassadeurs qui allèrent le chercher à Épidaure. Mais il faut que leur science, s'ils en ont eu une, n'ait pas acquis une grande perfection, puisque la médecine a toujours été peu considérée à Rome. C'étoit la profession des esclaves. Un Grec, nommé *Archate*, vint dans ce même temps professer dans Rome la chirurgie. Il jouit d'abord d'une grande estime, parce qu'il guérissoit; mais sa manière de guérir par de profondes incisions déplut. On le surnomma *le Boucher*, et cette méthode empêcha que sa profession ne s'étendît. Cependant on aura peine à croire qu'il n'y ait pas eu de chirurgiens ou d'hommes dirigés par une méthode acquise dans la cure des plaies et la réunion des fractures. De grandes armées comme celles que les Romains tenoient sur pied pouvoient-elles se passer de ce secours?

L'histoire fait mention d'une armée de huit cent mille hommes, dont deux cent quarante-huit mille fantassins et vingt-six mille six cents cavaliers étoient Romains : elle fut levée contre les Gaulois, qui n'étoient cependant qu'au nombre de cinquante mille

hommes d'infanterie, et vingt mille de cavalerie. Leur invasion causa tant d'épouvante, que le livre de la Sibylle fut consulté. Les pontifes dirent y avoir lu « que les Grecs et les Gaulois prendroient pos- » session de Rome. On enterra vifs un Grec et une Grecque, un Gaulois et une Gauloise; se flattant que par cette cérémonie l'oracle étoit accompli, on marcha avec confiance à l'ennemi.

Ils s'étoient renforcés de deux cent mille hommes, recrues arrivées de la Gaule avec toute l'ardeur naturelle à leur nation. Dans la bataille qui se donna ils montrèrent beaucoup plus de courage que d'ordre et de discipline. Embarrassés de leurs habits, la plupart se dépouillèrent, et se présentèrent demi-nus aux Romains. Ceux-ci furent d'abord effrayés du spectacle d'une multitude de forcénés, se précipitant sur les piques, et contens de recevoir la mort, pourvu qu'ils la donnassent. La rage céda au sang-froid, ainsi qu'à une bonne discipline. Les Gaulois furent battus, dispersés, et pour ainsi dire anéantis. Les Romains les poursuivirent jusqu'aux limites de l'Italie, et soumirent les peuples dont les Gaulois avoient traversé le pays pour venir jusqu'à eux. Ils crurent par là s'assurer une barrière : au contraire, ils ne firent que tracer le chemin par lequel les étrangers, mieux conduits, pénétrèrent de nouveau, et firent chanceler leur empire.

La paix avec les Carthaginois, attachée à des conditions dures, ne tenoit du côté de ceux-ci qu'à l'impuissance de la rompre. Ils ne cachoient pas trop leur

désir. Tous ceux que le joug romain mécontentoit trouvoient chez eux des secours plus ou moins directs, plus ou moins secrets, selon les circonstances. Les Romains s'apercevoient bien de ces manœuvres; mais la fière contenance de leurs rivaux leur en imposoit. Sur la nouvelle parvenue à Carthage, que les Romains faisoient de grands préparatifs de guerre, la république députa à Rome dix de ses principaux citoyens. *Hannon*, l'un d'entre eux, admis dans le sénat, eut l'assurance de dire : « Si vous êtes déterminés à rompre le traité qui subsiste entre nous, » rendez aux Carthaginois ce qu'ils possédoient en » Sicile. C'est à ce prix que nous avons acheté la » paix. Entre particuliers, quand un marché est » rompu, un homme de bien et d'honneur rend » l'argent, s'il prétend garder la marchandise. » Les sénateurs ne purent se persuader que les hommes qui parloient avec tant de résolution ne fussent pas prêts à tout événement; c'est pourquoi ils donnèrent satisfaction.

Cependant le nuage d'où devoit sortir contre les Romains une terrible tempête grossissoit; *Amilcar*, le négociateur de la paix de Sicile, dont les Romains avoient imprudemment aggravé les conditions, se souvenoit toujours de cet affront. Il avoit remarqué que les Romains n'étoient redoutables que par la jonction des petites puissances d'Italie, dont ils composoient leurs forces. A leur imitation, il résolut d'étendre les conquêtes des Carthaginois chez les Espagnols, divisés en une infinité de petits états, afin d'obtenir

d'eux les mêmes secours que les Romains tiroient des Italiens. Avant de partir pour cette entreprise, dont dépendoit le sort des républiques carthaginoise et romaine, *Amilcar* offrit à *Jupiter* un sacrifice solennel. Quand la victime fut près d'être immolée, il prit son fils par la main; ce fils étoit *Annibal*, alors âgé de neuf ans. « Promettez-moi, lui dit-il, de conserver » une inimitié éternelle pour les Romains. — Oui, » répondit l'enfant, je leur jure une haine immor- » telle. » Il fut fidèle à son serment.

Il apprit de son père l'art de vaincre, de se concilier les nations et de s'attacher les soldats. *Amilcar* mourut, laissa son fils dépositaire de ses secrets, et lui indiqua de quelle manière il pouvoit réunir beaucoup d'auxiliaires en état d'exécuter ses plans, qui n'avoient point échappé à la pénétration des Romains; la politique leur avoit suggéré de se faire aussi des partisans en Espagne. La diversité d'inclinations causoit des querelles entre les alliés des deux républiques. *Annibal* saisit l'occasion d'une rixe entre les habitans de Sagonte et leurs voisins pour attaquer cette ville, qu'il vouloit punir de son attachement opiniâtre aux Romains. Ceux-ci, n'étant pas dans le moment en état de la secourir, envoyèrent des ambassadeurs au jeune Carthaginois, qui poussoit le siége avec beaucoup de chaleur.

Aussitôt qu'ils furent débarqués, ils lui demandèrent une entrevue. « J'ai bien autre chose à faire, » répondit-il, que de donner audience à des ambas- » sadeurs. » Cependant il les admit en sa présence,

et leur dit très-brièvement que les Sagontins étoient les agresseurs. « Au reste, si vous avez des plaintes à » former contre moi, adressez-vous au sénat de ma » république. » Ils y allèrent, selon leurs instructions. Pendant leur voyage, les Sagontins, réduits à l'extrémité, brûlèrent leurs plus riches effets, et s'étant renfermés dans leurs maisons, y mirent le feu, et périrent au milieu des flammes avec leurs femmes et leurs enfans.

Arrivés à Carthage, les ambassadeurs se plaignirent de la hauteur insultante d'*Annibal*, demandèrent que ce jeune imprudent leur fût livré pour être puni à Rome de son insolence, et déclarèrent qu'un refus seroit regardé comme une approbation de la violation des traités et de la destruction de Sagonte. Il y avoit deux factions à Carthage : la faction *Barcine*, ainsi nommée d'*Amilcar Barca*, père d'*Annibal*, qui en avoit été chef ; l'autre, présidée par *Hannon*, inclinoit pour donner satisfaction entière aux Romains, c'est-à-dire pour qu'on livrât *Annibal*. La faction *Barcine* s'y opposa, et l'emporta. On fit quelques propositions mitoyennes, mais les ambassadeurs n'en voulurent point entendre. Dans une autre occasion, ils avoient présenté aux Carthaginois un javelot et un caducée, à leur choix. Le chef d'ambassade fit un pli à sa robe, et dit en adressant la parole au sénat : « Ce côté-ci marque la paix, cet » autre la guerre : choisissez celui que vous voudrez. » —Nous ne choisirons pas, dirent les Carthaginois, » donnez-nous ce qui vous plaira.—Prenez donc la

» guerre, répliqua l'ambassadeur. » A ces mots, la faction barcine crie : *Guerre! guerre!* Ainsi, d'un commun accord, on décida que des milliers d'hommes s'égorgeroient.

SECONDE GUERRE PUNIQUE.

[2785.—213.] Que ne fait pas oser l'amour de la gloire! Que de périls la confiance dans un général ne fait-elle pas affronter aux soldats! Des côtes méridionales d'Espagne, *Annibal* part à la tête de cinquante-neuf mille hommes, dont cinquante mille fantassins, pour aller attaquer la république romaine dans le centre de son empire. Il avoit pris de sages mesures pour mettre en sûreté les possessions de Carthage en Espagne. Il laissa son frère *Asdrubal* avec des forces capables de faire face à celles des Romains, et, pour être plus sûr des troupes qu'il lui confioit, il fit un échange d'Espagnols contre des Africains. Il transporta quinze mille de ceux-ci en Espagne, et les remplaça en Afrique par un corps de cavalerie espagnole. Il s'informa aussi s'il pouvoit espérer le concours des Gaulois, tant Cisalpins que Transalpins, quand il seroit arrivé dans leur pays; et il apprit avec satisfaction que la jalousie ou la haine de tous ces peuples contre les Romains étoit grande, et qu'il pouvoit compter sur eux lorsque sa présence leur donneroit l'assurance de se déclarer. Avec ces espérances il se met en route au commencement du printemps,

passe les Pyrénées sans obstacle, et arrive dans les plaines de Marseille.

Il y étoit attendu par *Scipion*, qui vouloit lui livrer bataille avant que l'ennemi passât les Alpes; mais *Annibal* le trompa par sa célérité. Il étoit déjà sur les bords du Rhône lorsque le général romain le croyoit à peine dégagé des montagnes. Il passa ce fleuve avec la même promptitude, quoique bordé de barbares qu'il fallut combattre, et hésita s'il iroit attaquer l'armée consulaire, qui n'étoit pas éloignée; mais il céda aux représentations des Gaulois établis en Italie, qui s'étoient déjà déclarés contre les Romains, et qui se voyoient déjà suivis de près. Par un heureux hasard, il trouva vers le confluent du Rhône et de la Saône deux frères qui se disputoient le royaume. *Annibal* aida l'aîné, et chassa le second. En reconnoissance, le premier le pourvut de vivres, d'habits pour supporter le froid qu'il alloit éprouver dans les Alpes, et l'escorta en personne jusqu'au pied des montagnes.

Le courage avec lequel ces Numides et autres Africains gravirent sur ces rochers couverts de glaces ne sauroit être assez admiré. Ils eurent à combattre non-seulement la nature avec toutes ses horreurs, des torrens, des précipices, des forêts impénétrables, mais encore les habitans de ces lieux sauvages. Les petits rois du pays, inquiets à la vue d'une armée dont ils ignoroient le dessein, s'étoient rassemblés. Ils garnirent de troupes les hauteurs, d'où ils faisoient rouler des pierres. Les Africains avoient en même temps à se

soutenir contre l'ennemi et contre la difficulté des chemins. Le grand désordre fut causé par les bêtes de somme chargées de bagage. Blessées par les montagnards, elles se renversoient sur les soldats, et les entraînoient avec elles dans les précipices.

Annibal, toujours bien servi par le hasard, arriva à un château où étoit déposée une grande quantité de vivres et de bestiaux : il s'en empara, et ce rafraîchissement encouragea son armée à surmonter les difficultés qui lui restoient à vaincre. Un autre motif d'encouragement fut la vue de l'Italie, qu'*Annibal* montra à ses soldats du haut des montagnes. Il leur marqua à peu près où étoit Rome, la récompense de leurs travaux. Ils eurent la consolation, pendant deux jours qu'ils restèrent sur le sommet, de voir revenir la plupart des chevaux qui avaient été abattus dans la route, et qui regagnèrent le camp sur les traces de l'armée.

La descente des Alpes ne fut ni moins pénible, ni moins périlleuse que la montée. A la vérité, ils n'eurent point d'ennemis à combattre, mais des montagnes de neige et de glace, un climat encore plus âpre qu'ils ne l'avoient éprouvé, dont le froid vif et pénétrant faisoit des impressions douloureuses et souvent mortelles sur les corps sensibles des Espagnols et des Africains. Après avoir marché deux jours dans des passages glissans, escarpés et étroits, ils arrivèrent dans un endroit où ni éléphans ni chevaux même ne pouvoient passer. En vain ils cherchèrent des détours favorables ; il fallut se déterminer à per-

cer le rocher. C'est dans cette occasion qu'on prétend qu'*Annibal* se servit de vinaigre pour faire calciner le rocher. On l'échauffoit par un grand feu, et on jetoit brusquement dessus du vinaigre, qui détachoit le bloc par lames. Mais où trouva-t-on la quantité de vinaigre suffisante, et la qualité corrosive de cette liqueur? Seroit-elle efficace sur des masses de roc? Quoi qu'il en soit, on ignore encore le chemin qu'*Annibal* se traça dans les Alpes. Chose merveilleuse! Il ne mit pas neuf jours à les monter, et six à les descendre. Il arriva en Italie cinq mois après avoir été prendre les derniers ordres à Carthage. Son armée étoit réduite à douze mille Carthaginois, huit mille Espagnols d'infanterie, et six mille chevaux, nombre qu'il fit graver lui-même sur une colonne. Mais elle fut bientôt augmentée par les Gaulois cisalpins, qui se joignirent à lui. Ils allèrent ensemble mettre le siége devant Turin, qui fut emportée d'assaut. Le vainqueur fit passer au fil de l'épée tous ceux qu'on trouva les armes à la main, afin d'inspirer de la terreur. En effet, elle fut si grande, que tous les peuples voisins se soumirent et fournirent des vivres en abondance.

Pendant que l'armée d'*Annibal* se refaisoit dans le fertile pays des Liguriens, il fut très-étonné d'apprendre que *Scipion*, qu'il avoit laissé aux environs de Marseille, étoit près de lui. Le général romain, se voyant prévenu par *Annibal*, avoit sur-le-champ fait embarquer la plus grande partie de son armée, et attendoit au pied des Alpes l'armée carthaginoise, qui venoit de les franchir malgré tous ses efforts. *Scipion*

combattit sur les bords du Tésin, fut vaincu, blessé, et auroit été pris sans la bravoure de son fils, nommé depuis *Scipion l'Africain*, qui le sauva. La défaite fut causée en partie par la défection d'un corps de Gaulois, qui abandonna l'armée romaine pendant la bataille. Une autre défaite qu'essuya le consul *Sempronius* sur le bord de la Trébia commença à causer de vives alarmes dans Rome, et mit *Annibal* en état d'avancer et de tenter le passage des Apennins pour entrer en Étrurie.

Il n'y éprouva pas des difficultés moindres que dans les Alpes. D'abord un orage terrible, accompagné de pluie qui donnoit dans le visage des soldats, les obligea de s'arrêter. Un vent violent les empêcha de dresser leurs tentes, et les força de regagner la plaine. Comme *Annibal* étoit toujours pressé, il prit le chemin le plus court, qui étoit un marais, jusqu'alors jugé impraticable, surtout pour une armée; en effet, la sienne y eut prodigieusement à souffrir. Pendant quatre jours et quatre nuits elle eut les pieds dans l'eau. La plupart des bêtes de charge moururent dans la boue; elles furent même d'une grande utilité. Sur leurs cadavres, ainsi que sur les ballots dont elles étoient chargées, on put du moins prendre quelques heures de sommeil. *Annibal* lui-même, monté sur le seul éléphant qui lui restoit, eut toutes les peines du monde à sortir du marais. Une fluxion très-douloureuse lui fit perdre un œil. Ajoutez les inquiétudes que lui donnoient les Gaulois de son armée, peu fidèles, qu'il fut obligé de faire environner par les

Numides, de peur qu'ils ne désertassent, et l'on jugera que ce fut avec une grande joie qu'il se vit dans les plaines de l'Étrurie.

Mais un plus grand bonheur pour lui fut d'avoir en tête *Flaminius*. L'imprudent consul s'engagea dans un vallon étroit près du lac de Trasymène. *Annibal* profita habilement de cette faute, et remporta une victoire complète ; *Flaminius* fut tué. Les fuyards portèrent avec la nouvelle l'effroi dans Rome. Le préteur monta à la tribune, et dit pour toute harangue : « Nous sommes défaits. » Le carnage avoit été grand, mais la consternation fut plus grande encore. On regardoit comme échappés par miracle le peu de soldats qui revenoient. Deux mères moururent de joie en revoyant leurs fils. Le même jour que se livra cette sanglante bataille un tremblement de terre ébranla un grand nombre de villes d'Italie ; mais les combattans de part d'autre ne s'aperçurent point du désordre de la nature, tant la fureur étoit grande entre les deux armées. Dans cette extrémité, le sénat élut dictateur *Fabius Cunctator* (le Temporiseur). Sa conduite justifia ce surnom.

Il fit publier une ordonnance par laquelle il enjoignoit aux habitans de la campagne de se retirer avec leurs effets en lieu de sûreté ; ensuite il se mit en marche, non pour attaquer *Annibal*, mais uniquement pour l'embarrasser et lui couper les vivres. Il le côtoyoit et le suivoit sur les hauteurs sans se laisser approcher. Le Carthaginois pilloit, brûloit, ravageoit sous les yeux du général romain, sans pouvoir

l'attirer à une action. Cette manière de faire la guerre embarrassoit beaucoup *Annibal*; elle mécontentoit aussi les Romains, qui ne pouvoient voir sans douleur ces dévastations. *Minucius*, un des généraux, disoit : « Nous avons un chef admirable, pour » nous mieux conserver il nous cache dans les nues. » On l'accusoit publiquement de lâcheté. « Je serois » bien plus lâche, répondit le dictateur, si la crainte » de quelques railleries me faisoit manquer aux règles » du bon sens et de la prudence. »

A force de temporiser, il attira *Annibal* dans un défilé, dont il fit occuper les avenues. Il croyoit le tenir enfermé; mais le rusé Carthaginois fit attacher aux cornes des bœufs de son armée de petits fagots auxquels on mit le feu. Ces animaux, dirigés contre les gardiens du défilé, les épouvantèrent, et *Annibal* se dégagea. Cette ruse attira de nouvelles railleries à *Fabius*, qui ne changea point pour cela de conduite. *Minucius*, qui avoit trouvé moyen de partager le commandement, impatient de ces lenteurs, osa attaquer *Annibal* dans la plaine : il alloit être défait lorsque *Fabius* arriva à son secours et le sauva. « Je l'avois bien prévu, dit *Annibal*, que ce nuage » qui se promenoit sur les hauteurs tomberoit enfin » avec fracas. » Le vainqueur ne laissa échapper aucune parole désagréable pour son collègue. Celui-ci, revenu à son camp, tint à ses soldats ce discours : « J'ai appris, par une fâcheuse expérience, que je » ne suis pas né pour commander, et que l'obéis- » sance doit être mon partage. Ainsi je vais repren-

» dre l'état qui me convient. Allons donc, chers » compagnons, offrir nos services au dictateur et » nous remettre sous sa conduite. Qu'il commande » seul, puisqu'il est seul capable de servir d'âme à un » si grand corps. Je lui donnerai le nom de père, et » nous le saluerons comme notre patron. Si nous » n'avons pas vaincu *Annibal*, nous avons fait » quelque chose de plus grand, nous nous sommes » vaincus nous-mêmes. » Il se mit à la tête de son armée, et marcha droit au camp du dictateur, qui l'embrassa, le consola, et l'employa comme son égal dans le service.

Les intrigues de la place publique firent perdre le commandement à *Fabius*; il fut conféré à *Térentius Varron*, homme violent et dénué de talens militaires. On crut pouvoir tempérer sa fougue en lui donnant pour compagnon *Paul Émile*, homme très-modéré; mais l'imprudence l'emporta sur la sagesse. *Varron* mit *Paul Émile* dans la nécessité de le soutenir à Cannes, où il attaqua imprudemment *Annibal*, et où il essuya la défaite la plus sanglante, la plus complète que les Romains aient jamais essuyée. *Paul Émile* y périt. *Varron* regagna Rome avec les débris de son armée. Jamais les Romains ne se montrèrent aussi grands que dans cette circonstance. On vit dans la ville de la douleur, mais aucun signe d'abattement. Le sénat entier sortit au-devant du consul, et le remercia « de ce qu'il n'avoit point désespéré du salut de la république. » *Annibal* offrit la paix et de mettre les prisonniers à rançon. Par

une double raison politique, et pour ne pas fournir à *Annibal* de l'argent dont il avoit besoin, et pour montrer aux Romains que, quand ils ne savoient pas mourir sur le champ de bataille, ils n'avoient rien à espérer de la patrie, on refusa l'un et l'autre. On enrôla les criminels et les esclaves. Les alliés s'empressèrent de fournir leur contingent. On reçut quelques renforts des armées romaines, de Sicile et d'autres endroits, qui firent passer promptement des détachemens. Il arriva aussi des nouvelles avantageuses d'Espagne, où les deux *Scipions* continuoient la guerre avec succès.

L'encouragement étoit fortifié par le répit que le général carthaginois donna aux Romains. *Maherbal* lui conseilloit après la bataille de Cannes d'aller droit à Rome. Sur son refus, on rapporte que cet officier lui dit : « Vous savez vaincre, *Annibal*, mais » vous ne savez pas profiter de votre victoire. » C'est encore un problème de savoir lequel avoit raison, du général ou de l'officier. *Annibal*, affaibli par ses propres victoires, se trouvoit à la tête d'une armée courageuse, mais dénuée de toutes ressources, sans vivres assurés, sans machines nécessaires à un siége. Aucune ville ne s'étoit déclarée pour lui ; et s'il n'enlevoit pas Rome d'emblée, ce qu'il ne pouvoit espérer d'une ville fortifiée et composée d'une population aussi nombreuse que guerrière, il se seroit trouvé exposé à voir son armée affamée périr de misère. Il crut donc plus sage de prendre des quartiers où il pourroit la rétablir et la recruter. Dans certaines occasions, le parti le plus raisonnable est le pire de

tous les partis. Malheureusement *Annibal* choisit Capoue, ville de délices, où son armée éprouva par la débauche et la mollesse plus de pertes qu'elle n'en auroit essuyé en campagne par l'inclémence de la saison et l'épée des ennemis.

Après la journée de Cannes, *Annibal* envoya *Magon*, son frère, à Carthage, annoncer sa victoire. Pour y donner une idée de cette victoire signalée, il porta un, ou, selon quelques auteurs, trois boisseaux d'anneaux arrachés des doigts des chevaliers romains trouvés sur le champ de bataille, et les répandit dans la salle du sénat. Mais sa harangue se termina par demander du secours. « Il faut » quatre mille Numides, disoit-il, quarante éléphans » et mille talens d'argent. — Des secours ! s'écrie » *Hannon*, chef de la faction contraire, des secours ! » *Annibal* nous dit : Je suis vainqueur, mais en- » voyez-moi des troupes, des vivres, de l'argent. » Est-ce donc là le langage d'un homme qui a sub- » jugué tant de peuples en Italie ? La république » romaine, ajoute-t-on, est réduite à la dernière » extrémité ; mais les Romains donnent-ils quelque » marque de désespoir ? Font-ils quelques avances » pour la paix ? Paroissent-ils la désirer. ? — J'a- » voue, repartit le député, que les Romains, malgré » leurs pertes, paroissent n'avoir pas perdu cou- » rage. — En ce cas, repartit *Hannon*, nous » avons la guerre aussi entière que le jour qu'*An-* » *nibal* passa en Italie. Nous avons à la vérité » fait assez pour obtenir de Rome une paix avan-

» tageuse, et c'est ce que nous pouvons désirer de
» plus favorable. Une seule défaite peut renverser
» tous nos projets. Ainsi je suis d'avis de n'envoyer
» aucun secours en Italie. *Annibal* n'en a pas be-
» soin, s'il a remporté de grandes victoires; il n'en
» mérite pas, s'il nous envoie de faux rapports. »

Il semble que la conclusion d'*Hannon* auroit été plus juste, si, après avoir dit que les succès d'*Annibal* ne devoient tendre qu'à une paix avantageuse, après avoir remarqué « qu'une seule défaite pouvoit » renverser tous ses projets », il avoit été d'avis d'envoyer les plus grands secours en Italie pour augmenter les forces d'*Annibal*, et lui fournir les moyens d'écraser un ennemi déjà tant de fois vaincu. Mais la passion raisonne-t-elle ? et le peuple auquel on demande n'est-il pas préférablement de l'avis de celui qui exhorte à ne rien donner? On refusa donc tout, et *Annibal* fut abandonné à lui-même.

Ce n'étoit pas son armée seule qui goûtoit les délices de Capoue. Lui-même, ce guerrier élevé dans l'austérité des camps, qui n'avoit jamais joui de plaisirs délicats, se montroit trop sensible aux charmes d'un repos voluptueux; ce ne fut qu'avec regret qu'il s'en arracha pour aller attaquer Nole, où *Marcellus*, général romain, s'étoit renfermé avec ses troupes. Il se flattoit de s'en mettre bientôt en possession, parce qu'il comptoit sur les habitans, auxquels il avoit toujours témoigné beaucoup d'égards; entre autres, il comptoit sur un nommé *Bantius*, l'un des principaux de la ville. Ce guerrier, combattant à

Cannes pour les Romains, étoit tombé percé de coups à côté de *Paul Émile*, qu'il avoit défendu jusqu'à l'extinction de ses forces. Trouvé sanglant sur le champ de bataille, il fut attentivement soigné par les ordres d'*Annibal;* celui-ci, quand il sut que ce prisonnier étoit de Nole, le renvoya généreusement dans sa patrie après sa guérison. Ce service attacha aux Carthaginois *Bantius* et sa famille, qui étoit une des plus considérables de la ville.

Marcellus se trouvoit donc au milieu de gens très-peu affectionnés. Dans ces circonstances un général enfermé dans une ville contient les habitans par la rigueur. Le Romain en usa autrement. Un jour que *Bantius* vint lui faire la cour, sans doute à contre-cœur, *Marcellus*, feignant de ne pas le connoître, lui demanda son nom. « Mon nom, répliqua » le jeune guerrier, est *Bantius*. — Quoi, dit *Mar-* » *cellus*, feignant un air de surprise, vous êtes le » fameux *Bantius* dont on parle tant à Rome? Certes, » ce n'est pas à vous qu'on doit s'en prendre si un » consul romain est tombé entre les mains de l'en- » nemi. Que de sang ne vous a-t-il pas coûté pour » vouloir lui sauver la vie! Quel plaisir pour moi de » voir et d'embrasser un homme si vaillant, qui fait » tant d'honneur à sa patrie, et auquel les dieux ré- » servent peut-être la gloire d'être le libérateur de » Rome. » A ces paroles obligeantes *Marcellus* ajouta des présens. La louange fit taire la reconnoissance. De Carthaginois, *Bantius* redevint tout Romain. Sûr de Nole par son moyen, *Marcellus* ne s'occupa que

du soin de résister à *Annibal*, qui fut repoussé avec perte : premier échec du général africain ; mais il fut plus heureux devant Casilin, qu'il soumit après un long blocus, qui fit souffrir aux habitans toutes les horreurs de la famine. Malgré ces extrémités, ils ne parloient pas de se rendre ; au contraire, la belle saison étant revenue, ils semèrent des raves dans leur ville. « Croient-ils donc, dit *Annibal*, que j'at- » tendrai qu'elles puissent être mangées ? » Il aima mieux leur accorder une capitulation avantageuse.

Après les grandes actions du Tésin, de la Trébia, du lac Trasymène et de Cannes, les succès et les revers se partagèrent entre les Carthaginois et les Romains. Ceux-ci perdirent une armée entière contre les Baïens, qui avoient facilité l'entrée d'*Annibal* en Italie. Les Campaniens, fidèles alliés de l'Africain, furent défaits par *Sempronius*. La division se mit dans l'armée d'*Annibal*. Son frère *Asdrubal* fut battu en Espagne par les *Scipions*, et *Hannon*, un de ses généraux, fut défait dans la Pouille. Casilin retomba au pouvoir des Romains, et *Philippe*, roi de Macédoine, appelé par *Annibal*, surpris dans son camp par *Lévinus*, prit la fuite ; mais le Carthaginois excita dans la Sicile un soulèvement qui obligea Rome d'y faire passer des forces. Elle attira en Espagne le vieux *Syphax*, roi de la partie occidentale de Numidie. Carthage lui opposa le jeune *Massinissa*, fils du roi de la partie occidentale. A l'âge de dix-sept ans, il eut la plus grande part à la défaite des deux *Scipions*, qui furent tués. Un simple

chevalier romain, nommé *Marcius*, rétablit les affaires. Dans la lettre qui annonçoit sa victoire il eut l'imprudence de prendre le titre de propréteur que l'armée lui avoit donné. Le sénat le rappela, ne voulant pas que les soldats s'accoutumassent à nommer les généraux.

Les Romains assiégeoient Capoue. On se rappelle les preuves d'attachement qu'elle leur donna après le désastre des Fourches Caudines. Le séjour des Carthaginois avoit bien changé cette ville. Les habitans, persuadés qu'ils avoient tout à craindre du ressentiment de leurs amis délaissés, se défendirent avec la plus grande opiniâtreté. Ils ne cessoient aussi d'appeler *Annibal* à leur secours. Il y alla. Mais il fut battu. L'embarras de sa situation dans un pays ruiné et sans ressource lui fait prendre une résolution digne de son grand courage. Il décampe, force ses marches, fait abattre les ponts, brûler les barques derrière lui, et arrive à huit cent pas de Rome. La frayeur fut grande, mais sans découragement. Une armée entière se forma de la réunion des citoyens, presque tous vieux soldats; une autre armée, qui avoit côtoyé comme elle avoit pu les Africains, arrive par un côté opposé, traverse la ville, et présente à *Annibal* un front imposant. Il avance, se retire, revient, présente la bataille. Au moment qu'on étoit près d'en venir aux mains, il survient un orage qui éloigne les deux armées. Pendant que le général carthaginois étoit aux portes, il apprit avec un étonnement mêlé de dépit que le champ sur lequel il campoit venoit

d'être vendu dans une criée publique aussi cher que s'il n'y avoit pas eu d'ennemis. Par représailles, il fit publier la vente des boutiques qui entouroient la place publique. On ne sait s'il trouva des acheteurs.

Annibal, menacé de tous côtés, mais n'étant pas encore réduit à une extrémité assez grande pour être forcé de tenter un coup de désespoir, n'attaqua point Rome. Il n'osa point non plus retourner devant Capoue. Les sénateurs de cette ville résolurent de se rendre aux meilleures conditions possibles. Mais *Vibius*, chef de la faction carthaginoise, persuadé qu'il n'y avoit point de grâce à attendre des Romains, non-seulement renonça au pardon pour lui, mais dissuada les autres d'en demander. Ayant assemblé les principaux Capouans, il leur dit : « La mort est notre » unique ressource. J'ai fait préparer chez moi un » grand festin. Nous y ferons bonne chère, et termi- » nerons ensuite nos jours par une coupe de poison. » Que ceux qui méprisent la vie me suivent. Une » mort glorieuse nous fera respecter par nos enne- » mis, et le perfide *Annibal* sentira le tort qu'il a eu » d'abandonner des alliés si fidèles. » *Vibius* réunit vingt-sept convives avec lesquels il but la fatale coupe. Ils ne furent pas les plus malheureux des Capouans. On ne sait s'ils se rendirent à discrétion, ou bien s'il y eut une capitulation signée entre eux et les Romains, mais en ce cas on l'observa mal, car cinquante-trois des principaux sénateurs furent battus de verges et décapités. Les anciens habitans, dépouillés de leurs biens et chassés, perdirent pour

jamais l'espérance de revoir leur patrie. On envoya à leur place des affranchis, chargés de cultiver les terres au profit de la république.

Dans le temps que cette terrible vengeance s'exerçoit à Capoue, Rome faisoit sortir de ses portes, presque sous les yeux d'*Annibal*, dix mille hommes d'infanterie, et mille de cavalerie, qu'elle envoyoit en Espagne, où l'on avoit souffert quelques échecs depuis le rappel du chevalier *Marcius*. *Scipion*, déjà célèbre pour avoir sauvé la vie à son père dans une bataille, commandoit cette armée, qui lui fut confiée par un suffrage unanime, quoiqu'il n'eût que vingt-quatre ans. Son premier exploit fut la prise de Carthagène; le second fut une victoire mémorable qu'il remporta sur lui-même. Ses soldats lui amenèrent une prisonnière de la plus grande beauté. Il se sentit ému; mais la sagesse réprima ce mouvement. Par ses informations il apprit qu'elle étoit fiancée à un prince celtibérien. Il fit venir les parens ainsi que l'époux futur, et la remit entre leurs mains. Ils le prièrent d'accepter une somme d'argent en forme de rançon. Il la reçut, et la remit comme une augmentation de dot. Ce généreux procédé charma les Espagnols, et gagna beaucoup de partisans aux Romains.

Ils venoient de mettre à la tête de leur armée contre *Annibal* le fameux *Marcellus*, conquérant de la Sicile, nommé *l'épée de Rome*, comme *Fabius* en étoit le *bouclier*. Il perdit une bataille; mais, pendant que le Carthaginois comptoit jouir de

sa victoire, le Romain se présenta de nouveau, en état de se battre contre les Carthaginois. « Quel » homme étrange est ce *Marcellus !* s'écrie *Anni-* » *bal*. Vainqueur ou vaincu, il est toujours prêt à » combattre. » *Marcellus* eut cette fois sa revanche ; mais elle lui coûta cher. Ces deux généraux passèrent ensuite quelque temps à s'observer d'assez près pour qu'il y eût entre leurs troupes de vives escarmouches.

Marcellus croyoit ne pouvoir prendre trop de précautions contre un adversaire aussi rusé. Il vouloit tout voir par lui-même. Ces soins, dont un général doit le plus souvent se reposer sur des subalternes reconnus capables, lui coûtèrent la vie. Il tomba dans une embuscade, et il y périt. *Annibal*, averti, se rendit à l'endroit où étoit le corps de son rival. Ce spectacle le toucha. Il ne put s'empêcher de montrer un sentiment de pitié à la vue de ce grand homme qui méritoit de perdre la vie dans une circonstance plus glorieuse. Son premier soin fut de prendre l'anneau que *Marcellus* portoit au doigt, et qui lui servoit de cachet, dans l'intention d'en tirer quelque avantage. Ayant ensuite admiré l'air grand et noble du consul étendu à ses pieds, il ordonna que le corps fût enveloppé d'une riche étoffe, placé sur un bucher, et réduit en cendres. Il fit rassembler les cendres, les renferma dans une urne d'argent, au-dessus de laquelle il plaça une couronne d'or et une de laurier, et envoya au jeune *Marcellus*, son fils, ces tristes restes d'un père si estimable. Tel fut *Anni-*

bal, que les Romains ont traité de brigand, et qu'ils ont poursuivi jusqu'à la mort.

Il attendoit alors un secours qu'*Asdrubal*, son frère, échappé à la poursuite de *Scipion*, lui amenoit d'Espagne. Déjà il avoit passé les Pyrénées et les Alpes, lorsque le consul *Néron*, averti par une lettre qu'il surprit que le général carthaginois étoit en pleine marche pour joindre son frère, tire un fort détachement de son armée opposée à *Annibal*, et arrive auprès de son collègue, placé sur la route. Les deux corps réunis attaquent *Asdrubal*, qui ne s'y attendoit pas, défont son armée sur les bords du Métaure, et cinquante mille Africains restèrent avec leur général sur le champ de bataille. Sans s'arrêter, *Néron* retourne à son poste, et apprend le premier à *Annibal* la défaite de son frère, en faisant jeter sa tête dans son camp; manière barbare d'annoncer la mort d'un frère, fût-ce à un ennemi. Ce spectacle causa aux Carthaginois une tristesse mortelle. Moins sensible cependant à son malheur qu'à celui de sa patrie, il s'écria : « O Carthage! Malheureuse Car-» thage! je succombe sous le poids de tes maux. »

A la vérité, les Romains prenoient partout la supériorité; *Scipion* ne voyoit plus d'ennemis en Espagne; *Massinissa* même s'étoit tourné du côté des Romains, gagné par les bons procédés de leur général à l'égard d'un de ses parens prisonnier, qu'il lui renvoya sans rançon, et même chargé de présens. La réconciliation fut si sincère, qu'il suggéra à *Scipion* l'idée de porter la guerre en Afrique, et

qu'il lui montra les moyens d'y réussir. Le Romain y fit un voyage, appelé par *Syphax*, qui vouloit se donner l'honneur de faire la paix entre les deux républiques. Il aboucha pour cela le général romain avec un général carthaginois, nommé *Asdrubal*, et les admit tous deux à sa table; mais il ne réussit point dans son projet. Il arriva seulement qu'il se laissa lui-même séduire en faveur des Carthaginois par cet *Asdrubal*, qui lui donna la belle *Sophonisbe*, sa fille, en mariage, quoiqu'il l'eût auparavant promise à *Massinissa*. *Scipion* retourna en Espagne, d'où il fut bientôt rappelé pour être élu consul à Rome, et pour être renvoyé en Sicile, d'où devoient partir les grands corps contre Carthage.

On songea enfin dans cette ville à ne pas laisser écraser *Annibal*. *Magon*, son frère, eut ordre de lui porter des secours. Il débarqua en Italie, à la tête de dix-huit mille fantassins et de deux mille chevaux, avec une bonne somme d'argent pour faire des recrues. En même temps *Lélius*, ami de *Scipion*, envoyé par lui, abordoit en Afrique avec un corps choisi. Il y trouva *Massinissa*, qui lui donna de nouvelles instructions, et l'engagea à retourner promptement vers *Scipion*, pour revenir ensemble contre Carthage, qu'ils trouveroient dénuée de troupes et de vivres. *Lélius* alla porter ce conseil à *Scipion*, qui l'adopta, monta avec son armée les vaisseaux qu'il tenoit prêts, et cingla vers l'Afrique.

Arriver, combattre, vaincre, charger *Syphax* de chaînes, faire *Sophonisbe*, son épouse, prisonnière,

ce fut pour *Scipion* l'ouvrage de quelques mois. Les fers furent présentés à la belle captive par *Massinissa*, amant outragé. Il entre le premier dans le palais, triomphant d'avance de la douleur qu'il alloit lui causer. Elle se prosterne à ses pieds. Il la regarde, le reproche expire sur ses lèvres, et il n'ouvre la bouche que pour lui promettre ce qu'elle demandoit avec instance, de n'être pas livrée aux Romains.

Mais il promettoit plus qu'il ne pouvoit accorder. Lui-même se trouvoit à la merci des Romains; il étoit dans leur camp, et attendoit de ces républicains son rétablissement dans son royaume, d'où *Syphax* l'avoit chassé. Les sentimens de *Sophonisbe* à l'égard de Rome étoient connus; *Syphax*, fait prisonnier quelques jours avant elle, avoit avoué que, sans elle, sans ses discours séduisans, il seroit resté fidèle à la république. Comment donc espérer de pouvoir soustraire à la vengeance romaine une ennemie si dangereuse? L'amour trouva un expédient: *Massinissa* donna la main à *Sophonisbe*, persuadé que *Scipion* ne prétendroit plus conserver aucun droit sur une princesse devenue sa femme.

Mais un Romain, un Romain endurci par la politique est inflexible comme elle. *Scipion* laissa le Numide s'enivrer de son amour: heureux alors et par la tendresse d'une femme qu'il adoroit, et par la conquête de son royaume, dont il triomphoit sous les yeux de son épouse, il revint avec elle présenter ses trophées à *Scipion*. Le général romain se laissa

aborder d'un air froid et altier qui ne présageoit pas des suites agréables aux deux époux. Après cette courte entrevue, il eut avec le prince un entretien particulier, dans lequel il commença à le féliciter de ses exploits vraiment héroïques; ensuite il lui fit quelques reproches sur son mariage, et l'exhorta à ne pas devenir l'esclave d'une femme après avoir conquis un vaste royaume. Il le fit souvenir en même temps que les dépouilles de l'ennemi et les captifs appartenoient aux Romains, et finit son discours par ces mots : « Je sens combien est grand le » sacrifice que j'exige de vous ; mais, *Massinissa*, » revenez à vous-même. Jusqu'ici votre foiblesse mé- » rite d'être regardée d'un œil de pitié, mais elle » pourroit devenir impardonnable, et vous préparer » un sujet de long repentir. »

N'y avoit-il donc aucun moyen d'arracher son épouse à la barbarie des Romains? Ne pouvoit-il, en se séparant de cette femme, en promettant de ne jamais la rappeler, lui assurer la liberté et la vie? *Massinissa* connoissoit apparemment la froide et inaltérable fermeté du Romain dans ses cruelles résolutions, puisqu'il prit sans balancer le parti le plus désespéré. Il rentre dans la tente de *Sophonisbe:* » Recevez, lui dit-il, le dernier témoignage de mon » affection et de ma fidélité : il n'est pas en mon » pouvoir de vous garantir de l'esclavage dont vous » êtes menacée par aucun autre moyen que par la » mort. Rappelez-vous de qui vous êtes fille, et quel » époux vous avez, et ne craignez point de descendre

» au tombeau ; *Massinissa* vous y suivra bientôt. » Il sort, fondant en larmes. Aussitôt se présente une esclave avec une coupe de poison.

L'infortunée *Sophonisbe* prend la coupe. Sa nourrice pleuroit, elle lui reproche de déshonorer sa mort par ses larmes ; et s'adressant à l'esclave, elle lui dit : » Que mon époux sache que je meurs contente, puis- » que je meurs par ses ordres : assurez-le que c'est » contre mon inclination que j'ai contracté un pre- » mier engagement avec un autre ; mon cœur n'a » jamais été qu'à lui. Quant à mon corps, je l'a- » bandonne volontiers à la fureur des Romains. » Il y a peu de morts aussi héroïques. Ni plaintes, ni reproches, ni regrets. On mépriseroit *Massinissa*, si on croyoit qu'il fut consolé par une chaise curule, une robe magnifique, une tunique brodée de branches de palmier, et une couronne d'or. Mais un ambitieux pensera qu'il trouva quelque adoucissement à sa douleur dans le titre de roi, et dans l'espérance d'être bientôt, en récompense de son sacrifice, monarque de toute la Numidie.

Sophonisbe fut heureuse de ne pas voir le triomphe des Romains, qu'elle détestoit, et le désastre de sa chère patrie. *Annibal* étoit retiré dans un coin de l'Italie, entouré d'armées romaines, qu'il tenoit éloignées, comme un lion fatigué repousse encore de sa caverne le chasseur téméraire. Il y sut que *Magon*, son frère, tâchant de le rejoindre, avoit été battu et blessé, et qu'il retourneroit en Afrique avec les débris de son armée. Lui-même y fut rap-

pelé, et partit. En s'éloignant il tournoit avec regret ses regards vers ce pays, le théâtre de ses triomphes. La douleur de quitter cette contrée lui arracha des imprécations; ce sentiment l'avoit déjà porté à une cruauté que l'empire des circonstances ne peut faire excuser. Quelques Italiens de son armée refusoient d'abandonner leurs foyers et de le suivre, de peur que leur exemple ne devînt contagieux, au lieu de les renvoyer ignominieusement, il les fit tous enfermer dans un temple, et massacrer.

Sous ces auspices funèbres il arriva à Carthage, qu'il avoit quittée à l'âge de neuf ans, et qu'il avoit peu revue depuis trente-trois. Intrigues de famille, factions du sénat, brigues et tumulte de place publique, tout étoit nouveau pour lui. La guerre d'ailleurs se faisoit sans ménagement pour les Romains, et accompagnée de toutes ses horreurs; pillage, meurtre, incendie, et toujours avec désavantage du côté des Carthaginois. A la vérité, *Annibal* ramenoit des troupes, et il étoit à leur tête; mais elles étoient épuisées et réduites à un petit nombre. Au contraire, *Scipion* recevoit des renforts, et il les commandoit. Entre des généraux qui s'estimoient il s'établit des égards, dont le résultat fut une conférence demandée par *Annibal* malgré la défense de la populace de la ville qui s'y opposoit.

Entre les deux camps, situés dans la plaine de Zama, s'avancent *Annibal* et *Scipion*. Ils quittent leur escorte et s'approchent. Ils ne s'étoient jamais vus, mais ils se connoissoient. *Annibal* regarda *Scipion*

avec quelque surprise Le Romain étoit à la fleur de l'âge : ses traits réguliers et beaux étoient encore relevés par une taille majestueuse et par un air plein de douceur. Il avoit un habillement propre, mais simple, tel qu'il convient à un soldat. Ils gardèrent quelque temps le silence ; *Annibal* le rompit le premier. A la fin de son discours, qu'il entremêla de réflexions sur les vicissitudes de la fortune et de louanges pour *Scipion*, il proposa de céder aux Romains l'Espagne, la Sardaigne, la Sicile, et toutes les îles situées entre l'Italie et l'Afrique. « Vous ne nous offrez, répondit le jeune général, » que ce que nous possédons déjà. Si ces propositions » s'étoient faites avant mon départ d'Italie, on au- » roit pu les écouter ; mais nous avons maintenant » bien d'autres prétentions. » Il les déduisit, et finit par ces mots : « Si elles vous plaisent, le sénat et le » peuple romain ne refuseront pas de traiter avec » Carthage ; sinon décidons la querelle par les ar- » mes. » Le défi fut accepté, et dès le lendemain la querelle fut vidée.

La bataille de Zama, qui décida entre les deux républiques de l'empire du monde, coûta quarante mille hommes aux Carthaginois vaincus, et ne finit pas sans une grande perte pour les vainqueurs. Il fut un moment où les combattans ne pouvoient pas s'approcher, à cause du sang qui rendoit le terrain glissant, et d'une espèce de rempart que des monceaux de morts mettoient entre eux. Le corps commandé par *Annibal*, tous vétérans couverts de lauriers cueillis en

Italie, fit la plus opiniâtre résistance. Il ne céda que lorsqu'il eut été enfoncé de tous côtés par l'armée romaine qui se réunit tout entière contre lui. *Annibal* échappa, lui dixième : foible escorte, qui fut la nuit suivante réduite à un seul homme.

[2803.—195.] Le sénat de Carthage, quand il connut son asile, le rappela pour délibérer sur le sort de la république. Il décida d'abord qu'il falloit faire la paix; et quand *Scipion* eut dicté ses conditions, quelque dures qu'elles fussent, *Annibal* décida encore qu'il falloit les accepter. On traita sur ce plan. Il y eut une suspension d'armes, jusqu'à ce que le sénat romain eût accordé sa ratification. Un *Asdrubal*, de la faction contraire à *Annibal*, chef de l'ambassade envoyée à Rome, porta la parole, rejeta tout le blâme de la guerre sur la famille d'*Amilcar*, peignit le triste état où elle avoit réduit Carthage, et s'engagea par serment au nom de la république à observer fidèlement les conditions de la paix qui seroit accordée. « Mais, lui dit un sénateur, quels dieux rendez-vous » garans de la sincérité de vos sermens? — Les dieux, » répondit le Carthaginois, ces mêmes dieux qui ont » puni si sévèrement nos parjures. » Cette réponse, qui disoit tant de choses en peu de mots, fut généralement applaudie. Le sénat n'ajouta rien à ce qui avoit été prescrit par *Scipion*; et en effet, à moins d'être détruite, une ville souveraine ne pouvoit guère être traitée plus sévèrement.

On lui permit à la vérité de garder ses lois, les villes et les provinces qui lui restoient en Afrique;

mais les Romains retinrent l'Espagne et toutes les îles de la Méditerranée. Ils agrandirent aux dépens de Carthage le royaume de *Massinissa*, interdirent à la république vaincue tout droit de faire la guerre ou la paix avec ses voisins ou d'autres sans la permission des vainqueurs. Il fallut donner comptant une très-grosse somme d'argent, s'engager à des paiemens encore plus considérables à des termes déterminés, rendre les prisonniers qu'on avoit faits, livrer les déserteurs, laisser choisir parmi les principaux de la ville cent otages qui seroient envoyés à Rome, abandonner tous les éléphans domptés, et promettre de n'en plus former d'autres pour la guerre. Enfin, ce qui coûta le plus aux Carthaginois, il fallut remettre tous leurs vaisseaux entre les mains de *Scipion*. Il les fit brûler à leur vue, au nombre de cinq cents, et ne leur laissa que dix galères à trois rangs de rames pour se défendre contre les corsaires.

La joie que le peuple romain ressentit des victoires de *Scipion* approcha de l'ivresse. Il n'y eut pas d'honneurs et même d'autorité qu'il ne voulût déférer au vainqueur, jusqu'à la dignité de dictateur perpétuel. Il se contenta du surnom d'*Africain*, sous lequel en effet sa gloire a passé de siècle en siècle. Son triomphe surpassa tout ce qui avoit été vu jusqu'alors en ce genre. Il apporta d'Afrique un butin immense, et remit au trésor de la république vingt mille livres pesant en argent. Cependant les Romains, dans toutes les guerres qu'ils eurent pendant la vie de ce grand homme, négligèrent ses services. De lui-

même il s'engagea dans la guerre contre *Antiochus*, où son frère commandoit, en qualité de son lieutenant, pour l'aider de sa personne et de ses conseils. Les exploits du cadet lui valurent le titre d'*Asiatique*. On voit aussi paroître l'*Africain* dans une ambassade en Syrie. Il y trouva *Annibal* fuyant de royaume en royaume, et toujours poursuivi par les Romains. Ce fut là que ce proscrit fit une réponse si ingénieuse et si flatteuse. Dans le cours d'une conversation, *Scipion* lui demanda quels étoient à son avis les plus grands généraux qui eussent existé, et leur rang. « Le premier, dit *Annibal*, est *Alexandre*, le second, *Pyrrhus*, le troisième, moi.—Et si » vous m'aviez vaincu, repartit vivement *Scipion*, » quel rang prendriez-vous?—Le premier, répondit » le Carthaginois. »

Il semble que le peuple romain vît avec plaisir les *Scipions* couverts de gloire persécutés par les envieux, et en butte à la maligne causticité de *Caton* le censeur, qui dirigeoit toutes les machinations employées contre eux par la jalousie. *Caton* avoit un caractère vraiment fait pour une république. Il se distingua d'abord dans la guerre d'Espagne, dont il eut la conduite. Ses troupes connoissoient peu la discipline; il les y forma, plus encore par son exemple que par ses paroles. Habillé de la manière la plus simple; le premier aux travaux, le dernier à les quitter; frugal, impassible pour ainsi dire, il s'exposoit sans ménagement aux injures de l'air, et supportoit patiemment les plus grandes fatigues; il

étoit d'une bravoure à toute épreuve, et savoit la faire remarquer à propos. Ces qualités lui assurèrent de glorieux succès. Il donna à chacun de ses soldats une livre d'argent prélevée sur le butin fait sur l'ennemi. Quelques officiers lui marquèrent leur surprise d'une pareille libéralité : « Il vaut mieux, répondit-» il, que beaucoup de soldats romains reviennent » chez eux avec de l'argent que s'il en revenoit un » petit nombre avec de l'or. » Voulant faire entendre par là qu'ayant un trésor visible à défendre, ils resteroient en troupe, au lieu que, pouvant cacher leur richesse sous un petit volume, ils pourroient être tentés de se séparer pour aller le mettre en sûreté dans leur famille. Quant à lui, il ne se réserva aucune partie du butin. Il revint à Rome investi par le suffrage de ses soldats d'une réputation de popularité qu'il soutint par une vie retirée et sévère. Il ne briguoit point d'emplois, et se montroit disposé à servir la patrie dans les derniers postes du gouvernement et de la milice.

Orateur piquant et malin, *Caton* fixoit l'attention de la multitude par des traits acérés contre le luxe, la richesse, la distinction des rangs; ce qui plaît toujours au peuple. Avec toutes les apparences de la modestie, il étoit dévoré de l'ambition de dominer. Il la satisfaisoit en prenant une espèce d'empire sur la multitude. La frugalité de ce Romain étoit peut-être l'effet de son avarice; car on lui entendit dire plus d'une fois : « Qu'un homme ne méritoit d'être » estimé qu'après avoir doublé son capital. » En pu-

blic il loua toujours la continence ; mais ces éloges n'empêchoient pas qu'il ne fût très-familier dans sa maison avec une belle esclave. Pour se venger de son fils et de sa belle-fille, dont il avoit à se plaindre, il se maria une seconde fois, quoique déjà vieux ; et quand son fils lui en demanda la raison, il lui fit cette réponse à double entente : « Je suis si content » de vous, que je voudrois avoir d'autres fils qui » vous ressemblassent. » Comme ses vertus étoient connues du public, et que ses mauvaises qualités en étoient ignorées, il fut toujours extrêmement considéré de la multitude ; de sorte qu'ayant été cité jusqu'à quarante-quatre fois en jugement devant le peuple, il fut toujours renvoyé absous. Mais tant d'accusations marquent toujours un homme turbulent et factieux, dont les gens tranquilles auroient voulu être débarrassés.

Il s'attacha aux *Scipions* comme un insecte s'attache à l'animal qu'il tourmente. A son instigation, deux tribuns du peuple, nommés l'un et l'autre *Pétilius*, accusèrent l'Africain de négligence dans la guerre contre *Antiochus*, où il ne commandoit cependant qu'en second sous son frère, de s'y être trop livré au plaisir, d'avoir permis le pillage à ses troupes, et d'avoir reçu de l'argent de ce prince pour lui faire accorder une paix avantageuse. Le hasard voulut que le jour où devoit être jugé ce procès fût celui de la fameuse bataille de Zama. *Scipion* avoit porté ses livres de compte avec lui : il ne fit que les montrer au peuple, et les déchira en disant : « C'est ce jour

» qu'*Annibal* fut vaincu et Carthage subjuguée ;
» ne le perdons pas à de vaines déclamations : les
» dieux nous attendent au Capitole ; suivez-moi,
» Romains, et portons-y tous ensemble l'hommage
» de nos vœux et de nos actions de grâce. » Tout le peuple suivit, et laissa les accusateurs déconcertés.

Mais ils ne perdirent pas courage ; ils revinrent à la charge, et citèrent *Scipion* de nouveau : il crut devoir céder à l'orage, et se retira dans une maison de campagne. Comme on voulut le faire condamner par défaut, *Scipion* l'Asiatique comparut, et déclara que son frère étoit malade. On ne vouloit pas l'en croire. *Tibérius Gracchus*, quoique ennemi de la famille des *Scipions*, prit la parole : « Pourquoi,
» dit-il, ne pas croire *Scipion* l'Asiatique au sujet
» de la maladie de son frère ? Si *Scipion* étoit à
» Rome, j'empêcherois qu'on le citât. Quoi, le vain-
» queur de Carthage comparoîtroit au pied de notre
» tribunal pour être le jouet d'une populace inso-
» lente ! A-t-il défait *Annibal* et *Antiochus* pour
» devenir la victime des deux *Pétilius* ? Aurons-nous
» le courage de triompher d'un homme qui a mérité
» et obtenu de si beaux triomphes ? Qu'au moins
» sa vieillesse trouve asile dans le port où il s'est
» retiré. »

Il n'en jouit pas long-temps. *Scipion* mourut dans sa maison de campagne à l'âge de quarante-huit ans. Indigné de la lâcheté du sénat, de l'injustice du peuple, et de l'ingratitude de l'un et de l'autre,

il récommanda à sa femme, fille du grand Paul Émile, de ne pas faire porter ses cendres à Rome. Elle lui érigea à sa campagne un mausolée, et y plaça sa statue avec celle du poëte *Ennius*, qui l'avoit accompagné dans sa retraite. Sans doute *Scipion* avoit été précédé au tombeau par *Térence*, qui fut aussi un de ses amis.

L'acte d'accusation interrompu contre *Scipion* l'Africain fut repris contre *Scipion* l'Asiatique, et contre trois de ses officiers, *Aulus*, *Hostilius* et *Furius*. Le préteur déclara qu'ils étoient coupables d'avoir reçu d'*Antiochus*, *Scipion*, six mille livres d'or et quatre cent quatre-vingts livres d'argent; *Aulus* et *Hostilius*, vingt livres d'or et quatre cent trois livres d'argent, et *Furius* cent cinquante livres d'or et deux cents livres d'argent : le tout pesant, en lingots et en barres. Pour cela ils furent condamnés chacun à une très-forte amende. Les officiers se soumirent et donnèrent sur le champ caution. Le général refusa d'acquiescer à la sentence, par la raison qu'ayant rendu compte de tout l'argent qu'il avoit apporté d'Asie, il en étoit déchargé. Le préteur ordonna qu'il fût conduit en prison. On saisit en même temps tous ses biens. Il ne s'en trouva pas assez pour l'amende, et on n'y découvrit rien qui parût être acquis des dépouilles de l'Asie. Il auroit trouvé plus de cautions qu'il ne lui en falloit. Tous ses amis se présentèrent, mais il les remercia de leur bonne volonté. Ainsi ses biens restèrent confisqués, et il fut réduit à l'indigence. Ses amis et ses parens

s'empressèrent encore de lui offrir des présens ; et s'il avoit voulu se prêter à leur générosité, il auroit été plus riche qu'avant la confiscation ; mais il eut le courage de ne point craindre la pauvreté, et il n'accepta que le simple nécessaire. Rome rendit par la suite justice à son innocence et à son mérite. Il semble qu'elle prît plaisir à le dédommager en lui procurant les occasions de s'enrichir, de sorte qu'il fut en état de faire célébrer des jeux pendant dix ans, en mémoire de sa victoire sur *Antiochus*.

Caton s'étoit contenté d'animer les esprits, et s'étoit ensuite retiré. Le peuple, le croyant bien intentionné, continua de le regarder avec respect. Il lui marqua sa confiance en le préférant, pour la charge de censeur, à *Scipion*, un des plus honnêtes hommes de la république, et à plusieurs autres d'un mérite égal. Il signala sa haine constante contre *Scipion* l'Asiatique en lui ôtant un cheval que la république lui entretenoit par honneur. Tous les ornemens superflus devinrent les objets de sa sévérité. Il condamna à des amendes considérables tous ceux qui s'en étoient parés, sans distinction de sexe. Il fit revivre une ancienne loi qui interdisoit aux femmes les bijoux d'or, les habits de différentes couleurs, et l'usage des chariots, tant à Rome que dans les villages voisins. Les plus grandes affaires de la république n'occasionnèrent jamais tant de mouvemens ni de réclamations aussi empressées. On vit arriver à Rome un grand nombre de femmes des colonies et des villes voisines pour appuyer la demande des dames

romaines. *Caton* fit, sur l'indécence que les femmes montroient en paroissant en public pour briguer les suffrages, un discours satirique et malin qui n'empêcha pas les femmes de gagner leur cause. Il exerça une censure sévère sur les sénateurs, et en raya sept de la liste. Si sa rigueur eut paroître trop grande à l'égard de *Manilius*, ex[illegible]ur avoir embrassé sa femme en présence d[illegible], il fut beaucoup trop indulgent pour *Quinct*[illegible]able, lorsqu'il commandoit dans la Gaule cisalpine, d'avoir tué de sa main un homme qui venoit demander sa protection pour satisfaire la curiosité d'un jeune Carthaginois qui désiroit voir un homme périr d'une mort violente. *Caton* s'occupoit des sciences dans sa vie privée. Il composa un livre sur l'origine des villes d'Italie, et un autre sur l'agriculture.

Peu d'époques des Romains ont été aussi fécondes en victoires que celle-ci. Ils battirent les Espagnols, défirent les Gaulois Cisalpins et les Galates, domptèrent les Baïens et les Liguriens, imposèrent des lois à *Antiochus*, réduisirent la Macédoine sous leur obéissance, conquirent la Dalmatie, pénétrèrent dans la Gaule transalpine, subjuguèrent les Celtibériens, les Istriens et les Statiellates. A l'occasion de ceux-ci, le sénat usa d'une indulgence qu'on peut regarder comme peu ordinaire. Après un combat malheureux, ils s'étoient remis avec confiance à la discrétion du consul *Popilius*, leur vainqueur. Non-seulement il démantela leurs villes, et enleva leurs armes, mais il vendit comme esclaves tous les habi-

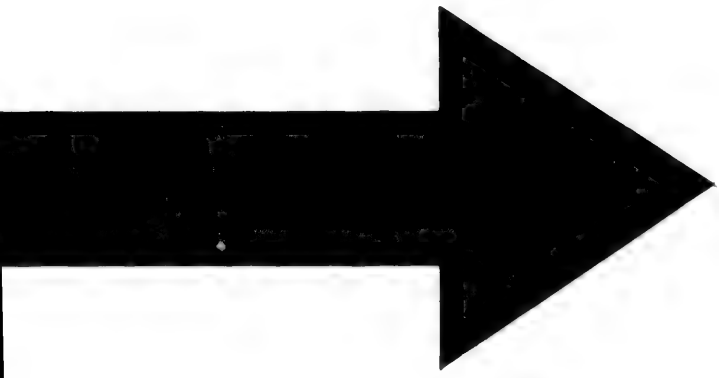
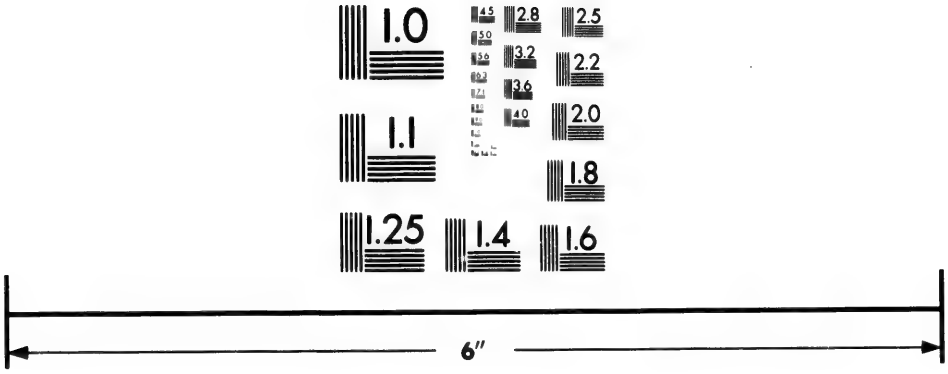


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.0
1.1
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6

tans du pays. Le sénat ordonna à *Popilius* de remettre ce peuple en possession de sa liberté et de ses biens, de lui acheter des armes, et de restituer l'argent de la vente. Il terminoit son décret par ces mots : « La victoire est glorieuse quand elle se borne » à dompter un ennemi ; mais elle devient odieuse » quand on l'emploie à opprimer des malheureux. »

Les triomphes ont aussi été très-fréquens. *Furius* triompha des Gaulois, *Caton* et *Fulvius* des Espagnols, *Acilius* de la Syrie, *Sempronius* des Istriens, *Paul Émile* de Persée, les deux *Scipions* de l'Afrique et de l'Asie. Ces victoires servoient d'aliment aux Romains, et les triomphes étoient l'aiguillon qui les excitoit au combat. Rome contenoit alors trois cent trente-sept mille cinq cent cinquante-deux citoyens en état de porter les armes. Les arts mécaniques y étoient exercés par des esclaves ; ainsi cette immense soldatesque ne subsistoit que du trésor public. Elle avoit donc un grand intérêt à le grossir par les conquêtes. Le spectacle des triomphes entretenoit le jeune guerrier, allumoit dans les cœurs des jeunes gens l'ardeur des combats, et la ranimoit dans les vétérans. Ces pompes, celles de la religion, les jeux publics, les assemblées pour les élections, les plaidoyers dans les tribunaux, les discussions politiques, objet des assemblées générales, tels étoient les délassemens de cette multitude. Les Romains n'étant point embarrassés de leur subsistance, on étoit sûr de les réunir aussitôt qu'on les convoquoit ; il n'est pas néanmoins certain qu'ils n'eussent d'autre bien que

la solde. Les sommes qu'ils recevoient de leurs généraux et le butin procuroient à chacun une masse qui fournissoit à leurs besoins ou à leur aisance. La diminution qui annonçoit la fin de ce fonds étoit le signal qui leur faisoit desirer une nouvelle guerre ; de là provenoit la facilité des enrôlemens, lorsqu'il n'y avoit point d'intrigues qui s'y opposoient. Au bout de la carrière militaire chaque soldat voyoit un repos assuré, ou dans les colonies, s'il vouloit y aller fixer son séjour, ou, s'il restoit à Rome, dans le produit des terres conquises qui leur étoient distribuées, et dont les anciens propriétaires devenus fermiers faisoient passer le prix convenu aux nouveaux maîtres. C'est sans doute sur ces objets qu'étoient établis les impôts qui se percevoient à Rome. Les pontifes et les augures en furent longtemps exempts, parce qu'ils fournissoient aux frais des sacrifices et des festins sacrés. On créa des *épulones*, c'est-à-dire magistrats des repas, qui furent chargés de ces dépenses. Dès ce moment cessa l'exemption des ministres du culte. Vers ce temps fut créée la loi Porcia, qui mettoit en sûreté les épaules du peuple, c'est-à-dire, qui défendoit de faire battre de verges un citoyen de Rome ; mais elle ne s'étendoit pas aux armées, où les généraux continuèrent d'avoir le droit d'infliger ce châtiment, ainsi que la peine de mort.

Les succès rendoient les Romains féroces : leur résister étoit un crime. Deux préteurs, également cruels, commirent les plus grands excès en Espagne. *Lucullus* fit passer au fil de l'épée les habitans de

plusieurs villes, sans distinction d'âge ni de sexe, et même après des capitulations. Plus de trente mille Lusitaniens furent massacrés par les ordres de *Galba*, après qu'il leur eut promis solennellement la liberté et la vie, et qu'ils eurent mis bas les armes à ces conditions. La république ne blâma point ses généraux de ces actes de barbarie : ils ne furent même pas accusés. On a lieu de croire qu'ils étoient autorisés à commettre ces horreurs pour effrayer les Espagnols et les tenir sous le joug par la crainte.

La même politique, et plus cruelle encore, leur fit applaudir à la barbarie de *Gulussa*, fils de *Massinissa*. Elle fut le prélude de la destruction de Carthage. Cette ville avoit dans *Caton* un ennemi redoutable, mais cependant moins acharné contre elle que contre la gloire des *Scipions*, dont l'existence de cette ville étoit un monument odieux à sa jalousie. Sur quelques différends qui s'étoient élevés entre *Massinissa* et les Carthaginois au sujet de possession d'une ville qu'ils se disputoient, *Caton* fut envoyé comme médiateur en Afrique. Les Carthaginois refusèrent de se soumettre à un arbitrage dont ils prévoyoient la partialité. « Nos limites, dirent-ils, ont » été fixées par un traité de paix. Le plus petit chan- » gement à cet égard seroit une insulte à la mémoire » du plus grand des Romains. »

Du plus grand des Romains ! Cet éloge piqua *Caton*. Il examina Carthage avec une maligne attention. De retour, il assura le sénat que les richesses de cette ville étoient immenses, ses magasins bien pourvus,

ses ports remplis de vaisseaux, et que la guerre contre *Massinissa* n'étoit que le prélude d'une plus importante qu'elle méditoit contre Rome. Il termina son discours en exhortant le sénat à envoyer au plus tôt des troupes pour faire la conquête d'une ville qui seroit éternellement un obstacle au progrès des armes romaines. Depuis ce temps *Caton* ne prononça pas un avis dans le sénat, même sur des affaires bien différentes de la guerre, qu'il ne le finît par cette formule : « Je pense de plus que Carthage doit être » détruite. »

TROISIÈME GUERRE PUNIQUE.

De nouvelles difficultés entre le roi des Numides et la république africaine amenèrent encore une guerre signalée par la sanglante bataille que *Massinissa* gagna sur les Carthaginois. Il bloqua leurs troupes dans un camp où elles se trouvèrent bientôt dépourvues d'eau et de vivres. Réduites à l'extrémité, elles se soumirent à tout ce que le vainqueur exigea d'elles. La principale condition fut que les soldats passeroient sous le joug, désarmés et à demi nus. Comme ils se retiroient après cette humiliante cérémonie, *Gulussa*, fils de *Massinissa*, irrité de quelques succès que ces malheureux avoient eus auparavant contre lui, lâcha sur eux la cavalerie numide : elle en fit un tel carnage, que de cinquante-huit mille hommes, *Asdrubal* seul, dit-on, suivi de quelques officiers, échappa au massacre général.

Auprès de *Massinissa*, qui ne fut peut-être pas prévenu de cette affreuse vengeance, se trouvoit *Scipion l'Émilien*, ainsi nommé parce qu'il avoit été adopté par *Paul Émile*. Quelque temps auparavant on avoit déjà fait partir des envoyés romains, entre autres *Scipion Nasica*, pour examiner de près les dispositions et les projets de Carthage. Ce général, ayant rendu un témoignage satisfaisant, avoit balancé par son rapport la maligne influence de *Caton* dans le sénat, et suspendu les effets de l'injustice et de la haine contre Carthage; mais le fond de ces deux passions contre cette ville infortunée subsistoit toujours. On croit qu'*Émilien* eut la commission d'être attentif aux événemens de la guerre, d'amener les puissances africaines à un traité de paix, si les Carthaginois triomphoient, et si le roi étoit victorieux, de l'encourager à poursuivre vivement les vaincus.

Ceux-ci, accablés par leur dernière perte, envoyèrent des ambassadeurs à Rome demander la continuation de la paix. Mais ils furent très-surpris d'apprendre que, sans aucun motif de rupture, pendant qu'ils faisoient ces avances pacifiques, la république leur déclaroit la guerre. Ils apprirent en même temps les préparatifs formidables qui se faisoient contre eux. Hors d'état de résister, ils se déterminèrent à se soumettre aux Romains par la voie de dédition, c'est-à-dire, en leur donnant une autorité absolue sur leurs villes, leurs terres, leurs temples, et sur tous les habitans du pays, de quelque rang, sexe ou condition qu'ils fussent. Les ambassadeurs chargés de

cette humiliante commission furent bien reçus du sénat. On leur promit qu'ils conserveroient leur pays, leurs effets, leurs lois et leur liberté, pourvu qu'ils envoyassent trois cents otages au consul qui étoit en Sicile, et qu'ils fissent ce que les consuls *Marcius* et *Manilius* jugeroient à propos de leur commander.

A peine ces otages étoient embarqués, que *Manilius*, à la tête de l'armée, *Marcius*, à la tête de la flotte, paroissent devant Carthage. Les Carthaginois, qui comptoient sur la paix, fruit de leur soumission, envoient demander ce que signifient ces démonstrations hostiles. On fait passer les ambassadeurs entre deux lignes de soldats, au bruit des instrumens militaires, toute l'armée étant sous les armes et les drapeaux déployés. Ils trouvent les consuls sur un tribunal élevé, entourés de leurs principaux officiers, séparés de l'armée par une balustrade, devant laquelle ils sont placés comme des accusés ou criminels qu'on va entendre. Le chef de l'ambassade remontre aux consuls, avec les ménagemens convenables, les procédés iniques qu'on emploie contre eux, les conjure de ne point laisser les Carthaginois dans une incertitude cruelle, et de leur communiquer enfin les vraies intentions du sénat.

Marcius répond : « Je vous ferai part l'un après » l'autre des ordres que j'ai reçus des pères conscrits. » Pour commencer cette gradation d'ordres et d'injonctions, il ajoute : « Puisque vous êtes sous la protec- » tion de Rome, et que vous souhaitez sincèrement la

» paix, quel besoin avez-vous de ce nombre prodi-
» gieux d'armes dont vos magasins sont remplis ?
» Donnez, en les apportant ici, une nouvelle preuve
» de votre amour pour la paix. » Étonnés d'un préliminaire si effrayant, les ambassadeurs répondent qu'ils ont d'autres ennemis à combattre que les Romains ; que les armes leur sont nécessaires, non-seulement contre les princes d'Afrique qui les environnent, mais surtout contre *Asdrubal*, qui, condamné à mort pour avoir offensé Rome, s'est sauvé, et les menace avec une armée de vingt mille hommes. « Rome, repart brusquement le consul, saura pour-
» voir à votre sûreté ; obéissez et soyez tranquilles. »

Carthage, trompée par une fausse démonstration d'accommodement, ne s'étoit pas pourvue de vivres. Elle n'avoit ni alliés, ni troupes à sa solde. L'élite de ses guerriers avoit été exterminée dans la dernière guerre contre *Massinissa*. La flotte n'étoit pas encore équipée. Elle se détermina donc à ce sacrifice, qu'elle regardoit comme le dernier. Les Romains furent étonnés de l'immense quantité d'approvisionnemens militaires que les Carthaginois apportèrent dans leur camp ; il y en avoit pour équiper toute l'Afrique : entre autres, deux mille catapultes, deux cent mille armures complètes, et un nombre infini de traits et de javelots. Ce convoi d'armes étoit accompagné de vieillards vénérables, de prêtres en habits de cérémonie, pour tâcher d'exciter la compassion des Romains.

Les consuls sourioient avec quelque bonté à ce cortége respectable : mais, reprenant aussitôt un air grave

et sévère, *Marcius* leur tint ce langage : « Nous sommes contens de cette première marque de votre » obéissance, et nous vous félicitons de l'avoir donnée. Je n'ai plus qu'une chose à exiger de vous au » nom du peuple romain ; il m'ordonne de vous déclarer que sa dernière volonté est que vous sortiez » de Carthage, qui doit être détruite, que vous transportiez votre demeure dans tel autre endroit de » votre domaine qui vous plaira, pourvu que ce soit » à huit lieues de la mer, et que l'endroit soit sans » murailles et sans fortifications. » La foudre tombée au milieu des députés ne les auroit pas si généralement atterrés. « Un peu de courage, ajouta *Marcius*, vous fera surmonter cet attachement que vous » avez pour votre ancienne patrie, courage qui est » plus fondé sur l'habitude que sur la raison. » Une pareille exhortation n'étoit pas capable de consoler des malheureux condamnés. Quelques-uns s'évanouirent ; d'autres exprimoient leur douleur par des lamentations et des cris. Les soldats eux-mêmes ne purent voir d'un œil sec un spectacle si touchant. « Ces transports soudains, reprit *Marcius*, se calmeront peu à peu ; le temps et la nécessité apprennent aux infortunés à souffrir leurs maux avec » patience. Dès que les Carthaginois reviendront à » eux, ils prendront le sage parti d'obéir. » Il les renvoya avec cette sèche morale porter l'arrêt de Rome à leurs concitoyens.

Qu'on juge de la douleur et de l'indignation, des mouvemens de fureur et de rage que dut produire à

Carthage une pareille perfidie. Leur enlever comme otages leurs principaux citoyens ; les priver de leurs armes et de leurs moyens de défense sous les apparences trompeuses d'alliance et de paix ; et quand on les a mis hors d'état de résistance, leur ordonner d'abandonner leurs foyers, de quitter leur patrie ! Comment pourroient-ils transporter leurs femmes, leurs enfans, leurs malades, leurs vieillards ? Où se réfugier ? Où trouver pour cette multitude des maisons, ou des matériaux pour en bâtir ? Que faire de leurs vêtemens, de leurs meubles ? Dans toute la ville ce n'étoit qu'un cri de désespoir. Le peuple se jeta sur ceux des sénateurs qui avoient conseillé de donner des otages et de livrer les armes. Les députés furent ignominieusement traînés dans les rues. D'autres, plus sages, prirent des mesures pour la défense de la ville. Ils donnèrent la liberté aux esclaves ainsi qu'aux prisonniers, et en firent des soldats. Les sénateurs adoptèrent bientôt la résolution de soutenir un siége. On fit grâce à *Asdrubal*, qui avoit été condamné à mort pour plaire aux Romains. On le conjura d'employer à la défense de la patrie les vingt mille hommes qu'il avoit sous ses ordres. Un autre *Asdrubal*, général habile, fut chargé du commandement de la ville.

Les Carthaginois manquoient d'armes : par ordre du sénat, les temples, les palais, les places publiques furent changés en ateliers. On faisoit chaque jour cent quarante boucliers, trois cents épées, cinq cent piques ou javelots, et mille traits. Les charpentes des maisons fournirent les matériaux des machines. Au défaut de

fer et de cuivre, ils se servirent d'or et d'argent. Ils firent fondre des statues, des vases, et même les ustensiles appartenant aux particuliers. Les hommes les plus avares devinrent prodigues. Tout fut sacrifié, jusqu'aux ornemens les plus chers. On manquoit de matières pour les cordes, les femmes coupèrent leurs cheveux, et en fournirent abondamment. Hors des murs, *Asdrubal* employa ses troupes à ramasser des vivres et à les transporter dans la ville, où l'abondance fut bientôt aussi grande que dans le camp des Romains.

Moyennant tous ces efforts, les consuls trouvèrent une résistance à laquelle ils ne s'étoient pas attendus. Ils furent repoussés dans deux assauts. Avec les vieux vaisseaux qui restoient dans leur port, les assiégés firent des brûlots qu'ils dirigèrent contre la flotte des Romains, dont ils brûlèrent une partie. La guerre s'éloigna des murs de Carthage; elle se soutint avec des succès variés dans les plaines des environs. *Scipion l'Émilien*, nom toujours fatal à cette ville, n'étant encore que simple officier, y fit des actions d'habileté et de valeur dont le bruit vola jusqu'à Rome. Il fut élu consul, et fut chargé de finir cette guerre, que les consuls *Manilius* et *Marcius* avoient cru terminer en peu de jours, et qui duroit depuis plus de deux ans, par les ressources que les Carthaginois avoient su se procurer.

Le nouveau général remit le siège devant la ville. Lorsqu'il la croyoit aussi bien bloquée par mer que par terre, les assiégés, ayant travaillé quelques jours

avec une diligence et une ardeur incroyables, ouvrirent une sortie d'un autre côté du port, et parurent tout à coup en mer avec une flotte considérable, qui attaqua à l'improviste celle des Romains. L'engagement dura tout le jour, et fut, malgré la surprise, à l'avantage des Romains, puisqu'ils se trouvèrent en état d'attaquer dès le lendemain une terrasse qui couvroit la ville du côté de la mer. Les assiégés firent pour la défendre des prodiges de valeur. Plusieurs d'entre eux, nus et désarmés, prirent des torches éteintes, et, s'étant avancés à la nage jusqu'aux machines construites par les Romains, ils allumèrent leurs torches, et parurent aux yeux de ceux qui gardoient ces machines comme autant de monstres sortis du sein des flots.

Scipion eut de la peine à rassurer ses soldats. En même temps qu'il surveilloit les travaux du siège, il suivoit les mouvemens de l'armée d'observation des Carthaginois. Il l'empêcha d'approcher de ses lignes, la força dans les retranchemens, lui tua, dit son historien, soixante-dix mille hommes, et lui fit dix mille prisonniers. Cette défaite déconcerta les Carthaginois : ils offrirent, par l'organe *d'Asdrubal*, leur commandant, de se soumettre à quelque condition que ce fût, pourvu que *Scipion* promît de conserver la ville. Le général romain refusa de se relâcher sur cet article. « Non, s'écria » le Carthaginois, non, le soleil n'éclairera jamais » la destruction de Carthage tant qu'*Asdrubal* sera » en vie. « Irrité des désastres de sa république, il

fit mourir sur les remparts tout ce qu'il avoit de prisonniers romains. Là, il n'y eut point de supplices qu'il ne leur fît souffrir. On leur crevoit les yeux, on leur coupoit le nez, les oreilles, les doigts, et, s'il en faut croire quelques historiens, ce barbare se divertit à voir écorcher vifs plusieurs de ces malheureux.

Mais ce même homme, après avoir montré tant de résolution, après avoir mis sa femme et ses deux enfans dans la citadelle sous la garde des déserteurs romains, qui, n'ayant pas de grâce à attendre, devoient faire une défense plus opiniâtre, alla trouver en secret *Scipion*, et se rendit à lui sous la condition d'avoir la vie sauve. Il paroît qu'il y avoit dans la ville des partis, de ces divisions qui annoncent et préparent les catastrophes ; car, dans le dernier assaut, le général romain, averti qu'il ne prenoit pas assez de précautions, répondit : « Il n'y a rien à craindre dans une ville remplie de » confusion. Les dieux l'ont mise en notre pouvoir. » En effet, avant l'attaque, *Scipion* avoit pratiqué une cérémonie religieuse en usage chez les Romains. Elle consistoit à évoquer les dieux tutélaires d'une ville assiégée, à les supplier d'abandonner un lieu indigne de leur présence et de leur protection. Après l'évocation, il dévoua solennellement les habitans de Carthage à la mort et aux dieux infernaux en ces termes : « O redoutable Pluton ! et vous mânes » infernaux, répandez sur le peuple carthaginois la » crainte, la terreur et la vengeance ! que les nations et

» les villes qui ont pris les armes contre nous soient » détruites ! Je vous dévoue, ô Furies ! tous les ennemis de ma république, en mon propre nom, et au » nom du sénat et du peuple romain; mais préservez » de la mort et de tous les accidens de la guerre nos » légions et nos troupes auxiliaires. »

Les Romains, ayant franchi les murs, n'avancèrent dans la ville que pied à pied. Ils attaquèrent les maisons l'une après l'autre. A mesure qu'elles étoient nettoyées des deux côtés de chaque rue, ils montoient vers la citadelle, toujours en combattant. Chaque pouce de terrain leur étoit disputé par une armée de Carthaginois. Au milieu des cris de plusieurs milliers de blessés et de mourans, *Scipion* fit mettre le feu au quartier de la ville qui joignoit la forteresse. L'incendie dura six jours. Des décombres enflammés sortirent pendant ce temps vingt-cinq mille femmes et trente mille hommes, auxquels le général accorda la vie. Au bout de ce temps, ceux des Carthaginois qui restoient dans la citadelle en ouvrirent les portes. Les déserteurs romains, au nombre de neuf cents, se réfugièrent dans le temple d'Esculape, qui étoit comme le donjon de la forteresse. Ils s'y défendirent tant qu'ils purent, et voyant qu'il ne leur étoit plus possible de résister, ils y mirent le feu. A mesure que les flammes s'étendoient, ils se retiroient. Ils en étoient à leur dernière retraite lorsqu'un spectacle terrible glaça d'effroi tous les cœurs.

Sur le haut des murs parut la femme *d'Asdru-*

bal, parée comme pour un jour de fête. Elle tenoit par la main ses deux enfans. Adressant la parole à son mari, qu'elle voyoit à côté de *Scipion*, auprès des murailles, elle l'accabla d'imprécations, et renforçant sa voix : « Lâche, lui cria-t-elle, l'in-» fâme démarche que tu as faite pour sauver ta vie ne » te servira de rien ; meurs en la personne de tes » enfans. » En même temps elle poignarde ses deux fils, palpitans encore, les précipite du haut du temple, et se jette après eux dans les flammes.

Tant d'horribles scènes arrachèrent des larmes au général romain. Il resta quelques momens dans un triste silence, et le rompit pour prononcer deux vers d'Homère, dont le sens est : « Un temps viendra où » la ville sacrée de Troie, et le belliqueux *Priam* et » son peuple, périront. » Un profond soupir accompagna ces mots. On demanda à *Émilien* ce qu'il entendoit par Troie et le peuple de *Priam*. Sans nommer Rome, il marqua assez clairement qu'il craignoit que sa patrie n'éprouvât un jour le sort de Troie et de Carthage. « Hélas ! dit-il, les plus grands » états ont leurs périodes, après lesquels la fortune » abaisse ceux qu'elle avoit pris plaisir à élever. » Royaumes florissans, pourroit-on ajouter, villes superbes, reines des cités, dans vos temps de prospérité, rappelez-vous le sort de Carthage.

Scipion en abandonna le pillage à ses troupes. Elles le firent méthodiquement, selon la discipline militaire établie chez les Romains. Les meubles, les ustensiles,

la monnoie de cuivre, trouvés dans les maisons des particuliers, appartenoient aux soldats. L'or, l'argent, les tableaux, les statues devoient être remis au questeur pour la république. En cette occasion, plusieurs villes, qui avoient été dépouillées par les armées carthaginoises, recouvrèrent leurs ornemens. *L'Émilien* rendit aux citoyens d'Agrigente le taureau d'airain, monument de la cruauté de *Phalaris*, leur tyran. Il fit porter les plus riches dépouilles sur la galère qui alla annoncer à Rome la prise de Carthage, et attendit la dernière décision sur le sort de cette capitale, dont il auroit voulu conserver les magnifiques restes.

Elle arriva, cette fatale décision. *Scipion*, toujours pieux, avant de commencer la destruction, s'acquitta des cérémonies religieuses usitées en pareilles circonstances. Il offrit des victimes aux dieux dont il alloit renverser les temples, comme pour les apaiser. Il fit mener une charrue tout autour des murailles. Ensuite les tours, les remparts, tous les ouvrages que les Carthaginois avoient construits dans le cours de plusieurs siècles furent rasés. On mit après cela le feu aux édifices. Il commença dans tous les quartiers à la fois; et quoiqu'il dévorât tout avec une extrême fureur, l'incendie dura dix-sept jours avant que la ville fût consumée. Elle avoit subsisté sept cents ans, et balancé pendant deux cents la puissance des Romains. La même année, ces conquérans détruisirent la fameuse Corinthe; et, peu de

temps après, Numance, célèbre ville d'Espagne, fut victime de son imprudente confiance dans la bonne foi des Romains.

Leurs guerres contre les Espagnols avoient toujours eu un caractère d'injustice et de vexation. Ils trouvèrent un adversaire redoutable dans *Viriathe*, chef de plusieurs tribus ou nations qui l'avoient nommé leur général. Il se montra toujours digne de leur choix par la valeur, la prudence et la noblesse des procédés. Le théâtre de ses exploits étoit la Lusitanie. La victoire le favorisa constamment pendant six ans. Ce bonheur l'aida à détacher plusieurs peuples des Romains. Craignant de tout perdre, ils envoyèrent successivement contre lui leurs plus habiles généraux : un *Fabius*, qui rétablit dans les troupes de la république la discipline qu'elles négligeoient ; *Métellus*, auquel on attribue ce mot fameux, prêté dans la suite à tant d'autres : « Si ma tunique savoit » mes desseins, je la brûlerois. » Après quelques succès contre le Lusitanien, il se déféra à lui-même l'honneur du triomphe malgré le sénat. Un tribun voulut l'arracher de son char ; *Claudia*, sa fille, qu'il y avoit fait mettre avec lui, le défendit ; et le magistrat, par égard pour le sexe et la profession de sa fille, qui étoit vestale, laissa achever le triomphe du père.

Pendant que *Métellus* faisoit le siége d'une ville, *Rhéthogène*, un des principaux habitans, vint se rendre à lui. Il avoit laissé sa femme et ses enfans dans la place. Les assiégés les placèrent sur la brèche

par où les légionnaires devoient donner l'assaut. Ne pouvant se rendre maître de la ville sans qu'il en coûtât la vie à ces innocentes victimes, *Métellus* aima mieux renoncer à une conquête certaine : acte d'humanité remarquable dans un général romain. Il y avoit une faction contre lui à Rome : elle le fit rappeler. Outré de cet affront, l'esprit de vengeance lui suggéra d'affoiblir l'armée qu'il devoit remettre à son successeur. Il renvoya l'élite de ses troupes, épuisa ses magasins, laissa mourir les éléphans, et fit rompre les traits destinés aux archers. Ainsi l'amour sacré de la patrie commençoit à faire place à l'ambition particulière, et ce fut *Métellus* le Macédonique qui donna le premier exemple de ce changement.

Viriathe continuoit toujours ses succès. Il investit l'armée romaine, et lorsqu'il auroit pu la passer au fil de l'épée, il proposa lui-même la paix à *Pompée* qui la commandoit, et l'accorda plus avantageuse que le consul ne l'espéroit. *Cépion*, successeur de *Pompée*, fut moins généreux en une circonstance pareille. Il exigea des Lusitaniens le dur sacrifice de lui livrer ceux qui avoient excité quelques villes à la révolte. Le barbare leur fit couper la main droite, et fit assassiner *Viriathe* lui-même.

Les Numantins, petit peuple que les Romains avoient attaqué lorsqu'ils ne demandoient que la liberté et la paix, se défendoient avec autant de succès que de courage. Quoique très-inférieurs en nombre, ils firent dans une rencontre un grand carnage de l'armée romaine. Ils auroient pu la détruire ; mais

ils s'en abstinrent, à la seule condition que les habitans de Numance resteroient indépendans et seroient comptés au nombre des amis de Rome. Rome n'accordoit pas ainsi son amitié. Au contraire, piquée qu'un petit peuple se fût jugé capable de lui faire grâce, elle résolut de le détruire. Le traité avoit été conclu sous les yeux du consul *Mancinus* par *Tibérius Gracchus*, questeur de l'armée. Tous deux s'applaudissoient d'avoir sauvé par là dix mille citoyens à la république. Ils furent bien étonnés, lorsque, retournés à Rome, ils apprirent que leur conduite étoit désapprouvée. Le châtiment tomba principalement sur *Mancinus*.

Avant d'attaquer les Numantins, le consul chargé de les soumettre leur envoya *Mancinus*, lié, à demi nu, comme coupable d'une paix illégale, jurée sans ordre et sans pouvoir, parce que la république n'en vouloit pas. Les Numantins refusèrent de le recevoir, et dirent qu'ils ne l'accepteroient que dans le cas où avec lui on leur livreroit toute l'armée. Ils repoussèrent le nouveau général, et se montrèrent si redoutables, que, contre une loi expresse qui défendoit de conférer la dignité de consul deux fois en sa vie au même homme, Rome élut *Scipion*, persuadée que le vainqueur de Carthage pouvoit seul dompter Numance. Cette ville étoit sur une hauteur escarpée, et n'avoit que quatre mille habitans en état de porter les armes. *Scipion* l'investit avec soixante mille hommes bien disciplinés. Les quatre mille assiégés eurent l'audace d'insulter les Romains dans leurs retranche-

mens, et de leur présenter la bataille. Le général la refusa. Les soldats en murmuroient. « Ne voyez-vous » pas, leur dit-il, que les Numantins n'agissent que » par désespoir? Leur ruine est inévitable. Les com- » battre ne seroit que s'exposer à répandre votre sang. » Un habile général ne doit jamais risquer une ba- » taille à moins qu'il n'y soit forcé, ou que la vic- » toire ne soit presque certaine. »

Renfermés dans leur ville par une enceinte de fossés et de tours inattaquables, les Numantins frémissoient de rage de ne pouvoir même obtenir la mort par le fer ennemi, et de la voir venir à pas lents, amenée par une cruelle famine. Cinq d'entre eux trompèrent les gardes, et se répandirent dans les villes voisines pour les engager à envoyer à leur secours. La jeunesse de Lutia se laissa toucher et se préparoit à tomber sur le camp romain. *Scipion* en fut instruit par les anciens de Lutia, qui n'étoient pas de ce sentiment. Averti à deux heures après midi, il se trouve le lendemain matin devant Lutia avec un gros corps de troupes. Il demande qu'on lui livre les principaux de la jeunesse. Les habitans cachèrent leurs enfans et dirent qu'ils s'étoient sauvés; mais l'impérieux consul menace de saccager la ville. On lui en amène quatre cents; il leur fait couper la main droite et repart. Cette action doit flétrir la réputation de *l'Émilien*, qu'on dit cependant avoir été un des plus honnêtes hommes de la république. Il y a deux opinions sur le sort des Numantins. Les uns disent qu'ils se rendirent; c'est-à-dire qu'ils livrèrent à *Scipion* des

cadavres ambulans exténués de faim et de fatigue; les autres qu'ils mirent le feu à leurs maisons, et se tuèrent eux-mêmes, de sorte qu'il n'en resta pas un seul pour orner le triomphe du général vainqueur. Quant à la ville, elle fut entièrement consumée par les flammes. Au surnom d'*Émilien Scipion* joignit celui de *Numantin*.

FIN DU TOME TROISIÈME.

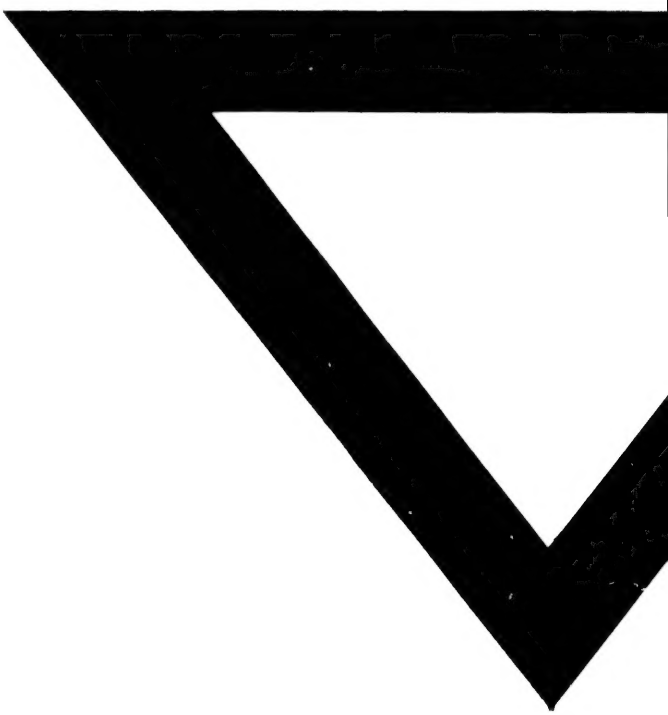
TABLE

DES TITRES DU TOME TROISIÈME.

Le Pont, ... Page 1
Cappadoce, ... 23
Pergame, ... 28
Thrace, ... 36
Épire, ... 39
Bithynie, ... 55
Colchide, ... 60
Ibérie, ... 62
Albanie, ... 63
Bosphore, ... 65
Abiadène, ... 67
Juifs, ... 70
Parthes, ... 145
Perses, ... 161
Italie, ... 189
Rome monarchie, ... 193
Rome république, ... 234

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE MOREAU, RUE COQUILLIÈRE, N° 27.

ME.

1
23
28
36
39
55
60
62
63
65
67
70
145
161
189
193
234